





Il a été tiré de cet ouvrage :

30 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 30;

20 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 31 à 50;

100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 51 à 150.

L'ÉMIGRÉ

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus où en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol. — **Nouvelles pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 2 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 2 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Émigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol. — **L'Écuyère**, 1 vol. — **Un Drame dans le monde**, 1 vol. — **La Geôle**, 1 vol. — **Cœur pensif ne sait où il va**, 1 vol.

En collaboration avec Gérard d'Houville, Henri Duvernois, Pierre Benoit.

Le Roman des Quatre, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol. — **Conflits intimes**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Édel, les Aveux, 1 vol. — **Poésies inédites**, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade**, *Chronique de 1910*, 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun**. *Chronique de 1911*. 1 vol.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1902.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'ÉMIGRÉ



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Published 7 June 1907.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

A

MAURICE BARRÈS

L'ÉMIGRÉ

I

LE POIDS DU NOM

turn around

L'automobile contournait le chevet de Saint-François-Xavier. D'un geste instinctif, Landri de Claviers-Grandchamp saisit le porte-voix. Il cria au chauffeur d'arrêter devant une des entrées latérales. La puissante limousine roulait encore qu'il s'était élancé sur le trottoir, et il disparaissait dans l'église pour en ressortir, quelques secondes plus tard, par le grand portail, sur le boulevard des Invalides. Avec l'élégante et hardie tournure qu'avait Landri, avec sa charmante physionomie, à la fois martiale et rêveuse, qu'aurait durcie une bouche fière, presque hautaine, sous le voile un peu fauve de la moustache, si les yeux d'un brun caressant n'en eussent adouci l'expression, cette enfantine ruse ne pouvait signifier qu'une chose, le désir de protéger, contre les curiosités et les commentaires, un rendez-vous clandestin. C'était vrai, — mais, détail qui eût fait s'esclaffer de rire les officiers du régiment de dragons où le jeune comte servait en qualité de lieutenant, — il avait ce rendez-vous avec une femme dont il était follement épris, sans avoir jamais rien obtenu d'elle. Que dis-je? Il n'avait même pas osé, sinon une fois, lui parler de ses sentiments. Que

d'éléments dans sa vie eussent dû conspirer à faire de lui un fat et un blasé : ce visage et cette profession, sa fortune et son nom, — un des meilleurs de France, auquel il n'a manqué que l'éclat des grandes charges de cour ! Mais Landri était né romanesque. Il le restait à vingt-neuf ans. Chez lui, comme chez tous les jeunes hommes vraiment tendres, l'émotion abolissait la vanité. Il avait rencontré Mme Olier en 1903. C'était le nom de cette femme, veuve aujourd'hui et mariée alors à un de ses camarades. On était en 1906. Il y avait donc trois ans qu'il l'aimait. Jamais l'idée ne lui était venue que cette persévérance dans une dévotion muette et désintéressée fût une duperie. Il le pensait moins encore, par ce matin tiède et comme alangui de la fin de novembre, où il allait, entraîné, soulevé par une espérance toute proche. Quoiqu'il eût des motifs de préoccupations bien graves à côté, l'atmosphère lui était légère, la marche allègre, sur les trottoirs de ce vieux quartier, dont il reconnaissait les moindres aspects. Derrière lui, le dôme des Invalides estompait l'or de sa coupole dans une buée pâle, d'un gris de perle. A sa droite, les grêles tours de Saint-François montaient dans une vapeur transparente. A sa gauche, les arbres d'un vaste jardin privé remuaient, par-dessus le mur de clôture, leurs branches quasi dépouillées ; et, à perte de vue, le populeux boulevard du Montparnasse s'enfonçait, grouillant de tramways et d'omnibus, de fiacres et de camions. A un moment, le promeneur tourna dans la rue Oudinot, pour s'engager dans celle de Monsieur. Là, il s'arrêta devant une porte cochère dont il hésita, quelques secondes, à pousser le battant entre-bâillé. Cette porte donnait accès dans une cour au fond de laquelle se cachait un de ces hôtels coquets et vieillots, gracieux et démodés, comme cette rue, au nom d'ancien régime, en comptait encore une dizaine, voici seulement un

quart de siècle. Hélas ! ils disparaissent un par un. Sitôt que meurt un des propriétaires, les pioches des démolisseurs se mettent à l'œuvre. Un aristocratique bibelot de pierre est abattu. A la place, surgit une de ces grosses maisons de rapport, au seuil desquelles on imagine mal la halte songeuse d'un amoureux tel que celui-ci. Ce n'est certes qu'un préjugé. Pour un homme qui aime, la silhouette de sa maîtresse, aperçue dans une cage d'ascenseur, parerait de poésie et d'enchantement l'escalier d'un de ces monstrueux édifices en briques et en acier que les Américains appellent brutalement des « *sky-scrapers* », des « racleurs de ciel ». Il y a tout de même une plus intime, une plus pénétrante douceur dans une harmonie complète entre le décor où vit une femme et la passion qu'elle inspire. Cette douceur, Landri de Claviers s'en était enivré avec délices dans toutes ses visites à cet ermitage de la rue de Monsieur. Jamais il ne l'avait goûtée plus profondément qu'à cette minute, où il allait hasarder une démarche bien importante pour l'avenir de son amour. Il venait chez Valentine Olier avec la ferme volonté de provoquer entre eux un entretien décisif, et de lui demander sa main. S'il avait insisté pour qu'elle le reçût à une heure un peu anormale, il avait eu pour cela des raisons impérieuses et qui l'excusaient par avance de cette indiscrétion. Sa timidité devant cette porte, puis les battements de son pouls quand il traversa enfin la cour, ne venaient pas d'une gêne à s'expliquer. C'était la défaillance du cœur par l'excès d'impression, dont s'accompagne le désir trop fort dans les sensibilités intactes. Naturellement délicat, Landri ne s'était pas vieilli avant l'heure par l'abus des expériences précoces. Pour ce jeune homme, vraiment digne de cette belle appellation, ce qui l'attendait derrière les rideaux de ce rez-de-chaussée, c'était tout son bonheur ou tout son malheur. Mais, encore une fois,

il espérait. Ses yeux se caressaient, comme c'était leur habitude, aux lignes de cette façade d'hôtel, associée si étroitement à l'image de sa Valentine. Ah! serait-elle jamais sienne? Un reflet d'elle illuminait pour lui cette construction à deux étages, d'ailleurs charmante, et dont les pilastres légers, les sobres guirlandes, le fronton à balustrades, les niches ornées de bustes classiques, offraient un exemplaire accompli de l'architecture du temps de Louis XVI. Style composite, antique et pastoral, comme le fut cette étrange époque, où une société finissante jouait à l'idylle — en attendant la tragédie — parmi des architectures pompéiennes. Cet hôtel-ci avait été la « folie » d'un des somptueux fermiers généraux d'alors. Aujourd'hui, cette petite maison, bourgeoisement distribuée en appartements exigus, comptait, comme locataires, outre la veuve de l'officier, un magistrat retraité au premier étage, et au second le directeur d'un ministère. Cette fantaisie galante, aménagée pour les soupers d'un rival de Grimod de La Reynière, se trouvait abriter des existences d'une régularité quasi monacale. Combien le choix fait par Mme Olier d'une habitation si retirée plaisait à Landri! Restée libre et seule, à vingt-six ans, avec un fils tout enfant, sans famille rapprochée, n'ayant que peu de relations de monde et une fortune modeste, Valentine avait apprécié dans cet appartement ce qui en eût détourné tant d'autres femmes, un charme d'oubli, de silence, de recueillement. De l'autre côté, le rez-de-chaussée donnait sur un jardin très petit, contigu à d'autres plus vastes, et, comme le mur mitoyen disparaissait sous un revêtement de lierre, cet enclos de quelques mètres semblait un coin de parc. Tandis qu'il pressait sur le timbre d'entrée, Landri était sûr que l'unique domestique, arrivé au bruit de cette sonnerie, le conduirait, comme à l'ordinaire, par l'étroite antichambre et le

salon aux meubles houssés, jusqu'à une pièce minuscule, en retrait sur ce jardin, et qui servait à Mme Olier de second salon. Elle serait là, en train d'écrire, à la petite table mobile qu'elle plaçait près du feu ou de la porte-fenêtre, suivant les saisons. Ou bien elle lirait, assise sur la bergère de vieille étoffe à rayures passées, rose mort et vert fané, toujours la même. Ou encore ses doigts frêles seraient occupés à l'aiguille de sa tapisserie. Correspondance, lecture ou travail, musique, — un piano, qu'elle n'ouvrait guère que seule, disait ce talent, — son occupation serait sans cesse coupée par un regard jeté sur l'allée de ce jardin, où jouerait son fils Ludovic. Landri trouvait là un symbole de ce qu'avait été, depuis quatorze mois qu'elle avait perdu son mari, cette vie retirée de veuve et de mère. Dieu! comme il chérissait la jeune femme de lui avoir prouvé ainsi qu'il avait raison de la mettre, dès leur première rencontre, si à part de toutes les autres!...

Valentine était bien là, en effet, dans le petit salon qu'éclairait doucement le soleil de cette matinée, sur le point de percer un dernier tissu flottant de brume. Elle s'absorbait, en apparence, sur une infinissable tapisserie. Mais le cahier de musique, encore ouvert au piano, et le tabouret un peu écarté eussent pu dénoncer au jeune homme comment elle avait trompé l'attente de sa venue. Un autre indice attestait son agitation. Elle n'avait pas son enfant auprès d'elle. Contrairement à ses habitudes, elle l'avait envoyé à la promenade, dès les dix heures. Pourquoi, sinon afin de rester seule avec sa pensée? Sa domination d'elle-même lui permit pourtant d'accueillir son visiteur par la même inclinaison de tête qu'à l'ordinaire, amicale et réservée, le même sourire d'affabilité distante. Tout au plus le battement de ses paupières

trahit-il une nervosité que démentit le timbre égal de sa voix et aussi le regard impénétrable de ses clairs yeux bleus. Ces femmes, comme elle, aux cheveux d'un blond pâle, presque cendré, aux pieds et aux mains fragiles, à la taille élancée, aux gestes menus, semblent devoir laisser paraître leurs moindres impressions, tant on les devine vibrantes et frémissantes. Rien de plus mystérieux, au contraire, le plus souvent, que ces créatures, tout finesse, tout émotivité. Cet excès même de nervosisme leur devient un principe de force. Dès leur première expérience du monde, elles se rendent compte du degré où l'acuité de leurs sensations fait d'elles des exceptionnelles, des solitaires. Par un de ces instincts de défense que la nature morale possède comme la nature physique, elles se dressent à cacher leur cœur pour que la vie ne le brutalise pas. Elles prennent comme une pudeur de leurs émotions. Elles taisent d'abord les plus profondes, puis les plus légères. Elles finissent ainsi par développer en elles une puissance d'impassibilité extérieure qui ajoute à leur charme un attrait d'énigme, d'autant plus que ce dualisme volontaire, cette surveillance constante, ce contraste prolongé entre ce qu'elles montrent et ce qu'elles éprouvent, entre leur être réel et leur être avoué, n'est pas sans exercer une influence sur leurs façons mêmes de sentir et de penser. Elles sont volontiers nuancées jusqu'à la subtilité quand elles sont pures, et, si elles ne le sont point, jusqu'à la ruse, pour l'enchantement ou le désespoir de l'homme qui s'éprend d'elles, selon qu'il est, de son côté, ou très complexe ou très simple. Landri de Claviers-Grandchamp était l'un et l'autre, pour des motifs qui tenaient aux particularités de sa destinée. Aussi avait-il déjà beaucoup souffert par cette femme, et il lui avait dû pourtant les heures les plus délicieuses qu'eût connues sa jeunesse, assombrie par une mélan-

colie native et acquise. Les premiers mots échangés entre lui et Mme Olier feront comprendre pourquoi, et, en même temps, quelles chimères dangereuses, très voisines d'être inhumaines, peut concevoir une de ces sentimentales scrupuleuses comme était Valentine, qui aiment l'amour et qui le redoutent, qui ne veulent ni se priver d'une chère tendresse, ni cesser de s'estimer en s'y abandonnant, qui s'exaltent sans s'étourdir et s'enfièvrent sans abdiquer leur raison. Mais l'heure était venue d'en finir avec toutes les équivoques. La décision du jeune homme était prise. La jeune femme l'avait lue entre les lignes énigmatiques de sa lettre. Elle la lisait dans ces prunelles, dont elle avait si souvent, depuis ces trois années, fait plier le regard rien que par son attitude. Aucune force au monde n'empêcherait Landri de parler, aujourd'hui. Elle le savait. Elle savait quels mots il prononcerait, et elle se préparait à les écouter, puis à y répondre, bouleversée dans son fond le plus intime, et l'air si calme dans sa toilette de deuil. Elle s'était habillée comme pour la ville, afin d'avoir un prétexte d'interrompre à son gré cette visite. Le noir du drap et du crêpe donnait à ses joues finement creusées des pâleurs d'ivoire qui la rendaient plus jolie encore. Après les premiers mots de politesse banale, parmi lesquels elle trouva le moyen de glisser une allusion à une sortie indispensable avant le déjeuner, il y eut entre eux un de ces passages de mutisme comme il en tombe entre deux personnes, au moment de proférer des paroles irréparables, dont elles ont également besoin et peur. Le bruit du feu dans la cheminée et le mouvement du balancier de la pendule s'étaient faits soudain perceptibles dans ce silence, que l'officier rompit enfin, d'un accent où se trahissait son émotion :

— « Vous avez bien compris, » commença-t-il, « madame, qu'il s'agissait de quelque chose de très

grave pour que je me sois permis de vous demander de me recevoir à cette heure. Je n'en avais pas d'autre. Je dois repartir pour Saint-Mihiel demain soir. Je n'ai pu obtenir qu'une permission très courte. Mon père m'attend à Grandchamp, où il chasse à courre aujourd'hui, et vous savez combien il attache d'importance à son équipage. Il faut, sous peine de le décevoir, que j'arrive avant la fin. J'ai pu prendre cette nuit le train de Commercy. J'étais en gare de l'Est à neuf heures. En une heure et demie, avec l'automobile, je serai à Grandchamp. Je vous dis tout cela parce que... »

— « Parce que vous ne me croyez pas votre amie, » interrompit-elle, en hochant la tête. « Mais je la suis, et profondément... Vous n'avez pas à vous excuser. Vous m'avez habituée à un dévouement trop vrai, que je sais trop vrai, » souligna-t-elle, « pour que je n'aie pas deviné qu'un motif très important vous dictait votre lettre... Dites-le-moi très simplement, comme à une amie, je vous le répète, une vraie amie, qui vous répondra de même... »

Elle avait eu, pour prononcer ces quelques mots, une expression de physionomie très douce, mais très ferme. Sa voix avait particulièrement appuyé sur ce mot d' « amie », repris trois fois. C'était le rappel d'un bien périlleux, d'un bien fragile engagement. Il s'en est conclu des milliers de semblables depuis que des hommes passionnés, comme Landri, savent pourtant respecter ce qu'ils aiment, et que des femmes secrètement éprises, comme Valentine, rêvent de concilier les émotions d'une tendresse interdite avec les strictes exigences de la vertu. La chose rare n'est pas que l'une propose, et que l'autre accepte le romanesque pacte d'une amitié sans autre nuance, c'est que ce pacte soit tenu. Il y faut une sincérité entière, presque naïve des deux contractants, qui exclue toute rouerie chez lui, et chez elle toute coquetterie. Il y faut aussi une

séparation forcée de leurs existences, qui ne permette pas de trop fréquents rapprochements. Qui dit sincérité, ne dit pas toujours vérité. On peut maintenir sincèrement une situation radicalement fausse, s'y acharner, à travers de muettes révoltes, d'intimes et longues souffrances, des agonies cachées, comme celles dont le souvenir frémit dans la réponse du jeune homme :

— « Une amie?... » Quelle amertume prenaient ces douces syllabes en passant par cette bouche soudain contractée ! « Je le savais que, dès le début de notre conversation, vous vous abriteriez derrière ma promesse. Je le savais que vous devineriez les phrases que je veux vous dire, et que vous ne me permettriez pas de les dire... Dieu m'en est témoin, et vous aussi, madame, vous m'en êtes témoin, j'ai tout fait pour observer cette absolue réserve que vous aviez mise comme condition aux rapports entre nous... Laissez-moi parler, j'ai mérité que vous me laissiez parler... » supplia-t-il, sur un geste de Mme Olier qui s'était levée à demi. Il avait mis dans cette prière une si douloureuse ardeur ! Elle se rassit, sans plus essayer d'arrêter une confession que son tact de femme avait trop prévue, ces derniers temps. Si habituée qu'elle fût à se dominer, sa pâleur de plus en plus profonde, son souffle de plus en plus court dénonçaient l'agitation que soulevait en elle la voix de celui dont elle avait prétendu ne faire qu'un ami, et qui continuait : « Oui. Je l'ai mérité. J'ai été si honnête, si loyal dans ma résolution de vous obéir ! Tout, même ce silence, m'était moins dur que de vous perdre entièrement... Et puis, je vous donnais tant raison ! Je me suis tant reproché cet égarement que j'ai eu quelques minutes, il y a trois ans ! De vous avoir avoué ce que j'aurais toujours dû vous cacher, puisque vous n'étiez pas libre, m'accablait d'un tel remords ! Je passe tous les jours à Saint-

Mihiel devant le mur du jardin où a eu lieu cette scène. Jamais, sans que je vous revoie en pensée telle que je vous ai vue, après ma folle déclaration, me quittant tout d'un coup et remontant vers la maison, sans vous retourner... Et quelles semaines ensuite, quand nous nous rencontrions presque chaque jour et que je n'existais plus pour votre regard ! « Jamais, jamais elle « ne me pardonnera, » me disais-je, et cette idée me déchirait. J'ai été sincère quand j'ai voulu changer de régiment, partir de Saint-Mihiel ; sincère, quand j'ai tenté, avant ce départ, que je croyais définitif, de vous parler encore. J'avais besoin de m'être expliqué à vous, de vous avoir fait comprendre qu'aucune ignoble idée de séduction n'avait traversé mon esprit, que j'avais pu être dément, que je n'avais pas cessé une seconde d'avoir pour vous tant d'estime, tant de respect !... Ah ! Je serai bien vieux, bien glacé, quand je pourrai me rappeler sans larmes, — voyez, elles me viennent, — votre visage de ce jour-là, vos yeux, votre accent pour me dire : — « J'ai tout oublié. « Donnez-moi votre parole que cet instant d'aberration ne recommencera pas, et je vous reverrai « comme par le passé. Je ne veux pas que votre vie « soit bouleversée à cause de moi... » Tandis que vous me parliez, je me disais, — cette heure m'est si présente ! — je me disais : « Pour respirer dans son air, « pour la voir aller et venir, pour continuer d'entendre « sa voix, rien ne me coûtera... » Et vous me traciez le programme de nos relations dans l'avenir. Vous disiez que le monde ne croit pas beaucoup à une amitié désintéressée entre un homme et une femme, mais que vous, vous y croyiez, pourvu que tous les deux fussent vraiment loyaux. Je pourrais vous répéter, syllabe par syllabe, toutes vos phrases de cet après-midi. Je vous écoutais les prononcer, avec un je ne sais quoi dans mon être d'inexprimable, d'apaisé et d'exalté

à la fois. C'était comme si j'avais vu votre âme sentir, et penser. Oui, je vous ai promis alors solennellement, si vous m'admettiez de nouveau dans votre intimité, d'être cet ami que vous permettiez que je fusse, et de n'être que cela. Cette parole, j'ai le droit de répéter que je l'ai tenue. J'affirme que je la tiendrais encore, si les circonstances étaient restées les mêmes. Elles ont changé... Ah! madame, si l'on pouvait lire dans un autre cœur, je vous conjurerais de regarder dans le mien. Vous y verriez qu'à la nouvelle du malheur qui vous a frappée, je n'ai pas eu un retour égoïste sur ce changement. Je n'ai pensé qu'à votre peine, à votre solitude, à votre enfant orphelin. Tant que nous avons été près de la catastrophe, j'ai eu honte de même entrevoir un horizon nouveau devant moi... devant nous... Mais je ne peux pas empêcher que la vie ne soit la vie. A vingt-sept ans, une femme a le droit de refaire la sienne, sans qu'elle offense en rien la mémoire de celui qui n'est plus. De ma part, ce n'est pas manquer à la parole donnée que de vous dire : « Madame, le « culte, l'adoration que j'avais pour vous, il y a trois « ans, et que vous m'avez justement défendu de vous « exprimer alors, je les ai toujours. Le silence gardé « sur mes sentiments, depuis cette époque, vous est « un garant de leur profondeur. Je le romps aujour- « d'hui que vous pouvez m'écouter, sans que l'ex- « pression du plus fervent, mais du plus respectueux, « du plus déférent des amours, doive éveiller en vous « un remords. Ce que je vous ai dit dans le jardin, « je vous le répète, en y ajoutant une prière que vous « ne repousserez pas. Je vous aime. Laissez-moi vous « consacrer ce qui me reste de jeunesse, toute mon « existence. Acceptez que je devienne un appui dans « votre isolement, un second père pour votre fils. « Acceptez que je vous donne mon nom. Soyez ma « femme, et je bénirai cette longue épreuve, qui

« m'autorise à vous répéter ce que j'ai senti dès le « premier jour où je vous ai rencontrée : — mais comment n'en auriez-vous pas douté? — je vous aime « et jamais je n'ai aimé, jamais je n'aimerai personne « que vous... »

Ce discours passionné, si pressant et si direct, ne ressemblait guère à celui que Landri avait préparé dans sa veillée de la nuit et sous la clarté froide de l'aube, tandis que le rapide de l'Est l'emportait loin de la petite ville de garnison où son destin lui avait fait rencontrer le capitaine Olier et sa gracieuse femme. Que d'étapes diplomatiques il s'était marquées par avance! Et il venait de les brûler toutes, pour arriver droit à cette demande en mariage, formulée brusquement, avec cette spontanéité, plus habile que toutes les prudences, auprès d'une femme qui aime; — et Valentine aimait Landri. Elle l'aimait, à travers des complications sur lesquelles il faut de nouveau insister pour éviter aux illogismes de cette nature, loyale même dans ses subtilités, jusqu'à la plus légère apparence de coquetterie. Elle l'aimait, mais dans une ignorance singulière des choses de l'amour, malgré le mariage et la maternité. Son union avec un homme plus âgé qu'elle, arrangée par sa famille, ne lui avait pas fait connaître ce bouleversement total de l'être, après lequel une femme est vraiment femme. La tendresse n'avait jamais été chez elle qu'imaginative. Elle avait trouvé, dans les chastes et naïves délices de cette intimité sans caresses, sans paroles précises, avec un jeune homme dont pourtant elle se savait aimée, et qu'elle aimait, la seule volupté que pût concevoir sa sensibilité encore toute morale. Pour tout dire, elle aimait, — et cette amitié lui avait suffi! Il était donc inévitable qu'au premier effort de son prétendu « ami » pour l'entraîner dans le monde brûlant de la passion complète, — et cette demande en ma-

riage, dans ces conditions, était bien cela, — elle se rejetât presque violemment en arrière. Elle avait dû cependant la prévoir, cette démarche qui mettrait fin à ce paradoxal et instable compromis de conscience imaginé par elle entre ses devoirs d'épouse et son secret amour. Oui, elle l'avait prévue, et dès le lendemain de la mort de son mari. Son habitude de la réflexion, encore exagérée par la monotonie de son existence de demi-recluse, l'avait fait se complaire presque douloureusement à l'examen minutieux des motifs pour et contre la décision à prendre, et elle avait fini, dans cette perspective faussée de la méditation solitaire, par ne plus penser que contre son cœur. Elle n'avait plus aperçu que la force des objections, les difficultés insurmontables, et elle s'était rangée au parti le plus opposé à son profond désir. Avec cela, elle s'était bercée de la chimérique espérance de reculer de semaine en semaine cette explication qui s'imposait soudain si impérieusement. Elle y arrivait, à la fois saisie et préparée, bouleversée de surprise et comme armaturée plus encore qu'armée de raisonnements longtemps calculés. Elle risquait ainsi de paraître très froide quand elle était très émue, très maîtresse d'elle-même, très conventionnelle quand elle était si frémissante. Que son énergie d'emprunt était voisine de la faiblesse dès le moment où elle commença de répondre !

— « Vous venez de me faire bien mal, mon ami. Car je continuerai à vous donner dans mon cœur ce nom dont vous ne voulez plus... Je ne vous reproche rien... C'est moi qui me suis trompée, en croyant que votre sentiment pour moi pouvait changer, qu'il avait changé. Peut-être cette transformation n'est-elle pas possible. Moi aussi j'ai été de bonne foi, en la désirant, en la voulant, en l'espérant. Vous le savez, n'est-ce pas?... Et maintenant ce songe est fini... » Elle répéta, comme se parlant à elle-même : « Fini,

fini... » Et, se tournant vers Landri : « Comment voulez-vous que je vous permette de revenir ici à présent, que je me laisse aller à ces longues conversations, à cette correspondance qui m'étaient très chères, après que vous m'avez parlé de la sorte? On ne tente pas à deux reprises une telle expérience. Il y a trois ans, j'ai pu croire à une surprise de votre jeunesse, à une exaltation qui s'assagirait. Aujourd'hui, il ne m'est plus permis de me flatter de cette illusion... Mais sur un point, vous avez raison. Les circonstances ne sont plus les mêmes. Si j'ai eu le droit et le devoir de juger alors avec sévérité un aveu que j'eusse été coupable d'écouter autant que vous l'étiez de le prononcer, comment vous en voudrais-je maintenant d'une démarche où il n'y a pour moi qu'estime, que respect?... Je n'ai pas vécu beaucoup dans le monde, assez cependant pour me rendre compte qu'une fidélité de cœur comme la vôtre, prolongée ainsi et dans ces conditions, n'est pas chose commune. Elle me touche au delà de ce que je peux vous dire... » Malgré elle, sa voix tremblait, en laissant échapper ces mots qui signifiaient trop clairement : « Et moi aussi, je vous aime. » « Mais, » continua-t-elle, fermement, « il faut que cet entretien ait été le dernier, puisque je ne peux pas vous répondre le mot que vous me demandez, puisque cette main que vous me tendez, je ne peux pas y mettre la mienne... »

— « Alors, » balbutia-t-il, « si je comprends bien, vous refusez... »

— « D'être votre femme. Oui, » dit-elle, et cette fois, ses yeux bleus regardaient Landri fixement sous leurs sourcils rapprochés. Sa bouche fine se serrait dans un pli de volonté. Tout son être fragile s'était comme raidi dans une tension qui prouvait à l'amoureux la force de l'émotion qu'elle domptait. Elle répéta : « Oui, je refuse. J'aurais bien des prétextes

à vous donner qui, pour d'autres, seraient des raisons, qui en devraient être pour moi. J'ai un enfant. Je pourrais vous dire : « Je ne veux pas qu'il ait un beau-père. » Ce ne serait pas vrai. Vous seriez pour lui, j'en suis sûre, ce que vous avez dit, un second père. Je pourrais arguer de mon deuil, si récent, remettre à plus tard ma réponse. Plus tard, le motif qui me fait décliner l'offre de votre nom, serait le même, car c'est ce nom justement, c'est ce qu'il représente qui m'interdit de m'abandonner à une sympathie dont vous avez eu trop de preuves... Je vais avoir vingt-huit ans, mon ami. Je ne suis plus une toute jeune femme. J'ai beaucoup réfléchi au mariage. Je sais que si l'on se marie pour s'aimer, on se marie aussi pour vivre et durer ensemble, avoir un foyer, être une famille. Pour cela, il est nécessaire qu'il n'y ait pas, entre les deux époux, de ces différences d'origine et de milieu irréductibles, et qui fassent que ses proches à elle ne puissent jamais s'apparenter vraiment avec ses proches à lui... Votre nom? Il n'est pas seulement très ancien, il est illustre. Il est mêlé à toute l'histoire de France. Il y a eu un maréchal de Claviers-Grandchamp, compagnon de Bayard, un cardinal de Claviers-Grandchamp, ami de Bossuet. Des Claviers-Grandchamp ont été ambassadeurs, gouverneurs de provinces, commandeurs du Saint-Esprit, pairs de France. Votre maison a contracté des alliances avec dix autres maisons de l'aristocratie française ou européenne. Vous cousinez avec des ducs anglais, des princes allemands ou italiens. Vous êtes un grand seigneur, et moi, une bourgeoise, une très petite bourgeoise... Ne m'interrompez pas, non plus, » fit-elle, en posant sa main fine sur le bras du jeune homme et arrêtant ainsi sa protestation. « Il vaut mieux que je vous aie tout dit d'un coup. Je ne mets dans tout cela ni humilité, ni orgueil. Je n'ai jamais compris ni l'un ni l'autre de ces sentiments,

lorsqu'il s'agit de faits aussi impossibles à nier et à modifier que notre condition. Je suis une bourgeoise, je le répète. Cela signifie que les miens ont toujours vécu étroitement d'abord, puis modestement. Je me trouve riche avec les trente mille francs de rente qu'ils m'ont amassés, en combien d'années ! C'est une fortune dans notre monde ; dans le vôtre, ce serait la ruine. Quand je me promène dans ce quartier devant les quelques vieux hôtels qui s'y rencontrent encore, les après-midi de grande réception, je vois leurs cours, les coupés qui attendent et les automobiles, les valets de pied en livrée, tout ce décor d'existence que vous n'apercevez plus, tant il vous est naturel, et savez-vous quelle est mon impression toujours? Que s'il me fallait vivre là et de cette manière, je serais trop dépaysée, trop écrasée !... Ce sont des riens. Je vous les cite, parce qu'ils représentent tout un type d'habitudes, tout un code social. Ne dites pas que ces habitudes, vous ne les imposerez pas à votre femme, que ce code, vous l'en affranchirez. Vous ne le pourriez pas. Aujourd'hui, comme garçon et à cause de votre métier d'officier, vous avez pu simplifier beaucoup de votre vie. Mais votre femme ne serait pas seulement la compagne de M. de Claviers-Grandchamp, simple lieutenant de dragons, à Saint-Mihiel ; elle serait aussi la bru du marquis de Claviers-Grandchamp, qui habite un véritable palais à Paris, qui possède dans l'Oise un château historique. Il est veuf. Il exigerait et il aurait raison d'exiger que sa belle-fille fît avec lui et pour lui les honneurs de ces résidences princières... Et d'ailleurs, il commencerait par ne pas m'accepter. Vous m'avez tant parlé de lui ! Je le connais si bien, sans l'avoir vu ! Vous ne l'appelez pas pour rien l'*Émigré*. Tant de fois vous vous êtes appliqué à me démontrer qu'il n'est pas un homme de notre âge ; qu'il a l'orgueil, la religion de sa race et de la vieille France. Et cet homme admet-

trait que son héritier, le seul survivant d'entre ses quatre fils, prît pour femme la veuve d'un capitaine, fils d'un médecin, fille elle-même d'un notaire de province, et qui, avant de s'appeler Mme Olier, s'appelait Mlle Barral? Jamais ! Vous marier avec moi, mon ami, ce serait d'abord vous brouiller avec votre père, et, plus ou moins, avec lui, et avec tous vos parents, toute votre société. Que vous importe? me direz-vous. Quand on s'aime, on se suffit l'un à l'autre. C'est vrai et ce n'est pas vrai. Vous souffririez mort et passion, que je sois humiliée, fût-ce dans des nuances, que je n'aie pas le rang dû à votre femme, étant votre femme. Je souffrirais de vous voir souffrir, et peut-être — je ne me fais pas meilleure que je ne suis — pour mon propre compte. On est si ingénieux dans tous les mondes à blesser ceux que l'on considère comme des intrus. Si nous avions des enfants, se sentiraient-ils vraiment les frères et les sœurs de mon fils, d'un pauvre petit Olier, eux qui seraient des Claviers-Grandchamp? Et si... Mais à quoi bon énumérer les misères qui tiennent toutes dans ce mot si cruel, si sage, si profond : la mésalliance?... Non. Je ne serai pas votre femme, mon ami, et un jour viendra où vous me remercierez de vous avoir défendu contre vous-même, de nous avoir défendus, oserais-je dire... Pas assez, puisque je n'ai pas su vous empêcher de prononcer des paroles qui vont interrompre pour toujours, pour longtemps au moins, des relations si douces... » Elle répéta : « Si douces !... » Et, presque avec un sanglot : « Ah ! pourquoi, pourquoi m'avez-vous parlé de nouveau ainsi?... »

— « Parce que je vous aime, » répondit-il presque sauvagement. « Et vous... Mais si vous m'aimiez, vous les béniriez, ces différences entre nos deux milieux, au lieu de les craindre ! Vous saisiriez, dans cette hostilité de mon monde, — j'avoue que je n'y avais jamais pensé, — un moyen de m'avoir à vous tout

entier... Je vous aurais vue seulement vous débattre, hésiter !... Mais cette sécheresse de votre réponse, cette lucide analyse de nos deux états sociaux, ce bilan de nos familles dressé là posément, froidement, mathématiquement, quand je vous arrivais, moi, fou d'émotion, et ne pensant qu'à la vie du cœur !... J'en demeure déchiré plus que de votre refus... J'aurais pu le discuter, en combattre les motifs... On ne discute pas, on ne combat pas l'indifférence. On la subit, et c'est horrible !... »

— « Que vous êtes injuste, Landri !... » fit-elle. Il était bien rare qu'elle l'appelât ainsi, par son prénom. Cette tendresse de langage, la seule qu'elle se fût jamais accordée, et si peu, lui était venue aux lèvres devant l'évident désespoir du jeune homme. Une femme qui aime peut tout supporter, tout dissimuler, excepté la pitié dont l'émeut une peine causée par elle à celui qu'elle aime, et, détruisant, par cet élan involontaire de sa passion, tout l'effet de son refus d'auparavant, elle ajouta : « Moi ! Indifférente pour vous !... Mais à qui donc pensais-je en vous parlant, sinon à vous, à vous uniquement, à votre avenir, à votre bonheur ?.... »

— « Combien je voudrais, » interrompit-il, « que vous ne pensiez qu'à vous, au contraire, que vous ayez l'égoïsme de l'amour, ses exigences, ses déraisons !... Et pourtant, » continua-t-il avec l'âpreté de la passion qui se sent partagée, en dépit de toutes les résistances, et qui s'exaspère : « C'est vrai. Vous avez quelque chose pour moi dans le cœur. Vous n'êtes pas une coquette. Vous ne vous seriez pas jouée d'un homme qui vous a tant montré qu'il vous aimait et comment ! Je vous disais tout à l'heure que vous ne m'aimiez pas. Je le crois à de certaines heures, et cela me supplicie. A d'autres, je vous sens si émue, si frémissante, tenez, maintenant... Ah ! par tout ce qui

vous est sacré au monde, Valentine... » — jamais, lui, il ne s'était permis cette familiarité qui la fit tressaillir comme un baiser, — « si réellement vous m'estimez de mon sentiment pour vous, si ma longue fidélité vous a touchée, répondez-moi. Est-ce bien vrai, bien vrai, qu'entre mon bonheur et moi, — car c'est vous, mon bonheur, vous seule, entendez-vous? — entre votre cœur et mon cœur, il n'y a que cet obstacle, cet unique et misérable obstacle, mon nom? »

— « Pas d'autre, » répondit-elle, « je vous le jure. »

— « Et vous voulez que je m'incline là devant, que je renonce à vous, parce que je m'appelle le comte de Claviers-Grandchamp, et vous Mme Olier, et que le monde où je suis né condamnera ce mariage?... »

— « Ce n'est pas moi qui le veux, » répondit-elle, « c'est la vie... »

— « C'est la vie? » répéta-t-il, d'une voix devenue tout d'un coup sourde et mauvaise : « Qu'entendez-vous par ces mots? Mais qu'ai-je besoin de vous le demander?... Comme si, depuis ma jeunesse, je n'avais pas toujours vu cette même barrière se dresser devant tous mes élans : mon nom, toujours mon nom, encore mon nom !... Je finirai par le maudire... Je suis un grand seigneur, dites-vous. Dites un paria par en haut, devant qui tant d'avenues ont été fermées, quand il a eu vingt ans, parce qu'il s'appelait de ce grand nom, et la femme qu'il aime ne veut pas de lui à cause de cela !... Ah ! que je l'aurai connue et vécue, la tragédie du noble, puisque mon malheur veut que j'en sois un, cette paralysie de l'être jeune, vibrant, affamé d'action, par un passé qui n'a pas été le sien, même un jour, l'étouffement par des préjugés qu'il ne partage même plus... Valentine, dites que vous ne m'aimez pas. Je serai bien malheureux, mais je n'éprouverai pas ce que je viens d'éprouver, et si violemment, un nouveau sursaut de cette vieille révolte, dont j'ai

tant souffert, que j'ai toujours combattue en moi, et qui va, par instants, jusqu'à la haine de ma caste. Oui, j'ai été, je suis quelquefois si près de la haïr, et c'est si cruel, car j'appartiens à cette caste, malgré tout. Elle me tient prisonnier. J'en sais les vertus. J'en ai l'orgueil, à certains moments, et à d'autres, celui-ci par exemple, c'est comme une horreur !... »

— « Ne parlez pas ainsi, ne sentez pas ainsi, » implora Mme Olier. « Vous me faites peur, quand je vous vois si injuste, non seulement pour moi, — je vous l'ai pardonné, — mais pour votre sort. C'est tenter Dieu. Vous parlez de barrières, de prison, d'étouffement... Moi, je pense à tout ce que vous avez reçu de privilèges en naissant, et d'abord, au plus grand de tous, celui d'être si facilement un exemple. Si vous aviez pu entendre les propos qui se tenaient sur vous, à votre arrivée à Saint-Mihiel, vous jugeriez mieux de la valeur de ce nom que vous avez failli blasphémer, — et pourquoi?... — Je les entendais, moi, et j'en suis encore fière pour vous : — Il s'appelle le comte de Claviers-Grandchamp, et il travaille. Il aura trois cent mille francs de rente et il a passé brillamment ses examens. Il est bon camarade. Il traite bien les hommes. Il a toutes les qualités d'un chef... Vous appelez les nobles des parias, parce qu'ils excitent beaucoup d'envie. Mais, quand ils sont dignes de leur rang, quelle influence ils peuvent exercer !... Et tout cela ne compte plus, faute de pouvoir plier à votre volonté celle d'une pauvre femme qui, dans dix ans, sera si près d'être vieille !... Et vous direz d'elle alors, si vous la reconnaissez : « Où avais-je l'esprit de croire « tant l'aimer?... »

— « Et si dans dix ans je l'aime encore, » dit le jeune homme, « et si je les ai usées, ces dix années, à la regretter? S'il se trouvait que le refus de cette femme eût coïncidé avec une de ces crises à la suite

desquelles tout change dans une vie? Si j'étais à l'un de ces moments où un homme doit prendre une décision d'une importance pour lui capitale et où il a besoin de savoir sur quel appui il pourra compter?... » — Il parut hésiter, et, du ton changé d'un homme qui, venant de s'abandonner au tumulte de ses émotions, se contraint et ne veut plus que préciser des faits : — « Vous allez me comprendre. J'étais venu avec l'idée de commencer par là. Votre présence m'a trop ému... Je vous ai dit que je n'avais pu obtenir qu'une permission très courte, quarante-huit heures, et difficilement. Notre nouveau colonel, lui, n'est pas de votre avis sur les nobles. Il leur est sévère et dur. Il a eu ce mot sur moi, l'autre jour, à cause de mon titre et de mon « de » : « Je n'aime pas les noms à « courants d'air. » Dans l'espèce, il n'a pas eu tort d'exiger que je rentre demain soir. D'ici à quelques jours, nous le savons de source officielle, on fera deux inventaires d'église dans le pays. Et l'on s'attend à une résistance. »

— « Est-ce possible?... » s'écria Valentine, en joignant les mains. « Depuis que cette loi de la séparation a été votée, je n'ai jamais lu le récit d'une scène comme celles de Paramé ou de Saint-Servan sans trembler que vous aussi ne fussiez pris dans un de ces horribles cas de conscience dont tant de braves officiers ont été les victimes !... Je croyais qu'à Saint-Mihiel tout s'était passé tranquillement et que la troupe n'avait pas eu à intervenir?... D'ailleurs, on emploie si rarement à cette besogne l'arme dont vous êtes... »

— « On l'emploiera cette fois, » répondit Landri. « Nous avons été prévenus. C'est logique. Ou les chasseurs devront donner, ou nous autres. Ces deux régiments comptent un certain nombre de gens qui ont de ces noms à courants d'air, dont ce comte de Claviers-Grandchamp, qui *travaille*, qui *traite bien les hommes*,

qui a *toutes les qualités d'un chef*. L'occasion est bonne pour lui casser les reins, à lui et à quelques autres de son espèce ! Le prétexte est tout trouvé : les deux églises à inventorier sont celles de Hugueville-en-Plaine et le sanctuaire de Notre-Dame de Montmartin. Dans la première, il y a un vieux prêtre, vénéré à cinquante lieues à la ronde, qui a déclaré en chaire ne devoir céder qu'à la force. Vous savez la dévotion du département à la Madone de Montmartin. Il s'agit de faire vite, très vite, pour que les paysans n'aient pas le temps d'arriver. Hugueville et Montmartin sont loin de Saint-Mihiel. La cavalerie est tout indiquée... Si les dragons marchent, c'est le tour de mon peloton. J'ai bien des chances d'être de l'affaire. »

— « Mon pauvre, pauvre ami ! » dit la jeune femme en enveloppant l'officier d'un regard où passa la tendresse qu'elle s'était tant juré de lui cacher... « vous aussi, vous allez donc devoir quitter cette armée que vous aimez tant, où une si belle place vous était réservée !... »

— « Je ne la quitterai pas, » interrompit-il, et son visage s'était comme figé dans une expression si dure que Valentine en demeura saisie :

— « Que voulez-vous dire? » demanda-t-elle.

— « Que je me suis bien interrogé, et que je n'ai pas trouvé dans ma conscience ce que les camarades dont vous parlez ont trouvé dans la leur. Ils étaient des croyants, et moi, vous savez trop que j'ai des doutes, que je ne pratique pas. J'aurai, à exécuter certaines réquisitions, des répugnances. Mais des répugnances ne sont pas des scrupules. Je passerai outre. Je ne quitterai pas l'armée... »

— « Même s'il vous faut donner l'ordre à vos hommes d'enfoncer une porte d'église? »

— « Je leur donnerai cet ordre... »

— « Vous? » s'écria-t-elle. « Vous?... »

— « Achevez, » reprit-il, d'un air plus sombre encore. « Vous, un Claviers-Grandchamp !... Vous n'osez pas le dire, ce mot. Vous le pensez, vous l'avez sur les lèvres. D'un autre que moi, vous trouveriez très naturel, vous surtout qui connaissez notre métier, qu'il exécutât, dans mon état d'esprit, une consigne militaire, et qu'il ne vît, dans l'occupation de l'église d'Hugueville ou de Montmartin, qu'un service commandé. De moi, vous ne l'admettez pas. Pourquoi? De nouveau à cause de mon nom !... Et vous vous étonnez que je m'emporte en explosions, comme celles de tout à l'heure, contre un esclavage dont seul je connais le poids?... Hé bien ! » continua-t-il avec une colère grandissante, « c'est précisément parce que je suis un Claviers-Grandchamp que je ne veux pas m'en aller de l'armée. Je veux servir. Vous entendez, *servir*, n'être pas un oisif et un inutile, un homme riche avec un blason plus authentique sur ses voitures. Je ne veux pas, à cause d'une instruction à transmettre, dont je ne suis pas responsable, défaire toute l'œuvre de ma jeunesse, redevenir un Émigré à l'intérieur, comme tant de mes parents, tant de mes amis, comme mon père !... »

— « Vous n'allez pas le renier, lui aussi? » supplia-t-elle. « Vous l'aimiez, vous l'admiriez tant !... »

— « Je l'aime et je l'admire toujours, » répondit le jeune homme, d'un accent profond, « oui, je l'admire. Personne, plus que moi, ne connaît ses facultés et ce qu'il aurait pu être. Quel soldat ! Il l'a prouvé pendant la guerre. Quel diplomate ! Quel administrateur ! Quel conseiller d'État ! Et il n'est rien. Rien, rien, rien !... Mais c'est tout le drame de ma pensée que l'évidence de ces magnifiques dons de mon père, paralysés par son nom, uniquement par son nom. Depuis que j'observe, je le vois, lui, si intelligent, si généreux, si ouvert, ne faire aucun

usage de ses énergies, ne participer à aucune des activités de son temps. Il existe une France contemporaine, cependant. Il y est. Il n'en est pas. Elle ne veut pas de lui, qui ne veut pas d'elle. Il aura passé sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, à quoi? A figurer dans une fastueuse parodie d'ancien régime, entre ses réceptions à Paris et à Grandchamp, la chasse à courre et un vaste et inutile patronage d'une basse et haute clientèle qui vit de son luxe ou de ses générosités. J'ai senti le néant de cela trop tôt; lui, il ne le sentira jamais. Il est la dupe d'un mirage. Il est tout près d'une époque où la noblesse était encore une aristocratie. Mon grand-père avait vingt-six ans, en 1827, quand il succéda à la pairie de mon aïeul, et celui-ci, avant 89, était colonel des dragons de Claviers. Car il y a eu des dragons de Claviers-Grandchamp, comme de Custine et de Jarnac, de Belzunce et de Lanan. Ils sont loin! Pour mon père, ces choses si détruites, si abolies, sont encore des réalités. Il y touche. Il en a connu les témoins. Il a joué petit garçon sur les genoux de très vieilles dames qui avaient été à la cour de Versailles. On dirait que ce passé, en reculant, le fascine plus encore. Pour moi, c'est la mort, et j'ai voulu vivre. C'est la raison qui m'a fait entrer dans l'armée. Je n'avais pas le choix d'ailleurs. Toutes les autres carrières étaient fermées au futur marquis de Claviers-Grandchamp. Voilà les privilèges dont vous me parliez tout à l'heure. Je vous ai laissé dire. Oui, fermées. Les Affaires étrangères? fermées. Mon père aurait du moins été accepté par l'Empire. Aujourd'hui on n'y veut plus de nous. Le Conseil d'État? fermé. L'administration? fermée. Voyez-vous un noble préfet? Ils l'étaient sous Napoléon et la Restauration. Les carrières libérales? fermées. Un noble aurait le génie d'un Trousseau, d'un Berryer, d'un Séguin que l'on ne voudrait pas de lui pour traiter un rhume, plaider

un mur mitoyen ou construire une passerelle. Le commerce? fermé. L'industrie? fermée, ou c'est tout comme. Pour y réussir, il nous faut, à nous autres, une supériorité que moi je ne me suis jamais sentie. La politique? C'est tout comme, encore. On reproche aux nobles de ne pas prendre de carrière! On oublie qu'ils sont exclus de presque toutes et que les autres leur sont rendues dix fois plus difficiles de par leur naissance. Et vous voulez que je ne nous appelle pas des parias? Encore une fois, je n'ai pas voulu en être un. L'armée me restait. J'ai préparé Saint-Cyr, non sans luttes. Là, du moins, j'ai connu la joie de ne pas être à part, de me sentir un Français comme les autres, de n'être pas exilé hors de mon temps, de ma génération, de ma patrie, la joie de l'uniforme, du camarade coudoyé, du chef obéi, de l'inférieur commandé. Cet uniforme, on ne me l'arrachera qu'avec la vie. En le perdant, je perdrais toutes mes raisons d'exister... Pas toutes, puisque je vous aime. J'avais voulu vous parler aujourd'hui, pour savoir si je vous garderai dans l'épreuve qui se prépare. Elle aura ses cruautés!... Maintenant que vous connaissez la crise que je suis à la veille de traverser, » ajouta-t-il, « me répondrez-vous encore le non que vous m'avez dit tout à l'heure? Je n'ai pas de fierté et je vous redemande : voulez-vous être ma femme? non plus celle du comte de Claviers-Grandchamp, dont vous redoutez le père et le milieu, mais d'un soldat dont ce milieu ne voudra plus, que son père aura rejeté? Si j'ai jamais présidé à un inventaire d'église, ce sera chez les miens une autre indignation que celle d'une mésalliance, comme vous dites, et comme je ne dis pas. Si je vous ai, la plaie saignera certes, mais je vous aurai. Vous et mon métier, mon métier et vous, c'est de quoi être bien fort... »

— « Vous m'avez trop profondément troublée, »

usage de ses énergies, ne participer à aucune des activités de son temps. Il existe une France contemporaine, cependant. Il y est. Il n'en est pas. Elle ne veut pas de lui, qui ne veut pas d'elle. Il aura passé sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, à quoi? A figurer dans une fastueuse parodie d'ancien régime, entre ses réceptions à Paris et à Grandchamp, la chasse à courre et un vaste et inutile patronage d'une basse et haute clientèle qui vit de son luxe ou de ses générosités. J'ai senti le néant de cela trop tôt ; lui, il ne le sentira jamais. Il est la dupe d'un mirage. Il est tout près d'une époque où la noblesse était encore une aristocratie. Mon grand-père avait vingt-six ans, en 1827, quand il succéda à la pairie de mon aïeul, et celui-ci, avant 89, était colonel des dragons de Claviers. Car il y a eu des dragons de Claviers-Grandchamp, comme de Custine et de Jarnac, de Belzunce et de Lanan. Ils sont loin ! Pour mon père, ces choses si détruites, si abolies, sont encore des réalités. Il y touche. Il en a connu les témoins. Il a joué petit garçon sur les genoux de très vieilles dames qui avaient été à la cour de Versailles. On dirait que ce passé, en reculant, le fascine plus encore. Pour moi, c'est la mort, et j'ai voulu vivre. C'est la raison qui m'a fait entrer dans l'armée. Je n'avais pas le choix d'ailleurs. Toutes les autres carrières étaient fermées au futur marquis de Claviers-Grandchamp. Voilà les privilèges dont vous me parliez tout à l'heure. Je vous ai laissé dire. Oui, fermées. Les Affaires étrangères? fermées. Mon père aurait du moins été accepté par l'Empire. Aujourd'hui on n'y veut plus de nous. Le Conseil d'État? fermé. L'administration? fermée. Voyez-vous un noble préfet? Ils l'étaient sous Napoléon et la Restauration. Les carrières libérales? fermées. Un noble aurait le génie d'un Trousseau, d'un Berryer, d'un Séguin que l'on ne voudrait pas de lui pour traiter un rhume, plaider

un mur mitoyen ou construire une passerelle. Le commerce? fermé. L'industrie? fermée, ou c'est tout comme. Pour y réussir, il nous faut, à nous autres, une supériorité que moi je ne me suis jamais sentie. La politique? C'est tout comme, encore. On reproche aux nobles de ne pas prendre de carrière ! On oublie qu'ils sont exclus de presque toutes et que les autres leur sont rendues dix fois plus difficiles de par leur naissance. Et vous voulez que je ne nous appelle pas des parias? Encore une fois, je n'ai pas voulu en être un. L'armée me restait. J'ai préparé Saint-Cyr, non sans luttes. Là, du moins, j'ai connu la joie de ne pas être à part, de me sentir un Français comme les autres, de n'être pas exilé hors de mon temps, de ma génération, de ma patrie, la joie de l'uniforme, du camarade coudoyé, du chef obéi, de l'inférieur commandé. Cet uniforme, on ne me l'arrachera qu'avec la vie. En le perdant, je perdrais toutes mes raisons d'exister... Pas toutes, puisque je vous aime. J'avais voulu vous parler aujourd'hui, pour savoir si je vous garderai dans l'épreuve qui se prépare. Elle aura ses cruautés !... Maintenant que vous connaissez la crise que je suis à la veille de traverser, » ajouta-t-il, « me répondrez-vous encore le non que vous m'avez dit tout à l'heure? Je n'ai pas de fierté et je vous redemande : voulez-vous être ma femme? non plus celle du comte de Claviers-Grandchamp, dont vous redoutez le père et le milieu, mais d'un soldat dont ce milieu ne voudra plus, que son père aura rejeté? Si j'ai jamais présidé à un inventaire d'église, ce sera chez les miens une autre indignation que celle d'une mésalliance, comme vous dites, et comme je ne dis pas. Si je vous ai, la plaie saignera certes, mais je vous aurai. Vous et mon métier, mon métier et vous, c'est de quoi être bien fort... »

— « Vous m'avez trop profondément troublée, »

dit Valentine. « Je ne sais plus rien... Je ne vois plus clair en moi... Je viens de trop vous sentir souffrir... Mon Dieu ! quand j'ai reçu votre lettre, j'avais bien deviné de quoi vous vouliez me parler. Je n'avais pas deviné tout. J'avais pris des résolutions avec moi-même. Je me croyais sûre de les tenir. Devant votre peine, je ne peux pas... Écoutez. Soyez généreux. Ne me pressez plus... Faites-moi crédit de cette réponse que vous me demandez... Je vous disais tout à l'heure que je ne pourrais plus vous recevoir désormais. Moi non plus, je n'ai pas de fierté. Je retire cela aussi. Puisque vous devez repasser par Paris demain pour retourner à Saint-Mihiel, revenez me voir. J'aurai réfléchi. Je serai en état de répondre autrement que sous le coup d'une émotion qui me déconcerte... Ah ! pourquoi, durant tant de conversations que nous avons eues ensemble depuis trois ans, ne m'en avez-vous jamais autant dit sur certaines choses très intimes de vous-même? Je vous aurais aidé... J'aurais tenté du moins... »

— « C'est une des autres misères du noble, » répondit Landri. « Il y a un sujet qu'il ne peut jamais aborder le premier, celui de sa noblesse, précisément... Mais calmez-vous, je vous en conjure, comme je me calme moi-même... Voyez. Il a suffi que vous ne me redisiez pas le « jamais » de tout à l'heure pour que je redevienne maître de moi... Je serai ici demain, et, si vous ne pouvez pas me répondre encore, j'attendrai... Je vous ai vue me plaindre, me comprendre. C'est un bonheur déjà et qui efface bien des chagrins !... Suis-je comme vous voulez que je sois? Vous parlé-je comme vous désirez?... »

— « Oui, » fit-elle, plus émue qu'elle ne voulait maintenant le laisser paraître par ce subit adoucissement, ce retour de tendresse soumise après ces éclats de passion. « Mais, » insinua-t-elle, « si vous étiez vrai-

ment comme je veux, vous me laisseriez vous donner un conseil. »

— « Lequel? » interrogea-t-il anxieusement.

— « Celui de vous confier à votre père. Oui, de l'entretenir de vos projets, — de moi, si vous le jugez bon, — mais d'abord, mais à tout prix, de vos appréhensions au sujet de ces inventaires prochains... Vous le lui devez, » insista-t-elle sur un geste du jeune homme. « Je ne vous parle pas de la solidarité qui relie les membres d'une même famille, afin de ne pas revenir sur cette question de nom, quoique bourgeois et nobles soient égaux, quand il s'agit de l'honneur commun. Vous le lui devez, par respect pour son grand cœur. Il vous aime. Une décision si contraire à ses idées risque de lui causer une peine très profonde. Il ne faut pas qu'il l'apprenne par un autre, mais par vous et avant, pour qu'il ne puisse pas en méconnaître les motifs. Vous les lui direz, et, même s'il les blâme, du moins il ne cessera pas de savoir que vous êtes digne d'estime. Je le sais bien, moi qui suis croyante, et à qui cette action sera si douloureuse, si vous l'exécutez... Ah ! que je vais prier pour que Dieu nous épargne cette épreuve, à votre père et à moi !... Mais, je vous répète, il faut que vous ayez parlé à M. de Claviers. Vous le sentez vous-même, qu'il le faut?... »

— « J'essaierai, » répondit le fils dont les yeux exprimaient de nouveau une véritable détresse. « Vous ne le connaissez pas, et comme il impose, même à moi. Je devrais dire, surtout à moi, qui lis si bien en lui. Mais vous avez raison et je vous obéirai... »

— « Merci, » dit-elle en se levant. « Et maintenant, pensez à ne pas mal le préparer en le mécontentant. Puisqu'il a tenu que vous vinssiez à Grandchamp pour cette chasse, il faut que vous partiez. Il le faut, pour moi aussi, qui ai besoin d'un peu de paix et de solitude... D'ailleurs, vous devez encore déjeuner, et il est

midi moins le quart. » — L'horloge d'un couvent voisin sonnait trois coups dont les tintements se prolongeaient jusqu'au petit salon, par-dessus les arbres du jardin. La pendule posée sur la cheminée avait, elle aussi, jeté trois notes grêles. — « Vous n'avez que le temps. »

— « Avec l'automobile, je serai à Grandchamp en une heure et demie, » répondit-il. — « Mais je veux continuer à être obéissant, aussi obéissant que je viens d'être révolté. » Il avait pris la main de la jeune femme, et il la pressait contre ses lèvres, en ajoutant : — « J'oubliais. Je dois m'arrêter rue de Solférino pour avoir des nouvelles d'un ami de mon père qui est très malade... Ce ne sera pas bien long. »

Valentine Olier avait retiré ses doigts d'un mouvement si nerveux que Landri ne put s'empêcher de lui demander :

— « Qu'avez-vous?... »

— « Rien, » fit-elle. « Rue de Solferino?... Alors c'est M. Jaubourg, cet ami malade? c'est chez M. Jaubourg que vous allez?...

— « Oui. Comment savez-vous son nom?... » Et, répondant à sa propre question. — « C'est vrai, je me suis rendu plusieurs fois chez lui en sortant de chez vous. Je vous en ai parlé, et assez mal... Je le regrette maintenant. Il ne m'a jamais montré beaucoup de sympathie, et, quand j'ai voulu entrer à Saint-Cyr, il a beaucoup contribué à monter mon père contre moi. Je lui en ai voulu... Mais c'est loin, et il est mêlé à tant de souvenirs de mon enfance ! La nouvelle de sa maladie m'a remué... D'après la dépêche de mon père que j'ai trouvée à la maison, et qui me demandait de passer chez lui, il est mourant... »

— « Il est mourant? » répéta-t-elle. « Mon Dieu ! J'espère qu'on ne vous recevra pas. Dans l'état de sensibilité blessée où vous êtes, cette visite sera trop

pénible et elle est inutile... Promettez-moi que vous n'essaierez pas de le voir? »

— « Chère, chère amie ! » dit Landri, en appuyant de nouveau un baiser sur la main crispée de Valentine, « je vous répète que vous ne savez pas quel calme vous venez de me rendre, ni quel courage j'aurais en ce moment contre les pires épreuves... Et cette visite ne me serait pas une épreuve... Mais je m'arrangerai pour faire ce que vous désirez, même dans une occasion aussi indifférente... Je n'y aurai pas de mérite. J'aime mieux ne mettre aucune image trop pénible entre ce que j'éprouve là » — il montra son cœur — « et mon retour... demain. Que c'est loin, et c'est si près ! »

— « A demain donc ! » répondit-elle, avec un demi-sourire, dont il ne sut pas deviner qu'il était forcé... « Venez à deux heures, comme d'habitude ; et maintenant, adieu... »

— « Adieu ! » dit-il. Instinctivement il se rapprocha. Dans ses yeux brilla un éclair de passion aussitôt réprimé par ses yeux à elle. Il redit : « Adieu, » d'un accent étouffé par l'effort qu'il faisait pour se dompter, pour ne pas céder au brûlant désir de couvrir de caresses ces cheveux blonds, ce front pur, cette bouche frémissante. Il s'élança hors du salon. Elle écouta le pas du jeune homme qui traversait la pièce voisine et l'antichambre, puis le battement de la porte d'entrée qui s'ouvrait et se refermait. Il était sorti de la maison, et sans doute de la rue depuis longtemps, qu'elle était toujours à la même place et dans la même attitude, et elle regardait fixement sa pensée. Ce qu'elle y voyait, ce n'était pas la silhouette élégante et martiale du jeune homme qu'elle aimait, qui l'aimait, et dont elle *savait* maintenant qu'elle serait la femme. Non, elle se revoyait à Saint-Mihiel, il y avait très longtemps. Elle croyait revivre cette heure : Landri

venait d'arriver au régiment. Valentine avait une amie, une Mme Privat, la femme d'un des officiers de la garnison. A plusieurs reprises elle avait cru remarquer que cette femme montrait au nouveau venu une froideur singulière. Assez étourdiment, elle lui avait demandé, — elle s'entendait encore poser cette question : — « M. de Claviers-Grandchamp semble vous être si antipathique. Pourquoi?... » Et elle entendait Marguerite Privat lui répondre :

— « Je l'avoue, mais cela tient à de vieilles, bien vieilles histoires. Nous avions un cousin éloigné, un M. Charles Jaubourg, que nous voyions beaucoup. Je dis nous. Je devrais dire mes parents. Ils avaient une petite idée de lui faire épouser une de mes tantes. Les relations se sont refroidies tout d'un coup. Le mariage n'a pas eu lieu. Ce refroidissement date du jour où il a été lié chez les Claviers. Il aurait eu, du moins mes parents l'ont pensé, une passion pour Mme de Claviers. Ils ont même cru à une liaison. Dans les familles, on sait bien des choses que le public ne comprend pas. Notre cousin a paru nous fuir. Mes parents n'ont pas cherché un rapprochement qui aurait eu l'air intéressé. M. Jaubourg est le fils d'un agent de change, et très riche. J'ai vu mon père très peiné de cette rupture. Elle a été cause d'une triste union que ma tante a contractée par dépit. J'en ai toujours voulu à cette Mme de Claviers, peut-être injustement. De voir son fils remue ces souvenirs et m'est pénible. »

Oui, il y avait bien longtemps, et voici que Mme Olier retrouvait en elle la sensation de tristesse dont ce discours de Mme Privat l'avait soudain accablée. Fallait-il qu'elle aimât déjà Landri, sans le savoir ! La véracité de cette confidence était garantie et par le caractère de celle qui la faisait et par le hasard qui la provoquait. Mais elle comportait un peut-être. Aussi Mme Olier

n'y avait pas cru tout à fait. Pourtant elle en avait gardé un doute ineffaçable. Qu'elle s'était demandé souvent si vraiment la mère du jeune homme avait commis une faute, et s'il était exposé à jamais l'apprendre ! Elle avait tressailli d'un petit frisson chaque fois qu'il avait, depuis lors, prononcé, au hasard de leurs causeries, ce nom de Jaubourg ; et, remuée comme elle était, toutes ces impressions multiples et confuses s'étaient réveillées du coup, quand il avait annoncé cette visite rue de Solferino. Elle l'avait vu au chevet d'un malade qui, dans son agonie, laisserait peut-être échapper un terrible secret... Son saisissement avait été tel qu'une impulsive supplication avait suivi, bien imprudente, si réellement les relations de Jaubourg et de la défunte marquise de Claviers-Grandchamp avaient été coupables !

— « Je suis folle, » finit-elle par se dire, en s'arrachant à l'espèce de songe éveillé qui venait de lui représenter avec un détail d'hallucination cette courte scène, son appartement à Saint-Mihiel, le visage de Mme Privat, sa voix, ses paroles. « Si M. Jaubourg avait été l'amant de Mme de Claviers, il ne serait pas resté, après sa mort, l'ami de M. de Claviers... Pourvu que mon geste et mon cri n'aient pas éveillé de soupçon chez Landri? Je ne me le pardonnerais jamais... Non. Il est si loyal, si droit. Il a un trop noble cœur pour imaginer chez les autres le mal qui lui ferait horreur à commettre... Pourvu qu'il parle à son père de cette possibilité d'une réquisition contre une église? Il a promis. Il lui parlera. Son père l'empêchera de donner suite à cette affreuse idée. Moi, je ne peux pas. Je l'aime trop. Mon Dieu ! que je l'aime ! que je l'aime !... Je me suis trop longtemps défendue... Ah ! je sens qu'à présent je suis toute à lui !... »

Et comme, à cette minute, des rires éclataient à travers la cloison, lui annonçant le retour du petit

Ludovic, elle ouvrit la porte pour appeler son enfant, et, le serrant contre son cœur, elle l'embrassait avec emportement, pour se prouver que cet amour auquel elle allait enfin s'abandonner, en acceptant de devenir la femme d'un second mari, ne prenait rien au fils du premier, et elle lui disait :

— « Tu sais que ta mère t'aime aussi, tu le sais ; répète que tu le sais... »

II

UN SEIGNEUR

Mme Olier y voyait juste : ce petit geste irréfléchi, comme d'une main étendue pour empêcher une chute, devait être un des signes qui confirmeraient chez Landri la plus douloureuse des idées, mais plus tard. Cette âme de jeune homme — Valentine y avait vu juste sur ce point aussi — avait trop de générosité pour ne pas répugner, d'instinct, à la méfiance, cette calomnie en pensée. Comment eût-il pu faire une exception pour sa mère? Jamais il n'avait incriminé, fût-ce une seconde, ni supposé que l'on pût incriminer dans un sens pareil les assiduités d'un des familiers de leur maison. Les larmes qu'il avait versées sur la mort de Mme de Claviers-Grandchamp avaient été de tendres, de sincères larmes de fils, sans une réserve dans la vénération. Aussi, tandis qu'il revenait de la rue de Monsieur à la place Saint-François pour y reprendre son automobile, aucun soupçon ne s'élevait en lui. L'imprudente prière que son amie lui avait faite de ne pas voir le malade de la rue Solferino n'était qu'une preuve d'une tendresse un peu trop inquiète, et il en était d'autant plus touché.

— « Que je l'aime ! » répétait-il, faisant écho, et le sentant, au passionné soupir qu'elle, de son côté, poussait vers lui. » Elle aussi, elle m'aime... Elle s'en défend encore, mais je l'ai compris, je l'ai vu, je le sais... Je sais qu'elle sera ma femme... » Il répéta : « Ma femme ! » avec un frisson intime de tout son être qui lui fit fermer les yeux. Tout de suite l'image de Valentine fit surgir devant son esprit celle de son père, et le souvenir de l'engagement qu'il venait de prendre brisa soudain cet élan de joie : « Elle a raison, » se dit-il sans transition, en reprenant mentalement les termes mêmes dont elle s'était servie, « je dois lui parler et d'elle et du reste. Je le lui dois par respect pour son grand cœur. Je le ferai... » La seule idée de cette explication infligea au jeune homme une angoisse de timidité. Il en avait toujours souffert, en présence de cet homme dont il portait le nom, dont il était l'héritier, qu'il chérissait, dont il était chéri, et jamais il n'avait pu s'ouvrir à lui complètement, s'expliquer sur les arrière-fonds de sa pensée. Sa personnalité, très virile dans les décisions profondes, mais très sensitive, et par suite aisément décontenancée dans ses affirmations extérieures, avait toujours été comme étonnée par celle du marquis, si entière, si dominatrice, si indiscutable. Sa résistance à ce despotisme moral n'était pas tout à fait consciente. C'était elle qui l'enfiévrait dans son constant effort pour n'être pas un « émigré », comme il disait, pour se rendre utile, appartenir à son temps, « servir », c'était encore un de ses mots. Il faut le répéter. Il n'en est pas de plus juste. Beaucoup d'autres jeunes gens de sa classe ont éprouvé comme lui ce magnanime et sage appétit d'une action efficace et bienfaisante. Beaucoup ont, comme lui, essayé de réagir contre l'ostracisme que la France issue de la Révolution exerce, par ses mœurs autant que par ses lois, contre les vieilles

familles. Ils se sont, comme lui, heurtés à des difficultés. Ils les ont rarement senties, comme lui, en tragédies. Cette vue excessive et morbide de sa destinée trahissait chez Landri un déséquilibre, un manque de certitude. En effet, si, par certains côtés, il pensait absolument au rebours de son père, par d'autres, il subissait un véritable hypnotisme de cette forte individualité, et il était très voisin de douter de lui-même devant une intransigeance qu'il n'avait osé affronter vraiment qu'une fois, quand il s'était agi de Saint-Cyr. Le développement de son esprit s'était fait par des lectures, des observations, des réflexions, toutes solitaires, sans cesse tenues en échec par le verbe haut, l'intelligence impérieuse, les convictions si fermes et si logiques, le caractère enfin, du marquis. Du caractère, Landri en avait aussi, mais par à-coups, et quand il s'était donné des raisons très réfléchies. Son père, lui, en avait toujours, et gaiement, allègrement, comme il marchait, comme il respirait, par un déploiement de son énergie intérieure, si l'on peut dire, qui lui était aussi naturel que sa musculature l'est à un lion. Le prestige de cette nature opulente et puissante restait si souverain sur le tempérament plus affiné, peut-être, mais plus appauvri du fils, qu'il avait été sur le point de se dérober, quand Valentine lui avait demandé cette promesse. Il l'avait faite pourtant. Sa fierté d'amoureux eût été trop humiliée d'avouer une faiblesse qu'il ressentait à nouveau maintenant :

— « Oui, » se répétait-il, « je dois lui parler, — comment?... D'Elle? Ce sera très pénible ; mais qu'il la voie seulement, j'aurai cause gagnée. Elle est si fine, si jolie, si Dame !... Des inventaires? C'est impossible. Elle m'a compris, elle, aussitôt, toute pieuse qu'elle est. Leur religion n'est pas la même. Pour elle, l'Église, c'est la foi. Ceux qui ne l'ont pas ne sont qu'à plaindre. L'Église, pour mon père, c'est comme la monarchie,

comme la noblesse, l'absolu de l'ordre. C'est la hiérarchie qui garantit les autres... Que lui répondre? Je penserais comme lui, si notre temps n'était pas notre temps... » Il débouchait, en monologuant ainsi, sur les côtés de l'église Saint-François-Xavier, à l'endroit où il avait quitté son automobile. Son mécanicien, ne le voyant pas revenir, avait laissé sa voiture à la garde d'un des nombreux vauriens qui transforment cette place écartée en un club de bicyclistes et de paumiers, et il était allé se restaurer chez un des marchands de vin du voisinage : « Bon ! » dit le jeune homme, avec mauvaise humeur, « Auguste n'est pas là !... Jamais je n'arriverai à Grandchamp... Je ne déjeunerai pas, voilà tout, » conclut-il. « Mais comment est la machine? » Et tandis que le petit garçon, préposé à la garde du véhicule, courait chercher le peu scrupuleux chauffeur, il commença d'examiner le détail de la voiture d'un œil de connaisseur. Ç'avait été, là aussi, un des petits points où il avait mis son amour-propre de modernisant. Il s'entendait à réparer et à manœuvrer son automobile aussi bien qu'un professionnel. « Tout est en ordre, » dit-il. « Je conduirai moi-même. Nous irons plus vite, et je ne m'irriterai pas les nerfs à penser. » Il commença donc de revêtir le manteau, la casquette, les lunettes et les gants de l'emploi, et Auguste ne l'eut pas plus tôt rejoint qu'il lança sa lourde machine avec autant de précision que s'il n'eût pas porté ce nom de Landri, — qui indiquait dans la famille de Claviers-Grandchamp une prétention, plus ou moins justifiée — mais elle remonte au douzième siècle, de descendre des rois de la première race. Et cette voiture dernier modèle portait sur ses panneaux le blason singulier qui, avec la devise : *E tenebris inclarescent*, exprime cette fabuleuse origine : trois crapauds d'or sur champ de sable. Ce furent, d'après certains héraldistes, les armes de nos premiers rois. Géliot s'en indi-

gnait déjà dans sa *Vraye et parfaite science des armoiries* (1). Il n'y voyait que trois fleurs de lys grossièrement exécutées. Il eût fait bon soutenir cette thèse devant le colérique marquis ! « Et dire, » songeait l'héritier du pseudo-Mérovingien, « qu'il a fallu des années pour faire accepter à mon père la seule idée de l'automobile ! Mais enfin, nous en avons une et d'une bonne marque... J'arriverai avant la fin de la chasse... » Il avait, par un enfantillage où tous les jeunes gens se reconnaîtront, au lieu de filer droit par le boulevard, l'Esplanade, puis le quai, pris la rue de Babylone, afin de croiser celle de Monsieur. Il voulait revoir encore une fois la silhouette du petit hôtel du temps de Louis XVI. Valentine lui redevint si présente qu'il s'était de nouveau absorbé dans cette vision intérieure quand il arriva devant la maison où habitait Jaubourg. Les amoureux, même les plus tendres, surtout les plus tendres, sont d'une insensibilité presque féroce pour ce qui ne touche ni de près ni de loin à l'objet de leur passion. Celui-ci n'eut pas besoin de se rappeler sa promesse, pour ne pas chercher à voir le malade :

— « Il doit y avoir chez le concierge un bulletin de santé, » dit-il à Auguste ; « descendez, copiez-le, inscrivez-moi, et revenez vite... Nous n'avons pas cinq minutes à perdre... »

Le chauffeur sauta du siège, avec la précipitation d'un domestique qui veut se faire pardonner une faute. Il s'engouffra en coup de vent derrière le battant de l'énorme porte cochère qui donnait une physionomie

(1) « Devant seulement estre icy remarqué que c'est une ineptie de croire que aucuns de nos Roys ait oncques porté des crapaux. Au contraire, ce qui en a esté escrit est venu de l'invention des ennemis de l'honneur François, et en dérision de ce qu'ils estoient issus des Paluds méotides, où ce sale et infect animal abonde... »

seigneuriale à la demeure du personnage non titré, mais si accompli dans son élégance, qu'avait été Charles Jaubourg. Pour que son nom eût pu seulement être prononcé à propos de Mme de Claviers-Grandchamp, il fallait — lui qui venait d'un milieu si autre — qu'il eût su se ménager dans le monde une situation exceptionnelle. Il ne restait de l'homme suprêmement raffiné, du grand bourgeois, devenu à force de souplesse, de tenue, d'esprit de suite, un membre notable de la Société, qu'une pauvre loque, un vieillard en train d'agoniser d'une pneumonie derrière ces hautes fenêtres. La paille tassée sur le pavé pour étouffer le bruit des voitures attestait la gravité d'un état dont Landri eut une preuve plus décisive. Son messager reparut, tenant à la main un papier sur lequel était écrit ce laconique et sinistre compte rendu : *Nuit très mauvaise. État stationnaire. — Professeur Louvet. Docteur Pierre Chaffin.* L'officier lut ces mots à mi-voix, et, avec une indifférence qui, dans l'espèce, était d'une ironie aussi inconsciente que cruelle, il plia la feuille et il la glissa dans sa poche, en disant : « C'est bien. Allons ! »

— « Le concierge m'a chargé d'en prévenir monsieur le comte, » interjeta le chauffeur, « M. Jaubourg avait spécialement rceommandé que l'on fît monter M. le comte, quand il viendrait... »

— « Moi? » fit le jeune homme, avec une surprise et une contrariété non dissimulées. Il eut dans les yeux un éclair d'hésitation et fit le geste de descendre. « Mais non, je n'ai vraiment pas le temps !... » Et c'est sur ce mot d'une ironie pire qu'il lança de nouveau l'automobile. Elle avait déjà passé la Seine, pris la rue des Tuileries, doublé le massif de l'Opéra, celui de la gare du Nord, franchi la barrière, passé Saint-Denis, elle s'engageait sur la route de la forêt de Hez au delà de laquelle est le château de Grand-

champ, sans que l'esprit du fils de Mme de Clavières eût même commencé à entrevoir derrière ce second petit signe le mystère qui allait, si peu d'heures plus tard, bouleverser sa destinée : « Jaubourg mourant et désirant me voir? Pourquoi, lui qui ne m'a montré toute sa vie que de l'antipathie?... C'est tout simple. Mon père lui avait annoncé ma visite... Décidément, j'aurais dû monter... Qu'aurais-je de plus à rapporter à Grandchamp que ce bulletin?... Et puis, Pierre Chaffin est là. Il aura été envoyé par mon père, et le tient au courant. » Ce Pierre Chaffin était le fils de l'ancien précepteur de Landri, devenu, sous le titre plus élégant de secrétaire, l'homme d'affaires et l'intendant du marquis. Ce garçon, ancien interne et très distingué, se trouvait le chef de la clinique de Louvet, le médecin des Claviers-Grandchamp depuis toujours. « D'ailleurs, » continuait l'amoureux, « j'avais promis, » — et sa bouche, qui s'ouvrait pour respirer l'air frais de la vitesse, se ferma comme pour mettre à travers la distance un dernier baiser d'adieu sur les mains brûlantes de son amie. Ce souvenir lui poussa dans les veines un flot de sang plus chaleureux, et l'automobile vola, plus alerte, à travers la fuite éperdue des maisons, déjà empanachées de fumée, des cultures d'automne, des paysages vaporeux, de tout cet horizon qui, d'ordinaire, était pour Landri l'occasion de réflexions plus que de sensations. Que de fois, allant à Grandchamp, il avait remarqué cette multiplication des innombrables petites propriétés, qui déchiquettent le sol, isolent les châteaux, les cernent, vont les conquérir ! Symbole de la montée des classes d'en bas. Il n'y voyait plus aujourd'hui que de l'espace à dévorer, au terme duquel il se trouverait en face de son père et de sa promesse. Il avait voulu conduire, afin de ne plus y penser, et, malgré lui, il faisait et défaisait en esprit le plan de cette conversation, tandis qu'il

allait, laissant derrière lui, tour à tour, Saint-Denis et sa basilique, Groslay et ses toits moussus, la forêt de l'Isle-Adam et ses blanches carrières, Beaumont et la longue ligne bleue de l'Oise, le bouquet gracieux du Cahet, le bois de Saint-Vaast, Cires-lès-Mello et ses filatures, Balagny et le paisible Thérain, Mouy et ses pignons grisâtres.

— « Une heure trente-trois, » dit le chauffeur, en regardant sa montre, quand les premières maisons de Thury se dessinèrent au bout de la route, et les chênes-rouvres de la forêt de Hez. « C'est marché, cela ! Et jamais M. le comte n'a mieux conduit... »

— « Il ne nous reste plus qu'à trouver la chasse, maintenant, » répondit Landri. « C'est vrai que cette course n'a pas été trop mal menée... Prenez le volant, Auguste, maintenant, je vous prie. Moi, avec ma lorgnette, je vais fouiller les avenues. Allons dans la direction de La Neuville, et doucement, pour ne perdre aucun bruit... »

La forêt sur le sable de laquelle ils roulaient maintenant racontait aussi, comme la campagne, le morcellement de la vieille France. Elle rejoignait autrefois les bois de Compiègne, ceux de Carnelle, et l'ensemble formait, entre la Seine et l'Oise, un immense et giboyeux domaine dont il ne reste plus que des débris. Celui-ci occupe un plateau, légèrement mouvementé, que l'automobile parcourait, à une toute petite allure. C'étaient sans cesse des arrêts, pour demander un renseignement à un passant, pour sonder avec la jumelle les interstices des futaies, pour écouter surtout les appels de trompe. A plusieurs reprises, Landri avait cru reconnaître une *vue*, un *bien aller*. Soudain, il mit sa main sur le bras du chauffeur. Une fanfare lui arrivait distinctement :

— « Mais c'est un hallali ! » avait-il dit. « Si tôt?... Oui... Et ce n'est pas loin... A gauche et un peu de

vitesse... Nous y sommes. Je vois la chasse... Arrêtons-nous un instant, que je regarde !... Ah ! le charmant coup d'œil !... »

Un brusque tournant de route venait de découvrir une dépression de terrain. A l'extrémité de l'allée, s'ouvrait largement une des rares clairières de cette forêt, si serrée. Dans un cadre formé par les charmes et les hêtres qui mariaient leurs ramures rouillées à l'or pâle des bouleaux et à la sombre verdure des sapins, se déroulait la scène finale de cette trop courte journée. Des victorias arrivaient au carrefour et des automobiles. Elles se rangeaient à la file sur une des routes. Au centre, une foule déjà considérable faisait cercle, composée de gens de la campagne, venus pour assister à la curée, d'invités qui avaient suivi la chasse en voiture, et de chasseurs dont le costume aux couleurs de l'équipage — tabac d'Espagne avec des revers bleus — relevait d'une note gaie ce tableautin, délicieux et pittoresque à souhait. Ici des hommes d'écurie garnissaient de couvertures les chevaux échauffés par l'ardeur de la poursuite. Plus loin, des domestiques apportaient des paniers remplis de provisions pour le *lunch*. La douce lumière d'automne baignait de clartés réchauffantes ces groupes sur lesquels couraient des sonneries de trompe, mélangées aux aboiements des chiens impatients, et, chacune, par ses quelques notes, expliquait à Landri les mouvements qui se produisaient dans cette foule et que sa lorgnette s'amusait à suivre... Les trompes sonnaient l'hallali par terre. Les chiens venaient d'être emmenés loin de l'animal. Le premier piqueur levait le pied droit de devant et le remettait au maître d'équipage... Les trompes sonnaient les honneurs du pied. Le maître d'équipage présentait le pied à une des dames dont les tricornes se reconnaissaient à côté des toques en velours des hommes... Les trompes sonnaient l'hallali de nouveau !

Les aboiements de la meute redoublaient. De son poste d'observation, Landri distinguait avec une netteté parfaite les détails de la curée : le valet de chiens, debout, et comme à cheval sur le cerf, balançait la tête, par les bois, en face des gueules hurlantes, tenues en respect par le fouet levé du piqueur... Une autre fanfare ! Le fouet s'était abaissé. Les chiens s'étaient rués sur la masse sanglante dont déjà il ne restait plus rien.

Au premier rang des spectateurs de cet antique et sauvage cérémonial, le jeune homme n'avait pas eu de peine à discerner la frappante silhouette de son père. Dans sa tenue de maître d'équipage, que complétait à la vieille mode un tricorne relevé d'un bouton de cuivre, le marquis de Claviers-Grandchamp justifiait aussitôt, par son seul aspect, ce surnom d' « émigré » que son fils lui donnait volontiers. Il évoquait invinciblement l'image d'un de ces veneurs que montrent les savoureuses peintures de l'escalier de Fontainebleau, ou bien cet exquis tableau de Versailles qui représente une des chasses du prince de Conti, autour du château de l'Isle-Adam. Le marquis était un homme de soixante-cinq ans, dont la robuste vieillesse faisait honte aux maturités épuisées d'aujourd'hui. Il était très grand, très droit, et restait svelte, quoique taillé en force, avec un beau visage, haut en couleur, dont ses cheveux très blancs avivaient le teint. Le nez long, fin et busqué, un peu trop rapproché de la bouche gourmande et spirituelle, donnait de son profil une vague ressemblance avec celui de François Ier. Il en avait conscience et il soulignait cette analogie par la coupe de sa barbe toute blanche, comme ses cheveux. Sa physionomie n'avait pas besoin de cet artifice, pour que les ignorants dissent de lui, dès leur première rencontre : « C'est un portrait qui marche. » Tout en lui criait la Race, la longue durée

d'une famille dans un entraînement continu d'énergie, d'opulence et de domination. La bonhomie était empreinte dans tout son être, et il s'en dégageait pourtant une inexprimable atmosphère de dignité, cette assurance de quelqu'un qui a toujours eu son rang, non seulement par lui-même, mais par tous les siens. En ce moment, ses yeux bleus, d'un bleu profond et perçant à la fois, exprimaient, comme tout son fier visage, la plus complète et la plus cordiale satisfaction. Ses lèvres riaient gaiement et découvraient ses larges dents claires qu'il avait toutes conservées. Il avait auprès de lui deux hommes de son monde que Landri connaissait très bien, un M. de Bressieu et un M. de Charlus. Celui-ci, très petit, presque chétif, paraissait un gringalet à côté du splendide maître d'équipage. Ses traits fins avaient aussi de la race, mais étriquée, mais usée. Il n'avait que cinquante-cinq ans, et c'était lui le vieillard. Bressieu, plus jeune, était de plus belle mine, mais quelque chose d'avili dégradait sa physionomie, et sa morgue froide contrastait non moins étrangement avec les grandes manières simples du marquis. Landri pouvait, à cette courte distance, détailler ce groupe avec une précision quasi photographique, et il éprouvait, une fois de plus, ce sentiment dont il avait parlé à Mme Olier, une admiration attendrie pour son père. M. de Claviers-Grandchamp réalisait vraiment de toutes les manières le type animalement et moralement supérieur de l'aristocrate, du *meilleur*. Il était taillé dans une plus large, dans une plus riche étoffe humaine. Quelle différence entre sa généreuse, sa magnifique façon de prendre son rang, et les chipotements de Charlus autour des préséances ! Telle était l'unique et misérable occupation de cet homme, délicat et droit, mais hypnotisé autour des mesquineries de sa propre noblesse, pourtant des plus authen-

tiques. Quelle différence aussi entre la géniale spontanéité de M. de Claviers et la souplesse de demi-aigrefin que Bressieu déployait, sous ses airs d'impertinence, pour conserver le train d'une vie très élégante par d'équivoques expédients ! Très bien né, très apparenté, ayant avec cela du goût, de l'instruction, de l'entregent, beaucoup de doigté, il servait d'intermédiaire entre les gens de son monde, gênés dans leurs affaires, et les marchands de curiosités ou les riches amateurs. Dans quelles conditions? Nul ne s'était jamais avisé de le demander à ce personnage à face de joueur et de duelliste, ruiné par les cartes et les créatures, mais ayant gardé, de son nom, et la plus impeccable tenue, et le plus viril courage. Dans Charlus et dans Bressieu, leur caste finissait. Chez le marquis, la caste pouvait être inemployée, elle était intacte. Son fils le retrouvait si grand seigneur d'allures, à cette minute même, où le divertissement pittoresque de tout à l'heure s'achevait dans la plus bourgeoise des occupations : un repas froid, mangé en plein air ! Il allait, maintenant, d'un de ses invités à l'autre, de voiture en voiture, suivi de ses domestiques portant les paniers ouverts, aidé dans cette besogne d'hospitalité par une jeune fille en amazone, qui avait suivi la chasse à cheval, sans être de l'équipage. Landri reconnut une de ses danseuses dans les rares bals où il était allé les derniers hivers.

— « Cette pauvre Marie de Charlus, » dit-il entre ses dents, « elle n'est pas devenue belle !... » Et, tout haut, à son mécanicien : — « Je vais rentrer dans l'intérieur, et marchons. J'ai bien gagné mon déjeuner. »

La limousine commença de descendre la pente, tandis que le jeune homme enlevait les gants, la casquette, le masque et le manteau dont il s'était affublé. Si M. de Claviers était arrivé à ce degré de concession qu'il admît l'existence de l'automobile, il demeurait

farouchement hostile aux hideux accessoires que ce procédé de locomotion multiplie. Cette enfantine précaution contre les mauvaises humeurs possibles de son père eût, dans toute autre circonstance, fait sourire Landri lui-même. Mais la vue de Mlle de Charlus avait ravivé soudain ses préoccupations, un peu apaisées, malgré tout, par la fatigue et la distraction du voyage. Il entrevoyait une nouvelle raison de ménager les moindres susceptibilités du marquis. La fille du gentilhomme maniaque ne méritait aucunement la boutade de mépris dont il l'avait saluée. Marie de Charlus n'avait certes pas des traits réguliers. Sa bouche était trop grande, son nez trop court, son front trop bombé, mais ses yeux sauvaient tout par leur esprit ; et, si elle n'était pas belle, elle avait ce charme de « jolie laide » que tant d'hommes préfèrent à la beauté. Un peu petite, comme son père, mais très bien faite, dansant et montant à cheval avec une grâce hardie et virginale à la fois, elle avait, elle aussi, dans son originale physionomie, cet air de « portrait » qui se retrouve fréquemment chez des classes fixées. Les plus réfractaires à la thèse de l'hérédité doivent prononcer, malgré eux, devant ce fait, le mot banalisé, imprécis et imprécisable, et cependant si exact, d'atavisme. Landri était, plus que tout autre, capable de saisir le caractère intéressant de ce masque de jeune fille, bien pareil à une de ces figures du dix-huitième siècle dont La Tour a noté les intelligentes expressions ; — mais il était amoureux d'une autre femme, il venait à Grandchamp avec l'idée de désarmer l'hostilité de son père contre un mariage passionnément désiré, et déjà, plus d'une fois, des personnes bien intentionnées lui avaient parlé de Marie de Charlus sur un ton singulier. Sa présence à cette chasse, après que M. de Claviers avait tant insisté pour qu'il y vînt, ne s'accordait-elle pas avec ces indices? Toujours est-il qu'elle aperçut

le jeune homme la première, avant même que la voiture ne fût arrêtée. Une légère rougeur vint à ses joues. Elle dit un mot au marquis. Celui-ci se retourna. Il vit son fils qui sortait de la lourde voiture, et, au geste de la main qu'il lui fit par-dessus les têtes, Landri sentit, comme d'habitude, un réchauffement de son cœur. C'était peut-être la nuance la plus étrange de ces étranges relations : jamais le fils n'avait abordé le père sans un élan d'enthousiasme et d'affection, et, tout de suite, il se repliait, il se rétractait. Il portait littéralement en lui deux âmes : l'une qui s'exaltait au contact de cette puissante vitalité, l'autre qui en était comme effrayée et mise en désarroi. Cette fois-ci, du moins, le second mouvement ne se produisit pas aussitôt. Le jeune homme éprouva dans son anxiété une surprise, trop douce, de constater qu'il n'y avait pas trace de blâme dans cet accueil, bien qu'il arrivât la chasse finie, après avoir reçu une véritable objurgation d'être exact. Il avait franchi la ligne des voitures et celle des gens qui mangeaient debout, en distribuant des poignées de main et des coups de chapeau. Le premier mot de M. de Claviers fut pour lui dire, avec un de ces rires hauts qui sonnaient la vérité, — ce vieux seigneur n'eût pas été l'admirable et chevaleresque personnage qu'il était, si sa franchise n'eût pas été absolue, dans les plus petites circonstances comme dans les plus grandes :

— « Hé bien ! Landri, tu ne me vanteras plus les commodités de l'automobile ! Ton train arrivait à Paris vers neuf heures. Il en est deux... Ah ! le cheval ! le cheval !... Les quatre bons postiers qui faisaient de la route et ne s'arrêtaient pas !... Enfin, te voici... C'est dommage. Tu as manqué une belle chasse. La voie était plus chaude que n'annonçait le rapport. L'attaque a été vive. Mais Tonnerre sent admirablement les retours. Il n'a pas laissé les chiens tomber

en défaut. Le bat-l'eau a été court. Le débuché presque tout le temps à vue. L'animal a été étouffé par la vitesse. Nous avons fini par un hallali courant d'un kilomètre. Voilà ce que t'a fait manquer ta machine à pannes. »

— « Je le ferai changer d'avis sur l'automobile, M. de Claviers, » fit gaiement Mlle de Charlus en s'adressant à Landri ; « je m'y engage. Au prochain *circuit*, je l'emmène avec moi, et nous faisons de la vitesse... Il verra que c'est aussi amusant qu'un beau laisser-courre. J'ai juré de le rendre *up to date...* » Elle regardait le nouvel arrivant d'un regard bien désireux de plaire, en employant cet intraduisible américanisme, cet « au cours du jour » qui aurait pu être sa devise. Marie avait ce trait commun à certaines femmes de son monde, et qui leur vient d'une réaction contre les immobilités de leur milieu : ne pas vouloir retarder. Si Landri était modernisant, elle se piquait, elle, d'être ultra-moderne. « Pas dans le train, dans le rapide, » disait-elle volontiers, « dans tous les rapides, » ce qui n'empêchait pas qu'elle ne pensât sur le fond des choses exactement comme son père et comme le marquis. Par un détour inattendu, elle déplaisait au jeune homme et elle plaisait à l'Émigré ! Celui-ci devinait sous ces attitudes l'irréductible « on ne s'encanaille jamais, lorsqu'on s'appelle comme nous » des aristocrates de pur sang ; et puis, elle aimait son fils, et il le savait. Landri, lui, reprochait à la jeune fille cet air de défi, cette outrance qui était comme la caricature de ses propres idées. Et surtout, il devinait qu'elle l'aimait, et il aimait Valentine ! Il ne répondit ni à son regard, ni à son discours, et il dit au marquis :

— « Je n'ai pas eu de panne, mon père. J'ai seulement été retenu à Paris un peu plus que je ne m'y attendais.. »

— « Tu es allé chez Jaubourg? » demanda M. de Claviers. « Tu l'as vu?... »

— « Je ne l'ai pas vu », répondit Landri. Lui non plus ne savait pas bien mentir. Ce fut à son tour de rougir, en ajoutant, avec équivoque : « Il est si malade !... Mais je vous ai apporté le bulletin. »

— « Donne, » dit vivement M. de Claviers. Il lut tout haut la menaçante ligne : — « Pierre Chaffin?... » répéta-t-il. « Je suis content que le fils de Chaffin soit là. Son père l'aura envoyé, à cause de moi, parce qu'il sait combien j'aimais Jaubourg. Il ne m'en a rien dit pour ne pas m'inquiéter. Mon brave Chaffin !... Et mon brave Jaubourg ! J'ai encore dîné avec lui, au cercle, l'autre mercredi. Il n'y a pas une semaine. Il se plaignait d'une courbature, d'un mal de tête. Je lui disais : « Vous avez pris un peu froid. Ne vous écoutez pas. Ce n'est rien... » C'était la pneumonie qui s'annonçait, et il va peut-être en mourir !... »

— « Il aura une belle vente, » dit Bressieu. Il affectait de parler de la pointe des dents, comme s'il mordillait ses mots : « Je lui connais deux Fragonard de toute première... Ceux qui étaient chez ce pauvre duc de Fleury, vous vous rappelez bien, Geoffroy? » — Cet autre prénom mérovingien des Claviers était porté par le marquis. Mais peu de gens avaient le privilège de le lui donner, et Bressieu n'y manquait pas. — « Il achetait bien, » conclut-il. « Il avait beaucoup de goût. »

— « Et pour quelqu'un qui n'était pas né, » insista Charlus, « il était parfaitement bien élevé. Je ne lui ai connu qu'un défaut. Il n'était pas religieux ! »

— « Un homme si distingué !... » dit ironiquement Marie, « c'est étonnant. Soyez tranquille, papa, il n'aura pas d'enterrement civil. Il ne vous fera pas ça. » Comme elle était bonne au fond, elle eut un peu honte d'avoir égratigné un moribond dans les petits ridicules

de sa vie, et elle ajouta : « C'est égal, il avait beau être un peu *snob*, c'était un homme excellent... »

— « Excellent ! » répéta le marquis ; et, avec cette humanité simple qui avait toujours tant touché son fils, il continua, les larmes aux yeux : « Il y a plus de trente ans que je le connais. Il a été pour moi un ami parfait. Un ami, ça ne se remplace pas à mon âge, ni à aucun âge ! Nous sommes là, heureux, respirant, allant, et lui, je le vois qui souffre, qui... » Il s'arrêta, puis d'une voix profonde : « S'il doit partir, je veux lui avoir dit adieu... » Il s'arrêta encore, et, comme la merveilleuse vitalité de son sang lui poussait naturellement au cerveau des idées d'optimisme : « Mais nous l'enterrons bien vite, » dit-il, « et le bulletin ne porte pas d'aggravation. Espérons... Je n'ai pas pu aller à Paris aujourd'hui, à cause de la chasse. Demain, nous tirons quelques perdreaux. J'irai après-demain... »

Visiblement, il venait d'avoir un remords de n'être pas au chevet de cet ami qu'il aimait. Il avait cédé, il cédait de nouveau à la passion héréditaire qui voulait que Louis XVI courût le cerf pendant que les Jacobins lui prenaient son trône. Et, secouant définitivement les pensées tristes :

— « Tu dois être fatigué, mon ami, » dit-il à son fils. « Il faut manger... » Et, à un domestique : « Une assiette... Du foie gras? Tiens... » Il commençait de servir Landri lui-même. « Le foie de mes élèves, mademoiselle Marie, j'en suis fier !... Un verre de champagne? J'ai faim aussi. » Il mangeait de nouveau. « Mais c'est de la bonne faim, et que votre circuit en automobile ne me donnera pas, non mademoiselle... Quatre heures de galop dans ma forêt, c'est de la vie que je respire par tous les pores. Ces bois sont à nous depuis trois cents ans. C'est un bail... Ah ! vous voulez me rendre *up to date!*... C'est moi qui vous rendrai *vieille France*... Vous m'avez récité des vers décadents

tout à l'heure. Je vais vous en réciter du seizième siècle. Ils sont de Jacques Grévin, le médecin de Marguerite de France. C'est une description de notre forêt justement :

« Dedans ces bois et foretz ombrageuses
« Sont les sangliers et les biches peureuses,
« Les marcassins, fans de biches et daims,
« Les cerfs cornus, familiers aux silvains,
« Bref, le plaisir et soulas et bonheur
« Que peut avoir ès forestz le veneur... »

Il avait dit ces vers d'un ton ému qui prouvait qu'il en sentait la grâce archaïque et que le veneur avait vraiment des lettres. Il n'avait eu besoin d'emprunter aucune plume pour écrire le fameux ouvrage sur l'*Histoire et la généalogie de la maison de Claviers-Grandchamp*, un chef-d'œuvre, entre parenthèses, un de ces « livres de raison » à mettre sur le même rayon de bibliothèque que cette éloquente *Histoire d'une famille vivaroise*, publiée cette année par un autre héritier d'un très grand nom. Marie de Charlus était trop délicate, même dans son mauvais ton affecté, pour ne pas sentir ce qu'avait de pittoresque et de pathétique la figure de ce vieux gentilhomme, dont l'originalité déjà si vigoureuse avait accusé ses reliefs par réaction contre un temps trop hostile. La force de son type mesurait le degré de sa solitude. Elle répondit, en gaminant à demi :

— « Je m'appelais le gratin libéré ; si tous les nôtres étaient comme vous, je crois que je m'appellerais bien vite le gratin repenti... »

— « Quelle mémoire ! » disait admirativement Charlus. « Mais mon grand-père me parlait toujours de la mémoire du vôtre... »

— « Vous me donnerez ces vers, Geoffroy? » priait Bressieu. « On me demande quelquefois des devises

pour peindre sur des panneaux, dans des pavillons de chasse... »

— « Le gratin repenti, c'est moi, » répondit le marquis. « Oui, de m'être permis de faire la leçon à la plus spirituelle des Marie... La mémoire de mon grand-père? Oui, on a toujours dit que je lui ressemblais. Il n'y a plus d'armée de Condé. Sans cela !... Vous aurez les vers, Louis. Quoique les devises sur les panneaux... Hum !... Quand on en a, on les garde. Quand on n'en a pas, on n'en a pas... Mais je m'excuse, mademoiselle, et vous, mes amis. Je dois vous quitter. Les voitures vous ramèneront. Je ne veux pas vous imposer un grand crochet que j'ai à faire, avant de rentrer. Landri va venir avec moi. Nous prendrons l'automobile, mademoiselle, et je m'exercerai au *circuit.* A tout à l'heure, au château... » Il avait pris le bras de son fils et il l'entraînait vers la limousine, en saluant tout autour de lui, et il interpellait, celui-ci, ou celui-là : « Vous n'oubliez pas, Travers? Je compte sur vous à dîner ce soir... Vous dînez à Grandchamp, Hautchemin. Je vous ferai reconduire... Férussac, vous dînez à Grandchamp avec Mme de Férussac, c'est convenu? Huit heures. Si vous êtes en retard, on vous attendra... » Et, à peine installés dans l'automobile, après avoir indiqué au mécanicien la direction à prendre : « Nous serons plus de trente à table ce soir, » dit-il à Landri. « Je ne sais plus au juste, imagine-toi. J'ai commandé pour quarante à tout hasard... J'aime cela ! C'est presque la table ouverte de jadis. Quelle généreuse et fière expression : la table ouverte !... Les gens d'aujourd'hui parlent de la question sociale. Nos pères l'avaient résolue. Qu'était-ce qu'un grand seigneur? Un syndicat vivant, tout simplement. Songe combien de personnes subsistaient de lui, combien subsistent de nous. Dépenser largement une belle fortune, de père en fils, dans la même terre, c'est nourrir

tout un pays, plusieurs générations. Quand on parle du faste des nobles d'autrefois, on les imagine comme Cléopâtre, buvant des perles, égoïstement. Mais ce faste était un service public ! C'était la fontaine qui accapare les eaux, pour les distribuer. On a renversé la fontaine, et l'eau s'éparpille, se gâche, se perd, voilà tout... Tiens ! Auguste se trompe. » Et, saisissant le porte-voix : « A gauche, » cria-t-il, « à gauche, et puis la seconde avenue à droite... Il y a trois chênes en bouquet et un Calvaire... » Et se retournant vers son fils : « Je connais la forêt, arbre par arbre, feuille par feuille, je m'y suis tant promené, et sur de si bons chevaux ! Te rappelles-tu Toby, mon irlandais alezan, et comme il sautait?... Nous allons chez le père Mauchaussée. »

— « Notre ancien jardinier? » demanda Landri. « Qu'est-ce qu'il devient? »

— « Ce qu'il a toujours été.

« Qu'ils sont doux, bouteille, ma mie,
« Qu'ils sont doux, tes petits glouglous !...

Mais c'est son fils que je veux voir. Je l'avais pris, comme second, quand son père s'est retiré, tu te rappelles? Il s'est cassé le pied, l'autre semaine, pas chez nous, chez son père, en abattant un arbre. Le médecin croit qu'il ne pourra plus travailler. Il est dans le désespoir. Pense donc, une femme et cinq enfants. Chaffin voulait qu'on lui donnât un secours, et rien de plus. « Nous ne tombons pas sous le coup de la « loi des accidents du travail, disait-il. — Je n'ai pas « besoin de leurs lois pour savoir ce que j'ai à faire, « lui ai-je dit, moi. Il sera payé avec les gages qu'il « avait, intégralement, sa vie durant, comme son « père... » Tu sais que je suis socialiste, à la vieille manière. Elle se distinguait de la nouvelle en ceci que les pauvres touchaient l'argent des riches directement,

au lieu qu'aujourd'hui, les politiciens gardent tout. C'est très *up to date*, comme dit notre petite amie Marie de Charlus. Comment la trouves-tu? Elle est charmante, n'est-ce pas?... »

— « Charmante, » répondit Landri, « mais je m'étonne qu'elle vous plaise avec les idées qu'elle a... »

— « Qu'elle croit avoir, » rectifia le marquis. « Ça lui passera. C'est de la poussée de jeunesse. Ce qui ne lui passera pas, c'est la race. Elle en a jusqu'au bout des mains et des pieds. L'as-tu regardée là? Ah! c'est bien une Charlus, et signée!... Sais-tu ce que je me disais, en la voyant à cheval, aujourd'hui? Et comme elle monte!... Qu'elle ferait la plus jolie petite comtesse de Claviers-Grandchamp... Et sais-tu cela encore?... Qu'il ne tient qu'à toi... Mais oui... Écoute, si cela ne commence pas comme un chapitre de roman? Il y a un an, Marie en avait vingt. Elle est demandée en mariage. Par le petit duc de Lautrec, s'il te plaît. Elle refuse. Étonnement des parents. Elle était si jeune, on la laisse tranquille. Il y a six mois, nouvelle demande, du prince de La Tour Enguerrand, le veuf. Autre refus. Il y a un mois, Lautrec fait une autre démarche. Elle refuse encore. Explication avec la mère. Qui aurait cru que le « gratin libéré », comme elle s'appelle, cette fille qui se donne des airs si vingtième siècle, avait un sentiment, à la vieille manière toujours, — décidément c'est la seule qui soit toujours bonne et toujours jeune? « Je n'épouserai que M. de Claviers, » « dit-elle, ou je finirai vieille fille... »

— « Ce n'est pas possible, » interrompit le jeune homme; « à peine si nous nous parlons au bal, deux ou trois fois par hiver. »

— « Vous êtes trop modeste, monsieur mon fils, » reprit le marquis. « Il paraît que ces deux ou trois fois ont suffi. Bref, stupeur de la mère. Stupeur du père.

Ils racontent cela à Mme de Bec-Crespin, leur cousine, qui le raconte à sa mère, Mme de Contay, qui le raconte à Jaubourg, qui me le raconte ; et comme cette bru-là me conviendrait à moi, merveilleusement, et que j'ai l'horreur de finasser, je les ai invités tous trois, la mère, le père et la fille, et je t'ai fait venir. La mère s'est excusée. Elle est un peu grippée, elle ne te verra pas. Elle te connaît, du plant et du pied, j'ose dire... Ah ! tout y est : l'esprit, le caractère, la grâce ; je n'ai pas dit la grande beauté, mais quelle taille et quels yeux ! Cent mille francs de rente en ce moment, de son chef, s'il te plaît, que lui a laissés son oncle Prosny. Plus tard, trois cent mille autres. Et quel tableau généalogique ! Il vaut le nôtre. Un de ces arbres magnifiques qui ressemblent à une belle action continuée sept cents ans : tous les cadets officiers, évêques, chevaliers de Malte ; toutes les filles non mariées, religieuses, abbesses ou prieures ; vingt du nom tués à l'ennemi. Je ne t'ai pas souvent ennuyé de propositions de mariage, mon ami. Ta chère mère, elle, aurait su si bien te choisir une femme ! Moi, j'attendais un peu que tu t'ouvrisses à moi. Mais tu marches sur tes trente ans. J'en ai soixante-cinq. Tes trois frères sont morts. Je n'ai plus que toi pour nous continuer. J'aimerais à ne pas m'en aller sans avoir mis en selle un Geoffroy IX de Claviers-Granchamp. Tu es Landri X. Il faut bien que les Geoffroy rattrapent les Landri. Voilà. Que dis-tu?.... »

— « Je dis, mon père, » répondit Landri, « que j'étais venu moi-même à Grandchamp, aujourd'hui, avec l'intention de vous parler d'un projet de mariage,... un autre, » ajouta-t-il.

— « Avec quelqu'un que je connais? » fit le marquis.

— « Non, mon père, une jeune femme de vingt-sept ans, la veuve d'un de mes camarades de régiment qui a un enfant, et pas de fortune, ou si peu... Nous

sommes loin de la dot de Mlle de Charlus. Mais je l'aime passionnément, et depuis plus de trois ans. »

— « Autre chapitre de roman, » dit M. de Claviers, sans perdre encore sa belle humeur. « Cela n'est pas pour me déplaire. Je ne te cacherai pas que j'étais un peu ennuyé de toi. Tu ne me parlais jamais d'une jeune fille. J'avais peur que tu n'eusses dans ta vie une vilaine liaison. Tu as un amour. C'est autre chose. J'aime que l'on aime, vois-tu, que l'on aime beaucoup, longtemps, fidèlement... Pas de fortune?... » Il répéta : « Pas de fortune?... Mon pauvre ami, que je voudrais pouvoir te dire : « Ne tiens pas compte de cela !... » Un nuage avait passé sur sa physionomie, aussi transparente que le ciel bleu de cette fin d'après-midi, déployée sur sa chère forêt, dorée par l'automne. — « Ce n'est pas le moment de toucher cette question, dont je veux te parler depuis longtemps. Nous avons bien des charges. Si les terres rapportaient ce qu'elles ont rapporté, nous nous en tirerions plus aisément, et, peut-être, si j'avais mieux manœuvré nos intérêts. Pense donc que voilà deux générations sur lesquelles a passé ce monstrueux Code civil, avec ses partages forcés, qui pulvérisent la France. Des millions que ton arrière-grand'mère nous avait sauvés pendant la Révolution, en n'émigrant pas, et demandant son faux divorce, qu'est-ce que j'ai eu? Trois cent mille francs de rente, et, encore un coup, toutes les charges d'autrefois !... Je te répète, ce n'est pas le moment d'en parler... Depuis trois ans? » dit-il, après un silence. « Qui est-ce? Comment s'appelle-t-elle?... »

— « Mme Olier, » répondit le jeune homme.

— « Ah ! » fit le père, « et elle est née?... »

— « Mlle Barral. »

— « Olier?... Barral?... Mais alors... ce n'est pas une personne de ton rang?... Réponds-moi franchement, mon ami. Je suis ton père, le chef de la famille.

Tu me le dois. Tu es son amant? Tu as une faute à réparer? Cet enfant est de toi? »

— « Non, mon père, je vous en donne ma parole d'honneur. Je lui ai dit deux fois dans ma vie que je l'aimais... Une fois quand son mari vivait. Elle ne m'a permis de la revoir que sur la promesse que je ne lui parlerais plus jamais de mes sentiments. La seconde fois a été aujourd'hui. C'est le motif pour lequel je suis arrivé en retard... »

M. de Claviers avait écouté cette confidence les sourcils froncés, la bouche serrée. Ses yeux bleus prenaient cette teinte sombre que son fils connaissait trop bien. Elle annonçait dans cette physiologie violente la secousse des émotions profondes. Il y eut entre les deux hommes un nouveau silence qui coïncida avec l'arrêt de la limousine devant la maison des Mauchaussée, une coquette construction que le châtelain de Grandchamp abandonnait gratuitement à son ancien serviteur. Les rideaux des fenêtres et le filet de fumée sortant du toit de la cheminée attestaient le bien-être dont jouissaient ces vassaux de sa charité. Il avait cependant la physionomie d'un justicier plus que celle d'un aumônier en descendant de l'automobile, sans rien dire à son fils qui ne le suivit pas. Les dix minutes que son père passa ainsi dans la petite maison parurent démesurément longues à Landri. Il éprouvait certes un soulagement du cœur : la première partie de sa confession était faite, celle qui lui avait paru la plus redoutable à formuler. Elle tenait à un point trop vivant de son cœur ! Aurait-il le courage de faire la seconde et de porter un autre coup à cet homme, qu'il avait senti de nouveau si passionné, si tendre et si impétueux? Par quel éclat se soulagerait la colère dont il avait vu ce front puissant soudain envahi? D'autres points d'interrogation surgissaient dans son esprit : pourquoi le marquis, auquel

les affaires d'argent répugnaient si profondément, avait-il parlé avec cette minutie de la fortune des Charlus, et de la sienne avec cette réserve chargée de sous-entendus? Landri était trop désintéressé pour faire un retour sur son propre avenir et les diminutions possibles de son héritage. Il savait son père très riche et il ne s'était jamais étonné de dépenses auxquelles il l'avait toujours vu suffire. Jamais il ne lui avait même demandé sa propre fortune, une fois les comptes de tutelle rendus. Le marquis lui faisait une pension qui représentait la rente des quinze cent mille francs hérités de sa mère. Cette plainte énigmatique signifiait-elle que le grand seigneur serait obligé, sur la fin, de réduire un train qui lui était aussi nécessaire que de respirer et de bouger? En même temps qu'il retournait cette question, sans se la poser si nettement, le jeune homme pensait au négociateur du mariage de Charlus :

— « Quelle idée Jaubourg a-t-il eue de se mêler encore de mes affaires? C'est comme autrefois pour Saint-Cyr. Il ne m'a jamais montré que de l'antipathie, et il vient se mettre en tiers entre mon père et moi?... C'est pour cela qu'il avait demandé qu'on me fît monter... Mais la porte s'ouvre, préparons-nous à soutenir l'assaut... Allons, c'est pour Valentine... » La douce silhouette repassa devant sa pensée. Elle fut exorcisée aussitôt par un concert de voix, disant avec l'accent de la contrée : « Bonjour, monsieur le comte... Et ça va toujours comme vous voulez, monsieur le comte?... » C'étaient les cinq enfants Mauchaussée, leur mère, leur grand'mère et leur grand-père, que le marquis conduisait devant lui, vers son fils. Les yeux effarés et rieurs des petits garçons et des petites filles, la mine intimidée et humble des deux femmes, la face enluminée et joviale de l'ivrogne faisaient une illustration comique au discours par

lequel M. de Claviers les présentait à leur futur protecteur :

— « Tu les reconnais? » disait-il. « Les bambins grandissent. Ça nous pousse, Mauchaussée, et vous aussi, madame Martine. Ça va bientôt te pousser aussi Landri, mais tu en as le temps. Allons, enfants, criez : « Vive monsieur le comte ! »

— « Vive monsieur le comte ! » glapirent les cinq enfants.

— « Et vive monsieur le marquis ! » fit Mauchaussée. Et sur ces acclamations, aussi paradoxales, en l'an 1906, que l'existence de M. de Claviers lui-même, l'automobile reprit sa marche : « Au château, » avait-il dit à Auguste. Puis, prenant la main de son fils, et la lui serrant :

— « Voilà pourquoi tu ne peux pas faire le mariage dont tu m'as parlé tout à l'heure. C'est à cause des Mauchaussée, et de leurs pareils, — ils sont légion, — qui vivent de nous, de la maison de Claviers-Grandchamp. Tu ne peux cependant pas vouloir contribuer à la détruire. Quand on démolit un toit, on détruit tous les nids de ce toit. Quand on coupe le tronc d'un de ces arbres, toutes les branches meurent. Notre famille, je te le disais tout à l'heure, est comme celle des Charlus. Nous remontons à 1060. On les compte, ces lignages-là. Tu ne dérogeras pas... »

— « Est-ce déroger, » demanda Landri impatiemment, « de vous amener comme bru une femme irréprochable, que j'aime profondément et qui m'aime, jolie, fine, intelligente? On déroge en manquant à l'honneur. Est-ce y manquer que de faire un mariage selon son cœur, sans calculs d'argent, sans arrière-pensée d'ambition? En quoi Mme Olier, devenue comtesse de Claviers, gênerait-elle les Mauchaussée, et toute cette belle œuvre de clientèle traditionnelle, qui fait un des apanages moraux des grandes maisons, et

une raison d'être de la noblesse, — je suis bien de votre avis, en quoi?... »

— « En ceci qu'elle est Mme Olier, née Barral, tout simplement, et que son enfant a des oncles et des tantes Olier, des cousins Olier, elle des cousins Barral, peut-être des frères et des sœurs, tout un monde. Ce monde, en l'épousant, tu l'apparentes à nous. Cette famille, tu l'allies à la nôtre. Tu l'allies ! Creuse ce mot si profond, comme tous ceux où le langage ne fait que traduire d'instinct l'expérience des siècles. Cela signifie qu'entre les Olier, les Barral et les Claviers-Grandchamp, tu institues une solidarité, que toutes ces existences sont associées... Je ne te poserai qu'une question : va raconter aux Mauchaussée que le cousin de Mme Landri de Claviers tient une boutique, par exemple, qu'il est comme un de leurs parents à eux. Crois-tu que Mme Landri de Claviers aura pour eux le même prestige? Et supposons qu'aucun Olier, qu'aucun Barral ne soit dans ce cas, crois-tu que nos parents à nous, les Candale, les Vardes, les Nançay, les Tillières en France et tant d'autres, et les Ardrahan en Écosse, et les Gorka en Pologne, et les Steno en Italie, seront tout à fait les mêmes pour ta femme que si elle était une Charlus? Notre unité de famille sera donc atteinte. Tu auras diminué la maison de Claviers, sans avoir manqué à l'honneur, cela va de soi. Mais vois-tu, un nom comme le nôtre, c'est l'honneur, avec quelque chose en plus. »

— « Ou en moins, » répliqua Landri. « Mais oui, » insista-t-il, comme son père hochait d'étonnement, « moins la vie, la vie, à laquelle tous ont droit, pas nous. Pas droit au bonheur individuel, vous venez de me le déclarer. Pas droit à l'action commune. Que vous avez eu de mal à me permettre de même entrer dans l'armée ! Que nous reste-t-il à faire? A défendre des tombeaux? Vous en avez la force, vous, moi je ne l'ai pas... »

Jamais il n'en avait tant dit sur ses secrètes pensées. Il lui avait été trop douloureux de rencontrer dans la bouche du marquis les mêmes objections, presque les mêmes mots que dans la bouche de Valentine. Il en avait trop senti l'implacable et brutale vérité. La peine avait été la plus forte. Il n'eut pas plus tôt jeté ce cri de révolte qu'il eut vers son père un retour passionné. Il lui prit la main, en lui disant : « Pardon, » tandis que M. de Claviers lui rendait son étreinte et lui répondait d'une voix émue, mais si ferme, si virile, celle d'un homme qui, arrivé au soir de ses jours, s'affirme et affirme qu'il ne s'est pas trompé dans sa foi :

— « Pardon, et de quoi, mon pauvre enfant? D'aimer et d'éprouver une rébellion de tout ton cœur devant un obstacle, où tant de garçons de ton âge et même de ta classe ne verraient aujourd'hui, comme toi, qu'un préjugé? D'être jeune et d'avoir ce besoin d'employer utilement tes énergies, que tu trompes en jouant au soldat? Car ce n'est qu'un jeu et tu le sais bien. Que demain les gens qui nous gouvernent te commandent d'exécuter une de leurs infâmes besognes, le crochetage d'une église, que feras-tu?... »

En prononçant ces paroles qui attestaient par leur divination inconsciente combien il pensait à son fils, le marquis regardait son idée. Il n'observa pas le tressaillement du jeune homme. Celui-ci eut un cri sur les lèvres qu'il ne jeta point. Il écoutait son père continuer, avec un intérêt d'autant plus puissant que M. de Claviers n'avait guère l'habitude de discuter ses convictions. Il les affirmait par sa seule présence. Sans doute sa tendresse pour Landri l'avertissait que c'était là un instant solennel, comme il en surgit, à l'improviste le plus souvent, dans les relations de père à fils, où une phrase mal comprise peut créer de

tragiques malentendus, et, comme s'il eût tenu à justifier par avance la sévérité de son *veto* avec des arguments irréfutables pour celui même qui en serait la victime, il s'expliquait, il se confessait, ou plutôt, il pensait tout haut :

— « Ces révoltes, crois-tu que je ne les ai pas traversées? Crois-tu que, moi aussi, je ne me sois pas demandé, quand mon père me parlait comme je te parle, s'il n'était pas un homme d'un autre siècle, méconnaissant son temps, et voulant m'entraîner dans son erreur? Crois-tu que je n'aie pas été attiré par l'action, par toutes les actions, par la guerre, la diplomatie, la tribune? Que je n'aie pas entendu, moi aussi, la voix tentatrice me murmurer : « On ne sert pas le « gouvernement, on sert la France? » Combien de mes amis l'ont écoutée, cette voix! Je ne les juge pas. Moi, je n'ai pas pu, et je ne m'en repens pas. Voici pourquoi. Écoute. Ce que je vais te dire te semblera bien éloigné du point de départ de notre entretien. Je ne le perds pas de vue, cependant... Non, je n'ai pas pu, parce qu'en l'étudiant, cette France issue de la Révolution, j'ai reconnu qu'elle avait d'autres ouvriers que moi à employer, dans ses chancelleries, ses casernes, ses assemblées, et que nous étions très peu à pouvoir la servir ailleurs. Tu m'as dit quelquefois que j'avais l'âme d'un émigré. C'est vrai. Mais qui a sauvé la France du démembrement, en 1815, sinon les émigrés, et le premier de tous, Louis XVIII? S'il n'y avait pas eu d'émigrés, si le Roi, soutenu par cette poignée de fidèles, ne s'était pas imposé vingt ans durant aux conseils des coalisés, la patrie était partagée. Que lui avaient-ils gardé, à cette patrie si cruellement hostile? — *un principe*. Qui la mesurera, la force des principes, des vérités sociales maintenues par un groupe d'hommes, par un seul homme quelquefois, s'il s'appelle le Roi?... Hé bien! la maladie de la France issue

de la Révolution n'est pas dans les faits, elle n'est pas dans les hommes. Elle est dans le manque de principes ou dans des principes faux, ce qui est pire. Je ne la méconnais pas, cette France. Elle a beaucoup travaillé, depuis ces cent ans. Elle travaille beaucoup. Et quelle endurance, quelle bonne volonté, quel élan! Avec cela, fait-elle banqueroute à toutes ses espérances, oui ou non? Oui ou non, ce pays-ci a-t-il en Europe une place inférieure à celle qu'il avait aux plus mauvais jours de l'ancienne monarchie? Il n'est pas plus vieux que l'Angleterre pourtant, sa grande rivale du moyen âge. A-t-il avancé dans la paix sociale? A-t-il trouvé la stabilité, cette épreuve de toutes les doctrines politiques, comme le battement régulier du pouls est l'épreuve de l'hygiène? C'est que la Révolution a essayé de fonder la société sur l'individu, et que la nature veut qu'elle soit fondée sur la famille. Quand j'ai compris cette grande loi, j'ai compris la noblesse. J'ai compris que nos préjugés, c'étaient des vérités sociales profondes, élaborées par cette expérience séculaire qu'est la coutume et transformées en instinct. Vérité sociale profonde : il n'y a d'accroissement de la force d'un pays, que si les efforts des générations s'additionnent, si les vivants se considèrent comme des usufruitiers entre leurs morts et leurs descendants. Mais c'est le droit d'aînesse et les substitutions!... Vérité sociale profonde : il faut que les familles s'enracinent pour durer, qu'elles aient l'assiette territoriale, qu'elles s'amalgament à un sol. Mais c'est le domaine patrimonial, et qui ne se divise pas pour n'être pas vendu!... Vérité sociale profonde : il faut qu'il y ait des milieux pour qu'il y ait des mœurs, et il n'y a de milieux que s'il y a des classes, et distinctes. Mais, c'est les trois ordres!... Vérité sociale profonde : tout individu n'est que l'addition de ceux qui l'ont précédé, un moment d'une lignée. En l'unis-

sant à un autre individu qui soit à un même degré du développement de sa famille, on a la chance d'obtenir une créature supérieure, de fixer des caractères acquis. Mais c'est la race !... Toutes ces vérités, la vieille France les pratiquait, et elle les avait incarnées dans les Maisons. Les Maisons ! Dès l'instant que j'eus saisi leur importance, et qu'elles étaient une mise en œuvre des lois mêmes de la famille, le rôle du noble en face de la Révolution m'est apparu clairement : maintenir d'abord sa Maison. Si nous avions tous agi ainsi, quelle réserve aurait la France pour l'heure de l'inévitable crise ! Il en reste assez parmi nous pourtant qui ont rempli ce devoir, chacun comme il a pu, en province surtout et dans cette forte aristocratie rurale que l'on retrouvera ce jour-là, comme en 71. D'ailleurs, je serais seul de mon espèce, que je n'en serais pas moins persuadé de mon devoir. Si l'on ne doit plus jamais vouloir de nous, finissons du moins noblement. *Decenter mori*. Un aristocrate se doit de le rester ou de mourir. J'en suis resté un. Le malheur des temps ne m'a pas permis d'ajouter une page à l'histoire des Claviers-Grandchamp, mais je l'ai écrite, cette histoire, et j'ai gardé son rang à notre maison... J'ai sauvé la splendeur du nom, comme disaient nos aïeux. Que puis-je ajouter, Landri? Ton père a continué son père, qui avait continué le sien. Ils te demandent tous par ma voix : « Nous continueras-tu?... »

— « Je vous vénère et je vous aime, » répondit le jeune homme, — et c'était vrai que cette profession de foi, prononcée par le vieux seigneur entre les arbres du domaine héréditaire, prenait une grandeur presque poignante. A cent années de distance, le Claviers-Grandchamp de l'armée de Condé se pensait dans son petit-fils, avec cette conscience de soi qui est un des caractères des fins de race. Il semble qu'avant de disparaître, les espèces sociales comme les espèces ani-

males épuisent leur dernière sève dans des types plus achevés et qui résument tous les autres. Une fois de plus, Landri eut le sentiment de la supériorité de cet homme qui, faute d'un milieu favorable, avait usé son long âge à une figuration et pour des motifs si profonds, si mêlés du plus généreux idéalisme. Il était trop intelligent pour ne pas comprendre la portée de cette haute philosophie ramassée par M. de Claviers dans son solennel discours. Malgré lui, comme si souvent, son esprit acquiesçait à des idées qu'il ne voulait cependant pas accepter. Dans quelle solitude elles avaient emprisonné son père ! Son cœur aussi réagissait là contre. « Les vérités sociales profondes, » comme avait dit le marquis, sont les froides amies de l'âge mûr. Un amoureux de moins de trente ans les sacrifiera toujours à un regard de deux beaux yeux clairs, à un reflet de lumière sur des cheveux cendrés. Des images de cette sorte flottaient encore devant les regards de Landri, elles lui donnaient la force d'objecter à son père :

— « Dans cette vieille France, pourtant, que vous prétendez continuer, les classes se pénétraient et justement par les mariages. La fille de Colbert a été duchesse ; la fille de M. de Mesmes, duchesse ; la fille de Gilles Ruellan, duchesse. Et le père de Colbert était un drapier, le père de M. de Mesmes un paysan de Mont-de-Marsan. Gilles Ruellan avait été charretier. »

— « C'est exact, » répondit M. de Claviers. « Mais, à cette époque, la France était saine. Les Maisons n'étaient pas attaquées. Ces grandes vérités sociales que leur existence représente seule aujourd'hui n'avaient pas besoin d'être défendues intégralement. Une caste menacée est comme une ville assiégée. Elle doit se fermer. Il n'y a pas assez d'intransigeance dans notre temps, même chez nous, pour que je renonce à

la mienne. Je n'ai rien tant admiré, dans ma jeunesse, que le geste du comte de Chambord apportant son drapeau blanc, — combien l'ont compris, même parmi nos amis? — Non, Landri, on ne transige pas dans la défense d'un principe vaincu. On ne le défend jamais trop... »

— « Alors, » interrogea le jeune homme, avec un tremblement, « si je viens un jour vous demander votre consentement... »

— « Pour épouser Mme Olier? Je te le refuserai... »

— « Et si je passais outre?... » osa-t-il dire.

— « Tu ne passeras pas outre... C'est elle, entends-tu? elle, qui ne te le permettra pas... Je te connais, mon Landri, » continua le père, avec une tendresse dans sa voix qui contrastait étrangement avec l'évidente inflexibilité de sa décision. « Pour que tu aimes cette femme de cet amour, il faut qu'elle soit très pure et très délicate. C'est elle qui a voulu que tu me parles avant de te répondre elle-même. Est-ce vrai? Cette femme-là ne voudra jamais que tu l'épouses, contre la volonté déclarée de ton père. Elle n'aurait pas cette hauteur dans sa façon de penser, je te le répète, tu ne l'aimerais point... »

— « Et s'il en était ainsi, vous ne seriez pas touché?... »

— « Il ne s'agit pas de mes émotions, mon enfant, ni des tiennes. Il s'agit de notre nom. Il n'y a pas que l'héroïsme militaire. Il y a l'héroïsme familial. Soldat, tu trouverais tout naturel de sacrifier ta vie. Un homme d'un certain nom doit trouver naturel de sacrifier son bonheur. Mais est-il vraiment question de cela?... C'est une crise, et qui passera... En tout cas, » continua-t-il, sur un ton de jovialité affectueuse, « tu ne m'as pas demandé mon consentement. Je ne l'ai donc pas refusé. Nous avons parlé projets, probabilités, hypothèses... Rien de plus. Tout de même,

sois aimable ce soir pour Marie de Charlus. Ne lui en veux pas trop de t'avoir distingué, comme disaient si joliment nos grand'mères... Et maintenant, jouissons de ce que nous a laissé la mienne. Nous voici hors de la forêt et dans le parc. Si la courageuse femme n'était pas restée là, pendant la Terreur, tout aurait été coupé, ravagé, brûlé, pillé. Je ne rentre jamais à Grandchamp sans avoir pour elle une pensée... »

Il se tut, et ses sombres yeux bleus s'emplirent d'une piété à regarder le château, là-bas, sobre et grandiose construction de briques et de pierres, un des chefs-d'œuvre de la toute première manière de Mansart. Au dix-huitième siècle, un Claviers-Grandchamp, à qui un cousin avait légué, par reconnaissance pour un service rendu, une fortune gagnée dans la Compagnie des Indes, a meublé à nouveau tout l'intérieur, sans toucher à la façade. Par devant, s'étendait un immense jardin à la française. Douze jardiniers étaient nécessaires pour entretenir cette merveille, toute en parterres, en pièces d'eau, en charmilles, avec une quantité de groupes de bronze autour des bassins et de statues en pierre dans les allées. Par cette fin de beau jour, d'une transparence si finement grise maintenant, ce jardin était admirable à voir. Il avait, comme ceux de Versailles et de tout notre dix-septième siècle, cette physionomie d'une nature à la fois respectée dans sa force, et réglée, raisonnée, harmonisée dans ses expansions. C'était vraiment « l'ordre » perceptible, celui de la société d'alors dont les Claviers-Grandchamps étaient issus. Les arbres vigoureux, mais ébranchés et taillés, ne poussaient leurs frondaisons que d'après une discipline. Au sortir de cette conversation, la sensibilité blessée de Landri trouva un symbole de sa destinée dans les aspects de ce jardin. Lui aussi, pareil à ces arbres, il était le témoin d'une discipline. Lui non plus, il ne pouvait

se développer librement. Jamais il n'épouserait Valentine, M. de Claviers avait trop raison. Elle n'entrerait pas dans une famille noble, sans le consentement du chef. L'allusion faite par le perspicace et implacable marquis aux éventualités de sa carrière militaire achevait de lui glacer le cœur. Qu'allait-il faire, dans l'une et l'autre circonstance? L'arbre de la charmille qui pousse ses branches hors de la ligne imposée par le jardinier détruit le bel ensemble, et lui-même n'arrivera jamais à s'épanouir. Il garde la trace des coups de hache qui l'ont élagué. Ils eussent fait sa beauté dans la charmille. Isolé, ils lui sont une mutilation. Tel est le sort du membre d'une caste qui s'en détache et prétend vivre pour lui. Mais noblesse, maisons, caste, mésalliance, toutes ces idées n'étaient-elles pas une fantasmagorie, une superstition, le reliquat chimérique d'une réalité abolie, un anachronisme insensé dans la France actuelle?... Loin de son père, le fils eût répondu : oui. Il ne le pouvait pas en ce moment, dans cette voiture où il entendait bouger, respirer cet homme si vivant et qui communiquait à ses croyances cette flamme si intense de sa vie personnelle, qui les animait. La suggestion de la présence paternelle agissait de nouveau sur Landri, avec une telle force qu'il ne pouvait même pas donner tort à cette volonté, contre laquelle demain il s'insurgerait, mais à distance, — et il tombait dans une mélancolie que M. de Claviers finit par remarquer. Avec son caractère entier, l'« Émigré » était bien digne de prononcer le vers de don Diègue, féroce et sublime de virilité courageuse :

> Il n'est qu'un seul honneur, il est tant de maîtresses.

Il l'avait quasi prononcé, en qualifiant de crise passagère le sentiment de son fils, et il y avait derechef bien de la pitié, bien de la tendresse dans l'accent avec

lequel il recommença de lui parler, pour l'arracher à sa pensée :

— « Te figures-tu l'existence de cette femme ici, sous la Terreur? Tu sais qu'une dénonciation contre elle fut la cause que ce scélérat de Roland proposa, en novembre 92, au comité de législature, de suspendre pour les femmes des émigrés les effets du décret du 20 septembre?... Sans le procureur-syndic de Thury, un ancien jardinier à nous, précisément, elle avait beau être légalement divorcée, on lui prenait tout, et la vie avec. Elle n'a jamais cessé de correspondre avec son mari. Elle est allée le voir deux fois, et elle l'a reçu trois fois ici. On frémit de songer à ces entrevues! Mais quel courage! quel héroïsme, pour reprendre mon mot! C'était à nous qu'elle pensait; elle voulait défendre l'héritage, la maison. Elle aurait pu, avec ses bijoux, passer ces années en Allemagne ou en Angleterre, heureuse, et elle est morte, usée de chagrin, en 1804... Par vénération pour sa mémoire, mon grand-père n'a jamais permis que rien fût changé dans l'intérieur du château, ni mon père, ni moi. Rien, rien, rien... Quand je n'y serai plus, je t'autorise à y faire mettre le téléphone, toi qui es plus *up to date* que ton vieux père, » conclut-il en riant, « mais c'est tout!... Bon! voilà ce gentil Bressieu qui conspire de nouveau avec Chaffin. Ce sont d'autres changements qu'il rêve, celui-là, qu'une installation de téléphone. Il paraît que certains détails ne sont pas de style, et alors M. Chaffin vient m'asséner les dissertations sur des poignées de serrures, des taques de cheminée, des accroche-volets, que lui a serinées Bressieu. Rien. Rien. Rien... Je ne changerai rien. Je ne sais pas où j'ai lu cette phrase, d'un poète anglais, je crois : « La Sirène aime la mer, « et moi, j'aime le passé... » Allons! Bressieu, » cria-t-il de sa puissante voix sonore, par la fenêtre de l'automobile, tout voisin maintenant du perron d'entrée,

« n'achevez pas de me gâter Chaffin. Il finira par ne plus vouloir habiter Grandchamp, comme pas assez pur !... »

Louis de Bressieu était en effet à l'un des angles du château, en train de considérer — du moins il semblait — le détail d'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Il n'avait pas encore quitté son costume de chasse, et la visière de sa toque de velours cachait ses yeux. Auprès de lui se tenait un personnage petit, trapu, de poil jadis roux, aujourd'hui grisonnant ; un de ces hommes que leur physionomie bourrue fait juger aussitôt tout francs, tout ronds. Les prunelles luisantes de celui-ci, impénétrables et mobiles, annonçaient qu'il cachait bien des complications derrière la rude bonhomie de ses manières. C'était l'ancien précepteur de Landri, promu depuis douze ans à ce rang de factotum qui ne devait pas être une sinécure, avec les très grands revenus du marquis de Claviers et ses dépenses, beaucoup plus grandes, hélas !... Il l'appelait, — on s'en souvient — « mon brave Chaffin », comme il disait « mon brave Jaubourg », et aussi ce « gentil Bressieu ». Un savant connaisseur de la nature humaine l'a dit : celui qui ne se résigne pas à être dupe ne sera jamais magnanime, et ce généreux marquis de Claviers-Granchamp était vraiment magnanime. Combien il eût été étonné, si, au moment où il interpellait Bressieu, une de ces machines modernes — objets de son aversion, à demi sincère, à demi jouée — eût pu recueillir et lui transmettre la conversation que sa subite arrivée venait d'interrompre !

— « Il faut que l'affaire soit conclue dans les dix jours, au plus tard, » disait Bressieu. « Les deux marchands américains repartent le 8 décembre. Je les connais. Ils ne retarderont pas. Ils veulent emporter les tapisseries. Si la chose traîne, ils renoncent... Les autres marchands n'ont pas le moyen de faire toute

la somme... Alors, c'est la vente publique, avec son aléa. On saura le marquis gêné. Vous ne trouverez pas ces quatre millions. C'est dans son intérêt que je vous parle... »

— « Et moi, c'est à son intérêt que je pense, » répondait Chaffin. « Quatre millions? Les dettes seraient payées, les plus grosses, et peut-être se déciderait-il à diminuer sa vie. Mais il ne me permet pas de lui en parler. Je n'ai pas seulement osé lui montrer les assignations de l'autre semaine. Il ne veut pas reconnaître, ce qu'il n'ignore pas cependant, qu'il est ruiné... Moi qui sais comme il tient à tout ce château, — il ne laisserait seulement pas vendre une tasse, — aller lui offrir de tout liquider, d'un coup, les tapisseries, les meubles, les portraits !... »

— « Enfin, oui ou non, est-il acculé à cette vente?... »

— « Il l'est... »

— « A-t-il un moyen quelconque d'y échapper? »

— « Il n'en a pas, à moins que des millions ne lui tombent du ciel. »

— « Ou qu'un ami, Jaubourg par exemple, ne lui laisse sa fortune?... » insinua Bressieu.

— « Il la laisserait à M. le comte Landri, » dit vivement Chaffin, « qui n'acccepterait pas... » Il reprit, après un silence durant lequel les deux compères évitèrent de se regarder, comme des gens qui savent une chose, savent qu'ils la savent et ne veulent pas en convenir : — « Hé bien ! c'est par M. le comte Landri que j'agirai. Je le lui dois, à lui aussi, pour que sa fortune ne s'engloutisse pas dans le gouffre. Je lui dirai la vérité, et que cette offre d'un achat en bloc de tous les trésors du château est une chance inespérée, le seul moyen de gagner du temps. Il suffit qu'il révoque la procuration générale qu'il a donnée à son père, et qu'il redemande ses capitaux. M. le marquis ne peut pas les

rendre. Pour ne pas subir cette humiliation devant son fils, il cédera... Mais j'entends sa voix. Ce soir même, j'aurai parlé à Landri. Vous aurez là réponse aussitôt...»

Et tous les deux s'avancèrent au-devant de la limousine, d'où M. de Claviers et Landri descendaient. Les complices n'avaient pas prononcé un mot qui les mît à la merci l'un de l'autre et, cependant, le vrai dessous de cet entretien était un de ces coups sinistres de bande noire comme le commerce international du bibelot en a exécuté plusieurs, ces dernières années, en France et ailleurs, sur les épaves des fortunes historiques. Le « brave Chaffin » était simplement un comptable infidèle qui avait barboté dix ou douze ans à son aise dans les prodigalités du grand seigneur, et il se préparait à se retirer en encaissant un fort tant pour cent sur une somme offerte par un syndicat de marchands de curiosités, en échange des trésors conservés intacts à Grandchamp par l'héroïsme de l'aïeule. Louis de Bressieu, lui, avait flairé les négociations du mauvais serviteur avec la brocante, et il était arrivé à s'assurer un courtage, en intéressant à l'affaire les deux plus célèbres antiquaires d'Amérique. Il était bien vrai que cette liquidation, faite en ce moment, pouvait sauver le reste de la fortune, et ce prétexte couvrait officiellement la vilenie d'un trafic que les deux ouvriers de cette malpropre intrigue négociaient savamment, à l'insu du soi-disant bénéficiaire de cette opération. Ce silence les jugeait. Tel est le prestige souverain d'une certaine qualité d'homme, que l'ami profiteur et l'administrateur félon sentirent un obscur remords les gêner l'un vis-à-vis de l'autre quand le marquis leur dit, avec son beau rire loyal :

— « Vous aurez beau me débaucher Chaffin, Bressieu. Moi vivant, on ne bougera rien dans le château ; moi mort, j'espère bien non plus, » ajouta-t-il en s'appuyant sur l'épaule de son fils.

III

TRAGIQUES DESSOUS D'UNE GRANDE VIE

— « On ne bougera rien dans le château? » répétait Chaffin une demi-heure plus tard. Il montait le grand escalier et se dirigeait vers l'appartement que Landri occupait quand il venait à Grandchamp, celui des aînés. Il y avait douze ans déjà que le dernier-né, devenu fils unique, y avait été installé. « On bougera tout, monsieur le marquis !... » Et le visage du mandataire infidèle exprimait cette haine qu'éprouvent les mauvais serviteurs pour des maîtres trahis, pendant qu'il regardait sur les murs les panneaux de Beauvais, une des gloires du château, la suite complète des tapisseries représentant des scènes chinoises, d'après Fontenay, Vernensaal et Dumont. Des princes siégeaient sur des tapis de Perse, dans des costumes asiatiques. Des princesses passaient en palanquin, vêtues d'étoffes blanches enrichies de joyaux. Des suivantes portaient des parasols. Des négrillons offraient des fruits sous les dais enguirlandés de feuillages. Qu'il y avait longtemps que Chaffin avait gravi ces marches pour la première fois, et admiré, avec une stupeur de petit bourgeois soudain transporté dans un décor de haute vie, ces magnificences dignes des *Mille et une nuits!* C'était alors un pauvre professeur libre, marié, chargé de famille. Il venait d'être introduit dans la maison comme précepteur du plus jeune fils par le chapelain. Ce prêtre, qui avait élevé l'aîné, était trop vieux pour entreprendre une nouvelle éducation. Il avait redouté la présence d'un autre ecclé-

siastique. Chargé par le marquis de trouver quelqu'un, il s'était souvenu d'un donneur de leçons, rencontré à Paris dans un pensionnat religieux. Celui-ci, à son tour, avait désigné son collègue Chaffin. En acceptant, comme il avait fait, de confier l'éducation de Landri à un précepteur de hasard, M. de Claviers s'était conformé, une fois de plus, au type classique du Grand Seigneur. On demeure étonné de l'effrayante facilité avec laquelle, et depuis toujours, les gens des plus beaux noms abandonnent leurs enfants à des influences douteuses. Les princes ne sont pas plus méticuleux sur ce chapitre. Un adolescent, de qui dépend l'avenir d'un empire, aura été élevé quelquefois par un fruit sec de l'Université qui vaudra en délicatesse le Dubois du Régent ! Heureusement pour Landri, Chaffin avait encore, à cette époque, sinon les vraies vertus, les habitudes du père de famille. Marié, ayant lui-même des enfants, ses garanties d'honorabilité étaient réelles. Toutefois, ayant passé les quarante ans sans réussir, il était aigri déjà, et très voisin de considérer les humbles travailleurs de son espèce comme des dupes sociales. L'atmosphère de grand luxe où il était entré sans préparation l'avait gâté. On était convenu qu'il habiterait chez son élève. Cette combinaison, en l'isolant de son foyer et de sa première existence, l'avait désarmé contre la nouvelle ambiance. Puis il avait subi l'intime et lent travail de corruption que produit nécessairement sur le plébéien pauvre, quand il est d'essence vulgaire, la découverte des immoralités cachées des nobles et des riches. C'est un véritable apprentissage de dépravation, qu'un certain pessimisme d'office, fait de secrète envie et de bas espionnage. Quand le marquis — l'éducation de son fils une fois finie — lui avait proposé la place de secrétaire-administrateur, Chaffin était mûr pour le rôle d'intendant « à la vieille manière ». Le style de M. de Claviers

n'est que trop exact ici. Cette nomination correspondait pour le châtelain de Grandchamp à un parti héroïque : fatigué des gaspillages, il avait décidé de gouverner sa fortune lui-même. C'est généralement le moment d'où date, pour les personnes de son rang, la ruine définitive. Après trois mois, le soi-disant secrétaire vérifiait seul les comptes, et avant la fin de la première année les infidélités avaient commencé. Elles s'étaient multipliées de règlements en règlements, pour aboutir à l'abominable entreprise, indiquée déjà, qu'un groupe de brocanteurs-usuriers allait diriger, avec son aide, sur les trésors de Grandchamp. Par quelles étapes la conscience de l'ancien professeur libre était-elle descendue à ce degré d'improbité? Le changement de son visage, depuis ces dernières années, le racontait. L'inquiétude arrogante du voleur, toujours à la veille d'être pris, crispait sa face, aiguisait ses prunelles, énervait son geste. Mais nous ne regardons plus ceux que nous voyons sans cesse. Le marquis n'avait pas observé ces signes révélateurs, et Landri pas davantage. D'ailleurs, le fourbe n'était pas plus tôt en leur présence, qu'il se surveillait d'une surveillance plus sévère à mesure que ses méfaits augmentaient. C'est ainsi, qu'une fois au haut de cet escalier, et arrivé devant la porte derrière laquelle il savait trouver le jeune homme, il ne frappa qu'après s'être arrêté une minute, le temps de composer sa physionomie, et, lorsqu'il entra, sur la réponse venue de l'intérieur, le dur et cynique ricaneur avait disparu. Il n'y avait plus qu'un humble et fidèle employé de la famille, ému, mais se contenant, accablé mais décidé, à qui son dévouement ordonne la plus pénible des démarches. Il n'hésite plus. Son secret l'étouffe. Il faut qu'il le crie. Ce rôle était d'autant plus aisé à tenir dans la circonstance que Chaffin allait à peine mentir. Son plan, d'une simplicité formidable, et par lequel il comptait

se prémunir à jamais contre tout soupçon de complicité, consistait à exposer au futur héritier du marquis la situation vraie de la maison de Claviers-Grandchamp, en l'an de grâce 1906. Il tairait seulement ses propres dilapidations et son entente avec les meneurs du dernier assaut.

— « Qu'y a-t-il, mon bon Chaffin? » demanda le jeune homme. Il s'était levé, pour recevoir son visiteur, de la chaise longue où il venait de passer d'affreux instants, depuis qu'il avait quitté son père, à prendre et à reprendre le détail, pour lui si cruel, de leur conversation : « Qu'est-il arrivé? Vous me faites peur. » L'idée lui avait soudain traversé l'esprit, devant la physionomie décomposée de son ancien précepteur, d'un accident, du marquis frappé d'une attaque...

— « Non, il n'est rien arrivé, » répondit Chaffin, « rien encore !... Mais je ne peux pas supporter de me taire davantage. Si vous n'étiez pas venu à Grandchamp aujourd'hui, je serais, moi, allé à Saint-Mihiel... Cela ne peut pas durer ainsi. Je deviendrais fou. Je me tuerais... Landri, M. de Claviers ne veut pas me laisser lui parler. J'ai le titre de secrétaire, ce qui veut dire que c'est moi le gérant de la fortune !... Hé bien ! si les choses vont comme elles vont, Landri, je ne serai plus le gérant de rien. Il n'y aura plus de fortune, entendez-vous? plus de fortune, plus rien, plus rien... »

— « Vous dites que mon père ne veut pas vous laisser lui parler? » interrompit Landri. « Vous m'étonnez beaucoup. Il est lui-même préoccupé de cette situation. Il s'est plaint à moi, aujourd'hui même, de la lourdeur de ses charges... Voyons, calmez-vous, mon cher maître. » Et il ajouta ces mots, tant sa confiance était entière dans cet homme qui lui représentait sa première jeunesse : « Votre affection pour nous pousse

au tragique de toutes petites difficultés, j'en suis sûr. Expliquez-les-moi... »

— « Je vous dirai des chiffres, » répondit Chaffin simplement ; « vous jugerez si j'exagère... Savez-vous combien M. le marquis doit sur ses immeubles : Grandchamp, l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, vos maisons de la plaine Monceau, les villas de Cabourg, en bloc? Deux millions cinq cent cinquante mille francs, qui se décomposent comme il suit : dix-sept cent cinquante mille francs au Crédit foncier et huit cent mille à un autre prêteur... Nous avons de ce chef plus de cent quinze mille francs d'intérêts à payer par an, avant toute dépense... »

— « Il faut que ce soit vous pour que je ne croie pas rêver !... » dit Landri, après un silence. Il répéta : « Deux millions cinq cent cinquante mille francs? Et mon père a plus de quatre cent mille francs de rente !... Est-ce possible?... Il ne joue pas. Sa vie est irréprochable. Il n'a pas d'écurie de courses... Où tout cet argent est-il allé?... »

— « Vous le saurez tout à l'heure, » continua l'implacable Chaffin. « Finissons-en d'abord avec les dettes. Il y en a d'autres. A côté du passif immobilier, il y a le passif mobilier. De ce chef, M. le marquis doit plus de deux autres millions, j'entends en sommes empruntées contre signature. Je ne parle pas des retards chez les fournisseurs, des gages arriérés, de tout le reste. C'est un autre million peut-être, mais flottant, et dont je me tire comme je peux. C'est une bataille quotidienne. Je la livre et je la gagne !... De ce passif mobilier, je ne me tire pas. Ah ! qu'il est bien nommé, celui-là ! Il bouge, il menace, il va tout briser... Écoutez, Landri. Quand je vous aurai tout dit, vous partagerez mon affolement... Ces deux millions et plus, comme vous pensez, ne représentent pas une seule créance. C'est dix, quinze, vingt dettes différentes...

« tive nº 44, qui figure à la suite du livre sur l'*Histoire*
« *de la maison de Grandchamp*. Vous et nous ferons
« une bonne affaire. Vous éviterez, vous aussi, l'aléa
« de la vente. Vous avez vos dettes payées, et plus de
« deux millions d'argent liquide pour vous remettre à
« flot. Nous, notre bénéfice est assuré. Nous avons
« avec nous deux Américains qui donnent quinze cent
« mille francs, rien que des tapisseries. Vous avez
« quinze jours pour vous décider... » Je vous repète ce qu'il m'a dit, mot pour mot... Quinze jours?... Il y en a six que j'ai eu cette entrevue avec cet Altona, et je n'ai pas encore trouvé la force d'avertir M. le marquis !... Et vous voulez que je ne sente pas ma tête se perdre?... »

— « C'est moi qui l'avertirai, » s'écria le jeune homme, « et tout de suite. Vous avez perdu six jours, Chaffin, six jours sur quinze! Vous avez gravement manqué à votre devoir... Allons chez lui... »

— « Et lui dire quoi? » demanda le secrétaire, en se mettant devant la porte vers laquelle Landri avait déjà fait un pas.

— « Mais, ce qui est, tout simplement. »

— « Et pour aboutir à quoi? A ce qu'il refuse de vous croire, contre l'évidence, en disant : « Toucher
« à Grandchamp, ils n'oseront pas ! » Ou bien qu'il emploie cette semaine à chercher de l'argent, assez pour payer la dette Altona. Il se peut qu'il en trouve, car enfin les tapisseries, les meubles, les tableaux, les bronzes sont là, et nous savons qu'ils valent au moins quatre millions, puisque l'autre les offre. Donc, M. le marquis trouve cet argent. A quel prix? Il emprunte à vingt pour cent, à trente, à cinquante peut-être !... Et dans un an nous en sommes où nous en sommes, avec cette différence que nos deux millions de ces dettes-là seront devenus deux millions trois cent mille francs, sans parler de la nécessité de trouver quatre

ou cinq cent mille autres francs pour continuer, durant cette année, une vie qu'il faut à tout prix changer. Vous entendez, Landri ; *il faut.* Vous m'avez reproché d'avoir manqué à mon devoir. C'est vrai, je n'ai pas pu dire à votre père cet horrible : *il faut.* Pensez que tout ce désastre de son immense fortune vient de ce qu'il n'a jamais consenti à se les dire à lui-même, ces deux petits mots : *il faut.* Vous demandez où elle a passé, cette fortune? — Mais à vivre sur le pied de cinq cent mille francs de rente, quand lui et Mme la marquise en avaient quatre cent mille, comme vous venez de le dire, — en se mariant. Avec une feuille de papier, un crayon et deux colonnes : celle des revenus, celle des dépenses, je vous ferai toucher du doigt la chose. M. de Claviers a prétendu conserver à Grandchamp le train qu'y menait son père, lequel avait à peu près deux fois ses rentes, et son grand-père qui, lui, les avait trois fois. Madame votre tante et madame votre grand'tante ont emporté le reste chez les Nançay et chez les Vardes. M. le marquis maudit toujours le Code civil, et il a raison. Mais c'est le Code, et il est plus fort que nous et que lui. Il a tenu le château comme s'il était votre grand-père et votre aïeul. Savez-vous ce que cela signifie? Cent mille francs d'abord pour le parc, le jardin, les serres ; plus soixante mille francs pour l'équipage, plus quarante mille francs pour la chasse à tir, trente-cinq mille pour les écuries. Nous sommes tout de suite à deux cent trente mille. Et le reste à l'avenant. La table? Nous avons ce soir quarante personnes à dîner, et M. le marquis se croirait déshonoré si son chef n'était pas cité comme un des premiers de Paris ! La livrée? Vous la connaissez et vous savez aussi que M. le marquis entend ne jamais se séparer d'un vieux serviteur sans lui faire une pension. Nous nous sommes disputés, hier encore, pour Mauchaussée fils. Douze cents francs au père et une

maison, douze cents francs au fils. Ils sont plus de trente logés à la même enseigne. Ci, quarante mille francs. Et c'est des demandes toute la journée, auxquelles M. le marquis n'a qu'une réponse : donnez. Et l'on donne... pour les frères et pour les sœurs, pour les hôpitaux et pour les églises, pour les écoles et pour les élections. Sans compter les secours privés, qui ne passent point par moi. Cent mille francs de la main à la main, alors que nous étions si gênés, à M. de Lautrec, sans reçu, pour régler une perte au jeu ! J'en ai eu la preuve. J'en ai parlé à M. le marquis. J'ai osé. « Si nous ne nous aidons pas entre nous, » — m'a-t-il répondu, — « qui nous aidera?... » — Qu'il ait agi ainsi la première, la seconde année, en 66, en 67, jusqu'à la guerre, c'était naturel. Mais quand il a vu le rendement des terres décroître, les hypothèques grossir, les mémoires impayés s'accumuler, qu'il n'ait pas essayé de réagir, c'est extraordinaire. Ça est. Je me l'explique si bien ! Chaque économie, c'était la maison de Claviers-Grandchamp abaissée, et matériellement, d'une façon concrète, qu'il aurait vue de ses yeux, palpée de ses mains. Des économies? C'étaient les charmilles taillées tous les trois ans, — mais dans l'intervalle? — les allées moins bien tenues, — mais après les pluies? — Moins de fleurs dans les parterres, moins de chevaux à l'écurie, la chasse à courre avec moins de chiens et moins de piqueurs !... Le cœur lui en a crevé. Il a remis à l'année prochaine... La dette a grandi. Elle l'a emporté dans son vertige. Et puis, il a toujours espéré. Hier, c'était un placement heureux : M. Jaubourg l'avait mis sur une bonne valeur. Il a gagné cent vingt mille francs. Une goutte d'eau dans le désert ! Avant-hier, un de vos cousins, M. de Nançay, lui laissait en mourant cent mille francs. Autre goutte d'eau. Ces imprévus l'ont déçu d'un mirage qui s'accordait trop à l'instinct héréditaire.

Il lui serait plus facile de quitter tout de ses habitudes, que de les réduire : voilà l'évidence à laquelle je suis arrivé. A cause de cela, Landri, je considère cette offre d'Altona comme providentielle, vous entendez. Il faut que M. le marquis l'accepte. Grandchamp vidé de ses meubles, qui, pour lui, sont des reliques, il n'y voudra plus revenir. Plus de jardin à la française. Du moins on réduira l'entretien. Plus de chasse à courre, plus de table ouverte. Avec ce qui lui restera, il aura de quoi mener encore un très beau train. On louera la chasse, le château, peut-être. On commencera de racheter les hypothèques. La maison de Claviers-Granchamp n'aura plus son faste pour quelques années. Mais elle réalisera sa devise : *E tenebris inclarescent.* Elle ne sombrera pas pour toujours... »

Tout entier à l'ardeur de sa démonstration, Chaffin avait commis une faute. Il avait changé d'accent, à mesure qu'il appuyait sur les chiffres, terrible commentaire au discours tenu par le marquis à son fils, dans la forêt, deux heures auparavant, sur la splendeur du nom ! Certes, la joie cruelle de la montée de l'escalier n'allumait plus sa flamme sinistre dans ses prunelles jaunes, mais ses bas sentiments pour son imprudent et magnanime patron se manifestaient par l'impitoyable netteté avec laquelle il pensait et parlait ce désastre. Il croyait bien connaître Landri, le sachant infiniment impressionnable, et ayant contribué jadis, par un travail de sourde critique, à le détacher de son milieu. Il l'avait vu tenir tête au marquis dans la question de Saint-Cyr. D'ailleurs, ne s'agissait-il pas de la dilapidation du futur héritage? Il ne savait ni le degré de désintéressement du jeune homme, ni quelles cordes profondes la poésie si vraie du caractère de M. de Claviers émouvait dans ce tendre cœur. Cette poésie, le brutal rapporteur du budget de ruine ne semblait même pas la soupçonner. Son tableau de

la vie du marquis, si follement désordonnée mais si généreuse, son réquisitoire, plutôt, où il avait souligné la folie de paraître du grand seigneur, sans marquer assez son idéalisme et sa charité, contredisait étrangement l'attitude de chien grognon et fidèle qu'il affectait d'habitude. Landri sentit cette nuance, d'instinct seulement. La révélation de l'imminente catastrophe le frappait trop encore. C'en fut assez pour qu'il éprouvât un invincible besoin de se solidariser avec son père, et il répondit :

— « Comment? Vous admettez cela, vous, Chaffin? Les meubles de Grandchamp vendus? Ces trésors que notre aïeule a sauvés héroïquement en 93, dispersés? Mon père chassé de chez lui par cette bande noire?... Jamais ! Je donnerais plutôt ma fortune, à moi. »

— « Hé bien ! » insinua Chaffin, « redemandez-la. »

— « Ne me dites pas qu'elle est engloutie aussi... » s'écria le jeune homme. Il ne termina pas sa phrase et dit énergiquement : « Je sais que ce n'est pas vrai !... »

— « Ce n'est pas vrai, en effet, » répondit le secrétaire. « M. le marquis garde un capital bien supérieur aux quinze cent mille francs que vous avez hérités de Mme de Claviers. Vous lui avez donné, après la reddition de ses comptes de tutelle, une procuration générale qui comportait le droit d'aliéner et d'hypothéquer. Vous l'avez fait, parce qu'il héritait d'un quart des biens de votre mère, soit de cinq cent mille francs. Ces biens consistaient, pour partie, dans des maisons. Vous avez tenu à rester dans l'indivision. Il suffit donc, pour qu'il soit en règle avec vous, qu'il vous représente les quinze cent mille francs dont il vous a toujours servi très exactement la rente, et il peut vous les représenter, mais à une condition, et *sine qua non*... Il doit vendre pour cela ce mobilier de Grandchamp, la seule valeur réalisable. Les bâtiments et les terres sont tellement grevés d'hypo-

thèques et d'une liquidation trop difficile. N'en parlons pas. Il faudrait attendre combien de temps? Et vous ne seriez pas créancier privilégié... Vous en êtes venu vous-même au point où je voulais vous amener. C'est tout le motif de ma démarche, Landri. Vous pouvez tirer M. de Claviers de cette impasse, vous seul, et cela, en lui redemandant votre fortune... »

— « Moi? A lui?... »

— « Oui, vous, et en lui retirant votre procuration. Je le connais. Il ne voudra pas que vous puissiez une seconde le soupçonner d'en avoir abusé. Il n'aura de paix qu'il ne vous ait tout rendu, là, sur l'heure. Qu'à ce moment-là, les quatre millions d'Altona lui soient offerts, il les accepte. Grandchamp dépouillé de ses trésors, c'est horrible, j'en conviens. On remeuble un château déménagé. On ne reconstitue pas une fortune effondrée, et cinq ans de cette vie encore, la vôtre est effondrée, et pour toujours. Je vous devais la vérité. Je vous l'ai dite. Décidez. »

Pendant que Chaffin formulait cette proposition, Landri l'avait regardé d'une telle manière que l'autre dut détourner les yeux. Pour la première fois, l'ancien élève de l'intendant malhonnête se posait cette question : « Est-ce bien le même homme?... » Dans l'éclair d'une subite intuition, il aperçut la dangereuse trame ourdie autour de l'antique demeure et dont un des artisans était cet homme qui lui conseillait — quoi? Un parricide moral, étant donné le caractère de M. de Claviers. Ce ne fut qu'un éclair. Ce cruel conseil, après tout, pouvait avoir été inspiré à l'administrateur aux abois par l'angoisse d'une des crises d'affaires où l'humanité disparaît devant l'implacabilité des chiffres. Quoi qu'il en fût, Landri avait été froissé trop vivement dans son intime délicatesse, et une indignation contenue tremblait dans sa réponse :

— « Je ne ferai pas cela, » dit-il. « J'aime mieux

tout que de perdre son cœur... Mon premier mouvement était le vrai... Il faut tout lui dire, et aussitôt. Il s'agit de l'avenir de la famille, et il en est le chef. C'est à lui, non à moi, de décider. Allons... »

— « J'ai fait le possible, » répondit Chaffin. « Vous ne voulez pas. Allons... »

Il ouvrit la porte le premier, et, aussitôt, les deux hommes se trouvèrent en face du valet de chambre de Landri. Ce garçon attendait dans le couloir, prêt à entrer, dès que son maître serait libre : « Il écoutait? » se dit Chaffin. « Bah! Ils savent tout depuis longtemps. » Il calomniait le garçon, fils d'un des vieux lampistes du château, — Grandchamp était tout entier éclairé à l'huile et il fallait deux individus spéciaux, rien que pour ce service! — Ce domestique avait à transmettre un message dont le mystère l'agitait. Tel était le motif très simple de son aguet.

— « On a besoin de parler tout de suite à M. le comte, » dit-il. « C'est très pressé et important, mais ce n'est qu'un mot... La personne attend dans la chambre de M. le comte... »

— « Si ce n'est qu'un mot, » répondit Landri, étonné lui aussi, même dans son trouble, par cette attitude et ces formules, « j'y vais... Je reviens, Chaffin; attendez-moi... Vous, Jean, allez savoir où est en ce moment M. le marquis. »

— « Landri ne dira rien à M. de Claviers, rien, » se répétait l'ancien précepteur, demeuré seul. Ce croisement de leurs regards, tout à l'heure, lui avait révélé chez son élève des énergies et des perspicacités insoupçonnées. Il avait accepté sans plus de résistance cette proposition d'aller apprendre la vérité au marquis, par crainte d'un éveil de défiance. Il y répondait, par avance, mentalement : « Et puis, qu'il lui dise tout... Qu'est-ce que cela me fait? Mes comptes sont en

règle. Je n'ai jamais agi sans autorisation signée... Non. Il ne lui dira rien. On ne peut pas parler à cet homme... Landri remettra. Il va à Paris demain. Il ira demander conseil... Conseil? Et à qui?... A Jaubourg peut-être. Non, il ne l'aime pas, et il aime, il adore le marquis!... La voix du sang! C'est comme leur fameuse Race, quelle bonne plaisanterie!... »

Chaffin ricana. En pensée il outrageait son maître deux fois, dans sa personne et dans ses idées. « Landri verra Métivier, le notaire, plutôt... Oui, voilà le vrai... Métivier me fera venir. Quand il connaîtra la situation, il sera de mon avis. Cette offre Altona, c'est, pour moi, à un du cent, quarante mille francs. Pour eux, c'est quand même le salut... »

L'âpre calculateur ne s'en doutait guère : si, fidèle aux ignobles pratiques dont il avait aussitôt accusé le valet de chambre, il avait collé son oreille contre la porte de la pièce voisine, il aurait entendu se préparer précisément un des entretiens qu'il imaginait. La « personne », comme avait dit Jean discrètement, qui attendait Landri, était le maître d'hôtel du malade de la rue de Solferino, venu droit de Paris pour dire au jeune homme :

— « Quand M. Jaubourg a su que M. le comte avait passé prendre de ses nouvelles sans monter, il a été très contrarié, plus que contrarié, très peiné... Il a fallu que je prisse le premier train pour Clermont. Il veut absolument avoir vu M. le comte... Je dois insister pour que M. le comte vienne demain, s'il repasse par Paris... M. Jaubourg est si malade, monsieur le comte! S'il dure deux ou trois jours, ce sera le bout du monde!... Il m'a bien recommandé de ne pas me montrer pour que M. le marquis ne sache pas ma démarche. Il avait peur de trop l'inquiéter... Enfin, me voici... »

— « Dites à M. Jaubourg que j'irai demain à onze heures, » avait répondu Landri. Le souci témoigné

par un mourant d'épargner une angoisse à un vieil ami, l'avait ému. Il en avait d'autant plus senti la délicatesse qu'il avait le cœur comme glacé par la brutalité déférente de formes, si dure au fond, de son ancien maître. Dans une tout autre occurrence, la singularité du procédé, ce domestique envoyé à deux heures de chemin de fer, l'aurait intrigué ; mais un souci trop réel et trop présent suspendait en lui tout morbide travail de l'imagination, et, tandis qu'il descendait l'escalier avec Chaffin, peu lui importaient les raisons pour lesquelles Jaubourg désirait tant le voir, ni s'il s'agissait ou non d'insister sur le mariage avec Marie de Charlus. Jean était revenu annoncer que M. de Claviers-Grandchamp se tenait dans la salle à manger. Ce fut là en effet que le fils et le secrétaire trouvèrent l'imprévoyant possesseur des trésors visés par la bande Altona. Le grand seigneur portait encore son costume de chasse. Il n'avait pas eu un quart d'heure à lui depuis sa rentrée. Il était occupé maintenant, avec son majordome, — toujours son style, — à régler la distribution des places autour de l'immense table dressée et préparée. D'innombrables bougies, allumées déjà, éclairaient l'argenterie ciselée par Roëttiers. Les assiettes plates détachaient leur marli à ruban sur la blancheur éclatante de la nappe, autour du surtout central, magistral morceau signé par Germain. Il représentait l'enlèvement d'Europe, sur un large socle en rocaille. Des boiseries refaites au dix-huitième siècle revêtaient la chambre, de forme octogone. Huit colonnes aux huit angles, cannelées et terminées par des chapiteaux corinthiens, lui donnaient une majesté qu'égayaient quatre hauts Gobelins, de la suite des chasses d'Oudry, alternant avec des glaces. Ces panneaux, par des soirs tels que celui-ci, prolongeaient sur les murs le divertissement du jour, comme aussi les cors de chasse, entourés de branches

de laurier qui se voyaient dans les appliques, chefs-d'œuvre d'un élève de Gouthière. Le ton des boiseries, d'un blanc crème, s'harmonisait à celui des fauteuils cannés et au reflet du lustre central, en verre de Venise, — un caprice d'une des châtelaines de jadis, la propre femme du restaurateur de Grandchamp, dont le portrait par Parrocel s'encastrait sur la cheminée de marbre blanc. Il était à cheval et portait le costume de lieutenant général qu'il avait eu pour se faire blesser à Fontenoy, la cuirasse sous l'habit de nuance bleu tendre, l'écharpe blanche, le cordon rouge, et, à la main, le bâton de commandant. Cet ensemble, avec les couleurs douces ou vives des fleurs, mariées au miroitement des cristaux, donnait une impression de grâce dans la splendeur qui devint du coup tragique pour le jeune homme. Les chiffres énoncés par Chaffin se dessinèrent sur les murs aussi distinctement que le Mané-Thécel-Pharès du festin biblique, et, du coup aussi, il éprouva cette impossibilité prévue par l'autre, celle d'infliger la douleur d'une vision identique au pauvre et magnifique « Émigré » dont cette somptueuse réception était peut-être la dernière joie, — joie enfantine, mais cordiale, mais chaleureuse dans son ample expansion.

—« Quarante ! » s'était-il écrié, dès qu'il avait aperçu son fils : « Décidément nous serons quarante. Une Académie !... Je l'ai complétée en invitant nos petits voisins, les Sicard, et des amis qu'ils ont chez eux, les Saint-Lary. Deux gentils ménages ! Je caresserai mes vieux yeux à ces jeunes bonheurs... Hé bien ! Chaffin, avais-je raison de commander le dîner pour quarante? Vous ne m'accuserez plus de gaspillage... » Et il riait de son bon rire haut. « Regarde, Landri, notre Parrocel... En a-t-il une tournure, d'ici?... Dire que je ne te verrai jamais habillé comme cela, même si tu es général un jour, et que je sois encore de ce monde...

Ah! les beaux uniformes gais d'autrefois! Ces pimpants officiers qui allaient à la bataille comme à une fête, dans ces couleurs-là! Nous avons tout triste, nous, même l'héroïsme... Mais tu vas m'aider. Je plaçais mon monde. J'avais d'abord mis Mme de Férussac en face de moi, et toi là-bas, à côté de... » Il montra une carte à son fils, sur laquelle était écrit le nom de Mlle de Charlus. « Je bouscule tout. C'est toi qui seras en face de moi... »

— « Mais non, mon père, » dit vivement Landri. « Je vous demande de me laisser où vous m'aviez placé. Je vous assure que j'aime mieux cela... »

— « Vraiment? tu veux bien? » fit M. de Claviers. Il y avait tant de naïve reconnaissance sur son visage, cette étude d'un changement de places à table dénonçait un si tendre ménagement des susceptibilités du cœur du jeune homme, que celui-ci en eut des larmes au bord des yeux; et comme son père lui demandait :

— « Voyons... Qu'y a-t-il? Pourquoi me cherchais-tu?... »

— « Pour vous demander si je vous verrai demain avant mon départ, » répondit-il. Déjà il se préparait à reculer cette révélation qu'il avait voulue immédiate!...

— « Je crois bien que non, » reprit le marquis. « Tu prends ton train à Clermont? A dix heures?... Alors non, décidément... » Et Landri ne protesta pas! « Tu as passé la nuit en chemin de fer. Tu voyages encore demain. Il te faut un bon repos. Moi, je dois aller voir un de mes fermiers très loin, qui demande une réparation. Vous savez bien, Chaffin, le père Chabory. Il ne l'aura pas, je vous le promets. Je serai implacable. Il n'y a pas droit. J'en profiterai pour entraîner un peu mon nouveau rouan. Une bête admirable que Régie Ardrahan m'a envoyée de Dublin, un autre Toby!... Mais les Anglais n'ont jamais su

apprendre le trot à un cheval. Je monterai à sept heures et demie, pour être revenu quand mes hôtes se réveilleront... Non. Nous ne nous reverrons pas. Et ce soir ne compte point !... Nous nous rattraperons à ta prochaine visite. Moi-même, j'allais chez toi, pour bien te recommander de passer chez Jaubourg en traversant Paris, et de le voir, si tu peux, toi-même. Tu me télégraphieras comment tu l'auras trouvé... »

— « Landri fera ce qu'il veut, » interjeta Chaffin, mais j'ai déjà une dépêche, moi, de mon fils, reçue tout à l'heure et que je venais vous communiquer. M. Jaubourg est mieux, beaucoup mieux. »

— « Oh ! la bonne nouvelle ! » s'écria M. de Claviers. « Vous m'ôtez un poids du cœur, Chaffin. Fête complète alors. Ce matin un dix cors, » et il fredonna la fanfare :

« Un dix cors jeunement
« Qui débûche à l'instant...

« Et ce soir un dîner comme Lardin sait les faire, » — c'était son cuisinier. — Il fredonna une autre fanfare, *la Bourbon* :

« La chasse, le vin et les belles,
« C'était le refrain de Bourbon...

« Mais allons nous habiller, mon cher Landri, pour être là quand elles arriveront, ces belles !... »

— « Vous voyez, » dit tout bas Chaffin à Landri, tandis qu'ils sortaient de la salle à manger derrière le marquis, « vous ne lui avez pas parlé, vous n'avez pas pu. Demain vous ne pourriez pas davantage. Vous l'avez senti... J'en étais sûr... Regardez la situation en face. Vous ferez ce que je vous ai conseillé. C'est l'unique moyen. Moi, j'attendrai quarante-huit heures encore pour le prévenir.. »

Il s'éloigna dans la direction de son bureau, sans que Landri eût trouvé, cette fois, une parole à lui répondre. Il se sentait humilié d'avoir justifié, par sa propre attitude, le silence vivement reproché à son ancien maître. Il s'en rendait compte pourtant, le motif d'affection passionnée auquel il cédait en retardant le réveil de ce songe heureux au bord d'un abîme n'avait rien de commun avec les obscurs mobiles d'un personnage décidément bien équivoque. Landri en avait eu de nouveau l'impression, quand l'autre avait parlé de cette dépêche soi-disant envoyée dans la journée par son fils. Le message qu'il avait lui-même reçu, voici une demi-heure, démentait cette amélioration, évidemment imaginée par Chaffin. Pourquoi? A tout hasard, et pour diminuer les chances d'une consultation du sagace Jaubourg sur le parti à prendre. Le jeune homme ne pouvait pas le deviner. Mais déjà il ne pouvait pas non plus se répondre en toute bonne foi : « Pour épargner une anxiété à mon père. » Le premier sursaut de surprise était passé. Sa réflexion commençante lui montrait trop d'énigmes dans cette aventure, et d'abord ce renoncement systématique à la lutte, cette acceptation d'un événement qui aurait dû être l'issue d'une résistance désespérée... Mais alors Chaffin n'était pas loyal?... Cette hypothèse ouvrait des horizons si ténébreux que Landri la rejeta. Ses souvenirs d'enfance et de jeunesse protestaient là contre : « Il m'avertit, » se dit-il. « Qui l'y contraignait?... Mon Dieu ! Qu'il est difficile de savoir la vérité, et surtout quel est le devoir !... »

Quel était son devoir? Il n'eut pas plus tôt formulé cette question qu'elle occupa tout le champ de sa pensée. Qu'il aurait voulu demander conseil à quelqu'un ! Mais à qui?... En traversant de nouveau sa bibliothèque, une fois habillé, pour descendre dans

les salons du rez-de-chaussée, son regard rencontra un portrait de sa mère, et il s'arrêta pour le contempler, comme si la figure de la morte pouvait s'animer pour un appui, une indication. Hélas ! sa piété de fils aurait vainement interrogé des jours et des jours le fin et décevant visage qui avait été celui de la belle Mme de Claviers. Il n'en eût rien tiré que des doutes sur elle, si le dénonciateur avait poussé jusqu'au bout ses confidences sur les misères secrètes de leur famille. Ce portrait datait de 1878. Landri venait de naître, et Mme de Claviers avait trente ans. Elle était représentée assise, dans une robe du soir en velours rouge, qui découvrait ses beaux bras frais, ses épaules souples, son cou un peu long, où luisait un rang d'énormes perles. Elle avait une très petite tête, coiffée d'abondants cheveux châtains ; une bouche d'un dessin sinueux, où flottait un sourire, mais impersonnel et comme de commande. Les yeux, d'une expression à la fois rêveuse et observatrice, passionnée et surveillée, contredisaient la banalité voulue de ce sourire. C'était l'image d'une femme très douce et très simple au premier regard, très compliquée au second, et très inintelligible, — une femme heureuse, mais d'un de ces bonheurs profonds et troublés qui ne s'épanouissent pas, condamnés qu'ils sont, par la faute, à demeurer clandestins. Landri, sans trop savoir pourquoi, n'avait jamais beaucoup aimé cette toile, gardée comme une relique. Sa mère la lui avait léguée expressément dans un testament rédigé aux derniers jours de l'atroce maladie dont elle mourait, un cancer au foie. En proie à l'anxiété qui le dévorait, il détesta soudain ce tableau, et il s'en éloigna hâtivement. Cette grande dame, en robe d'apparat, et qui avait régné sur toute cette vie de prodigalités en la partageant, n'avait aucune aide morale à lui donner... Aucune aide non plus les aïeules et les aïeux dont les physionomies d'ancien temps

peuplaient tous les murs des salons jadis habités par eux d'après le même principe d'effrénée dépense. Les invités du marquis commençaient d'affluer, et le jeune homme regardait, par-dessus leurs têtes, ces portraits de famille : jeunes et vieilles femmes des siècles passés, seigneurs et prélats, ambassadeurs et mestres de camp, commandeurs du Saint-Esprit et grands-croix de Saint-Louis. Ces images, par leur seule présence, semblaient supplier l'héritier de leur nom qu'il travaillât à leur épargner le suprême outrage, celui d'être emportées du logis ancestral pour n'être plus qu'un Rigaud ou un Largillière, un Nattier ou un Tocqué, un Drouais ou un Vigée-Lebrun, dans une collection de hasard... Leur épargner cet outrage, mais comment? Et Landri sentait son incertitude grandir. Oui, quel était son devoir ?... Si pourtant Chaffin était sincère, s'il y voyait juste ; si, pour sauver son père d'une ruine définitive, il fallait sacrifier virilement et ces portraits, et le reste, et ces Gobelins, et cette suite de Boucher, la *Noble Pastorale*, et ce *Marc-Antoine* de Natoire, et ce mobilier en tapisserie de Beauvais, et ces bois dorés de Foliot et de Cagny ; et ces tapis de la Savonnerie, et ces bronzes, et ces tentures, et ces lambris, tout ce décor dont le faste frivole appelait invinciblement des réunions comme celle de ce soir?... Passant des objets aux gens, Landri étudiait l'un après l'autre, dans ces salons d'abord, puis dans la salle à manger, les visages connus des convives de M. de Claviers, et M. de Claviers lui-même. Le jour où ces Férussac, et ces Hautchemin, ces Travers et ces Sicard, ces Saint-Lary, et tous les autres, et Louis de Bressieu et Florimond de Charlus, apprendraient le désastre de leur hôte, le plaindraient-ils beaucoup plus que ne le plaignait son secrétaire? Leurs égoïsmes, leurs légèretés, leurs indifférences se faisaient comme perceptibles pour l'imagination douloureuse du fils... Et cependant le dîner

avait commencé. Les domestiques à la livrée des Claviers-Grandchamp allaient et venaient derrière les convives. Les étoffes claires des corsages décolletés alternaient avec le noir des fracs ; les regards brillaient, les bouches riaient, les plats se succédaient, les vins remplissaient les verres, et le marquis, au centre de sa table, promenait sur cette fête des yeux pétillants de vie. C'étaient tous les Claviers-Grandchamp qui recevaient en sa personne, magnifiquement. A peine si un rien de mécontentement voilait ses prunelles quand, tourné du côté de son fils, il constatait sa visible préoccupation. Il se disait : « Ce pauvre Landri songe à sa Mme Olier !... » et son vieux cœur généreux éprouvait un obscur remords qu'il dissipait en relevant la tête et fixant le portrait du lieutenant général, blessé à Fontenoy. Les voix s'élevaient davantage. Les rires se faisaient plus gais. Les teints fouettés par l'air de la campagne s'échauffaient dans l'atmosphère de la salle. L'angoisse de Landri grandissait encore. Était-il possible que cette fête fût vraiment la dernière? Mais que faire? que faire?... Il pouvait à peine prendre sur lui de causer tour à tour de choses indifférentes avec ses deux voisines, dont l'une, celle de gauche, était la jolie, blonde et insignifiante Mlle de Férussac. L'autre, la spirituelle Marie de Charlus, outrait sa gaieté à mesure que le dîner avançait. Elle sentait qu'elle n'existait pas pour Landri, et elle cédait à cet instinct qui a perdu le bonheur de tant de femmes amoureuses : faire à tout prix impression sur celui qu'elles aiment, lui déplaire plutôt que de ne pas en être remárquées. Chargeant sa manie d'être au courant, elle s'était mise à défiler toute une liste de surnoms satiriques, comme c'était la mode d'en distribuer au hasard, l'autre hiver, à Paris. Ces anodines méchancetés trompaient son irritation :

— « Et Bressieu? » dit-elle à un moment, « vous

ne savez pas comment on appelle Bressieu? M. le vicomte de la Rochebrocante... Et ce pauvre Jaubourg, à cause de ses belles relations parmi nous? Jaubourg-Saint-Germain... Moi, je trouve cela très drôle... »

— « Jaubourg Saint-Germain?... » fit Sicard, le voisin de droite de la jolie dépitée. « Je ne le connaissais pas, celui-là... Oui, qu'il est drôle !... » Le plus drôle était que le ménage des Sicard avait lui-même son surnom, — ignoré des intéressés, bien entendu : — « Les Trois Demis. » Ce mauvais calembour signifiait que la très petite Mme de Sicard, mariée au très petit M. de Sicard, passait pour aimer tendrement le très petit M. de Travers. L'historien des mœurs contemporaines s'excuserait de noter, même en courant, de pareilles misères, si elles n'avaient pas une petite valeur de documents. Ces jeux innocents d'une société si menacée mesurent le degré de son insouciance. D'ordinaire ces sottises de la mode impatientaient Landri de Claviers. Il manquait à cet intelligent et délicat garçon, avouons-le, ce don si précieux du sourire, qu'avait le marquis, et que les Anglais ont appelé d'un mot presque intraduisible : *sense of humour*. Il prenait toutes choses également trop au sérieux. Pourtant il ne pensa pas à se choquer, dans ce moment-là, du mauvais ton de Marie. L'épigramme sur Bressieu l'avait soudain fait se souvenir qu'ils avaient surpris, son père et lui, le gentilhomme revendeur en conversation avec Chaffin. Il le regarda, par-dessus la table, et il observa que l'autre le regardait aussi. Bressieu mêlé aux projets de la bande Altona? Était-ce possible encore?... Ah! que faire? que faire? Et, avant tout, comment y voir clair?... Le second des surnoms répétés par Mlle de Charlus aiguilla l'esprit de Landri sur une autre piste... Jaubourg? Mais il devait voir Jaubourg demain. Si Jaubourg qui savait tout de leur monde, ce ridicule surnom l'attestait, oui, si Jaubourg savait

aussi qu'un danger menaçait leur maison? Si c'était de cela qu'il voulait parler au fils de son ami, ne pouvant pas se faire écouter de cet ami lui-même?... Et, au cas où il ne saurait rien, pourquoi Landri ne lui apprendrait-il pas la vérité, afin d'avoir ce conseil dont le besoin allait s'approfondissant en lui? Jaubourg aimait véritablement M. de Claviers-Granchamp, lui. La pensée du jeune homme se fixa sur cette idée, qu'il ne fit que prendre et reprendre durant toute la soirée. Qu'elle lui sembla longue, jusqu'à ce que la dernière voiture eût emporté, en roulant sur les pavés de la cour, le dernier invité !... Non moins long, le début de la nuit, quand, remonté dans sa chambre, et seul, il essaya de se figurer cet appel à l'expérience et à l'affection de quelqu'un vis-à-vis duquel il ne s'était jamais senti à l'aise ! Il avait trop souvent rencontré l'ingérence de Jaubourg dans des affaires qui ne regardaient que M. de Claviers et lui, et toujours cachée. Il n'en avait jamais rien su que par hasard. Ainsi aujourd'hui pour ce projet Charlus. Avec cela, jamais Jaubourg n'avait montré à Landri cette bonhomie dans la tendresse, privilège des vieux amis de notre famille, qui nous ont vus grandir. Il avait tenu l'enfant, puis le jeune homme à distance, par une constante attitude de critique courtoise et dédaigneuse tout ensemble. Il y avait toujours eu entre eux une atmosphère de gêne. Chaffin avait deviné juste sur ce premier point. Il ne s'était pas davantage trompé sur le second. Plus Landri creusait cette idée de s'appuyer sur Jaubourg, plus l'antipathie accoutumée se réveillait. « D'ailleurs, » conclut-il, « malade comme il est, incapable d'aucune démarche, ne sachant pas le Code, de quel secours peut-il m'être, s'il y a un complot à déjouer, des précautions légales à nous indiquer?... » C'est alors que, la pensée d'une procédure possible surgissant en lui, il se souvint de Métivier, le notaire : « Où avais-je

la tête? » songea-t-il. « C'est Métivier qu'il faut voir. On en appelle de jugements. On y fait opposition. Un notaire sait les moyens. Il sait les moyens d'emprunter de l'argent. Ma fortune existe. Chaffin en est convenu. Métivier me dira si je peux l'employer à sauver Grandchamp, et la voie à suivre... » Il réfléchit que, passant une demi-journée à Paris seulement, le lendemain, le temps manquait pour fixer un rendez-vous à un homme très occupé, qui, peut-être, ne serait pas chez lui. Il ne se coucha qu'après avoir rédigé une longue lettre très précise, qu'il se proposait de laisser à l'étude, en cas d'absence. Il y rapportait par le détail toute l'histoire que lui avait dite Chaffin, en donnant les noms de Mme Müller et d'Altona, les chiffres qui lui avaient été révélés, le conseil suggéré par l'ancien précepteur, sa volonté de tout sacrifier de ses intérêts personnels pour que le château fût conservé intact. Il ajoutait, qu'obligé de retourner à Saint-Mihiel, il s'arrangerait pour être à Paris dès que sa présence y serait nécessaire. En relisant cette lettre, il s'étonna de constater combien lui paraissait aisée, maintenant, cette demande à son colonel d'une nouvelle permission qu'il jugeait ce matin impossible, avec les inventaires en perspective. Les révélations de Chaffin venaient de déplacer le plan entier de sa pensée. D'autres, plus tragiques, allaient surgir et le mener ailleurs encore. Il ne les soupçonnait pas plus qu'il n'avait soupçonné celles-ci, la veille, quand il se croyait si malheureux et que tout le drame de sa vie lui paraissait contenu dans ces deux désirs : ne pas quitter son métier de soldat, ne pas perdre la femme qu'il aimait. Il ne l'avait pas oubliée pourtant, cette amie si chère. En s'endormant, au terme de cette journée si remplie, et qui en précédait une autre plus cruellement éprouvante, il retournait en esprit à sa conversation du matin dans le petit salon de la rue de Monsieur. Il admirait les détours

inattendus de la vie qui nous garde en réserve de telles surprises, et il se reprochait, comme un véritable amoureux, de n'avoir plus donné de place à Valentine, dans sa pensée, depuis ces quelques heures :

— « Mais c'est pour elle aussi, que j'irai chez Métivier demain !... » se disait-il. « Cette ruine de mon père, qui devrait m'éloigner d'elle, m'en rapprochera, si je lui prouve, à lui, combien je lui suis dévoué... Que je lui sauve Grandchamp, il ne pourra plus s'opposer à mon mariage. Ruinés, la grosse fortune de Mlle de Charlus deviendra une objection... Et puis, s'il s'obstinait à me dire non, je serai bien fort dans ma conscience, m'étant sacrifié à lui, comme je veux, comme je vais le faire... »

IV

TRAGIQUES DESSOUS D'UNE GRANDE VIE (*suite*)

Cette douce et tendre image de l'adorable femme, sur laquelle Landri se faisait une pieuse habitude d'arrêter son esprit, chaque soir, depuis des années, avant de fermer les yeux, était là de nouveau, à son réveil. Telle est la magie d'un sentiment passionné dans la jeunesse : il était certes bien préoccupé de la démarche qu'il se préparait à faire auprès de Me Métivier ; les désordres dans leurs affaires d'argent révélés par Chaffin étaient bien graves ; ils emportaient avec eux, pour l'avenir, de redoutables conséquences. En outre, aucune des difficultés contre lesquelles il s'était meurtri la veille n'avait disparu. Il restait toujours exposé à recevoir, avant la fin de la semaine, peut-être, un ordre de procéder à l'un des deux inventaires d'église annoncés dans les environs de Saint-Mihiel. Il savait

trop, malgré les sophismes de son désir, que l'opposition de son père à une mésalliance ne céderait pas aisément... Mais il devait revoir Valentine Olier à deux heures, et, malgré tout, une intime joie était en lui. Tout en faisant sa toilette et en déjeunant, il s'interrompait sans cesse pour admirer les profondeurs du ciel bleu, la forêt rouillée par l'automne au loin, le jardin à la française déployé sous ses fenêtres, et les statues qui détachaient leurs blanches silhouettes sur la sombre épaisseur des ifs, taillés en boules et en pyramides. Ce même ciel bleu enveloppait le château comme d'une gloire, quand il se retourna pour le revoir, dans la voiture qui l'emportait vers la gare de Clermont. Il avait eu la chance de ne pas se retrouver en face de Chaffin, au moment du départ, — il avait un peu redouté cette rencontre, — et il eut cette autre chance de croiser, à un angle de la route, son père en personne, monté, comme il l'avait annoncé, sur son nouveau cheval :

— « J'ai tenu à te le présenter, » cria le vieux gentilhomme à son fils dès qu'il fut à portée de sa voix, « et aussi à te dire bonjour... Tu as bien reposé? Parfait. — Mon fermier m'a mis dedans, c'est dans l'ordre. Il aura sa réparation. Chaffin me grondera... Quant à ce gros père, » et il flattait l'encolure du puissant irlandais qui dansait nerveusement, « il a bien essayé de déposer son nouveau cavalier... Hé là ! Hé là ! Je ne suis pas pour le divorce, mon garçon... Je l'ai un peu baissé tout de même en lui donnant son temps de galop... Pour du trot, nous n'en parlerons pas de quelque temps... Mais tu vas voir ce qu'il sait faire. » Avisant un fossé, il enleva la bête, qui bondit de l'autre côté, franchement. Un petit mur de pierre s'érigeait à quelque distance, vers lequel M. de Claviers mena droit le rouan, avec autant de souplesse hardie que s'il eût eu vingt-cinq ans, au lieu de soixante-cinq. Le

cheval sauta par-dessus l'obstacle. Le marquis salua d'un geste de triomphe. Il cria joyeusement à son fils : « Un second Toby !... Et il est perçant, l'animal ! Mais l'est-il !... Adieu, mon fils, et n'oublie pas Jaubourg. Une dépêche tout de suite !... » Il disparut. Que de fois Landri devait revoir dans son souvenir ce cavalier de si fière mine, s'en allant par la campagne ! « Adieu, mon père... » avait-il crié lui-même, et c'était bien un adieu qu'ils échangeaient, — quoiqu'ils dussent se revoir encore, — adieu du père à son fils, adieu du fils à son père. Et l'un et l'autre l'ignoraient !

—« Il est trop inquiet de son ami, » se disait Landri, en descendant du train, une heure plus tard, sur le quai de la gare du Nord. « J'irai là d'abord. Je passerai ensuite chez Métivier. Place de la Madeleine, c'est ma route, pour aller déjeuner au Cercle. Mon père aura son télégramme plus tôt. Mon Dieu ! Pourvu que je n'aie pas une affreuse nouvelle à lui annoncer?... »

Comme il arrive si souvent, le malheureux jeune homme redoutait ce qu'il aurait dû le plus passionnément désirer. Il eut une petite sensation de soulagement à constater, lorsqu'il arriva rue de Solferino, que la jonchée de paille s'étalait toujours devant la maison. L'ami de M. de Claviers vivait encore. Mais le bulletin, déposé chez le concierge, contenait une ligne plus sinistre que la veille : *Nuit très agitée. La faiblesse augmente.* A côté s'ouvrait un registre où s'allongeait en files des signatures « à courants d'air », comme disait, dans son grossier et pittoresque argot de « fichard », le colonel franc-maçon. Nos agonies et nos enterrements résument, comme en un raccourci, tout notre personnage social. « Jaubourg-Saint-Germain » s'en allait, comme s'il méritait vraiment cette mordante épigramme. Qui donc à Paris s'intéresse assez aux réels mobiles de nos actions pour les recher-

cher par delà nos gestes? Fils d'un agent de change, Jaubourg avait fréquenté ce milieu très différent de ses origines, pour des raisons qui n'étaient pas de vanité. Toute sa finesse s'était appliquée à les dissimuler. D'ailleurs, s'il avait été un grand amoureux, il avait été cela aussi : — le fait social s'impose même à la passion, — un bourgeois riche évoluant parmi des patriciens. Toutes sortes de petits signes se raccordaient chez lui à ce caractère. Il avait choisi pour appartement le premier étage d'une vieille maison parlementaire, épargnée par le percement du boulevard Saint-Germain. Les pièces démesurément hautes offraient un aspect seigneurial, en harmonie avec les très beaux meubles et les tapisseries que Charles Jaubourg y avait ramassées, — comme à Grandchamp. Seulement, meubles et tapisseries ne composaient pas un ensemble. Ce décor aristocratique, si vivant chez les Claviers, prenait ici des facticités de musée. C'était l'œuvre d'un homme qui avait employé l'oisiveté acquise par le travail de ses parents à ne pas leur ressembler. Il en allait ainsi du petit au grand. Le domestique qui vint ouvrir à Landri était le vieux maître d'hôtel qui, la veille, portait là-bas le message du mourant. Jaubourg exerçait bien sur lui un patronat très analogue à celui de M. de Claviers sur les Mauchaussée et leurs congénères. Mais le châtelain connaissait ses gens, pour reprendre encore une de ses expressions, « du plant et du pied ». C'étaient des terriens, du voisinage de Grandchamp ; leurs pères et leurs mères saluaient déjà sur les routes le défunt marquis, comme ils appelaient le grand-père de Landri ; au lieu que Joseph, le domestique de Jaubourg, était entré chez celui-ci par hasard, sur la recommandation du secrétaire d'un cercle. Il s'était attaché à son maître, pourtant, de cette affection que les domestiques avisés conçoivent pour les célibataires. Il s'était fait là un

intérieur. Son dévouement était réel, mais pour un maître qu'il ne pouvait pas remplacer. Ce sentiment tout mêlé d'égoïsme ne ressemblait en rien non plus à la déférence, familière et ataviquement féodale, dont ses subordonnés entouraient le marquis. Il y avait du complice dans Joseph, du témoin sûr, qui a passé avec un Parisien riche et indépendant un tacite contrat de discrétion. Jamais Jaubourg n'avait ni dit un mot, ni fait un geste qui permît à n'importe qui, surtout à son domestique, de même soupçonner quel intérêt lui inspirait Landri ; et cependant ce fut d'un air de demi-reproche que ce subtil et empressé Joseph accueillit le jeune homme. Il avait devancé le coup de sonnette, signe qu'il guettait cette venue :

— « Ah ! que Monsieur aurait été content de voir M. le comte hier !... Aujourd'hui... » Il plissa sa lippe et se toucha le front : « Que M. le comte me permette de lui demander de ne pas contredire Monsieur, en rien... Monsieur a été si malade cette nuit... — La tête ! la tête !... J'ai eu peur qu'il ne devînt fou !... Il va mieux depuis ce matin... Mais si M. le comte veut parler à M. le docteur Chaffin, pendant que j'irai préparer Monsieur à sa visite... »

Le fils de l'ancien précepteur, devenu, depuis la conversation de la veille, si suspect à Landri, occupait la pièce qui servait de cabinet de travail à l'oisif Jaubourg. Une bibliothèque considérable justifiait, en apparence, cette appellation. Elle montrait sur ses rayons les dos de volumes rares, que l'amateur avait achetés pour l'édition et la reliure, et peu ouverts. Pierre Chaffin s'était installé devant un magnifique bureau de Riesener. Le maroquin de ce meuble royal n'avait certes jamais servi à des besognes comme celle dont il s'occupait. Il corrigeait les épreuves d'une brochure médicale, pour ne pas perdre son temps dans l'intervalle de ses séances au chevet du malade qui,

lui, n'écrivait sur cette table, depuis bien des années, que des billets d'acceptation ou de refus de dîners. Entre le docteur et Landri de Claviers-Grandchamp, les rapports avaient toujours été assez singuliers. Tout petits, ils jouaient ensemble. Puis, la différence de leurs conditions les avait séparés. Le caractère bourru du vieux Chaffin — qu'il utilisait comme les fourbes utilisent leurs défauts, en les outrant — se retrouvait chez Pierre, sans comédie ni arrière-pensée. Très intelligent et très énergique, prenant l'existence par son bon côté, celui du travail, le chef de clinique affectait cette rudesse des professionnels purs, sans cesse irrités contre les incompétences et les prétentions. Pour lui, tous les gens du monde — et Landri rentrait dans cette catégorie — étaient des inutiles et des incapables. Si étrange que paraisse cette anomalie, beaucoup de médecins, très habiles observateurs dans l'ordre des symptômes physiologiques, jugent ainsi de la vie morale avec des simplifications de primaires. Littéralement, ils ne la voient pas. Jamais Pierre Chaffin ne s'était douté du drame intérieur que traversait le jeune noble, déchiré entre sa caste et son temps. Sa sauvagerie fière le tenant à l'écart du luxe et des fêtes de Grandchamp, il ignorait les dessous d'une société dont son père ne parlait jamais qu'avec les formules du respect le plus conventionnel et le plus hypocrite. Il ignorait également qu'il inspirait à Landri un intérêt mêlé d'une généreuse envie. Oui, l'héritier des Claviers-Grandchamp enviait à l'étudiant, depuis leur jeunesse, son indépendance en face de la vie, le réalisme de son activité. A l'insu de son camarade, il l'avait suivi à travers les succès de son internat, en le recommandant sans cesse au célèbre professeur Louvet, le médecin de sa famille. A ces avances, à ce regard qui va au-devant de l'amitié, Pierre Chaffin ne répondait jamais que par une froideur bougonne où il y

avait de la gène, une défense à la fois intimidée et brutale contre une sympathie dont il ne discernait pas la cause. Il y entrait aussi un peu d'une autre envie, moins généreuse, celle du fils du salarié contre le fils de l'employeur, et du plébéien contre l'aristocrate. Il n'eut pas plus d'aménité, ce matin-ci, pour accueillir le bonjour de Landri et ses questions sur la maladie de Jaubourg :

— « C'est la pneumonie aiguë dans son type classique, » dit-il en relevant de dessus ses épreuves son large visage encadré d'une barbe rousse, auquel des lunettes d'or donnaient une physionomie voulue de savant allemand. « Un froid pris par imprudence, de la fatigue pendant quelques jours, de la courbature, du mal de tête... Puis ce frisson unique, si spécial, ce cri d'angoisse de tout l'organisme envahi, et, aussitôt, 39 degrés de fièvre. Voilà pour le premier jour... Le second : point de côté, cent dix pulsations du pouls par minute et quarante inspirations, au lieu de quatorze ou de dix-huit... Cette nuit, du délire... Ce soir ou demain, la pneumonie sera jugée, et, je crains, sévèrement, vu l'âge du malade... »

— « Croyez-vous qu'il me reconnaîtra encore? » demanda Landri. « Joseph a prononcé le mot de folie. »

— « Joseph ne sait pas ce que signifie ce mot... » interrompit brusquement le médecin, en haussant les épaules, d'un geste qui n'était pas loin de signifier, lui : « pas plus que vous, d'ailleurs. » — « Moi-même, » continua-t-il, « je m'exprimais par à peu près, ce qu'on ne doit jamais faire... Ce n'est pas du délire que M. Jaubourg a eu cette nuit, c'est du subdélire. Les hautes parties du cerveau étaient sous l'action des toxines, et les autres, les inconscientes, libérées et vagabondes. C'est une sorte d'empoisonnement particulier à la pneumonie et qui l'annonce quelquefois. Il est très analogue à celui de l'alcool. Il se traduit par

un rêve qui se parle et qui, pour nous, est incohérent. Probablement, si nous connaissions la vie d'un intoxiqué de cette espèce, nous découvririons que son incohérence a sa logique et sa réalité... Le plus souvent, il revit des événements antérieurs. C'est un phénomène très bien observé. Nous lui avons donné un de ces noms dont les gens du monde se moquent, je sais, je sais... Depuis Molière, nous sommes habitués à ces ironies. Nous appelons cela un état *ecmnésique*, le fond de la mémoire retourné, comme nous appelons *onirique* ce délire de rêve... Pourquoi un certain microbe produit-il cet effet, quand il s'attaque aux méninges? Ce problème nous amènerait à définir ce que c'est que l'âme, et il est probable que vous et moi, nous ne serions pas du même avis... Mais laissons tout cela, qui ne vous intéresse guère. Je voulais vous expliquer simplement que M. Jaubourg n'a jamais été fou, et qu'il a toute sa tête, ce matin... Vous pouvez le voir.. Pas très longtemps, et ne le fatiguez pas... »

Une fois de plus, dans l'accent systématiquement technique de ce sec et dur discours, Landri discerna cet instinct d'hostilité, pour lui inintelligible, qu'il avait toujours rencontré chez Pierre. Le médecin avait disserté afin de ne pas avoir à causer. Et pas un mot pour demander à Landri des nouvelles de sa propre vie, après qu'ils ne s'étaient pas vus depuis plus d'un an? Pas un mot pour M. de Claviers-Grandchamp, qui lui avait toujours montré tant de bienveillance? Pierre Chaffin avait une excuse : la mauvaise humeur où le mettait son maître, le professeur Louvet, en lui demandant de ne pas quitter la rue de Solferino. Le chef de clinique obéissait à son « grand pontife », — les étudiants donnent irrévérencieusement ce titre aux maîtres dont leur avenir dépend, — et il se soulageait, en étant peu gracieux pour quelqu'un qui lui représentait, par-dessus le reste, ce monde élégant au pres-

tige duquel son patron le sacrifiait. Il n'y a pas de petit manquement au devoir professionnel. Un médecin ne doit pas épiloguer sur sa science avec les amis d'un malade. Ce n'était rien, cette théorie sur les délires du rêve, qu'une sortie un peu pédantesque. C'en était assez pour que les paroles arrachées à Jaubourg par cette ivresse de l'infection, si la crise recommençait devant Landri, prissent, dans l'esprit du jeune homme, une tout autre signification. Hélas ! il n'avait pas besoin de cette « clef » scientifique. A lui seul, il eût déchiffré trop aisément les phrases de l'agonisant ! Elles portaient avec elles leur effrayante clarté. Tout de même, l'hypothèse d'une folie des dernières heures eût laissé place à un doute que ce diagnostic si net du savant n'allait pas permettre.

Le moribond, quand le fils de Mme de Claviers entra dans sa chambre, paraissait accablé par la forte fièvre de la nuit et plus calme. Il était couché sur un lit de milieu, lui aussi un bibelot de musée, comme tous les meubles de cette pièce, composée, des années durant, avec une minutie de collectionneur. Ce raffinement du décor rendait plus poignante la fin du vieillard, dont le masque effraya Landri, si averti fût-il. Les joues étaient brûlantes, la face injectée ; les yeux brillaient d'un éclat d'angoisse, et la dilatation précipitée, presque spasmodique, des narines disait la lutte contre l'étouffement. De son vivant, — il était déjà permis de parler ainsi, — Jaubourg avait été l'homme de société, qui ne se rend pas, le mondain de qui la politesse courageuse épargne aux autres le contact et le spectacle de sa déchéance. Cette déchéance était complète aujourd'hui, sinistrement indéniable et irréparable. Par habitude de la tenue pourtant, ce Parisien avait trouvé l'énergie d'une dernière toilette. Son visage était lavé et rasé, ses rares cheveux gris

peignés, ses mains nettoyées. Il avait passé un veston de chambre en soie souple. Soins puérils et pathétiques, qui dénonçaient son désir de ne pas laisser une image de lui par trop dégradée à son visiteur, le seul qu'il eût admis depuis cette demi-semaine. Il avait expressément défendu à Joseph de prévenir les quelques parents, d'ailleurs très éloignés, qui lui restaient. Il avait tremblé qu'ils ne devinassent une situation qu'il mettait son honneur à cacher depuis vingt-neuf années. Oui, tout l'effort de sa vie n'avait eu qu'un but : laisser sa fortune au fils qu'il avait eu de la femme d'un autre, sans que le monde ni cet autre en fussent étonnés. Le monde, — il était arrivé à le dérouter presque absolument, par quels prodiges de diplomatie? Les racontars de deux ou trois personnes de sa famille, telles que Mme Privat, n'avaient pas dépassé un tout petit cercle, et des compagnons de la perspicacité d'un Bressieu sont rares. L'amitié que Jaubourg montrait à M. de Claviers depuis son veuvage et qui, par une anomalie bien humaine, était sincère, aurait endormi les soupçons du généreux homme, s'il en avait jamais conçu. Mais ce grand cœur ne savait pas ce que c'était que de se défier ! C'était lui que Jaubourg avait institué son légataire universel par son testament, sans l'en prévenir, ni personne. Sa réflexion lui avait suggéré cette voie détournée pour assurer du moins à Landri ses trois millions. Il avait, comme on a vu, poussé le scrupule jusqu'à montrer une persistante froideur au jeune homme, qui lui non plus ne devait pas connaître la vérité. Le père adultérin avait tout calculé, tout, excepté cette agonie parmi des hallucinations de souvenirs ! En mourant, il allait détruire ce chef-d'œuvre de sa prudence, et, il faut le dire, d'une chevalerie, peut-être provoquée chez lui par une tacite rivalité avec le magnanime ami que sa passion l'avait fait trahir. Il y avait manqué, pour la première fois,

en cédant à un infini besoin de revoir, avant de partir à jamais, ce fils qui portait le nom d'un autre et qui lui était si cher. Peu d'hommes ont la force de mourir vraiment seuls. Jaubourg s'était donné le prétexte d'entretenir le jeune homme du projet de mariage avec Mlle de Charlus, auquel il attachait une extrême importance. Il n'avait pas prévu la défaillance de son énergie sous l'assaut de la maladie, et le cri animal de la nature révoltée.

— « Tu es venu, mon ami, » dit-il d'une voix hachée et brève, où il y avait déjà du râle. « Tu es venu, » répéta-t-il, « merci. » Et il serra la main, que l'autre lui tendait, d'une étreinte passionnée. Quel contraste avec la poignée de main surveillée et rétractée qu'il lui avait toujours donnée, comme à contre-cœur et du bout des doigts ! Ç'avait été, parmi les signes de son antipathie, l'un des plus pénibles au sensitif Landri : « J'ai voulu te parler... avant de mourir... Car je vais mourir... » Et comme l'autre protestait : « A quoi bon mentir?... Je sens la mort... Je n'ai pas beaucoup de force. Chaque mot me déchire... » Il montra les deux côtés de sa poitrine : « Il faut aller vite... J'ai voulu te parler, » insista-t-il ; « pour ton mariage... »

— « Avec Mlle de Charlus? » interrogea le jeune homme. Il avait remarqué que Jaubourg, comme Chaffin tout à l'heure, ne lui disait pas un mot de M. de Claviers : « Lui, non plus, ne l'aime guère... » songea-t-il, en se rappelant le dernier cri que le marquis lui avait jeté en le quittant. « C'est la maladie, » songea-t-il encore. « Moi qui avais pensé à le consulter sur le chantage de nos créanciers, dans quel état je le trouve !... » Et, tout haut : « Mon père m'a dit combien vous aviez été dévoué pour moi dans cette affaire, et je vous en remercie beaucoup ; entendez-vous? beaucoup... »

— « Claviers t'en a parlé? » reprit le mourant, et,

avec une anxiété fiévreuse : « Et tu as répondu?... »

— « Que je n'épouserai jamais qu'une femme que j'aime, et que je n'aime pas Mlle de Charlus... »

— « J'en étais sûr!... » gémit Jaubourg, qui se pencha en avant douloureusement. Une toux rauque le secouait, qu'il essaya de comprimer avec son mouchoir, sur lequel apparurent des taches comme de rouille : « N'appelle pas... » trouva-t-il la force de dire à Landri, qui tendait le bras pour presser le bouton de la sonnette électrique. Devant l'évidente épouvante de cette prière, celui-ci se souvint des recommandations du docteur. Il obéit. Le malade, que cette quinte épuisait, lui caressa la main de la paume, afin de lui marquer sa gratitude. Il s'était renversé en arrière, les yeux fermés. Il les rouvrit, pour reprendre : « Mais elle t'aime, elle!... Mais elle est charmante!... Et puis, il y a l'avenir... Je ne sais pas ce que tu trouveras quand Claviers n'y sera plus. Je n'ai jamais pu le faire causer de ses affaires d'argent. Il ne les sait pas lui-même... Ah! je tremble pour toi. J'ai fait ce que j'ai pu... Mais, ce mariage Charlus, c'était tout rétabli, tout... Ce Chaffin, dans lequel il a cette confiance aveugle, qui est-ce? Qui est-ce?... Je n'ai pas pu savoir non plus... Ah! pauvre, pauvre Landri!... »

Son exaltation grandissait. Le jeune homme n'interprétait pas encore dans le vrai sens des paroles qui, cependant, revêtaient déjà pour lui ce caractère bien étrange : ne trahissaient-elles pas une préoccupation tournée tout entière vers lui, chez un homme qu'il considérait comme étant exclusivement un ami de son père? D'un autre côté, ces mots de défiance envers Chaffin correspondaient trop au sentiment éveillé chez lui, pour qu'il ne les relevât point.

— « Vous aussi, vous trouvez Chaffin suspect?... »

— « Depuis bien longtemps, » répondit Jaubourg... « Tu me diras : « Alors, pourquoi vous faites-vous soi-

« gner par son fils?... » Louvet me l'a imposé. Je ne l'ai pas refusé. Je ne me croyais pas si atteint!... Et puis, le fils n'est pas le même homme que le père... Mais tu ne sais pas ce que c'est, que de sentir par moments que l'on s'en va, que l'on parle, que l'on a parlé... Et puis, on ne se rappelle pas ce qu'on a dit... Rien. C'est un noir devant l'esprit... Que j'ai souffert de cette impression cette nuit!... Joseph m'a juré que je n'avais rien dit. Tu peux le croire, lui. Il est sûr, très sûr... Mon Dieu! cette impression revient... Ma tête!... J'y souffre!... Ah! que j'y souffre! C'est comme si j'avais mal à ma pensée!... » Il prit son front dans ses mains et le serra. Une nouvelle quinte le courba en deux, dont il sortit en répétant : « Non. Non. Non. Non... » Puis, comme si cette dénégation, presque convulsive, lui avait rendu de la force, et saccadant davantage ses mots : « Je sais pourquoi tu ne veux pas l'épouser, elle qui est si riche, qui te sauverait, si Claviers a tout dévoré... Je sais pourquoi. Tu aimes toujours l'autre... »

— « Quelle autre?... » interrogea Landri. La grande pitié qu'il éprouvait pour le visible martyre du malade n'empêcha pas qu'il ne tressaillît à cette allusion si directe. Un souvenir pointa dans sa mémoire : Valentine le suppliant de ne pas monter chez Jaubourg malade, de ne pas le voir. Ils se connaissaient donc? Son saisissement fut tel qu'il insista presque durement : « Oui, quelle autre? De qui voulez-vous parler?... »

— « De cette Mme Olier... » dit Jaubourg. « Oh! Landri, pas ces yeux, pas cette voix-là... Je ne peux pas supporter cela... Vois. Je ne te dis rien contre elle... Je sais que l'on n'en a jamais mal parlé... Mais, à Saint-Mihiel, tu la voyais sans cesse, je sais cela... Elle est veuve. Je sais cela encore, et où elle habite... J'aurais trouvé le moyen de la connaître, s'il avait

fallu... Je sais tout ce qui te touche, vois-tu... J'ai toujours trouvé moyen de le savoir jour par jour, depuis ta naissance... Tu ne dois pas penser à l'épouser... Si elle t'aime pour toi, elle non plus ne doit pas y penser... Claviers ne consentira jamais, d'abord... Ensuite, tu dois être riche... Je veux que tu sois riche... Je le veux... Tu ne comprends pas. Tu ne dois pas comprendre... Ah! je t'ai toujours tant aimé, Landri, vois-tu, et je n'ai jamais pu te le montrer... Je ne devais pas... Je ne dois pas... Ma tête se trouble de nouveau, comme hier... Mais je ne veux pas... Je ne veux pas. Non. Non. Non. Je ne dirai rien... Joseph, allez-vous-en... Chaffin, allez-vous-en... Ils me regardent... Ils ne sauront pas... Ils ne sauront pas... Mon Landri! mon Landri!... »

— « Ni Joseph, ni Chaffin ne sont là, » fit le jeune homme. « Calmez-vous, Jaubourg. Calmez-vous. » Il l'avait fait doucement se recoucher. Ces quelques phrases du mourant venaient de l'émouvoir jusqu'au fond de l'être. De quel intérêt passionné cet homme l'avait-il donc suivi, pour s'être ainsi renseigné avec ce détail sur des incidents d'un ordre si intime? M. de Claviers ne soupçonnait même pas l'existence de Mme Olier avant leur entretien de la forêt, et Jaubourg, lui, savait tout sur elle? Il savait tout sur lui, avait-il dit, « jour par jour depuis sa naissance? » Que signifiaient ces mots énigmatiques, et prononcés, de quel accent?... Et ces autres : « Je t'ai toujours tant aimé... Je n'ai jamais pu te le montrer... *Je ne devais pas?...* » — Et, déjà troublé jusqu'à l'angoisse, Landri répétait : « Ils ne sont pas là... Je suis seul avec vous, tout seul... » et, presque avec supplication : « Devant moi, vous pouvez tout dire. Parlez, si cela doit vous calmer. Car vous devez vous calmer. Il le faut... »

— « Je n'ai rien à dire, » répondit Jaubourg, « à personne... A personne... » Il s'était repris encore une

fois. « Je suis très calme... Mais ma tête devient si confuse... Embrasse-moi, Landri... Dis-moi adieu... J'ai voulu te voir pour cela... Ah ! Une fois, que je t'embrasse une fois comme je t'aime... Ah ! mon enfant ! mon enfant !... »

Des larmes avaient jailli de ses yeux. Elles roulaient dans la sueur dont sa face était couverte. Il l'appuyait, cette face moite, sur les mains du jeune homme. Il le serrait contre lui. Il lui touchait les cheveux, les épaules, et celui-ci, épouvanté de l'horrible chose qui se révélait à lui, l'écoutait qui continuait :

— « Tu as repris ta bonne voix... T'entendre a été ma seule joie de toi... Quand tu étais un petit enfant à Grandchamp... j'allais, dans la bibliothèque, t'écouter qui jouais dans le jardin sous les fenêtres... » Il s'était mis sur son séant. Le rêve, décrit par le docteur, commençait : « — Tu ne m'aperçois pas, ni personne... Je te regarde... Tu cours, tes boucles de cheveux flottent dans le vent, les cheveux de ta mère... Elle vient vers toi, elle aussi, dans l'allée, contre les ifs. L'air a rosé ses joues. Qu'elle est belle ! Elle sait que je suis là. Elle me sourit par-dessus la tête de notre enfant... Où est-elle partie?... » Ses yeux avaient changé d'expression. Ils fixaient d'autres tableaux. « ... Qu'elle semble petite dans ce grand lit !... Elle a voulu se parer. C'est affreux. Ses perles se prennent aux plis de la peau de son cou. Elle a tant changé ! Ah ! comme elle souffre pour mourir ! Si jeune, et cet horrible mal !... Je m'en vais. Tu sais que, si je pouvais rester, je ne te quitterais pas. Geneviève, dis que tu le sais... Ils l'emportent. Je ne pleure pas. Vous pouvez me regarder, je ne la trahirai pas... Geoffroy pleure, lui. Moi, je ne pleure pas... Notre enfant me reste. Il aura tout, tout. J'ai trouvé le moyen... Vous n'empêcherez pas cela. Vous ne l'empêcherez pas... »

Une vision terrifiante avait soudain remplacé les

images parmi lesquelles Landri avait reconnu — avec quelle horreur grandissante ! — les jeux de son enfance, sa mère malade et ce détail si particulier du collier des grosses perles autour du cou décharné, l'enterrement de cette mère, et le reste ! Le malade s'était dressé sur son lit. Il regardait le jeune homme avec une stupeur dans ses prunelles, mêlant évidemment l'impression tout à fait confuse qu'il recevait de sa présence au cauchemar qui l'obsédait : « Qu'est-ce que vous dites tout bas? Que c'est mon fils? Vous n'avez pas le droit de penser cela, » gémissait-il, « vous ne savez pas... Ne le dites pas... Je ne vous permets pas de le dire... » Puis, l'illusion se faisant plus précise et redoutable, il jeta un cri et il se précipita hors de son lit. Cet appel passa la cloison. Il arriva au domestique et au docteur, qui entrèrent à la fois dans la chambre, juste à temps pour retenir le malade élancé vers la fenêtre, afin de fuir les voix qu'il entendait.

— « Laissez-nous seuls, » fit le médecin à Landri, si terrorisé de cette scène qu'il n'avait même pas porté secours à l'halluciné. « Joseph et moi nous suffirons. » Il poussa dans le cabinet de travail le jeune homme qui demeura là, un quart d'heure, une demi-heure, anéanti comme s'il subissait lui-même un cauchemar qui le paralysait de terreur. Enfin le docteur reparut. Son visage portait l'empreinte d'une préoccupation singulière :

— « Je viens de lui faire une piqûre de morphine, pour le mater... Il va somnoler, maintenant, jusqu'à la fin... Mais quelle crise !... Celle de la nuit n'en était que l'ébauche... Surtout ne tenez aucun compte de ce qu'il a pu vous dire. C'était bien de la confusion mentale absolue, de la folie... » Il insista : « de la folie. »

Il regardait son interlocuteur bien en face, — trop en face, — en prononçant cette phrase qui contredisait si totalement ses formules d'auparavant : « Il

revit des événements antérieurs... Le fond de la mémoire retournée... » Lui-même, sans doute, comprit quelle portée redoutable prenait l'antithèse de cette seconde affirmation avec la première, car il ne put s'empêcher de rougir. Quelles paroles Jaubourg avait-il donc prononcées dans son délire, plus explicites encore? Avait-il articulé, devant ces témoins, la phrase effroyable : « J'ai été l'amant de Mme de Claviers et « Landri est mon fils?... » A coup sûr, c'était l'affreuse chose que Chaffin avait comprise, à travers les divagations du malade, comme Landri lui-même, et, à cette évidence, celui-ci sentait une onde glacée lui parcourir tout le corps.

Quand un homme s'est rencontré tout d'un coup face à face avec un fait d'une importance suprêmement tragique pour lui, dont il ne peut pas sincèrement douter et dont il ne soupçonnait rien, une période de demi-hébétude succède, assez courte, durant laquelle il ne saurait dire lui-même ce qu'il éprouve. Ce n'est pas de la douleur, l'homme ne comprend pas ce qu'il vient d'apprendre. Il ne le réalise pas. Ce n'est pas non plus de l'hésitation. Plus tard, il pourra discuter, il voudra discuter plutôt contre l'évidence. Pour l'instant, le fait est entré en lui, avec son irrésistible force, comme une pointe d'acier dans une chair qu'elle transperce, et c'est, dans son être le plus intime, ce total désarroi de la nature, dont parle l'hymne liturgique : *Stupebit et natura*... La vie cependant continue autour de cet homme qui vient d'être frappé à mort et qui ne le sait pas. Elle continue même en lui, et il s'y prête avec un automatisme analogue à celui d'une suggestion. C'est ainsi que Landri descendit l'escalier de la maison de Jaubourg, qu'il remonta dans le fiacre, laissé à la porte, qu'il donna au cocher l'adresse de Me Métivier, sans presque s'en apercevoir. L'horloge

remontée avant le choc terrible fonctionnait mécaniquement. Le notaire n'était pas chez lui. Qu'importaient à présent au jeune homme ces difficultés d'argent, qui lui avaient paru si redoutables, et qu'étaient-elles en regard de l'autre horrible chose? Il déposa sa lettre et se dirigea, à pied maintenant, vers le cercle de la rue Scribe, où il avait décidé de déjeuner. Un bureau de télégraphe, devant lequel il passait, lui rappela sa promesse d'une dépêche à M. de Claviers. Il y entra. Là, comme il s'accoudait sur la tablette de bois noirci, devant la formule toute préparée, et plongeait la plume dans l'encre, cette espèce de somnambulisme cessa d'un coup. La conscience lui revint, aiguë et déchirante. Cette heure atroce qu'il venait de vivre était bien vraie. Jaubourg mourait vraiment. Il lui avait vraiment dit ces mots qui remplissaient encore ses oreilles et qui avaient implanté dans son esprit la plus cruelle des idées, la plus inarrachable. Une évocation soudaine lui montrait M. de Claviers entrant dans cette même chambre, le mourant en proie au même délire, prononçant les mêmes paroles :

— « Cela ne sera pas!... » dit-il, et il froissa le papier, sur lequel il n'avait pas même commencé de tracer l'adresse, par un geste d'effroi paroxystique. Fébrilement, il écrivit sur une autre feuille : « *Marquis de Claviers-Grandchamp. Château de Grandchamp. Oise. — Ne vous inquiétez pas. Amélioration notable.* » Et il signa. Il donna cette dépêche menteuse au guichet. Il était à deux pas du cercle. La vue d'un des membres qui passait la porte et qui, heureusement, ne l'aperçut pas, le fit s'arrêter net et aussitôt marcher, courir presque, dans une direction opposée. Ce membre du cercle connaissait Charles Jaubourg, comme tous les autres. Il lui en demanderait des nouvelles. L'amitié qui unissait le malade à M. de Claviers était légendaire. L'amitié?... Landri venait soudain de se dire : — « Ils

savent, tous. Ces hontes-là, le monde les connaît, il les colporte, il en rit. Les intéressés seuls ne savent pas... Tout le cercle sait... Tout Paris sait... Il n'y avait que deux personnes qui ne savaient pas... » Il alla ainsi droit devant lui, — pendant combien de temps, il n'aurait su le dire, — fuyant ces témoins du déshonneur familial, se fuyant lui-même. Machinalement, à une minute, il entra dans un restaurant, pour se faire servir à déjeuner. A peine commençait-il de manger, qu'il se leva. Une autre image surgissait en lui, celle de Valentine Olier... Elle aussi savait. Voilà ce que signifiait le cri jailli de ses lèvres, cette imploration de ne pas voir le malade : « M. Jaubourg est mourant? J'espère qu'il ne vous recevra pas... » Elle savait !... D'un élan aussi animalement instinctif que la crispation de ses doigts, sur le papier blanc du télégramme, tout à l'heure, Landri sortit du restaurant. Il héla un autre fiacre pour voler chez elle. Il avait, dans sa fugue irraisonnée, marché sans y prendre garde, de rue en rue, jusqu'à ce lacis qui entoure le ministère de l'Intérieur. Il était tout près de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, où se trouve l'hôtel de Claviers-Grandchamp. Là était morte sa mère. Là il avait vécu avec... De quel nom appeler maintenant celui qu'il aimait toujours comme un fils aime son père, et qui ne lui était rien, rien qu'un grand honnête homme outragé du plus terrible des outrages, par ceux de la chair desquels sa chair à lui, Landri, était issue? De revoir cette maison fit horreur au malheureux. Il avait crié au cocher l'adresse de Mme Olier. Comme cet homme se préparait à tourner par la rue des Saussaies, Landri frappa dans la vitre, à se déchirer la main. Il lui donna l'ordre de prendre par la rue de Suresnes, le boulevard Malesherbes et la rue Royale. Même la face de tout le quartier où il avait passé son enfance lui était, physiquement, intolérable. Il fermait les yeux pour n'en

rien reconnaître. Mais quelle impression pouvait-il recevoir, dans cette crise, qui ne lui fît pas mal à en crier?... Et maintenant, il allait chez Valentine... Lui dire quoi?... Lui demander quoi?... La voiture avait traversé la place de la Concorde, descendu la rue de Bourgogne, la rue Barbet-de-Jouy, elle roulait sur le pavé de la rue de Monsieur qu'il en était encore à se répéter cette interrogation, sans y trouver de réponse. Avoir conçu cet affreux soupçon, cette certitude, hélas! sur Mme de Claviers, et sa propre naissance, c'était déjà une telle souillure! Énoncer cette idée, même à Valentine, surtout à Valentine, c'était un crime. La tendresse d'un fils pour sa mère emporte un caractère si sacré, toutes les énergies aimantes de notre être conspirent si puissamment à faire d'elle une créature à part des autres, plus pure, plus irréprochable, plus vénérable! Landri allait-il passer outre à ce respect, qu'il était le seul à ne jamais pouvoir perdre vis-à-vis de Mme de Claviers, quoi qu'elle eût fait? Allait-il répéter, volontairement, consciemment, les formidables paroles, arrachées à un moribond par l'approche de l'agonie, et dont il était lui-même, depuis qu'il les avait écoutées, comme assommé, comme tué? Et pourtant, il fallait qu'il sût si Valentine savait et ce qu'elle savait. L'ébranlement nerveux avait été trop fort. Tout pouvoir d'inhibition était momentanément suspendu en lui. Sa pensée devait devenir acte, dès l'instant qu'elle se rapportait à cette révélation foudroyante qu'il avait dû subir. C'est ainsi qu'il lui fut impossible de ne pas traverser la cour, de ne pas sonner à la porte de Mme Olier, de ne pas demander si elle voulait le recevoir. Il n'avait même pas réfléchi qu'il était midi et demi à peine, que leur rendez-vous était pour deux heures, et que le fait seul d'arriver à l'improviste annonçait un événement extraordinaire. Se rappelait-il seulement le motif pour lequel la jeune

femme et lui s'étaient donné ce rendez-vous et la passionnée, le douloureuse conversation d'hier sur leur mariage? C'est le caractère spécial à ces états d'incontrôlable excitabilité où nous jette une secousse morale trop brusque et trop violente ; notre équilibre mental est pour un temps renversé. Nos sentiments les plus chers sont comme arrêtés, arrêtée notre faculté de prévoyance. Il semble que nous assistions au déclanchement intérieur d'impressions toutes-puissantes qui nous conduisent où elles veulent. Le bruit du timbre n'eut pas plus tôt retenti que Landri aurait de nouveau voulu fuir comme tout à l'heure. Il resta.

— « Ou plus tard, ou maintenant, » se dit-il, « je dois toujours la voir... J'aime mieux maintenant, et apprendre toute l'étendue de cette honte. »

Valentine, quand le domestique vint lui annoncer que M. le comte de Claviers-Grandchamp désirait lui parler, et tout de suite, était à table. Elle achevait de déjeuner avec son petit garçon. Depuis vingt-quatre heures que le jeune homme l'avait quittée sur cette promesse d'une réponse définitive à sa demande en mariage, elle n'avait pas cessé d'être en proie aux derniers sursauts de la lutte engagée, depuis trois ans, entre son amour et son devoir d'abord, sa raison ensuite. Ce cri sur lequel s'était achevé leur entretien, cet « à présent je suis toute à lui », avait été suivi d'une suprême résistance. Les si graves objections formulées la veille s'étaient représentées avec une force que les confidences de Landri sur les secrètes difficultés de ses relations avec son père n'avaient pas diminuée, — bien au contraire. Une chose avait diminué : son autorité, à elle, sur son ami. En acceptant de revenir sur un premier refus, elle avait trop prouvé sa faiblesse devant la passion du jeune homme. Elle sentait cela, et elle s'effrayait de constater combien lui était douce

cette sensation de plier sous cette force. Irrésistible ivresse intérieure de la femme qui commence à se donner! Se donner, — mot si simple, si profond, qui résume en lui tout le miracle de l'amour, parce qu'il est l'amour même! N'être plus soi, se transformer dans les idées, dans les désirs d'un autre, devenir celle qu'il veut, contre l'intérêt, contre la prudence, contre l'honneur quelquefois, — pour qu'il soit heureux! Et celui que Valentine aimait ne voulait rien d'elle qu'elle n'eût le droit de lui accorder sans remords :

— « Que vais-je lui répondre?... » s'était-elle demandé à vingt reprises, sans arriver jamais à une résolution dont elle fût intimement, radicalement sûre vis-à-vis d'elle-même. « Comment lui persuader d'attendre encore? D'attendre, et pourquoi?... En supposant que je lui impose ce nouveau délai et qu'il l'accepte, quelles seront nos relations? Si je ne lui dis pas oui, et aussitôt, après l'explication que nous venons d'avoir, il faut que je le consigne à ma porte. Le recevoir, dans ces conditions-là, ce serait une coquetterie, la pire de toutes. Une femme qui s'est laissé dire par un homme qu'il l'aime ne doit plus le voir ou lui appartenir... Ne plus le voir? Je ne saurais plus ce qu'il pense, ce qu'il sent?... J'en souffrirais trop... Lui dire oui, si le malheur veut qu'il soit mêlé à l'un de ces affreux crochetages d'églises, c'est creuser davantage l'abîme entre lui et son père... Si du moins je pouvais mettre à mon consentement cette condition qu'il démissionnât plutôt que d'obéir à une réquisition de ce genre?... Non. Ce serait mal. Il a sa conscience sur laquelle je n'ai pas le droit de peser au nom de son amour!... Ah! que je voudrais être sûre que je ne me décide que pour son bien, et non simplement parce que je l'aime, et pour mon bonheur!... »

Un petit incident avait accru encore son trouble : une longue lettre, arrivée de Saint-Mihiel même, et

écrite par une des amies qu'elle avait conservées là-bas, la femme d'un des camarades du défunt capitaine Olier. Il n'y était question que de l'inquiétude provoquée, chez tous les officiers, par l'imminence des deux inventaires, — celui de Hugueville et celui de Montmartin. La correspondante de la jeune veuve racontait longuement une conversation qu'elle avait eue avec son mari, et comment elle avait insisté pour qu'il démissionnât plutôt que d'obtempérer à certains ordres :

— « Elle est sa femme, » s'était dit Valentine. « Une femme a le droit de s'associer aux résolutions très importantes de la vie de son mari. Aurait-elle le droit de le quitter, s'il se décidait contre ses conseils?... C'est cette pression-là que j'essaierais d'exercer si j'exigeais de Landri un engagement, comme prix de ma main... Je ne le ferai pas !... »

Telles étaient les pensées qu'elle agitait dans son esprit au moment où le coup de sonnette retentit : « M. le comte de Claviers-Grandchamp?... » ne put-elle s'empêcher de demander au domestique qui lui transmettait la requête du jeune homme ; et elle se fit répéter le nom, tant sa surprise était vive. Que signifiait cette arrivée, à midi et demi au lieu de deux heures?... Que Landri avait parlé à son père évidemment. Pour qu'il eût devancé ainsi leur rendez-vous, il fallait qu'il eût une heureuse nouvelle à lui annoncer. M. de Claviers consentirait-il à leur union?... Il était fou de l'espérer, et pourtant le cœur de Valentine battait de cette espérance, quand elle passa dans le petit salon, où le jeune homme l'attendait. Il n'avait pas prononcé une parole, et déjà elle savait qu'elle s'était trompée. Et lui, la porte s'était à peine ouverte, et déjà il avait compris qu'il était venu poser à cette femme une question impossible à seulement formuler. De même que, tout à l'heure, l'humble nécessité, toute

matérielle, de libeller un télégramme, l'avait réveillé de sa stupeur, maintenant la nécessité d'articuler en une phrase précise l'atroce pensée, le réveillait de sa crise de frénésie. Il vit cela aussi clairement qu'il voyait venir Valentine : chercher à connaître l'étendue de la honte, comme il avait dit, c'était s'en rendre le complice, c'était l'aggraver. Quoi qu'eût pu savoir Mme Olier, elle ne le savait que par ouï-dire, et avec des doutes. L'interroger transformerait ces doutes en une certitude. Du coup, Landri avait repris en main toutes ses énergies d'avant la révélation. La seule présence de quelqu'un à qui parler avait fait sentir au fils supplicié, avec une évidence foudroyante, cette obligation sacrée : se taire, cacher son martyre. De tels efforts sur soi-même et de cette instantanéité ne s'accomplissent pas sans une contraction de tout l'être qui se devine à la tension du masque immobile, à la brisure du regard, à la voix blanche, — admirable expression du peuple. — Quel contraste avec ce front exalté, cette bouche passionnée d'hier, ces yeux brûlants, cette voix chaude ! Que s'était-il passé? Encore toute pleine des préoccupations ravivées par la lettre de son amie, Valentine pensa aussitôt à cette redoutable histoire d'inventaires.

— « Vous êtes venu à midi au lieu de deux heures, Landri... » dit-elle en parlant tout haut sa pensée. « Je comprends. Vous devez rentrer à Saint-Mihiel par le prochain train... Vous avez reçu un télégramme du colonel?... »

— « Non, » répondit-il, étonné. Il était si loin de ces difficultés de métier en ce moment qu'il ne comprit même pas l'allusion.

— « Alors, si ce ne sont pas les inventaires... » Elle n'acheva pas sa phrase. La question qu'elle avait eue au bord des lèvres ne les passa point. Son génie de femme aimante lui faisait deviner qu'elle ne devait

même pas la poser. Pour se donner une contenance et ne pas avoir l'air de s'interrompre, elle dit : « C'est que j'en ai été si tourmentée de nouveau, ce matin, à cause de vous... J'ai reçu à ce sujet une lettre de Julie Despois, la femme de votre capitaine... Je l'ai même mise à part pour vous la montrer... Tenez... »

Elle avait avisé sur une table à écrire la lettre préparée, en effet, à cette intention. Elle la tendit à Landri qui commença de la lire, ou de faire semblant. Valentine se rendait compte que ses yeux suivaient le détail des lignes sans que le sens lui arrivât. Landri ne voyait réellement pas les mots. Quand il eut achevé la quatrième page, il replia la lettre, et la rendit à Mme Olier, qui la refusa :

— « Gardez-la. Je veux que vous la gardiez... Relisez-là, quand vous serez à Saint-Mihiel. Elle dit si bien ce que je vous dirais si mal... »

Le sens de ces mots ne parut pas arriver non plus au jeune homme. Il obéit pourtant, et d'un geste machinal il glissa l'enveloppe dans la poche de son vêtement. Ils restèrent quelques secondes sans se parler. Cette espèce d'absence dans la présence épouvantait Valentine maintenant. Un événement était survenu, qui devait être bien tragique pour avoir atteint cet homme à cette profondeur. A cet événement elle était étrangère, elle le sentait, elle le voyait. Il ne s'agissait pas de leur mariage, ni de ce que M. de Claviers avait pu répondre. Il ne la regardait pas plus que tout à l'heure il n'avait regardé la lettre. Un événement?... Et survenu depuis la veille?... Depuis l'instant où Landri avait quitté ce petit salon?... Où était-il allé?... A Grandchamp... Mais il avait passé rue de Solferino. Mme Olier frémit au souvenir de la soudaine appréhension qui l'avait saisie quand Landri lui avait annoncé ce détour. Si, malgré la promesse qu'elle avait exigée de lui, il avait été obligé de monter? S'il avait

vu ce Jaubourg, cet homme dont le nom avait été associé par la médisance à celui de Mme de Claviers? Si... Et, bouleversée de ce qu'elle entrevoyait, elle demanda :

— « Vous êtes bien arrivé, hier, à Grandchamp?... »

— « Mais très bien, » répondit-il, « en moins de deux heures... »

— « Votre père n'a pas été fâché?... Ce petit arrêt que vous avez été obligé de faire ne vous a pas mis en retard?... »

— « Non, » dit-il, « j'étais là pour l'hallali. »

Pour prononcer ce « non », la voix s'était durcie un peu. Ses paupières avaient battu sur ses yeux où elle lut la détresse. Il attendait, en se raidissant pour ne pas crier, une allusion qu'elle ne fit pas. Un grand chirurgien qui sonde une plaie n'a pas plus d'art à retenir l'outil d'acier, au moment où il ferait crier le patient, qu'une femme tendre à suspendre une douloureuse inquisition, avant qu'elle n'ait touché la place meurtrie. Mais Valentine avait-elle besoin de l'interroger à présent pour être sûre que là était la blessure? Mme Privat avait eu raison, Jaubourg avait aimé Mme de Claviers. Ce qu'elle, Valentine, avait redouté était donc arrivé. Des mots avaient échappé au mourant qui avaient éveillé dans le fils des doutes sur l'honneur de sa mère. Et elle écoutait, étouffée d'émotion, Landri continuer. Il voulait parler, lui, ne pas rester sur ce silence, ne se retirer qu'après avoir expliqué l'étrangeté de sa visite. Il ne pouvait pas. Il ne trouvait que des phrases dont l'insignifiance voulue soulignait encore l'inexactitude :

— « J'ai été chargé de beaucoup de commissions au château, » disait-il, « qui vont me prendre tout mon après-midi... On a disposé de moi sans me consulter, et, comme je voulais vous avoir revue, je suis venu plus tôt... »

— « Vous ne seriez pas venu, » répondit-elle, « et vous ne m'auriez pas avertie que j'aurais été bien sûre qu'il n'y avait pas de votre faute. Vous savez bien que j'ai dans votre affection une foi si complète, et que jamais, jamais je ne vous en voudrai de rien... » Puis, émue d'une pitié infinie pour ce cœur trop cruellement frappé, si vraiment un ami de son père, dans le délire de l'agonie, lui avait pour toujours flétri l'image de sa mère, elle ajouta : « Hier, Landri, je me reproche de ne pas vous avoir dit assez combien vous m'étiez cher. Je ne vous l'ai pas assez montré... Car vous m'êtes cher, très cher... » répéta-t-elle. C'était comme si avec des mots elle eût voulu apprivoiser cette peine qu'elle devinait farouche, toute repliée sur elle-même, la caresser, la bercer. « Dites-vous cela quelquefois, quand je ne suis pas là, quoi qu'il arrive... » Et, comme elle voyait cette physionomie, si sombre tout à l'heure, se détendre, ces prunelles si voilées la regarder de nouveau, la voir, l'excès de sa tendresse lui arracha l'aveu qu'elle s'était toujours refusée à prononcer : « C'est que, voyez-vous, Landri... moi aussi, je vous aime... »

— « Vous m'aimez !... » dit le jeune homme. Elle venait, par cet instinct de l'amour dont la double vue tient du prodige, de prononcer la seule parole qui pût insinuer un baume dans sa blessure, mais en lui en faisant mieux sentir toute l'étendue. Cet aveu qu'il avait si ardemment désiré, mendié, il souffrait trop pour en jouir. Cet amour qu'elle lui montrait enfin ouvertement, et qui, deux heures plus tôt, l'eût enivré d'une telle extase de bonheur, il ne pouvait plus s'y précipiter, s'y absorber, s'y engloutir, lui et l'épouvantable chose. Cette chose était là, dans sa pensée, torturante même à cet instant, inoubliable même dans le rayonnement de cette belle âme, enfin à lui ! Un attendrissement l'envahissait, si désespéré à la fois et si passionné qu'il en eut peur. Il trembla que la hideuse

confidence ne jaillît de son cœur trop ému. Mais avait-il besoin de la faire maintenant? N'avait-elle pas tout deviné? Et cela aussi le touchait comme une preuve d'amour plus évidente que les mots les plus passionnés, en achevant de l'accabler. Il balbutia : — « Merci... Mais, en ce moment... Ah ! ne me parlez plus... Laissez-moi... » Et, lui faisant signe que la voix lui manquait, il prit son visage dans ses mains. Il passa ainsi dix minutes, ne sanglotant pas, ne pleurant pas, ne soupirant pas, et sans que Valentine essayât ni de l'interroger, ni de le consoler. Le seul adoucissement que ce cœur si malade pût recevoir sans en saigner, c'était de sentir qu'elle existait, qu'elle était auprès de lui, toute à lui. Elle le regardait, retenant même son souffle pour lui épargner toute impression. Il y avait, dans l'immobilité muette et convulsée de cet homme qui subissait le passage de la plus violente tempête intérieure et qui n'en montrait rien que ce geste de muette agonie, un sauvage sursaut d'énergie dont elle l'estimait, dont elle l'admirait. Jamais, depuis ces trois années, ils n'avaient été aussi près l'un de l'autre par le cœur que dans ce silence qu'il rompit enfin en relevant la tête. Il était très pâle. Mais l'accès était dompté. Il se leva. Il prit la main de Mme Olier, et, d'une voix profonde, il lui dit :

— « Oui. Vous m'aimez. Vous venez de me le prouver plus que vous ne le ferez jamais... Je le crois. Je le sens, et je viens de sentir aussi que je vous aime, ah ! plus encore que je ne le savais... Je vais vous quitter... Il le faut... Pas avant de vous avoir redemandé ce que je vous ai demandé hier... Valentine, voulez-vous être ma femme?... »

— « Oui, » lui répondit-elle du même accent. Une inexprimable émotion passa dans les yeux de Landri qui l'attira contre lui. Chaste et brûlant baiser de fiançailles où ses lèvres se mouillèrent aux larmes qu'elle

versait, maintenant, sur sa misère à lui, qui ne pleurait pas ! Et comme ces larmes de femme le troublaient de nouveau jusque dans son fond le plus intime, il s'arracha de cette étreinte en disant :

— « Ne m'ôtez pas mon courage. J'en ai bien besoin... »

C'est sur ce mot qu'ils se séparèrent. Elle ne fit pas un geste, elle ne dit pas une parole pour le retenir. Elle sentait qu'il était à elle comme elle était à lui, profondément, absolument, et qu'elle ne pouvait plus rien pour lui, que le laisser partir, jusqu'à ce qu'il eût usé seul cette douleur dont elle le plaignait tant. Que sa pitié eût été plus grande si elle avait su toute la vérité ! Elle croyait qu'au chevet du lit de Jaubourg mourant le jeune homme avait surpris des mots dénonciateurs, peut-être trouvé des lettres qui l'avaient fait douter de sa mère. Les évidences étaient plus atroces, qu'il allait avoir à supporter, et parmi lesquelles il lui faudrait trouver la voie de l'honneur.

V

SOUS L'UNIFORME

— « Elle me reste... » se disait Landri, en s'en allant de la rue de Monsieur. Il marchait de nouveau droit devant lui, de ce pas automatique et hâtif qui révèle, dans certaines maladies, le trouble commençant des centres nerveux. Mais un choc moral de l'intensité de celui qu'il venait de recevoir n'agit-il pas sur l'organisme à la façon d'un véritable ictus? N'en meurt-on pas souvent? N'en sort-on pas dément et paralysé? La raison du jeune homme avait bien failli sombrer

pendant la terrible crise nerveuse dont il avait été saisi auprès de Valentine, et qui avait abouti à cette nouvelle supplication qu'elle s'engageât à lui pour toujours. « Elle me reste, » se répétait-il, « et elle seule... » C'était l'impression affreuse contre laquelle il s'était débattu durant ces dix minutes de muette agonie : le subit, le monstrueux écroulement de tout autour de lui. Sa mère? Le pieux souvenir qu'il lui gardait, souillé à jamais!... Son père? Il n'avait plus de père, du moment qu'il ne pouvait plus donner ce nom au seul homme qu'il aimât d'une affection filiale, à ce généreux, à ce magnanime marquis de Claviers. L'autre, il n'avait eu pour lui, depuis son enfance, que des sentiments d'une antipathie que la sinistre révélation avait soudain transformée en une horreur mêlée de remords et de pitié... Son nom? Il n'avait plus de nom. Celui qu'il portait n'était pas son nom. Il était un mensonge vivant... Sa demeure? Il n'avait plus de demeure. Dans l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, comme à Grandchamp, il était l'intrus, l'usurpateur. Il n'avait pas le droit d'être là. Quelques mots prononcés par un agonisant avaient suffi pour que son existence antérieure ne fût plus que décombres. De ces mots, il ne doutait pas. Ils lui étaient arrivés dans cette tragique vérité de la mort, contre laquelle rien ne prévaut. Mais si pourtant ce n'avait été là qu'un éclat subit d'une folie causée par la fièvre de la maladie? Non. Jaubourg était-il fou, quand, la veille, il lui avait envoyé ce messager, là-bas, pour l'embrasser avant de mourir? Était-il fou, quand il suivait Landri enfant, puis jeune homme, de cette surveillance passionnément vigilante, en s'en cachant? Il n'était pas fou davantage quand il l'avait serré contre lui de cette étreinte où frémissait toute l'ardeur douloureuse de sa paternité. Il n'était pas fou dans ces visions du passé, dans ce « rêve parlé », comme avait dit le mé-

decin, qui se raccordait à leur vie entière avec une effrayante exactitude. Ces idées avaient jailli à la fois dans la pensée surexcitée du jeune homme, durant ces très courts instants, aussi précises, aussi distinctes que les souvenirs dans l'esprit de celui qui se noie. Il avait tout perdu, tout, excepté la douce et pure femme qui était là, l'aimant, le devinant, le plaignant et ne le lui disant pas, — pour l'épargner ! L'élan irraisonné par lequel, du fond de cette absolue détresse, il avait redemandé à cette unique amie de lier leurs destinées, avait été pareil aussi, pour continuer une trop exacte comparaison, au geste instinctif de ce noyé qu'emporte le tourbillon, et qui saisit d'une main désespérée le bras tendu par-dessus le bord du bateau de secours. Que Landri eût voulu passer ce long après-midi avec elle, à ses pieds, la tête sur ses genoux, à sentir descendre sur lui la seule charité qu'acceptent les désespérés, la tendresse dans le silence ! Il avait trop craint de parler lui-même, s'il restait, et il était parti, pour retrouver, aussitôt seul, le va-et-vient douloureux de ses imaginations, qui le roulaient de nouveau dans leur grande houle. Une par une, les phrases du mourant se reprononçaient mentalement en lui, depuis le : « Tu es venu... » si tristement tendre de son accueil, jusqu'aux cris de la fin, à cet impérieux : « Vous dites que c'est mon fils?... » suprême aveu d'agonie, mêlé à une suprême protestation qui en corroborait encore la véracité. C'était la preuve de l'acharnement que cet homme avait mis à défendre ce secret, tant que ses forces le lui avaient permis.

— « Le fils de Jaubourg !... » reprenait Landri maintenant. « Je suis le fils de Jaubourg !... » Cette brutale révélation sur sa naissance commençait à se traduire pour lui dans sa réalité concrète. L'atmosphère sociale où il avait vécu, près de trente ans, donnait à cette vision un caractère très particulier. Il

avait tant entendu les gens de son monde, depuis les meilleurs, comme un marquis de Claviers, jusqu'aux médiocres et aux pires, un Charlus, un Bressieu, parler de « race », et c'était dans sa race qu'il se sentait soudain atteint. Ce sang qui coulait dans ses veines — et il regardait ses mains avec tremblement — était le sang de Jaubourg. Cette énergie vitale qui lui permettait de bouger, de respirer, comme il faisait à cette minute, émanait de Jaubourg. Sa chair sortait de cet homme. En pensée, il le revoyait, non plus lamentable et déjeté, sur son lit fiévreux de pneumonique, mais jeune, mais beau, tel que ses souvenirs d'enfance le lui représentaient, — à cheval, et suivant une de leurs chasses, — en costume du matin, et se promenant dans une allée de leur parc à Grandchamp, — en frac de soirée, et s'asseyant à leur table. Ces images faisaient exister cet homme devant lui, animalement. La parenté de leurs deux physiologies en devenait comme perceptible, comme palpable, et cela lui donnait une sensation de lui-même, dégoûtée, révoltée, — presque une haine de son propre corps ! Les ressemblances intimes et cachées qu'il découvrait tout d'un coup entre lui et l'amant de sa mère — il s'épouvantait d'oser penser ces mots — le confondaient. Comment ne s'en était-il pas aperçu? Comment tous autour de lui, et le marquis le premier, n'avaient-ils pas remarqué cette identité de tempéraments, le saisissant contraste du rejeton du bourgeois parisien, distingué mais chétivement, avec la féodale lignée des Claviers? Landri était mince comme Jaubourg, élégant comme lui, mais d'une élégance menue et bien près d'être étriquée, comparée à la prestance de ces seigneurs d'une si opulente robustesse. Ils avaient tous de belles prunelles claires et bleues. Il avait, lui, celles de Jaubourg, brunes et sombres. A la distance de tant d'années, il entendait sa mère dire : « Landri a mes yeux. » Pour-

quoi? Pour empêcher que l'on ne reconnût les yeux de l'autre. Mais il les avait, ces yeux, comme il en avait les cheveux châtains, la moustache moins foncée, presque fauve. De sa mère, il tenait d'autres traits : le nez droit, la bouche fière, le menton frappé d'une fossette. Ces analogies avaient permis à Mme de Claviers d'affirmer que son fils était tout son portrait, — pour qui n'était pas averti. Landri l'était à présent, et il frissonnait à l'idée que les familiers de Grandchamp avaient certainement discerné en lui les hérédités certaines. Il en était humilié dans le point le plus intime de sa personne. Il s'était piqué, toute sa jeunesse, de n'être pas le prisonnier de sa caste. Il avait traité, sinon de préjugés, du moins d'illusions, les intransigeances du chef de la maison de Claviers sur la noblesse, et à constater l'alliage de son origine, cet atavisme mêlé en lui à l'atavisme maternel, si purement aristocratique, il éprouvait un étrange sentiment de déchéance. Cette impression était bien illogique. N'avait-il pas voulu, ne voulait-il pas épouser une femme moins aristocratique encore qu'un Charles Jaubourg? Mais la logique gouverne-t-elle les réactions spontanées de notre orgueil? Cet inexprimable sentiment d'une dégradation foncière s'exaltait d'un autre, plus profond, plus généreux : la tendresse et l'admiration qu'il avait toujours nourries pour M. de Claviers lui rendaient presque insoutenable de songer qu'entre lui et cet homme si aimant, si loyal, si supérieur, le lien sacré de la descendance venait de se rompre. Tout en luttant contre le despotisme de ce père, il avait eu tant de fierté que ce fût son père, et ce n'était pas son père. Quelle douleur ! C'était comme si, un arrachement subit ayant mis à nu la racine même de son être, il eût saigné par toutes les fibres qui attachent l'âme au corps. Et il marchait, marchait indéfiniment, oubliant le temps, ne sachant plus les endroits, jusqu'à ce qu'à la fin de

cet après-midi, il se retrouvât très loin, à l'extrémité du quartier de Ménilmontant, bien au delà du cimetière du Père-Lachaise. L'ombre du soir approchant l'avertit enfin que le jour passait. Il regarda sur une plaque. Il vit qu'il était au coin du boulevard Mortier et de la rue Saint-Fargeau. Il consulta sa montre. Elle marquait bien près de cinq heures. Le train qu'il devait prendre partait à cinq heures et quart. Son domestique l'attendait à la gare de l'Est. Il avait tout juste le temps, avec une voiture, de la gagner... A quel obscur et déconcertant mouvement de son cœur obéit-il, en laissant cette gare à sa droite et se dirigeant vers la Seine, puis, à nouveau, de là, vers la rue de Solferino? C'est qu'à travers le tumulte de ses émotions désordonnées, une image avait sans cesse assiégé son esprit, celle du mourant dont il croyait sentir encore les paumes en sueur errer sur son visage, dont il entendait, à travers l'espace, le souffle court, la toux déchirante, la voix hachée. Cet homme venait de lui faire bien du mal, mais quelle place il avait soudain prise parmi ses obsessions! Cette paternité criminelle, si durement révélée, le bouleversait sans l'attendrir. Ce n'en était pas moins une paternité. La chair s'émouvait en lui, au souvenir de ces caresses d'adieu. Un regret le poignait, de s'en aller de cette ville où agonisait ce malheureux, sans s'être enquis de ses dernières heures, sans avoir essayé de le revoir peut-être... Déjà il avait franchi le pont Royal, il longeait le trottoir du quai d'Orsay, il tournait dans la funeste rue. Cette fois, des ouvriers s'occupaient à enlever devant la maison la paille, désormais inutile, et qui n'étoufferait plus pour personne les roulements trop bruyants des voitures. Le cœur de Landri se serra, pour battre à coups précipités, lorsque, entré dans la loge, afin d'avoir des détails, le concierge lui répondit, de cet air compassé d'un homme du peuple qui annonce de

mauvaises nouvelles et participe à leur importance :

— « M. Jaubourg est mort vers une heure, presque ausitôt après que M. le comte était parti... Il paraît qu'il n'a pas souffert. Il ne se connaissait plus du tout. Sa tête était partie. Si c'est possible, un monsieur si intelligent !... Si M. le comte veut monter, il trouvera M. le marquis de Claviers qui est là-haut. »

— « Mon père?... » dit le jeune homme. On ne désapprend pas, en quelques instants, une habitude prise à l'éveil des premières affections. Il s'entendit jeter ce cri, et il en frémit, tandis que l'autre continuait :

— « M. le marquis est arrivé, il y a une demi-heure. Il ne savait rien. C'est moi qui lui ai annoncé le malheur... Il en a été comme foudroyé. Il ne pouvait pas le croire... « Si j'étais venu ce matin, » qu'il disait, « je l'aurais vu. Je lui aurais dit adieu... » Oh ! il a bien du chagrin. Ça lui fera du bien de voir M. le comte... »

Ce bavardage de pleureur officiel aurait pu continuer longtemps. Landri ne l'écoutait pas. Il regardait l'entrée du monumental escalier sous la voûte, et ces larges marches de pierre, dont il n'éviterait pas plus la montée qu'un condamné celle de l'échafaud. Cet homme qui venait de lui annoncer la mort de Jaubourg les connaissait trop, M. de Claviers et lui. La demi-familiarité de son discours l'attestait. Ne pas se rendre auprès du marquis aussitôt, dans ces circonstances et sous le regard observateur de ce témoin en livrée, c'était une lâcheté. Il en eût commis une moindre en épanchant tout à l'heure sa peine auprès de Valentine ! D'autre part, revoir M. de Claviers à cet instant et dans cet endroit, en aurait-il la force, surtout si quelque soupçon avait traversé cette confiance, bien longtemps abusée? C'était une hypothèse très invraisemblable, mais Landri ne venait-il pas d'être éclairé par une révélation foudroyante, et absolument inattendue? Que signifiait cette présence subite, ici, du châtelain de

Grandchamp, après l'envoi du télégramme qui annonçait une amélioration dans l'état du malade? Le jeune homme se posait cette question, dernière anxiété pardessus les autres, en gravissant quand même ces degrés. Qu'il les aurait voulus plus nombreux !... Il était sur le palier. Il sonnait. Il traversait l'antichambre, la bibliothèque. Il entrait dans cette chambre à coucher, où quelques heures plus tôt se jouait la terrible scène. Sur le lit où il avait laissé Jaubourg tordu de souffrance et proférant les inoubliables paroles, une forme gisait, immobile, et préparée pour le cercueil. Le mort, habillé de son costume de soirée, cravaté de blanc, en chaussettes de soie et en petits souliers découverts, avait repris ce masque conventionnel que les spasmes de l'agonie lui avaient arraché dans ses derniers moments, — et devant qui ! — L'épigramme de Mlle de Charlus était justifiée par la présence du crucifix entre ces mains qui ne s'étaient jointes, même alors, pour aucune prière, aucun repentir. La tête fine et douloureuse, avec ses yeux fermés et sa bouche close, son front jaune et ses joues d'une pâleur de cire, comme détendues de leurs rides, ne racontait plus rien du mystère caché tant d'années. L'impassible visage de Joseph, le maître d'hôtel, qui circulait sur la pointe du pied dans la pièce, ne racontait rien non plus des secrets qu'il avait pu surprendre. Il s'occupait à surveiller les rangements de cette chambre de malade, destinée à devenir le salon des dernières visites rendues par ses « belles relations » à Jaubourg-Saint-Germain, avant la mise en bière. Pierre Chaffin, dont le regard eût été si pénible à Landri, n'était plus là. Le fils aurait pu croire qu'il avait rêvé lui aussi, qu'une hallucination avait trompé sa vue et son ouïe, qu'il n'avait jamais vu ce qu'il avait vu, jamais entendu ce qu'il avait entendu, n'eût été son tremblement à regarder une autre forme humaine, agenouillée au chevet du lit, et vivante.

C'était le marquis de Claviers, vraiment touchant de chagrin sincère et de foi simple. Il priait, de toute la force de son vieux cœur chrétien, pour son ami, — pour celui qu'il croyait son ami. Son absorption était telle qu'il resta plusieurs minutes sans s'apercevoir de la présence de son fils, — de celui qu'il croyait son fils. Et celui-ci, l'un des deux bénéficiaires de cette généreuse illusion, se tenait paralysé d'une gêne voisine du remords, comme s'il se fût rendu le complice de l'insulte infligée secrètement à cet homme si fier, en la lui taisant. Enfin le marquis releva la tête. Il montra sa face imposante, où les larmes avaient laissé leur trace. Il se redressa, debout, de toute sa haute taille, et enveloppa d'un dernier regard le mort sur lequel sa main esquissa un geste de croix. — Quel geste, de lui à cet autre ! — Quand ses doigts loyaux touchèrent ce front, Landri aurait crié. M. de Claviers vit le jeune homme, et d'un autre geste, non moins pathétique, il lui entoura l'épaule de son bras, pour s'appuyer sur lui dans cette heure amère. Ils passèrent ainsi dans le cabinet de travail, où l'ami trahi commença de parler à mi-voix, avec ce respect ému, que même les plus indifférents professent dans le voisinage de la mort. Chez lui, ce n'était pas une attitude. Il se reprochait d'avoir la veille et ce matin sacrifié, à son goût passionné de la chasse, une suprême visite au mourant :

— « C'est ta dépêche qui m'a fait venir, » disait-il. « J'ai deviné que tu ne me télégraphiais pas la vérité... à quoi? A un petit détail. Elle commençait : « Ne vous inquiétez pas. » J'ai pensé : « Mon pauvre Landri est « troublé. Il songe au chagrin de son vieux père « d'abord. Jaubourg est plus mal... » Et puis, je n'étais pas content de moi... Je m'en voulais d'avoir eu trop de plaisir hier, et ce matin encore, à monter ce bon cheval et à tirer ces perdreaux... C'est presque coupable, à mon âge, d'aimer tant la vie !... Enfin, Charlus

et Bressieu prenaient à Clermont le train de trois heures. Je les avais accompagnés jusqu'à la gare. Je saute dans le wagon avec eux... C'était trop tard... J'aurais tant voulu lui parler encore !... Tu l'as vu, toi? Il t'a reconnu? Que t'a-t-il dit?... »

— « Il n'avait déjà plus sa raison, » répondit Landri en détournant les yeux. Il avait cru, cet après-midi, toucher le fond du fond de la douleur. Il n'avait pas prévu ce tête-à-tête, ni ces confidences d'une si aiguë signification pour lui, maintenant. Chacune allait ajouter un chapitre à la sinistre histoire de la tromperie. Le fils de l'amant y retrouvait tout, et la sécurité imprévoyante — mais si haute — de cet homme, la franchise même, qui, ayant posé son honneur entre les mains de sa femme et de son ami, ne s'était pas défié, et les ruses de cette femme, et la séduction de cet ami, et aussi l'explication, sinon l'excuse de la faute. Cette existence de parade et de somptuosité, où l' « Émigré » avait englouti sa fortune, pour que la splendeur du nom de Claviers-Grandchamp ne déchût pas, il n'avait pu la mener qu'entouré d'oisifs. L'amour est la grande occupation de ces milieux de luxe, de faste et de plaisir. Mme de Claviers était très jolie. Elle était romanesque. La rude et forte poésie du caractère du marquis n'avait pas satisfait chez elle un sentimentalisme auquel avait répondu davantage une nature plus complexe, plus subtile, plus corrompue peut-être. Et Landri était né de cet adultère, inévitable et lamentable. Mais quelle misère, qu'un homme, d'une trempe d'âme si belle et si rare, eût été bafoué à son foyer même !

— « Alors, » reprenait-il, « c'est bien vrai qu'il ne s'est pas vu mourir?... Ah ! Landri, le bon Dieu nous préserve de finir ainsi, sans avoir fait notre sacrifice ! Je ne crains qu'une mort, la mort subite. Jaubourg ne l'avait pourtant pas méritée. Mais, Florimond avait

trop raison, il n'était pas religieux... C'est égal. Si j'avais été là, on aurait appelé un prêtre. Joseph n'a pas osé passer outre à ses ordres. Moi, je n'aurais pas tenu compte de cela, et qui sait si Dieu ne lui aurait pas accordé la grâce de retrouver sa connaissance un moment?... Mais Dieu, c'est le gentilhomme d'en haut, comme disait je ne sais qui... J'imagine que ses largeurs d'indulgence dépassent nos pauvres jugeotes. Il pardonne beaucoup à qui a toujours été sincère et bon, et Charles était si bon ! Que de fois ta mère m'a raconté de lui des traits de charité cachée, des mots délicats ! Et elle était plutôt prévenue contre lui... Mon brave Landri, cela me remonte de t'avoir là !... Je comprends, tu es revenu à cause de moi. Tu voulais être renseigné, pour achever de me préparer au besoin... Je sais, Charles et toi, vous ne vous entendiez pas toujours. Je t'affirme qu'il t'aimait beaucoup cependant. Mais il était d'une autre génération, et il ne se plaisait pas avec les nouveaux venus. « Ça me vieillit trop... » me disait-il. Je lui disais : « Moi, ça me rajeunit... » Il ne se consolait pas de n'avoir plus ses trente ans. C'est qu'il avait été si joli homme, si élégant, si à la mode ! Et cela ne l'avait pas gâté... Je le vois encore, en 73, tu n'étais pas de ce monde, quand j'ai fait sa connaissance. C'était à l'Élysée, chez ce pauvre maréchal. C'était hier, et c'était le bon temps. On espérait tant de choses qui ne se sont pas réalisées, et on les espérait gaiement, trop gaiement peut-être. Trop gaiement... » répéta-t-il ; et il ajouta : « Et voilà... »

Il montrait la porte de sa main, qu'il mit ensuite sur ses yeux. Puis, viril, et secouant la tête, comme pour ne pas se rendre à la tristesse de ces souvenirs :

— « Je retourne à Grandchamp par le train de dix heures. Tu prends celui de neuf. Nos gares sont voisines. Je t'embarquerai. Nous dînerons sur le chemin. Marchons un peu pour nous remettre, veux-tu?... Que

de fois je suis venu prendre Charles à ce moment de la journée, quand le hasard m'amenait dans ce quartier !... Tiens, l'autre mercredi encore, où il m'a parlé de ce projet de mariage avec la petite Charlus. C'est à cette place qu'il m'a dit : « Je suis chargé d'une mis« sion auprès de vous. Il s'agit de Landri... » Mais allons. Joseph doit me faire savoir l'heure exacte des obsèques. Cela dépendra des cousins éloignés qu'il laisse... Tu demanderas une permission. Je veux t'avoir avec moi... »

— « Je ne sais pas si je l'obtiendrai, » répondit Landri. La perspective de cette nouvelle épreuve, de ce convoi suivi ainsi, parmi tant de regards certainement avertis, l'avait fait sursauter. Il avait du moins un prétexte pour se dérober. « Notre nouveau colonel n'est pas commode sur cet article... Avec cela, vous savez qu'il est à gauche, très à gauche, et pas bien disposé pour nous autres... »

— « Quand te décideras-tu à claquer la porte au nez de ces gaillards-là? » dit M. de Claviers. Ils descendaient l'escalier, lui devant, en sorte qu'il ne put voir quel excès de détresse se peignait sur le visage de son interlocuteur, tandis qu'il insistait : « Je suis tranquille, ils t'y forceront, et peut-être pas d'ici à longtemps... Dans le train, en venant, Bressieu m'a montré un journal où il était question d'une reprise d'inventaires dans la région de Saint-Mihiel. « Qu'est-ce que Landri « fera s'il est là dedans?... » m'a-t-il demandé. — « Ce « que vous feriez... » lui ai-je répondu. J'avoue que je serais heureux de te voir t'en aller sur un beau geste... D'ailleurs, il serait temps qu'un vrai gentilhomme dît une parole qui n'a pas été dite. Il y a eu, parmi les démissionnaires qui ont protesté contre des réquisitions indignes, plusieurs officiers nobles. Ils ont tous parlé de leur conscience, de leurs principes religieux. La conscience? Je n'aime pas beaucoup ce mot.

Il a trop servi d'étiquette solennelle à l'anarchie... Les principes religieux? C'est mieux. C'est un appel à une discipline qui ne se plie pas aux caprices des gens, celle-là... Mais pour un noble, il y a un autre devoir, celui de ne pas forfaire. Et c'est forfaire que d'agir contre la volonté des aïeux dont il descend, de ces morts qui, vivants, ont servi une France catholique. Nous leur devons, nous, leurs rejetons, de servir la même. La France sans l'Église, ce n'est plus la France dont font partie nos maisons. Servir cette France, pour un noble, c'est renoncer sa noblesse. Ces abdications sont le suicide de l'honneur, cet honneur qu'un grand évêque appelait la sauvegarde de la justice, le magnifique supplément des lois. Voilà ce que je voudrais entendre proclamer à la face de ces polissons par un Claviers-Grandchamp... »

Ils étaient dans la rue maintenant. Le marquis regardait son prétendu fils de ses perçants yeux bleus qu'aucune larme ne ternissait plus. C'était le comble du tragique, de ce tragique en dedans que la vie produit par le seul jeu de ses secrets contrastes, que cette profession de foi quasi féodale, faite sur ce seuil, devant l'enfant de la trahison, par le gentilhomme outragé si profondément, et qui l'ignorait. L'arrivée d'un de leurs amis du cercle, venu pour s'inscrire chez Jaubourg et qui s'attarda une minute sur le trottoir à échanger avec eux quelques mots de condoléance, permit à Landri de ne pas répondre. Lorsqu'il se retrouva, trois heures plus tard, seul enfin dans le compartiment du train de Saint-Mihiel, il était bien lassé, bien brisé de cette meurtrière journée, la plus dure de son existence. Avant, pendant et après le dîner pris en tête à tête, M. de Claviers avait prononcé bien d'autres phrases dont l'inconsciente cruauté avait supplicié le jeune homme. Pourtant, bercé par le mouvement du wagon, dont le monotone fracas se tra-

duisait pour lui en syllabes distinctes, c'étaient ces déclarations de l'escalier, ces paroles sur les inventaires qui lui revenaient, indéfiniment. Elles ramassaient en elles à la fois, et ses mélancolies d'avant la terrible crise, et le drame qui sortait déjà de cette crise elle-même :

— « Mais en quoi rien est-il changé dans ma situation, pour ce qui concerne cette éventualité?... » se demandait-il. « Est-ce que je ne savais pas comment il pensait sur ce point et qu'il y serait irréductible?... Si, cependant. Il y a une différence. Quand je n'avais pas appris ce que j'ai appris, sa thèse sur le devoir du noble avait encore un sens pour moi. Elle n'en a plus. Je ne suis pas un Claviers-Grandchamp. Je ne suis pas un noble. Ce qui vaut pour eux ne vaut pas pour le fils d'un Jaubourg... Il m'a parlé d'honneur?... D'honneur? A moi?... Mais c'est ce que je dois le plus désirer, d'être mêlé à une de ces histoires, d'avoir à exécuter un ordre contraire à toutes ses idées, et d'agir comme j'avais résolu d'agir, auparavant... Il me maudira? Tant mieux! Tant mieux!... Nous ne nous verrons plus jamais? Tant mieux! Tant mieux!... Des conversations comme celle de ce soir, je ne les supporterais pas. Je me trahirais. Déjà celle-ci a dépassé mes forces. Je l'aime trop... Et qui ne l'aimerait pas? Il est si digne d'être aimé!... » La personnalité physique et morale du marquis se représenta devant son esprit avec cette précision et cette profondeur dans le raccourci que produisent les longues intimités de la famille. Beau, spirituel, généreux, tendre, amusant, si grand seigneur et si bonhomme, l' « Émigré » avait le prestige, et il avait le charme, et il avait subi l'atroce outrage! Cette infamie arrachait un sursaut de révolte au fils de l'autre : « Comment a-t-on pu trahir cet homme? Lui préférer, qui?... Ah! ma mère! Ma mère!... » Landri était seul maintenant. Il pouvait

donner libre cours aux émotions dont il étouffait. Couché sur les coussins de ce wagon, il pleura enfin et longuement. Toutes les larmes qu'il n'avait pas versées dans la journée, il les répandait, et celles qu'il avait rentrées devant Valentine, par un héroïque effort de sa volonté, et celles qu'il s'était interdit de montrer à l'indifférente curiosité des passants, durant sa folle promenade à travers Paris, et celles qu'il n'avait pas laissées échapper quand il causait avec M. de Claviers, à deux pas du lit du mort, puis à la table du restaurant. Et en même temps que son cœur se dégonflait, une réaction se faisait en lui. Pour la première fois depuis que l'agonisant avait commencé de lui parler, il essayait de douter : « C'est ma mère, pourtant... » sanglotait-il. « Et tout de suite j'ai cru cela d'elle? Tout de suite, sans une enquête, sans une preuve?... » Des enquêtes? Hélas ! en est-il besoin pour croire ce qui est là, évident, devant les yeux? Des preuves? Mais un fait est une preuve par lui-même et le mourant avait été cette évidence, cette preuve, ce fait. Le visage, les gestes, la voix, les paroles de cet homme revenaient au souvenir de Landri. Aussi clairement qu'il voyait les coussins de ce banal compartiment déployer leur drap gris, la veilleuse du plafond rayonner, le paysage nocturne défiler à travers les vitres, il avait vu un père mourir, et disant un adieu désespéré à son fils. Il avait vu l'ancien amant d'une femme, halluciné par le souvenir de cette femme. Les cris de ce mourant n'avaient pas été un témoignage. Ils avaient été la réalité indiscutable, indéniable, le fait encore, l'indestructible fait. Un autre fait y ajoutait sa force affreusement probante. Landri avait toujours entendu dire qu'il était né avant le terme, à huit mois. Il apercevait le drame d'alcôve que représentait ce mensonge. Il était du mois d'avril. Il avait été conçu au mois d'août, dans une de ces villégiatures

d'été, si propices aux rendez-vous lointains, et qui ont infligé à tant d'amoureuses de si tremblants, de si honteux retours au lit conjugal... Ces imaginations le bouleversaient, puis d'autres détails le reprenaient, celui-ci entre autres : « L'enfant aura tout, tout... » avait gémi le malade ; et, interpellant ses ennemis imaginaires : « Vous n'empêcherez pas cela. J'ai trouvé le moyen... » Cette phrase signifiait-elle que, par son testament, Jaubourg avait légué à Landri toute sa fortune? Cet homme si prudent, si appliqué à cacher sa paternité qu'il s'était défendu de jamais embrasser son fils, aurait démenti de sang-froid toute sa vie par un acte pareil? Quel moyen? Sans doute une donation par une personne interposée? « Je refuserai, » se dit le jeune homme, « je saurai trouver un moyen, moi aussi, pour ne pas toucher à cet argent... C'est déjà bien assez que je sois obligé de participer malgré moi à leur crime, bien assez d'infliger à un homme que j'aime et que j'admire, que je vénère, cet affront de tous les jours, de toutes les heures : je lui vole son nom, sa tendresse !... C'est ce contre-coup qui rend si coupables certaines trahisons. Elles retombent trop lourdement sur des innocents. Car enfin, je suis innocent de cette faute, et voici qu'elle m'atteint après trente ans !... » Et comme les noms des gares se succédaient dans la nuit, coupant de leurs appels indifférents cette lamentation intérieure : — Châlons... Vitry... Bar-le-Duc... — « Que je me croyais malheureux, » songeait-il encore, « quand je passais par ici avant-hier ! Et je voudrais tant être encore à cette nuit-là !... On dirait que j'avais le pressentiment du désastre vers lequel j'allais, quand je m'appliquais à concentrer toutes mes pensées autour de ces deux idées : Valentine et l'Armée, l'Armée et Valentine. Je ne prévoyais cependant pas que, si vite, je n'aurais rien d'autre, en effet, pour quoi vivre... C'est maintenant que je pourrais vraiment lui dire :

« Vous et mon métier, mon métier et vous... » A elle, du moins, je suis lié, depuis aujourd'hui, pour toujours. Nous avons échangé nos promesses. Nous ne serions pas plus engagés l'un vis-à-vis de l'autre, mariés. L'Armée, c'est le refuge. Si j'en sortais, à présent, où irais-je?... »

Le Refuge ! — Ce mot, où se résumait l'unique bienfait qu'il pût recevoir de la vie en ce moment, revint aux lèvres du malheureux, quand, au terme de cette longue nuit, il aperçut, vers les cinq heures du matin, à travers les vitres du wagon, Saint-Mihiel dresser, sur un ciel vaguement étoilé, la masse obscure et brumeuse de ses maisons. Elles se pressaient autour de l'ancienne église abbatiale où se voient, dans la chapelle baptismale, deux enfants qui jouent avec deux têtes de mort, ce chef-d'œuvre où Ligier-Richier a résumé, par un simple symbole, la destinée entière de l'homme. La flamme des réverbères éclairait à peine l'eau de la Meuse, souple et rapide dans cette ombre humide. Le quai de la gare, lorsque le jeune homme descendit du train, était sinistrement désert. Sinistrement désertes, les rues où s'engagea la misérable guimbarde cahoteuse, trouvée à la station. Mais, de ces maisons closes émanait pour lui cette sensation de l'abri que nous procure la rentrée dans un cadre d'habitudes quotidiennes, après une très violente secousse morale. Comme sa voiture contournait la rue du Rempart, il reconnut le mur du jardin, dans une des allées duquel il avait parlé de son amour à Mme Olier, trois ans auparavant. Son âme, épuisée par l'excès du chagrin, s'étonna de goûter une sorte de détente meurtrie à retrouver ces rues où il avait tant promené ses rêves d'amoureux, tant accompli ses besognes de soldat. Il avait donc deviné juste. Il pourrait vivre, — âprement, amèrement, mais vivre, — en

s'attachant, en se cramponnant à ces deux derniers principes d'espérance et d'activité que lui laissait le sort ; et ce fut avec une impatience, non pas heureuse, certes, mais très mâle, qu'il attendit, une fois ses vêtements militaires passés, l'heure d'aller reprendre ses occupations de chaque jour. Bien qu'il n'eût guère reposé de la nuit, son pas était alerte, pour se diriger vers le Quartier. S'il n'éprouvait plus ce qu'il avait appelé, dans sa conversation avec Valentine, la joie de l'uniforme, — ce mot de joie n'aurait plus de sens pour lui, pendant bien longtemps, — il en ressentait le ferme courage. Il regarda la haute porte, avec une exaltation singulière dans ses yeux cernés par les larmes et l'insomnie :

— « Cela aussi me reste, » dit-il, en employant exactement la même formule que la veille, quand il avait quitté sa chère amie de la rue de Monsieur ; et, comme pressé de ressaisir le contact avec cette dure, mais saine et virile existence, il hâta sa marche pour entrer plus vite dans la cour... Huit heures sonnaient à peine. Des rafales d'un vent froid, cette âpre bise du Nord-Est, qui balaie incessamment les hauts plateaux entre la Meuse et la Moselle, fouettaient les bourgerons blancs des hommes occupés au pansage des chevaux devant les portes des écuries. Des sous-officiers les surveillaient, astiqués et serrés dans leur dolman. Dans un angle, à la porte de la cuisine, d'autres soldats épluchaient des pommes de terre, abrités sous un auvent. D'autres hommes encore passaient, se rendant par escouade à quelque corvée. Tout disait l'activité énergique et réglée qui fait d'une caserne bien tenue une très noble chose humaine. Landri, là, n'était plus, comme à Grandchamp, l'héritier isolé d'un seigneur de parade, seigneur lui-même. Il était le lieutenant de Claviers, auquel on obéissait, mais qui obéissait. On se souvient qu'il avait aussi appelé cette sensation-là

une joie. De quelle façon il exerçait sa part d'autorité, le regard des hommes qui le saluaient du geste réglementaire, la main ouverte à la visière, eût suffi à le révéler. Lui aussi, il les regardait avec ces yeux attentifs et bienveillants du chef pour qui tout détail importe. Il en avisa un dont la pâleur un peu souffreteuse annonçait une récente maladie :

— Vous avez donc repris votre service, Teilhard? Depuis quand?... »

— « Depuis hier, mon lieutenant. »

— « Ce n'est pas trop tôt, vous en êtes bien sûr? Vous vous sentez bien guéri de votre bronchite?... »

— « Bien guéri, mon lieutenant. »

— « Et votre père? Vous avez passé votre congé chez lui? »

— « Oui, mon lieutenant... Je voulais même aller vous voir pour vous dire que son commerce s'est bien relevé. Il compte s'acquitter d'un peu de sa dette le mois prochain... »

— « Écrivez-lui que rien ne presse, mon brave Teilhard... » répondit affectueusement Landri, qui fit signe au dragon de s'éloigner. Il voyait arriver à lui un capitaine en tenue du matin, lequel n'était autre que Despois, le mari de l'amie de Mme Olier :

— « Vous causiez avec votre miraculé? » dit Despois gaiement à son officier. « Mais oui... Mais oui... C'est un vrai miracle. D'une forte tête comme cet animal-là, avoir fait un bon soldat!... Ne vous en prenez qu'à vous si je vous confie les cas désespérés. J'ai profité de votre absence, pour vous donner Baudoin qui continue à marcher mal. Je vous le recommande très particulièrement... »

— « Je vais m'en occuper tout de suite, » fit Landri... « Je le prendrai seul avant mon dressage... » Et, le capitaine sitôt parti : « Faites-moi seller Panthère, » dit-il au maréchal des logis, qui attendait à la

porte du manège avec plusieurs hommes et plusieurs chevaux, « et appelez-moi Baudoin. »

Dix minutes plus tard arrivait, toute sellée, ayant dans la bouche un simple filet et le mâchonnant déjà avec nervosité, la jument demandée, que conduisait par la figure un garçon de mine farouche, avec des yeux très noirs charbonnés dans une face grisâtre. Rien qu'à la manière dont son képi était cassé, on devinait la gouape insolente, et, au geste brusque dont il y porta la main, pour saluer l'officier, la sourde révolte, la brute prête à chanter et à penser l'immonde couplet. Il ne faut pas se lasser de le citer aux optimistes béats qui se refusent à reconnaître les férocités cachées sous les mirages humanitaires du socialisme, — ces prodromes d'une Terreur qui sera pire que l'autre, étant plus systématique — et plus ignoble, étant l'œuvre d'une race plus dégénérée :

S'ils s'obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

La charmante bête, conduite par cet homme à face d'apache faubourien, faisait avec lui un contraste saisissant par l'élégance aristocratique de toute sa construction. Elle était très près du sang. Elle avait la queue détachée, le rein court et souple, l'épaule longue, des jambes de cerf, la tête petite. Elle était au régiment depuis cinq jours. Le maquignon, pour la parer en vue de la vente, l'avait tondue en chasse. Les poils de ses jambes et ceux qui dépassaient les quartiers de la selle, étaient de couleur bai brun. Le reste du corps, rasé récemment, semblait d'un gris de fer. A peine entrée dans le manège, elle fouilla impatiemment le sol de son pied :

— « Hé bien ! montez-la, Baudoin, » dit l'officier,

« que nous voyions si elle est plus sage que le premier jour. Je l'avais réservée pour un bon cavalier... Et je sais que vous en êtes un... »

Baudoin, sans paraître sensible à ce compliment, enfourcha Panthère, qui partit droit devant elle, du trot retenu d'une bête qui ne se livre pas. Visiblement, elle n'obéissait ni aux coups de talon, ni aux tensions du bridon. Elle fit ainsi quatre fois le tour du manège, tournant sa tête de côté et d'autre, esquissant de petites tentatives pour sortir dès qu'elle arrivait près de la porte fermée, ravissante à voir dans ce vaste espace libre où elle semblait errer presque en liberté :

— « Elle ne se défend pas, » fit Landri. « Essayons de la mettre au galop... Elle ne veut pas?... Un peu de chambrière. »

Panthère ne daignait même pas, en dépit des efforts de Baudoin, activer son trot. Le maréchal des logis, qui tenait à la main la chambrière, se mit à courir en la montrant à la bête. Au lieu de prendre le galop, celle-ci s'épeurant exécuta, coup sur coup, une série de violents sauts de mouton, qui désarçonnèrent le cavalier. Il voulut remonter. La jument, sûre de sa défense, repartit au trot pour recommencer ses bonds, à un nouveau geste du fouet. Nouvelle chute de l'homme. Il remonte. Troisième chute. Cette fois, il avait été projeté contre le mur assez durement. La colère avait verdi son teint. Une brutale exclamation lui échappa, et, sauvagement :

— « Je ne remonte plus. Je ne veux plus remonter... J'en ai assez de me faire casser les os, pour que les chefs aient des chevaux bien mis... »

Il regardait le lieutenant d'un mauvais regard, les mains aux poches, tout souillé de sciure et ne se secouant pas, ne ramassant pas son képi, ne poursuivant pas la jument qui s'était remise au pas, puis arrêtée. Elle mordillait, de la pointe de ses dents, un grand poteau

debout et troué, destiné à placer la barre du saut.

— « Hé bien ! » dit Landri avec douceur, et comme s'il n'avait pas entendu ce cri d'insubordination : « C'est moi qui vais la monter. Vous la reprendrez après. »

Le temps de rajuster les étriers à sa longueur, et il était sur le dos de la bête qu'il embarqua d'abord au trot, puis au galop. Elle essaya bien de le déposer par des bonds encore plus désordonnés que ceux qui lui avaient si bien réussi tout à l'heure. Mais Landri avait été mis en selle à six ans par M. de Claviers, et lui aussi était de l'école de ceux qui n'admettent pas le divorce, comme disait gaiement le marquis. Il tint bon. Panthère, la bien nommée, essaya d'une autre défense. Elle commença de galoper, puis tourna dans un brusque tête à queue. Landri tint ferme encore. Autres bonds. Autre tête à queue. Le cavalier ne tombait pas... De guerre lasse, la jument trotte. Elle galope. Elle commence d'obéir à la jambe. Elle obéit à la main.

— « Reprenez-la, Baudoin, » dit l'officier en sautant à terre. « Elle ne m'a pas cassé les os, elle ne vous cassera pas les vôtres... »

Le dragon avait rougi. Il regardait le lieutenant qui le regardait bien en face, calmement, froidement. L'amour-propre aidant, cette suggestion agit sur le rebelle. Il remonta en selle, et la séance s'acheva sans incident. La bête domptée se comporta aussi sagement avec son nouveau cavalier qu'avec le précédent :

— « Maintenant, » dit Landri au maréchal des logis, « faites entrer les autres. »

— « Tu en as eu de la chance, » disait le maréchal des logis à Baudoin, quelques instants plus tard. « Avec un autre, tu écopais, et ferme... »

— « Et l'autre aussi, peut-être... » répondit Bau-

doin, goguenard. « Mais, celui-là, c'est vrai, il m'en a bouché un coin... »

— « Je n'ai pas perdu ma matinée, » songeait Landri en s'en allant du manège. Il entra, pour attendre l'heure des classes à pied, dans une petite salle qui servait de bibliothèque et de lieu de réunion aux officiers. Cette pièce était très simplement meublée d'un divan, de quelques fauteuils, et d'une grande table, le tout recouvert d'un drap rude, de couleur bleue à encadrement rouge. Des rayons chargés de livres garnissaient deux côtés. Sur les murs restés libres se voyaient des gravures, dont quelques-unes représentaient les origines du 32e dragons. C'était, d'abord, un cavalier de Lévis, avec la date de 1703, en tricorne et tunique blanche à revers et parements rouges. Un autre cavalier de Lévis, vêtu de façon presque pareille, portait cette inscription : 1724. Puis se voyaient deux cavaliers du Royal-Normandie, avec les dates 1768, 1784. Ils arboraient une tunique bleue, à revers amarante, et, au chapeau, la cocarde blanche. Un soldat du 19e de cavalerie, en habit bleu à la française, un plumet tricolore au shako, inaugurait les temps modernes. Il était de 1792. Il suffit que les yeux de Landri rencontrassent ces gravures pour que l'accalmie relative de cette dernière heure cessât du coup. La vue de ces uniformes de l'ancien régime venait d'évoquer pour lui la scène de l'avant-veille, et M. de Claviers lui montrant le portrait du lieutenant général, son exclamation sur les uniformes et les héroïsmes pimpants d'autrefois. De penser au marquis lui rappela de nouveau la sortie que le vieux gentilhomme avait faite, la veille, celle-là, sur les inventaires, en même temps que le souvenir du tableau de Parrocel ravivait en lui le sentiment du hideux mensonge de sa naissance. L'association de ces diverses idées en produisit une nouvelle

qui, une fois entrée dans son esprit, ne pouvait pas plus en être chassée que le fait odieux auquel elle se rattachait. Ce n'était que la continuation, comme l'affleurement dans la conscience de l'enfant adultérin, d'un raisonnement élaboré en lui, à son insu, depuis douze heures :

— « Mais ai-je le droit, à partir de maintenant, portant un nom qui n'est pas le mien, et le sachant, d'agir avec ce nom, comme s'il était à moi?... »

Sur la table traînait un journal enroulé autour de sa hampe. Le jeune homme le prit machinalement. Il chercha, par habitude, la rubrique des « choses militaires ». Une autre poussée d'images l'envahit. Si les inventaires de Hugueville-en-Plaine et de Montmartin avaient lieu, et qu'il eût à en diriger un jusqu'à une effraction d'église, le compte rendu paraîtrait certainement sous cette même rubrique, imprimé dans ces mêmes caractères. Son nom serait là, en tête d'un paragraphe qui raconterait son acte. Son nom? C'est un héritage qu'un nom, c'est une propriété, personnelle à la fois et collective. Il appartient à celui qui le porte, et à ceux qui l'ont porté ou qui le porteront. Tous sont solidaires en lui. Contre cette solidarité, Landri avait réagi toute sa jeunesse, avant-hier encore, quand il proclamait devant Mme Olier, et en face du marquis, le droit pour les héritiers d'un grand nom de vivre leur vie personnelle. Il semblait — lui-même l'avait cru au premier moment, — que la lugubre découverte du secret de sa naissance eût dû achever de briser, entre les Claviers-Grandchamp et lui, cette chaîne, déjà si entamée, d'une solidarité détestée. Oui, s'il avait quitté leur nom, si, ayant reconnu qu'il n'était pas de leur famille, il avait cessé de s'appeler comme eux. Cette rupture avouée était impossible. Quand bien même Landri n'eût pas chéri le marquis trop profondément pour jamais lui porter un coup pareil, la

mémoire de sa mère était là, qui lui défendait de la déshonorer. Mais alors, s'il gardait le nom des Claviers, il avait une dette envers eux? Il n'était plus libre? Quand on lirait, dans ce journal et dans d'autres, qu'un des Claviers-Grandchamp avait osé un acte absolument contraire à toutes les traditions de leur maison, que lui dirait sa conscience, à lui, Landri?... Qu'il avait fait son devoir? Non, puisque ce n'était point par une idée de devoir qu'il s'était résolu, le cas échéant, à exécuter une besogne qualifiée par lui-même de répugnante. Ses camarades avaient trop souvent discuté devant lui cette question des limites de la discipline, que des gouvernants aussi insensés que criminels ont si gratuitement fait surgir ces dernières années. Il y avait lui-même trop réfléchi, pour ne pas savoir que l'obéissance passive est une locution imaginée par des ennemis de cette grande école d'énergie digne qu'est l'armée. Il avait médité la sage et juste formule d'installation de l'officier, exclusive de tout ordre dégradant : « Vous lui obéirez en tout ce qu'il vous commandera pour le bien du service et pour l'exécution des règlements militaires. » Il savait que ce problème de la soumission aux réquisitions civiles, tel qu'il est posé, dans les récentes affaires religieuses, est de ceux qui font drame dans des consciences très droites. D'excellents soldats l'ont résolu dans un sens. D'excellents soldats l'ont résolu dans un autre. C'est le crime d'un gouvernement, répétons-le, que de mettre des gens de cœur dans de semblables alternatives, — crime contre ceux qui ne sont pas entrés dans l'armée pour certaines tâches, — crime contre la patrie, mutilée ainsi de quelques-uns de ses meilleurs chefs. Landri, on l'a vu, avait résolu ce problème d'une façon toute personnelle. Il s'était dit : « Obéir, c'est rester au service. Refuser d'obéir, c'est démissionner. Je veux servir. J'obéirai. » Mais voici qu'un élément nouveau

était intervenu : l'évidence d'une félonie commise envers la lignée des Claviers et dont sa seule existence le rendait le complice. La faute de sa mère l'avait introduit dans cette lignée. Que devenaient les convenances de sa vie personnelle, mises en balance avec une telle usurpation? Ne l'engageait-elle pas d'honneur — car il lui restait un honneur, quoi qu'il en eût dit dans les premiers sursauts de la révélation — à ne jamais faire un acte que cette lignée, aujourd'hui incarnée dans le marquis, pût lui reprocher, de son point de vue à elle? La conclusion était impérative. Dans une circonstance de sa vie militaire aussi publique, aussi certainement retentissante que l'obéissance à une réquisition contre une église, ce n'était pas sa propre opinion qu'il devait suivre, c'était celle du chef de cette Maison, où lui-même occupait une place volée. Cette indiscutable obligation s'imposa soudain à Landri avec une force absolue, et, pour la première fois, il recula en esprit devant la perspective d'un événement qui le mettrait dans la nécessité ou de se déterminer contre la volonté, si nettement exprimée, du marquis de Claviers, ou de sacrifier ce métier de soldat, qu'il aimait en ce moment plus que jamais. Toute sa pensée se tendit à rejeter la probabilité de cette épreuve. Il ne supportait plus de l'envisager.

— « Je suis fou. Si l'on emploie les dragons à l'un de ces inventaires, on enverra plus d'un peloton. Ce n'est pas un lieutenant, c'est un capitaine qui commandera... Je serai en second. S'il y a une porte à enfoncer, et que l'on n'ait pas d'ouvriers civils, le capitaine devra donner l'ordre, et pas moi... »

Il se tenait ce discours, en faisant les cent pas dans la grande cour à présent, tandis que, sous sa surveillance, les instructeurs faisaient manœuvrer les recrues. Mais à quelle personne incomberait cette responsa-

bilité, si l'hypothèse imaginée par Landri se produisait? Dans l'absence du capitaine commandant l'escadron, au capitaine en second, qui se trouvait être précisément ce Despois avec lequel il avait échangé ce matin un si cordial bonjour. Le souvenir revint à Landri de la lettre écrite par la femme de cet officier et que Mme Olier lui avait confiée. Sur le moment même, il avait lu cette lettre, — sans la lire. Il n'en savait rien que la phrase de Valentine : « Elle dit si bien ce que je vous dirais si mal... » Mais alors le capitaine Despois, si une réquisition lui était adressée, refuserait de s'y soumettre? Comme il était arrivé ailleurs déjà, le commandement passerait à l'officier sous ses ordres, dans l'espèce à Landri?... Telle était maintenant l'appréhension du jeune homme vis-à-vis d'une inconsistance encore reléguée dans le domaine du possible et qu'il avait jusqu'ici considérée avec tant de décision : il abrégea le temps de l'exercice pour rentrer chez lui plus tôt et prendre vraiment connaissance de la lettre de Mme Despois. Ses mains tremblaient un peu, en déployant la feuille, toute froissée d'avoir séjourné dans ses poches tandis qu'il se roulait de désespoir sur les coussins du compartiment du chemin de fer. Il y trouva, vers la fin, après le récit d'un entretien vraiment émouvant entre le capitaine et sa femme, ces lignes qui, du moins, diminuaient un des facteurs de son anxiété, pour en accroître un autre, hélas !

— « Mon mari est donc résolu, » écrivait Julie Despois. « Il a terminé cette conversation en me répétant l'admirable déclaration du pauvre capitaine Magniez : « J'aimerais mieux être fusillé que de commettre un « sacrilège. » Si cette épreuve nous arrive, nous serons bien pauvres, ma bonne amie. L'éducation de nos trois fils sera bien compromise. Pourtant, je n'ai pu que lui dire : « Tu as raison. Nous sommes des époux chrétiens. « Nous avons fondé une famille chrétienne. A Dieu

« vat !... » Et vous allez reconnaître mon cher Despois. Son unique souci est pour ses officiers. Il ne veut pas que l'hécatombe de Saint-Servan se renouvelle. Il m'a dit encore : « Si l'on me demande des sapeurs pour « enfoncer les portes de l'église, je refuse. Je ne laisse « pas aux autorités civiles le temps de télégraphier « pour avoir d'autres ordres. Je fais remonter tous « mes hommes à cheval et je rentre à Saint-Mihiel. De « cette manière, je serai très sûr d'être seul frappé... » Vous voyez, Valentine, quels tristes moments nous traversons, pour que ce soit là notre unique préoccupation ! Dans tous les ménages d'officiers, on ne pense qu'à cela. On ne parlerait pas de cela, si nous ne savions pas que même un soldat d'ordonnance peut être aujourd'hui un délateur écouté en haut. Nous nous demandons tous : « Quand se feront ces deux « inventaires et qui en sera chargé? Y aura-t-il ou n'y « aura-t-il pas d'incidents?... » Dieu veuille que nous nous soyons forgé des chimères et que les choses se passent, comme elles se sont passées dant tant d'endroits, tranquillement ! En tout état de cause, je mets par écrit ces conversations avec mon mari, pour que mes fils les aient un jour, quand ni lui ni moi n'y serons plus. Ils verront ce que valait leur père, et que leur mère l'a compris... »

Landri la lut et la relut, cette dernière phrase. La généreuse résolution du capitaine lui permettait de ne rien redouter, si Despois commandait... Mais le reste? Mais comment ne pas instituer une comparaison entre cette simple compagne d'un brave officier, si dévouée à son mari, si fière de l'estimer, de l'admirer — et une autre femme? Entre ces enfants qui ne trouveraient jamais à l'humble foyer que des occasions de respect — et un autre enfant? Pourquoi sa mère, à lui, n'avait-elle pas compris celui dont elle portait le nom? Pourquoi l'avait-elle trahi? Pourquoi un fils était-il

né de cette trahison? Et pourquoi ce fils, ayant ignoré cette misère tant d'années, ne l'avait-il pas ignorée toujours? A quels hasards tiennent nos destinées? Que le train de Clermont, hier, fût arrivé à Paris avec une heure de retard, sans doute Landri trouvait le malade de la rue de Solferino sans connaissance. Le médecin ne le laissait pas entrer. Il ne savait rien. Il n'en était pas à subir cette agonie intérieure que tout renouvelait; et quand finirait-elle? Ah! jamais! jamais!...

— « Je me fais des scrupules absurdes, » se disait-il, vingt-quatre heures plus tard. C'était dans l'après-midi. Il se promenait à cheval le long de la Meuse. Il avait reçu une dépêche du marquis, lui annonçant que l'enterrement de Jaubourg aurait lieu le lendemain vendredi à neuf heures, et il avait répondu télégraphiquement qu'il ne pourrait pas s'y rendre. Il avait compris ce que signifiait le choix de cette heure matinale, comme aussi une note, lue dans les journaux, que le défunt avait désiré une cérémonie très simple, sans invitations, sans fleurs ni couronnes. Ce parti pris d'effacement posthume évitait les commentaires sur la présence de M. de Claviers-Grandchamp derrière le cercueil de l'amant de sa femme. Landri avait vu là une nouvelle trace du sinistre secret. Il eût été irrité également de funérailles pompeuses! Cette irritation se traduisait par une reprise de l'aveugle et presque sauvage révolte des premiers instants. Ce sentiment donnait sa sombre couleur aux réflexions qu'il faisait de nouveau sur la possibilité de sa participation effective à l'un des inventaires, — unique objet, comme l'avait dit Mme Despois, des préoccupations silencieuses de tous les officiers de la garnison. En confidence, trois de ses camarades, sûrs de lui, comme il l'était d'eux, lui en avaient parlé, le matin. Il avait évité de leur répondre et il se le reprochait amèrement : « Oui,

absurdes !... Vis-à-vis de *lui*, » il continua à ne pas pouvoir nommer M. de Claviers dans son cœur, pas plus que l'autre d'ailleurs : « Vis-à-vis de lui, je ne puis pas être dans un devoir. Que je respire seulement lui est une insulte si outrageante que je n'y ajouterai jamais rien. Tout ce que je puis faire, c'est de supprimer les contacts entre nous... Demain il va suivre ce convoi. Je ne serai pas là. On ne nous regardera pas marcher l'un à côté de l'autre... Il faut que, dorénavant, il en soit ainsi dans la vie... Mon mouvement d'hier était le bon, était le sage. Tant mieux, si je suis commandé pour l'expédition à Hugueville ou à Montmartin ! Tant mieux, si j'ai à forcer une de ces deux églises ! Ce sera l'irréparable. Le nom de Claviers-Grandchamp en sera-t-il déshonoré, parce qu'un soldat aura fait passer avant tout la discipline? Cette thèse se soutient aussi. La preuve en est que Despois a hésité, lui qui est un chrétien pratiquant. Valentine, qui est pieuse, mais qui sait ce que c'est que notre métier, accepte bien l'idée !... Il me condamnera. Il ne pourra tout de même pas me mépriser vraiment. Et ce sera fini, fini, fini... Il aura de la peine, beaucoup de peine. Et moi, n'en aurai-je pas à ne plus l'appeler : mon père, à ne plus vivre avec lui dans cette intimité de cœur qui était si complète, — comme je le sens ! — malgré nos divergences d'esprit?... Je les comprends, aujourd'hui. Ces divergences qui m'étonnaient, c'était la Race. Il a raison. La Race existe. Je n'avais pas les instincts d'un vrai noble. Je n'ai pas non plus ceux d'un vrai bourgeois... Qu'il est terrible ce mot auquel je n'avais jamais pris garde : l'adultère, et comme il est juste ! C'est l'étranger au foyer. C'est la Race faussée. C'est la création d'une âme hybride comme la mienne... Voilà le secret des va-et-vient de ma nature, de ces contradictions que je ne m'expliquais pas, pourquoi je n'ai jamais aimé aucune des femmes de ma

caste par le fond intime de mon être, pourquoi, aujourd'hui encore, je n'arrive pas à me simplifier dans une volonté nette. J'y arriverai... Mes relations avec lui sont impossibles. C'est le fait, cela, auquel je dois me tenir, fermement, absolument... Vienne l'occasion de creuser l'abîme, je le creuserai !... »

Ce second raisonnement correspondait trop bien à la vérité de la situation, pour qu'il ne l'emportât pas dans l'esprit du jeune homme. Il gardait, néanmoins, au fond de son esprit, une espérance, presque une certitude, qu'il n'aurait pas à y conformer sa conduite. Il n'est pas besoin d'avoir dans les veines un sang chargé d'hérédités contradictoires pour subir de ces incohérences. Il suffit de chérir passionnément quelqu'un de qui l'on juge nécessaire de se séparer pour toujours. Aussi éprouva-t-il une impression qui lui fut très pénible, à rencontrer, au retour de cette promenade, et dans une des rues de la ville, son colonel, cheminant à pied, celui qui n'aimait pas « les noms à courant d'air ». C'était un fils de petit fonctionnaire, arrivé par un mélange d'énergie et d'astuce, bon officier à idées foncièrement fausses, en qui fermentaient ces étranges colères anticléricales et antinobiliaires, dont est faite la sincérité jacobine. Le regard de ce chef, dont il se savait détesté, glaça Landri, tant il trahissait de joie ironique et cruelle. Il ne s'y méprit pas. L'hypothèse, considérée jusqu'alors tout idéalement, se réalisait. Elle prenait corps. Le visage du supérieur hostile exprimait la haine satisfaite de quelqu'un qui sait, avec certitude, qu'un malheur menace son ennemi. L'affaire des inventaires allait recevoir sa solution, et lui, Landri, y était mêlé d'une manière quelconque. Cinq minutes plus tard, ce pressentiment était changé en certitude. A sa descente de cheval, son ordonnance lui remit un billet du capitaine Despois, le priant de passer chez lui, pour une affaire de service, urgente.

— « Ça y est, » se dit Landri. « Nous marchons. »

Il trouva l'officier dévot, dont il connaissait par une confidence si intime les plus secrètes pensées, en train d'écrire, dans le très modeste salon qui lui servait de bureau. Despois était un homme de quarante-cinq ans, très grand, avec une face osseuse et comme tannée, les tempes dégarnies par le frottement du casque, les cheveux déjà presque blancs, la moustache rousse, des yeux verdâtres et clairs. Ces yeux étaient voilés d'une telle tristesse que, cette fois, Landri s'y trompa :

— « C'est lui qui est chargé de nous commander... » songea-t-il. Il se rappelait la lettre lue la veille. Son cœur s'émut de pitié pour ce père de famille qui se préparait évidemment à sacrifier son avenir militaire à sa foi. Dès les premiers mots, il comprit qu'il inspirait, lui-même, une pitié pareille à cet homme excellent qui lui dit en lui tendant deux feuilles d'un papier, dont le format officiel dénonçait la provenance :

— « Voulez-vous prendre connaissance de ceci, mon cher Claviers? »

Le premier de ces deux documents portait en tête : « Ordre général relatif au concours à prêter par la troupe à l'exécution des inventaires des biens d'églises, » et le second : « Instruction complémentaire pour le lieutenant commandant le 1er et le 2e peloton du 3e escadron du 32e dragons, chargé d'appuyer l'action de la police et de la gendarmerie, pendant les opérations d'inventaires des biens de l'église de Hugueville-en-Plaine. » L' « Ordre général » indiquait que l'un et l'autre inventaires auraient lieu le vendredi, 16 novembre, à neuf heures du matin. L' « instruction complémentaire » précisait que la mission de l'officier dépêché à Hugueville consisterait en ces trois points : « établir des barrages sur les diverses rues

conduisant à l'église, conformément aux indications générales du croquis ci-annexé, » puis « appuyer l'action de la police et de la gendarmerie, pour maintenir l'ordre, dissiper les attroupements, assurer au besoin l'évacuation de l'église » ; enfin, « permettre au fonctionnaire de l'enregistrement de remplir sa mission. » Si préparé que Landri dût être, par ses réflexions de la dernière semaine et celles de cet après-midi, à la possibilité de cet événement, il pâlit en lisant ces lignes. Il n'eut pourtant pas une seconde d'hésitation, et il répondit :

— « C'est bien, mon capitaine, j'obéirai... »

— « Vous avez bien lu? » reprit Despois ; et désignant du doigt une des phrases du premier des deux papiers : « ...Six sapeurs munis des outils nécessaires pour effectuer, à défaut d'ouvriers civils, les destructions auxquelles il pourrait y avoir lieu de procéder... A défaut d'ouvriers civils, » répéta-t-il. « Vous aurez donc bien soin de vous assurer que l'on ne peut pas trouver d'ouvriers civils ; » il insista : « *que l'on ne peut pas.* » Visiblement, il prévoyait le cas où le lieutenant refuserait d'exécuter la réquisition du commissaire, et il se préparait, au besoin, à le couvrir devant le conseil de guerre :

— « Je m'en assurerai, mon capitaine. » Et, d'une voix ferme : « J'espère que l'on n'en arrivera pas là, mais s'il le faut, mes sapeurs feront la besogne. »

Pas un muscle ne bougea sur le masque impassible du catholique Despois. Si Landri n'eût pas su la vérité de sa pensée, il aurait pu croire que le caractère particulièrement douloureux de cette expédition laissait indifférent ce vieux contremaître de guerre qui commença de lui donner des ordres minutieux sur l'équipement des hommes. Ce ne fut qu'en se levant, après une demi-heure de cet entretien tout professionnel, qu'il laissa échapper des mots qui prouvaient de quels

battements son cœur était secoué, sous sa tunique sans décoration. C'était une chance inespérée pour lui de n'être point chargé du commandement dans cette circonstance. Incapable d'un retour égoïste, il ne pensait pas à son propre intérêt. Son regard s'était encore assombri depuis que l'autre lui avait fait cette déclaration qui ne laissait pas de place au doute. En reconduisant son visiteur, il l'arrêta devant une médiocre gravure d'un tableau populaire : *les Dernières Cartouches*. Ce n'était ni un collectionneur du goût d'un Altona, ni un amateur d'art comme un Bressieu, que le pauvre capitaine Despois. C'était quelque chose de plus haut dans l'échelle de la culture humaine : un bon soldat. Tout le martyre de l'Armée, de cette Armée acculée par des politiciens indignes à de si dures tragédies de conscience, frémissait dans l'accent avec lequel, montrant à son lieutenant cette mauvaise lithographie d'une scène de désastre, mais d'un désastre héroïque et face à l'ennemi, il lui dit simplement le vers célèbre :

— « Heureux ceux-là qui mouraient dans ces fêtes !

VI

LE TESTAMENT

Il était un peu moins de huit heures du matin, le lendemain, quand Landri et ses dragons débouchèrent en vue de Hugueville-en-Plaine, ainsi nommé pour le distinguer de Hugueville-en-Montagne. C'est un gros bourg, à trois lieues de Saint-Mihiel sur la carte et à vol d'oiseau. Le lacis des routes dans ces

contreforts de l'Argonne transforme ces douze kilomètres en dix-sept. Un grand bois s'étend devant le village, du côté de l'Est, en sorte que les soixante hommes de la petite troupe avaient pu approcher sans être aperçus. Il faisait de nouveau un ciel du commencement de l'automne, pâlement bleu, tout voilé de vapeurs transparentes, comme celui du lundi précédent, lorsque l'amoureux de Valentine Olier arrêtait son automobile à la porte de Saint-François-Xavier pour aller chez son amie en s'en cachant. Serré dans sa capote noire, le casque en tête, l'officier qui conduisait ses deux pelotons depuis deux heures à travers les bosquets d'ormes et de trembles d'abord, et, à mesure que l'on avait monté, les massifs de chênes et de hêtres, se rappelait avec une mélancolie poignante ce temps si voisin, — quatre fois vingt-quatre heures, — et comme il lui semblait loin ! Il avait plus vécu dans ces quatre jours que durant les vingt-neuf ans de son enfance, de son adolescence et de sa jeunesse. La marche s'était effectuée dans un silence qui prouvait chez les cavaliers l'absence d'enthousiasme pour l'expédition à laquelle ils participaient. Même l'anarchiste Baudoin, encore penaud de la leçon de la veille, n'avait pas essayé d'endoctriner ses compagnons. Ils allaient quatre par quatre, embossés, à cause du froid âcre de ce dur pays, dans leurs grands manteaux bleus sur lesquels luisait le canon de leurs carabines. Les sapeurs se reconnaissaient aux haches pendues à l'arçon de leur selle. Un autre lieutenant fermait la marche. On n'entendait que le bruit des sabots des chevaux foulant le sol durci et le cliquetis des sabres contre les étriers. Cette rumeur n'eût pas suffi pour annoncer leur arrivée. Les habitants de Hugueville-en-Plaine et des villages voisins en avaient sans doute été avertis par la rapide et inexplicable propagation des nouvelles dans la campagne, dont l'exemple le

plus étonnant a été cette grande peur contagieuse de l'été de 1789, propagée en quelques jours d'une extrémité à l'autre de la France. Dans le patois du Centre, on l'appelle encore : « la grande *pourasse...* »

— « Tiens, » dit Landri entre ses dents, « nous sommes attendus. »

Trois cents personnes environ guettaient, en effet, à l'entrée de la Grande-Rue, qui se mirent à courir vers le centre du village en criant : « Les dragons ! ... Les dragons !... » Ce n'était que l'arrière-garde d'une foule massée autour de l'église sur la place dont le croquis était annexé à « l'Instruction complémentaire ». Plus de douze cents paysans et paysannes étaient là, qui opposaient une barrière vivante aux chevaux. Il fallut près d'un quart d'heure aux cavaliers pour parvenir jusqu'à la place, en refoulant les manifestants avec les ménagements qui leur avaient été expressément recommandés. Leur plus grand effort était de maîtriser les bêtes, désorientées par tout ce peuple en train de psalmodier avec ses mille voix le cantique connu : « Nous voulons Dieu !... » Un autre quart d'heure fut nécessaire pour exécuter devant l'église une opération semblable et pour établir les barrages ordonnés. Vers huit heures et demie, la petite place présentait la physionomie d'une véritable halte de guerre : les chevaux étaient rassemblés au milieu, tenus par leurs hommes. Chacun en avait deux à garder. Les autres hommes formaient cordon à l'entrée des rues. On voyait par derrière eux surgir les têtes pressées et mouvantes des paysans. Les degrés qui montaient vers l'église, exhaussée sur une espèce de terre-plein, restaient garnis de femmes agenouillées, qui, d'une voix très haute, avaient commencé de réciter les litanies de la Sainte Vierge. Il y avait quelque chose de navrant tout ensemble et de grotesque, de sinistrement brutal et d'imbécile, à ce

déploiement de forces militaires pour réduire la résistance possible de ces humbles créatures qui jetaient dans l'air paisible de ce beau matin les appels pieux : « Refuge des pécheurs... Consolatrice des affligés... Salut des infirmes... » Et la foule répondait, du fond des ruelles barrées par les dragons, le « Priez pour nous... ».

— « On nous fait vraiment faire un sale métier, » dit tout bas, à Landri, Vigouroux, l'autre lieutenant qui était venu se mettre auprès de son camarade. Tous deux, après avoir installé leurs hommes, allaient et venaient dans l'espace resté libre. « Le morceau est un peu dur à avaler. »

— « Il faut tout de même qu'il passe, » répondit Landri.

— « C'est vous qui dites ça, Claviers?... » fit Vigouroux avec une visible stupeur.

— « Un soldat ne connaît que sa consigne... » reprit l'autre sèchement.

— « Hé ! Ce n'est pas moi qui vous blâmerai !... » dit Vigouroux. « Ça m'arrange, vous savez, que vous pensiez ainsi. »

Ils continuèrent de marcher côte à côte sans plus se parler. En affirmant à son camarade, comme à son capitaine la veille, sa volonté d'aller jusqu'au bout, Landri était très sincère. Il se suggestionnait lui-même par des déclarations qui n'empêchaient pas qu'il n'eût, depuis la veille, qu'une seule pensée, et ce n'était pas celle de la consigne. Contradiction trop naturelle d'un cœur si blessé : à mesure qu'il approchait de l'instant où il pouvait être appelé à faire le geste définitif après lequel il aurait rompu ou avec l'armée, ou avec M. de Claviers, l'image le hantait, toujours plus nette, toujours plus attendrissante, de cet homme qui n'avait pas cessé de le chérir comme son fils, et que lui-même il aimait tant ! Ce fantôme était là, entre Vigouroux

et lui, qui le regardait, qui lui disait, avec ses clairs yeux bleus, le mot de l'assassiné à son meurtrier : « Et toi aussi, mon enfant !... » A cette supplication Landri ne cédait pas, il ne voulait pas céder. C'est pour l'exorciser qu'il avait de nouveau parlé ainsi à Vigouroux. — D'ailleurs, il ne semblait pas que les choses dussent prendre une tournure bien tragique, à en juger par les dispositions de cette foule, évidemment conformes à un mot d'ordre donné par le curé. Ces paysans étaient des protestataires. Ce n'étaient pas des rebelles. Tout allait changer à l'arrivée d'un landau, précédé de gendarmes, et d'où descendirent trois individus, l'un en uniforme brodé d'argent, l'autre le torse ceint d'une écharpe, le troisième en redingote. Ils n'étaient autres que le sous-préfet, le commissaire spécial et l'agent de l'enregistrement. Ils n'eurent pas plus tôt mis pied à terre que les répons des litanies furent remplacés par un formidable cri de : « A bas les voleurs !... » qui attira hors d'une maison attenante à l'église un quatrième personnage, le curé de Hugueville lui-même. C'était un beau vieillard, la tête nue, malgré le froid. Deux autres prêtres l'accompagnaient. Il s'avança jusqu'au porche de son église, dont, en son âme et conscience, il ne croyait pas pouvoir remettre les clefs. Il était très pâle. Lui aussi, prenait une terrible responsabilité. Du sang pouvait être versé. Il leva ses vieux bras qui avaient tant de fois présenté l'ostensoir à ses ouailles, et qui imploraient, plus qu'ils ne commandaient à cette minute, le respect de ses volontés. Ce geste fut compris aussitôt, tant était grande une autorité, expliquée par le seul aspect de cet ascétique apôtre. La clameur insultante ne se répéta pas, et il s'établit dans toute cette foule un grand silence, tandis que les nouveaux venus gravissaient les degrés entre les femmes qui s'écartaient d'eux avec une évidente horreur. L'abbé Valentin —

c'était le nom du curé — vint au-devant, et alors s'engagea, entre le prêtre redevenu très rouge et les fonctionnaires, une conversation dont les paroles n'arrivaient pas aux assistants. Ils en saisissaient l'expressive mimique : le curé secouant sa tête vénérable dont le vent soulevait les blancs cheveux, comme quelqu'un qui oppose à une insistance pressante un refus catégorique, le sous-préfet presque suppliant, le commissaire menaçant, l'agent de l'enregistrement montrant ses papiers. Enfin l'abbé Valentin se retira, et les trois fonctionnaires, après s'être concertés, descendirent les degrés, tandis que la foule, interprétant cette retraite comme une victoire du prêtre, acclamait son nom et entamait le cantique :

Je suis chrétien, voilà ma gloire...

— « Je crois que c'est bouclé, » dit Vigouroux, « et que nous n'avons plus rien à faire ici. »

— « Ça commence, au contraire, » répondit Landri. « Ils sont allés chercher l'ouvrier. »

Il se passa une demi-heure durant laquelle la foule cessa de chanter pour se livrer à un tumulte de conversations passionnées. Le retour constant de ce mot : « un serrurier » attestait que l'officier avait deviné juste. Enfin, les trois fonctionnaires reparurent, suivis d'un homme blême de peur, et qui était le tambour public de Hugueville, sa caisse pendue à son cou. Une huée l'accueillit, dont l'éclat bruyant s'arrêta tout d'un coup pour faire place à une haletante curiosité. Le commissaire, au lieu de gravir les marches de l'église comme tout à l'heure, fendait le cordon des soldats et s'avançait vers Landri :

— « Je n'ai pas trouvé d'ouvriers dans Hugueville, mon lieutenant, » disait-il, « pour enfoncer cette porte... Ils ont tous quitté les ateliers afin de n'avoir pas à marcher. Leur curé les a fanatisés... Je viens

vous demander de me prêter main-forte... Voici ma réquisition... »

Et il tendit au lieutenant un papier que celui-ci parcourut des yeux. Les spectateurs de ce douloureux épisode — un de plus dans l'histoire lamentable de la plus criminelle des guerres religieuses — ne virent que le casque penché sur cette feuille, que la bise de plus en plus forte semblait vouloir arracher de la main qui la tenait.

— « J'ai amené le tambour pour les sommations, » ajouta le commissaire.

— « Très bien, » dit Landri d'une voix étranglée d'émotion. « Qu'il les fasse ! »

De cette même voix sourde il donna l'ordre aux six sapeurs de prendre leur hache et de le suivre. Il commença de gravir l'escalier, tandis que les trois roulements du tambour annonçaient l'exécution toute prochaine. Ils furent suivis de quelques minutes d'une horrible attente. Landri, debout maintenant sur le terre-plein, s'était arrêté, et il se taisait. En montant les degrés, sa tête s'était levée vers la grande horloge au-dessus du portail de l'église. Elle marquait tout près de neuf heures... A cet instant, le marquis de Claviers était rue de Solferino. On allait descendre le cercueil de celui qu'il pleurait comme un ami, comme un frère. Des larmes coulaient sur son généreux visage. Son grand cœur était déchiré de chagrin. Cette vision avait surgi, devant l'officier, avec une acuité qui l'avait soudain immobilisé. Allait-il, lui, le fils du Judas, faire saigner ce cœur d'une autre blessure?

— « Hé bien ! mon lieutenant? » disait le commissaire, « je crois que le moment est venu. »

— « Non, » répondit Landri en s'arrachant à sa pensée, et d'une voix ferme, cette fois, « non, je refuse. »

— « Vous refusez?... » dit le sous-préfet en s'avan-

çant. « Mais avez-vous bien réfléchi aux conséquences, monsieur... à l'article 234 du Code pénal?... »

— « Je refuse, » répéta le jeune homme ; et saluant militairement les trois fonctionnaires que la surprise tenait immobiles, il descendit d'un pied leste cet escalier qu'il avait gravi si lentement, suivi des sapeurs. « A vos chevaux ! » cria-t-il quand il fut au bas ; et presque aussitôt : « Par quatre, marche ! » Cinq minutes après, il n'y avait plus un seul dragon sur la place, mais une foule enthousiaste qui poursuivait les fonctionnaires, en train de regagner leur landau, des cris de : « Vive l'armée ! Vive le lieutenant !... »

— « Je n'y comprends rien, » dit le commissaire, quand la voiture commença de s'ébranler. « J'aurais juré que cet officier-là obéirait... Vous avez vu qu'il n'avait pas ergoté, comme ils font d'habitude, sur le texte de la réquisition... »

— « J'ai été comme vous, » répondit l'agent de l'enregistrement. « Je me suis dit : « Nous ne revien-« drons pas dans ce port de mer, » et j'en étais joliment content ! Sans le curé, ces animaux-là nous faisaient un mauvais parti. »

— « Savez-vous comment il s'appelle? » demanda le sous-préfet.

— « Attendez, » fit le commissaire, qui feuilleta ses papiers. « De Claviers-Grandchamp. »

— « Un noble ! » s'écria le sous-préfet. « Tout s'explique... Il avait évidemment très envie d'exécuter la consigne, et puis, au dernier moment, il a renâclé... Pourquoi? Je vais vous le dire ; mais d'abord écoutez une petite histoire... » C'était un ancien boulevardier et qui contait volontiers l'anecdote. « Il y avait sous l'Empire un journaliste de l'opposition qui écrivait des articles très violents dans un journal rouge. On découvre un beau jour qu'il en écrivait, sous un faux

nom, d'aussi violents, dans un journal du gouvernement. « Il ne me reste plus qu'à disparaître !... » gémissait-il, et il parlait de se brûler la cervelle... « Bah ! lui dit un de ses amis, tu en seras quitte pour « changer de café... » Il n'avait pas tort. Tout s'arrange dans la vie, tant qu'on peut changer de café... Les nobles, eux, ne peuvent pas... C'est toute l'histoire de votre officier. Il a pensé qu'il serait mal reçu au Jockey. Voilà ce que c'est que d'avoir un café trop chic... »

Tandis que les joyeux serviteurs d'un régime où l'on a, en effet, beaucoup changé de café, riaient insouciamment de la boutade du sous-préfet philosophe, cette brève tragédie, à laquelle ne manquait même pas l'ironie exigée, s'achevait par la dispersion des acteurs. Les manifestants se précipitaient dans l'église, enfin rouverte, et les pas des chevaux, mêlés au cliquetis des fourreaux, résonnaient au loin dans les bois jaunis qui séparent Hugueville de Saint-Mihiel. La marche se faisait plus allègre. Le soleil entièrement dégagé réchauffait l'air. Il brillait sur le métal des casques et les croupes luisantes des bêtes qui, sentant la route de l'écurie, trottinaient d'impatience. Ses ordres donnés, Landri avait pris la tête de la colonne d'un air si farouche, que tous les hommes, si indifférents fussent-ils à la crise morale qu'avait dû traverser leur chef, en demeuraient impressionnés. Vigouroux, lui, avait des raisons plus positives que le commissaire pour s'étonner d'une volte-face qui démentait absolument les propos échangés peu de moments auparavant. A lui aussi, la physionomie de son camarade avait trop imposé pour qu'il essayât de lui parler. Il chevauchait à l'arrière, secrètement satisfait, malgré lui, à la pensée que le paragraphe 9 du chapitre II de la cinquième partie de l'Annuaire militaire allait subir une petite modification. Il avançait d'un rang sur la liste d'an-

cienneté des lieutenants de cavalerie. Mais le naïf désir d'avoir un troisième galon à son képi un peu plus tôt n'empêche pas la droiture du cœur, et il était de très bonne foi en serrant la main de Landri, quand ils se retrouvèrent, à la fin de l'étape, dans la cour du Quartier.

— « Je vous remercie, Claviers, » lui dit-il. « Si vous ne nous aviez pas remis à cheval, le sous-préfet télégraphiait. On me passait le commandement, et je ne sais pas si j'aurais eu votre courage, dont je vous félicite... »

— « On ne félicite pas un officier d'avoir brisé son épée, » répondit l'autre avec une brusquerie qui laissa la brave Vigouroux déconcerté.

— « S'il pense de la sorte, » songeait-il en regardant Landri s'éloigner de la caserne du pas rapide d'un homme qui veut être seul, « pourquoi a-t-il fait ce qu'il a fait?... A peine va-t-il à la messe. Il adore le métier. Il n'a pas d'opinion politique. C'est inconvevable... Il doit y avoir du jupon là-dessous... Tiens ! tiens ! Mais j'y suis... Il avait l'air bien amoureux ici de la petite femme du pauvre Olier, qui est une bigote finie. Elle veut se faire épouser, parbleu ! Elle est à Paris. Elle aura su la chose par son amie Julie Despois, et elle aura mis à mon pauvre Claviers le marché à la main... Décidément, lieutenant Vigouroux, ce qu'il y a de mieux pour nous autres, c'est de la jolie femme pas trop cher. »

Sur cet aphorisme de sagesse politique, cet autre philosophe, plus inoffensif, se dirigea, lui, vers le mess, non moins hâtivement. Il avait huit heures de cheval dans les membres, et il était de ces gens heureux que l'émotion creuse. Ce second jugement d'un très honnête garçon, mais très vulgaire, complétait celui du jovial sous-préfet. C'est ainsi que les drames poignants de notre existence se déroulent parmi les inintelligences

de témoins à moitié renseignés. Il est des cas où celui qui souffre les préfère. Elles lui assurent du moins le secret, et c'était de secret dont Landri avait besoin, c'était d'incompréhension. Mais qui aurait pu deviner le mobile réel d'un retournement de volonté dont il demeurait lui-même confondu, cet irrésistible et passionné mouvement de cœur vers le plus généreux des hommes? Et maintenant, assis, anéanti plutôt sur un des fauteuils de son appartement, il attendait. Comme s'il eût déjà démissionné, au lieu de faire le rapport réglementaire à son capitaine, il avait écrit directement un billet au colonel pour lui apprendre la manière dont s'était terminée sa mission. Sous quelle forme allait-il être frappé? Mais quoi ! Mise en non-activité, réforme, destitution, — autant de synonymes pour lui d'une seule phrase, celle qu'il avait répondue si amèrement à la chaude et maladroite poignée de main de Vigouroux : il avait brisé son épée. Il n'appartenait plus à l'armée que pour subir les dernières rigueurs d'une discipline sciemment violée. Elles s'annoncèrent par une lettre qui lui arriva, presque aussitôt, en réponse à la sienne, et qui lui enjoignait de garder les arrêts de rigueur, « en attendant qu'une décision fût prise, au sujet des sanctions légales le concernant. » Au-dessous de cette ligne menaçante, le colonel avait signé son nom : Charbonnier. Le crochet rageur du C et l'énergie du paraphe attestaient que l'officier plébéien, investi par la hiérarchie du droit de châtier l'officier aristocrate, ne pratiquait guère la prescription du règlement sur le service intérieur : « Le calme du supérieur fait connaître qu'en punissant il n'est animé que par le bien du service et le sentiment de son devoir. » Que faisait cette misère à Landri? Après avoir lu ce laconique et impératif message, il regarda la pendule de la cheminée, comme il avait regardé le cadran de l'horloge sur la façade de l'église, à Hugue-

ville. Les aiguilles marquaient une heure. Sa pensée se reporta vers la lugubre cérémonie, cet enterrement de son vrai père, dont l'image soudain évoquée avait déterminé ce brusque à coup dans sa résolution. Elle était finie depuis longtemps. M. de Claviers était reparti pour Grandchamp. Le mort était couché dans le caveau sur lequel les ouvriers auraient ce soir remis la pierre.

— « C'est mon *ci-gît* à moi, ce papier, » pensa le jeune homme en repoussant la lettre du colonel, « le *ci-gît* du soldat. » Cette coïncidence entre ces funérailles et l'événement qui mettait fin à sa vie d'officier, lui navrait l'âme. « Du moins, » ajouta-t-il, « avant que, je ne passe en conseil de guerre, j'aurai la solitude !... » Il regarda autour de lui, pour détendre sa rancœur dans la sécurité de sa prison. Qu'il avait passé d'heures, depuis trois ans, dans ce salon-bibliothèque, à lire, à écrire, — et à rêver de Valentine ! Il alla prendre, dans le tiroir de sa table, un écrin qui renfermait un portrait, le seul qu'il eût d'elle. C'était une simple tête, découpée sur un groupe fait par un photographe amateur, à la campagne. Pour l'isoler des autres, l'amoureux avait dû tailler, sur les côtés, les ailes du long chapeau de jardin qui la coiffait. Mais le pur et fin regard, le demi-sourire, la pose un peu inclinée du charmant visage, — ah ! c'était tout elle ! Longtemps il contempla ces traits, qu'il avait vus, animés, éclairés par l'amour, sur lesquels ses lèvres avaient bu des larmes brûlantes, et il dit tout haut :

— « J'ai sacrifié l'autre chose. Elle, je ne la sacrifierai pas. »

Comme pour renouveler le solennel engagement qui les unissait à présent, il appuya un baiser sur ce pauvre carton où était fixé un reflet de cette grâce, pour lui unique, et, s'asseyant à ce bureau, il commença d'écrire à Mme Olier une lettre qui lui racontât

l'épisode si décisif de la matinée, — qui essayât plutôt de le raconter. Sans cesse, il devait s'arrêter pour choisir entre ses pensées. Que cette surveillance de ses phrases lui était dure ! L'effusion entière avec ce que l'on aime est si naturelle, si nécessaire ! C'est la respiration même de l'âme. Cette lettre finie, il prit une feuille pour en écrire une autre. Il ne se pouvait pas que le marquis apprît par les journaux l'épisode de l'inventaire de Hugueville. Landri se devait et lui devait de se conduire, vis-à-vis de lui, exactement comme si la terrible révélation n'eût jamais eu lieu. Mais de quel nom l'appeler? Trois fois le jeune homme trempa sa plume dans l'encre, et trois fois il la reposa. Sa main se refusait à tracer les deux syllabes si tendres. Enfin, avec une espèce d'horreur sacrée, il écrivit : « Mon père... » Rapidement, sans chercher ses mots, — il ne racontait plus que des faits, — il remplit quatre pages de sa haute et nerveuse écriture, et il signa, comme c'était son habitude : « Votre fils respectueux et affectionné... »

— « J'en ai le droit, » fit-il en fermant l'enveloppe, qu'il cacheta d'un cachet aux armes des Claviers. « Je l'ai payé assez cher... »

Ces lettres écrites et envoyées, Landri s'étonna d'éprouver une sorte de paix, accablée et morne, mais une paix tout de même. Qu'il l'avait redouté, ce tournant de sa destinée, cette heure où il ne pourrait plus servir, où il redeviendrait, pour reprendre ses propres termes, « un oisif et un inutile... un homme riche avec des blasons plus authentiques sur ses voitures... un émigré à l'intérieur !... » Cette heure venait de sonner, et il était presque calme. Le malheur arrivé a du moins ce bienfait : le tumulte d'idées soulevé par l'incertitude tombe devant le fait accompli, et c'est en nous comme un silence soudain qui donne à l'âme une illusion de repos. Landri était, assurément, bien triste à l'idée

qu'il venait de prendre part, pour la dernière fois, à la vie du régiment. Il savait du moins que c'était pour la dernière fois. Le malaise de son indécision était fini. Durant ces longues journées de retraite forcée, il pourrait appliquer les forces de son esprit au dessin de son nouvel avenir, sans avoir à se demander si, oui ou non, cet avenir était possible. Il l'était, — moins facile, moins conforme aux aspirations de sa jeunesse, que s'il fût demeuré soldat tout en épousant Valentine ; mais, Valentine lui restant, rien n'était perdu. Dès ce premier après-midi de reclusion, et pour ne pas s'abandonner au découragement, il essaya d'absorber sa pensée dans le projet de cette existence à deux où il retrouverait sinon le bonheur, du moins un adoucissement à la cuisante plaie ouverte pour toujours dans son cœur. Il chercha dans sa bibliothèque des livres relatifs aux différentes provinces françaises, afin d'y étudier quelques-unes des conditions d'un établissement à la campagne. C'était cela qu'il entrevoyait : une retraite dans une grande terre, loin de Paris, avec tout ce que représente d'activité utile une vaste exploitation rurale. Le soir n'était pas tombé que déjà le silence intérieur était rompu et que la tempête des idées recommençait de l'assaillir. Il avait été, depuis des années, un officier trop zélé pour ne pas ressentir un remords qui devait grandir avec la réflexion, d'avoir, dans toute cette aventure du matin, cédé à des motifs si complètement étrangers à l'ordre militaire. Il avait transformé un acte de service en un épisode de sa vie individuelle et sentimentale. C'était là une faute bien autrement grave, du point de vue professionnel, que le manquement à la discipline. Ce remords, il ne l'eût pas éprouvé, s'il eût eu, pour refuser de marcher, les motifs d'un Despois, l'inclinaison de la loi militaire devant la loi religieuse, considérée comme primordiale et imprescriptible. Lui, Landri, avait été entraîné. Il

n'avait même pas agi d'après le raisonnement qu'il s'était fait dès le premier jour, celui d'une dette à payer aux Claviers-Grandchamp. Avait-il même agi? Il avait été agi, au sens littéral du mot. La personnalité du marquis l'avait comme suggestionné à distance. A ce remords d'avoir consulté dans un pareil cas, non point sa conscience, mais uniquement sa tendresse et sa pitié pour cet homme, s'ajoutait une terreur : celle que cette suggestion le trouvât de nouveau faible dans le second assaut qu'il aurait à subir. Il ne se doutait pas qu'avec son hérédité d'enfant de l'amour il aurait pour défendre sa passion une tout autre énergie. La source de la force n'était pas chez lui dans la raison. Elle était dans le cœur. Il ne devait l'apprendre qu'à l'épreuve. Ce qu'il savait, c'était qu'avec les plus impérieux motifs de mettre l'irréparable entre M. de Claviers et lui, l'occasion lui avait été offerte, et il ne l'avait pas saisie. Il n'avait pas pu. Ces motifs restaient les mêmes. Cette tendresse par laquelle il s'était laissé dominer, au moment d'accomplir l'acte libérateur, était une tendresse blessée et empoisonnée. Elle l'avait rendu incapable d'infliger une certaine souffrance à cet homme. Elle le rendait incapable de vivre auprès de lui, comme il allait y être appelé, quotidiennement, puisqu'il était libre. Comment ne se le fût-il pas répété : en dehors de l'engagement d'honneur contracté vis-à-vis de Mme Olier, perdre cette seconde occasion de rupture avec le marquis, c'était se condamner dans l'avenir à une série infinie de scènes douloureuses dans lesquelles son secret serait découvert? M. de Claviers ne pourrait pas ne pas voir qu'il avait changé. Il s'en inquiéterait. Il chercherait... Landri se disait cela. Il concluait qu'à tout prix, et le plus tôt possible, il fallait avoir annoncé au marquis ses fiançailles. Et puis il doutait de son courage à faire cette déclaration, en se rappelant comme il avait faibli, défailli plutôt sur ce terre-plein de

l'église de Hugueville, où il était monté si déterminé. Il se demandait alors s'il ne serait pas plus sûr de profiter de ses arrêts pour écrire. Le colonel Charbonnier ne se départirait certainement pas de sa rigueur habituelle pour autoriser qu'il reçût une seule visite, même celle de son père. Par conséquent, si M. de Claviers était avisé par lettre de la promesse de mariage échangée entre Landri et Valentine, il ne pourrait de son côté exprimer son mécontentement que par lettre. L'officier était trop viril, malgré les contre-coups d'une sensibilité très voisine d'être morbide, et il respectait trop le sentiment qu'il portait à Valentine pour ne pas répugner à ce procédé de lâcheté. L'explication devait être, elle serait verbale, d'homme à homme. Elle aurait lieu la première fois qu'il se trouverait en tête à tête avec le marquis, et, pour couper court à un état de vacillation intérieure qui l'humiliait trop, il se dit, à voix haute :

— « Oui. La première fois. Je m'en donne ma parole d'honneur... »

C'était le vendredi soir qu'il avait prononcé ce serment, dont la netteté lui procura de nouveau un peu de calme. Le samedi se passa dans un trouble toujours bien fiévreux de ses pensées, mais où la résolution prise faisait du moins point fixe. Le dimanche apporta trois petits faits nouveaux sous la forme de trois lettres : une du marquis lui-même, une de Valentine, une du notaire Métivier. Celle de M. de Claviers, très brève, avait à peine deux pages. Le vieux seigneur n'était pas épistolier. Il félicitait chaudement Landri « au nom de tous les Claviers-Grandchamp passés, présents et futurs ». Et il terminait : « Tu mettras le comble à la joie et à la fierté de ton vieux père en parlant aux juges comme il te l'a demandé... » Quels coups de poignard à recevoir que des mots pareils !... Et quels coups

de poignard encore que les phrases où la tendre solitaire de la rue de Monsieur avait pourtant mis toute sa pitié ! Elle parlait, à celui qu'elle considérait comme son fiancé, du bonheur que l'incident de Hugueville avait dû causer à son père ! Elle n'avait donc pas deviné toute la vérité? Le jeune homme entrevit cette nouvelle torture : les tentatives que ferait la tendre femme, quand ils seraient unis, pour le rapprocher du marquis, et son effort, à lui, pour résister à cette pression, sans se livrer. Ah ! il n'avait pas fini de souffrir !... La lettre du notaire était un billet très court aussi, mais il contenait une ligne trop énigmatique pour que Landri ne s'en inquiétât pas, dans les circonstances actuelles. Me Métivier s'excusait de répondre un peu tard, ayant voulu d'abord instituer une petite enquête. Il ajoutait que la présence de Landri à Paris n'était nullement nécessaire, et que, grâce à « l'incident inattendu qu'il connaissait », cette déplorable affaire était en voie de prompt et définitif arrangement. Quel incident? Chaffin était-il vraiment infidèle, comme son ancien élève en avait eu l'intuition, et comme Jaubourg l'avait déclaré à son lit de mort? L'avait-on découvert et le moyen de paralyser ses menées? Avait-il avoué?... Ou bien... Déjà, on se le rappelle, Landri avait tremblé à l'idée que Jaubourg eût fait son testament en sa faveur. Mais non, il en aurait été avisé déjà officiellement... Le mieux, dans un semblable doute, était de provoquer aussitôt, de la part de Métivier, une explication sur ce passage si obscur de sa lettre. Cette solution était la plus simple et la plus sage. Tel est l'état de tension émotive, d'attente anxieuse du malheur où nous jettent certains chocs trop violents : Landri n'eut pas le courage de s'y ranger. S'il ne s'agissait pas d'un legs Jaubourg, l' « incident inattendu » le laissait indifférent au fond. Dans le cas contraire, il le saurait toujours assez tôt. La journée de

lundi ne devait pas se passer, en effet, sans qu'il fût renseigné et qu'il se trouvât en face d'un autre problème de conscience, plus cruel peut-être que ceux des jours précédents. Le tragique engendre le tragique, par une loi qui fait la moralité secrète de cette trop véridique histoire de la vie privée. Il est rare qu'il ne soit pas la conséquence d'une de ces fautes profondes dont l'expiation dépasse celui qui l'a commise. C'est une des formes de cette transmission du péché, de laquelle on a pu dire avec tant de vérité que rien ne nous heurte plus justement, et que « cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. »

Landri était donc seul dans son salon, durant cet après-midi de lundi, occupé en apparence, en réalité absorbé dans une de ces méditations de mélancolie comme il en avait tant subi cette semaine, comme il en subirait tant, il le sentait, des mois et des années ! Le bruit du timbre annonçant une visite le réveilla de cet accablement. « On vient me notifier l'ordre d'informer, » se dit-il. « Tant mieux ! » Il entendit que son domestique allait ouvrir la porte, et tout de suite des éclats de voix arrivèrent jusqu'à lui qui le firent sursauter. Cet accent impérieux, ce ton dominateur, c'était M. de Claviers qui bataillait contre la consigne :

— « Mais je suis le père !... » disait-il. « Je vous répète que je suis le père !... Un père a le droit de voir son fils, il me semble, et je le verrai... D'ailleurs, le voici... » Landri était en effet sorti du salon, bouleversé par cette arrivée. Il connaissait trop bien l'indomptable caractère du marquis, pour ne pas savoir que celui-ci écarterait l'ordonnance, de ses mains demeurées si robustes, plutôt que de s'en aller. « Ah ! je te vois enfin, mon ami, mon fils. » Il avait pris le jeune homme dans ses bras, et il le pressait sur sa poitrine,

en répétant passionnément : « Mon fils !... Enfin je peux te répéter ce que je t'ai écrit, si mal et si court !... La plume et moi nous sommes un peu brouillés depuis que mes yeux se gâtent. J'ai mon âge. Pas dans le cœur. Et ce cœur a bondi de joie et de fierté quand j'ai lu ta lettre... Oui, je suis heureux. Oui, je suis fier... Je serais accouru dès le samedi. J'ai dû voir Métivier pour d'ennuyeuses affaires, — je te conterai cela, — et hier encore, bien que ce fût dimanche... Ce matin, voilà que je trouve dans un journal qu'on parle de te mettre aux arrêts de forteresse. « Pas avant que je ne l'aie em- « brassé, » me suis-je dit ; et je fais comme l'autre jour, pour aller voir ce pauvre Charles : je saute dans le train. Je rentrerai cette nuit, et j'arriverai bien à temps pour mon rendez-vous chez Métivier. Car ce n'est pas fini de ce côté-là. Imagine-toi... Mais plus tard, plus tard... Parlons de toi... Tu vas bien? Que je te regarde. Un peu maigri et pâli... »

— « C'est que je ne sors plus, » expliqua le jeune homme. « Je suis aux arrêts de rigueur. »

— « Je ne te ferai pas punir davantage, au moins?... S'il le faut, j'irai demander l'autorisation au colonel... Quoique, après ce que tu m'as dit... »

— « C'est bien inutile, » répondit vivement Landri, qui ajouta : « On ne peut plus rien me faire... » Et cette parole avait dans sa bouche une signification trop juste. Le saisissement que lui avait donné la brusque apparition du marquis s'était aussitôt changé en une douleur inexprimable, la même qu'il avait éprouvée avec tant de force à leur rencontre dans la chambre mortuaire de Jaubourg. Les mouvements de M. de Claviers, son regard, sa voix, son souffle le bouleversaient, et l'autre, qui s'apercevait bien de ce trouble, mais qui l'attribuait au chagrin de la carrière brisée, lui disait :

— « Tu es triste quand j'espérais tant te retrouver

si heureux de t'en aller sur ce beau geste, que je t'avais un peu demandé? Tu te souviens?... Tu te souviens aussi combien de fois je t'ai dit, l'autre jour encore, dans la forêt, que tu ne pourrais pas rester avec ces gens-là? Un par un, ils chasseront du rang tous les hommes de cœur. Ce qu'ils veulent, ces misérables successeurs des Danton et des Carnot, lesquels du moins avaient du patriotisme, c'est une garde nationale encadrée par des mouchards... Redresse-toi, Landri. Aie l'orgueil du soufflet que tu viens de leur donner... Nous préparerons ensemble ta défense. Elle sera un manifeste. Nous montrerons à ces bleus, qui croient nous avoir exterminés, qu'il y a encore des blancs. Nous plaiderons à nouveau un procès qui dure depuis plus de cent ans, et dont nous devons appeler infatigablement, celui de l'armée de Condé. Nous proclamerons que la patrie, ce n'est pas la moitié plus un des Français vivants, comme le voudrait leur imbécile théorie des majorités ; que la loi, ce n'est pas ce que décrète la moitié plus un des représentants de cette moitié plus un... Dans le mot patrie, il y a le mot père, — *patria, pater*, — C'est la France telle que l'ont faite nos pères, la patrie, ou ce n'est rien. La loi, c'est la tradition, telle qu'ils nous l'ont laissée à maintenir, ou ce n'est rien. Nous dirons que, même en 1906, nous ne reconnaissons pas 1789, nous autres, que nous n'avons jamais admis la nuit du 4 août, que nous sommes des gentilshommes, et qu'un gentilhomme n'exécute pas certaines besognes... Tu me laisseras te choisir ton avocat et l'endoctriner... Un manifeste, Landri, je veux un manifeste et qui en suscite d'autres !... Voyons. Raconte-moi tout... Les journaux sont pleins de mensonges. Ils ont prétendu que tu avais hésité, que tu avais monté avec les sapeurs les marches de l'église?... Comment cela s'est-il passé?... »

— « Mais comme ils l'ont dit, » répliqua le jeune homme.

— « Tu as hésité?... » reprit le marquis ; et, regardant Landri avec une tendresse infinie dans ses clairs yeux bleus : « Je comprends ta pâleur, maintenant... Le sacrifice t'a été très dur. Car c'est un sacrifice que tu nous as fait, que tu m'as fait, » ajouta-t-il, en ne croyant pas si bien dire. L' « Émigré » venait de parler, avec toute la passion d'un partisan qui, ne pouvant chouanner qu'en pensée, s'en donne à plein cœur. Il cédait la place au père. « Merci. » Et il serrait les mains de son fils. « Mais, ne t'y trompe pas, » continua-t-il, « c'est à la France aussi que tu l'as fait, ce sacrifice... Tu te souviens. Je te répétais cela encore, l'autre jour, que je te comprenais trop, que j'avais entendu, moi aussi, dans ma jeunesse, la voix tentatrice : on ne sert pas le gouvernement, on sert la France. Un de nos princes l'a dit au procès du traître Bazaine : il y avait la France !... C'est la raison pour laquelle je t'ai laissé entrer à Saint-Cyr. D'ailleurs, porter l'épée, ce n'est jamais déroger. Suis seulement la logique de ta propre idée, et tu rejoindras la mienne, parce que la vérité est une... Qu'as-tu voulu en revêtant l'uniforme, encore un coup? Servir ton pays. Quel service pouvais-tu lui rendre, qui fût plus complet, plus efficace que celui-là : maintenir intact aux yeux de tous le type du soldat-chevalier? Le Chevalier, vois-tu, c'est la règle idéale, restée permanente sous des formes nouvelles et qui se retrouve dans ces mots : le drapeau, l'honneur militaire, le bien du service. C'est le Chevalier que la Révolution poursuit de sa haine aujourd'hui, sous le dolman ou la capote, comme autrefois sous l'habit des gardes du corps ou des chevau-légers. C'est contre lui qu'elle a inventé cette monstrueuse formule, une armée nationale, qui signifie : plus d'armée, une plèbe armée de fusils, de piques et

de canons !... Hé bien ! en refusant de marcher contre une église, tu viens, toi, de l'affirmer, une fois de plus, ce type du Chevalier. On leur présentait, dans l'ancien temps, lors de leur réception, une épée en forme de croix. Admirable symbole de nos ancêtres, la force réglée par la foi, c'est-à-dire par la justice et la miséricorde ! La Croix, c'est cela : une justice qui a pitié... Tu as proclamé hautement que le Chevalier et le Soldat ne font qu'un. Tu as été l'*Exemple*. C'est tout le devoir militaire. Toi et ceux qui précédemment ont agi comme toi, vous avez reculé l'heure où la France n'aura plus d'armée, en maintenant le principe... Tu sais le prix que j'attache à ces maintenances-là... Tu comprends à présent qu'il faut quelquefois démissionner de sa vie pour garder intact le germe de l'avenir, pour sauver l'honneur. C'est ce que faisaient les anciens quand ils s'en allaient de leur ville en emportant leurs Dieux... J'ai toujours tant aimé ce symbole. Il est chrétien déjà dans son paganisme... J'ai quelque idée que dorénavant tu t'entendras mieux avec ton vieux père... Et puis tu l'aideras à vieillir. Tu m'es témoin que je ne me suis jamais plaint. Je n'ai pas voulu t'imposer les exigences de mon égoïsme. Mais pourquoi ne te l'avouerais-je pas? Grandchamp m'a paru quelquefois bien vide, bien vide l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les amis s'en vont les uns après les autres. Vois mon pauvre Charles... A mon âge, on est las d'enterrer, las de survivre... Tu m'aideras à exorciser ces diables noirs. Nous ne nous quitterons plus... Mais qu'y a-t-il?... »

— « Il y a, » répondit le jeune homme, « que je ne peux pas supporter de vous entendre parler ainsi !... » Il avait ébauché un geste pour arrêter le marquis, et il laissait échapper un cri de douleur dont il avait du moins une explication à donner, qui n'était pas toute la vraie. Coûte que coûte, il lui avait fallu inter-

rompre des effusions qui lui faisaient trop de mal et des déclarations d'idées, d'une si involontaire et si atroce ironie, adressées à lui, à l'enfant de la faute, au gentilhomme par imposture. Il lui avait fallu en finir ! « Oui, » insista-t-il, « je ne peux pas... Cette vie en commun dont vous me parlez, vous ne voudrez pas la mener avec moi, quand je vous aurai dit ce que je dois vous dire... L'autre jour... dans notre conversation de la forêt, à laquelle vous venez de faire allusion... je vous ai parlé d'un mariage... Il va se faire... Depuis mardi dernier, je suis fiancé... »

— « Fiancé?... » s'écria le marquis. « Landri, ne me dis pas que c'est avec cette Mme Olier... »

— « C'est avec Mme Olier. Je lui ai demandé sa main. Elle me l'a accordée. Nous avons échangé nos paroles. Elle sera ma femme... »

— « Tu lui as demandé sa main?... » répéta M. de Claviers. « Après cette conversation, alors que tu savais... »

— « Que vous me refuseriez votre consentement? Oui, » dit le jeune homme.

— « Et Mme Olier sait que je te l'ai refusé?... »

— « Je ne lui ai pas dit que je vous avais parlé. »

— « Et elle a accepté de se fiancer à toi, sans s'inquiéter de ce que je ferais, moi le père? »

— « Elle a eu foi en moi, » répondit Landri. Pouvait-il expliquer dans quelles conditions de suprême douleur, presque d'agonie, Valentine et lui avaient lié leurs destinées? Et pourtant, que M. de Claviers la jugeât mal, qu'il la prît pour une intrigante, lui était trop pénible ! Il savait sa façon de penser. Il avait encore dans l'oreille ces paroles : « ... Il faut qu'elle soit très pure et très délicate... Elle ne voudra jamais que tu l'épouses contre la volonté de ton père... Si elle n'avait pas cette hauteur d'idées, tu ne l'aimerais pas... » Et il suppliait : « Je vous demande de ne pas

me parler d'elle... Étant donné ce qu'elle m'est maintenant, je ne dois pas permettre que personne prononce devant moi un mot qui puisse l'atteindre... Pas même vous... »

— « Commence toi-même par ne pas me rapporter d'elle des actions qui ne sont pas celles de la femme que j'avais crue d'après tes confidences... Je ne te parle pas d'elle. Je ne la connais pas. Je te parle de son procédé envers notre famille. Oui ou non, en sera-t-elle de notre famille, si tu l'épouses? Oui ou non, suis-je le chef de cette famille? Ai-je le droit de défendre le nom des Claviers-Grandchamp?... » Il s'était levé et il marchait sur son fils, les bras croisés, avec une poussée de sang à son vieux visage, ce sang dont il revendiquait les droits et vis-à-vis de quel interlocuteur! « Et c'est au moment où je perdais mon plus cher ami que tu m'as fait cela, quand tu savais que j'allais avoir tant de peine!... Qui est-elle donc, cette femme, pour t'avoir dénaturé ainsi le cœur?... Mais qui peut-elle être, sinon une coureuse de titres et de fortune, ayant projeté ce qu'elle a projeté, de s'imposer à nous, et à moi tout d'abord, que je le veuille ou non, par la force du fait accompli?... Hé bien! le fait ne s'accomplira pas. Ce mariage n'aura pas lieu. Moi, ton père, je ne veux pas qu'il ait lieu; tu entends, Landri? Je ne le veux pas... »

Le jeune homme avait subi ce formidable assaut, sans répondre. Il avait frémi en entendant énoncer ce jugement sur Valentine. Mais M. de Claviers était la seule personne au monde contre laquelle il ne pût pas défendre la femme qu'il aimait. Élever la voix contre lui, où donc en aurait-il pris le droit, même s'il en avait eu la force? Et pour essayer d'arrêter cependant cette indignation dont il ne prévoyait pas jusqu'où elle s'emporterait, étant donnée la violence native de cet homme, il dit seulement, il gémit plutôt:

— « Je ne la défendrai pas contre vous... Pas un mot ne sortira jamais de ma bouche qui manque au respect que je vous dois... A cause de cela, souvenez-vous qu'elle est une femme et que je l'aime... »

— « Elle a bien oublié que je suis ton père... » répliqua l'irascible marquis. Mais il n'avait pas menti, quand, tout à l'heure, il avait prononcé avec un accent de pitié dans la voix cette parole : un chevalier. Le sens légendaire de ce vieux mot, profané par le plus abusif usage, demeurait pour lui une vérité vivante. Il suffit que le jeune homme lui adressât cet appel pour qu'il interrompît ce réquisitoire contre une absente. Il s'assit de nouveau, et accoudé à la table, le front dans les mains, il reprit, après un silence, d'un accent où la colère avait cédé la place à la tristesse :

— « Alors, tu m'enverras des sommations respectueuses, toi? à moi? »

— « Il le faudra bien, » répondit Landri, « si vous ne m'accordez pas votre consentement. » Il était perdu, s'il s'abandonnait à l'émotion dont cette plainte, tellement tendre dans sa virile simplicité, l'avait de nouveau rempli. Cette constante mise à vif de sa sensibilité par la seule présence de cet homme lui prouvait une fois de plus combien l'énergie de la rupture était nécessaire. Il le chérissait, il le vénérait trop pour pouvoir vivre auprès de lui dans le mensonge.

— « Tu m'enverras des sommations? » répéta le marquis, et l'emportement le ressaisissait : « Hé bien! Envoie-les, car je ne consentirai jamais! Non. Jamais!... Il ne s'agit pas là d'un caprice, tu dois pourtant le savoir. Il s'agit de ce qui a été la raison d'être de toute mon existence. Quant à l'autorité au nom de laquelle je t'interdis, entends-tu? je t'interdis ce mariage, tu peux la braver et la violer. Les affreuses lois d'aujourd'hui te le permettent; mais, en l'osant, tu feras pire que si tu avais brisé la porte de l'église de Hugue-

ville, l'autre jour. Tu outrageras ton père. C'est déjà fait !... Je veux croire, » continua-t-il, après un nouveau silence durant lequel il avait visiblement essayé de se dompter, « que tu réfléchiras. Tu as hésité aussi à Hugueville, et puis le sang des Claviers l'a emporté en toi sur ce virus d'idées modernes, dont je ne vois que trop combien tu es infecté. Ce mariage hors de ta classe, c'est toujours la révolte contre les préjugés. Si les nôtres ne les avaient pas eus, ces préjugés, depuis tantôt neuf cents ans, toi et moi, ne serions-pas des Claviers-Grandchamp. Si tu veux, par faiblesse, par égarement, cesser de te conduire comme un d'entre eux, un code infâme ne me permet pas de t'en empêcher ; mais, sache-le, je mourrai désespéré !... Rien ! Cela ne lui fait rien !... » continua-t-il en se levant ; et il allait et venait dans la chambre. « Il ne répond rien !... Quand je te vois ainsi, muet, fermé, insensible à ma douleur, je n'en crois pas mes yeux... Mais réponds-moi donc. Parle-moi. Demande-moi du temps au moins, que je ne m'en aille pas sur cet horrible mot, cette menace contre ton père. Car tu m'as menacé. Tu m'as dit : « Il faudra bien !... Il faudra bien !... » Voyons, Landri, dis que tu regrettes ces mots, dis que je t'ai ébranlé... »

— « Vous me déchirez le cœur, » repartit le jeune homme. « Mais j'ai donné ma parole. Je la tiendrai. J'épouserai Mme Olier. »

— « Et moi, » dit M. de Claviers que cette résistance contenue achevait d'exaspérer, « je te donne ma parole que, si tu le fais, je ne te reverrai plus... C'en est assez ! » continua-t-il impérieusement. « Voici une heure que je te montre toute la tendresse, tout l'amour que j'ai pour toi dans l'âme, tout mon chagrin aussi, et que tu me braves... Dieu sait que je n'étais pas venu ici avec l'idée de te parler comme je vais faire... Mais tu n'auras pas défié impunément la majesté pater-

nelle ! » Et c'était vrai qu'à cette minute une majesté émanait de lui, celle de ces pères de jadis, qui, justiciers privés, condamnaient leurs fils à l'emprisonnement, aux galères quelquefois (1). « Tu me demanderas pardon, entends-tu? de ce que tu viens d'oser me dire, ou je ne te reverrai plus... Et pour te prouver que cette volonté d'une séparation entre nous, si tu n'obéis pas, est définitive chez moi, je vais commencer, sitôt rentré à Paris, dès demain matin, par disjoindre nos intérêts. Nous sommes occupés, Métivier et moi, depuis ces derniers jours, à mettre de l'ordre dans mes affaires que l'imprévoyance de Chaffin avait laissées arriver à un mauvais point. J'en profiterai pour te rendre et ta procuration, et toute ta fortune. Je t'épargnerai de me les redemander. »

— « Moi? » s'écria Landri... « Vous ne croyez pas... » Les noms de Chaffin et de Métivier lui avaient soudain rappelé la catastrophe financière dont l'imminence l'avait tant épouvanté. Il avait demandé le secret du notaire, et il était bien sûr que sa démarche auprès de celui-ci était ignorée du marquis. Elle n'avait donc pu être interprétée comme un procédé suggéré par Valentine pour rentrer en possession de ses capitaux. Si pourtant Métivier avait manqué à la discrétion professionnelle? Si cette dernière petite phrase signifiait ce soupçon?

— « Je ne crois rien, » interrompit M. de Claviers, « sinon que l'on ne s'arrête pas sur certains chemins... » Puis, prouvant ainsi qu'il tenait à rester juste, même

(1) Merlin, *Répertoire de jurisprudence : Puissance paternelle*, sect. III, § 1 : « Basset fait mention d'une sentence rendue par un père lui-même, de l'avis de sa famille, contre son fils... Il le déclara indigne de succession et le condamna aux galères pour vingt ans. M. le procureur général du Parlement de Grenoble appela *a minimâ* de cette sentence, et, par arrêt du 19 septembre 1663, le fils fut condamné aux galères perpétuelles. »

dans cette exécution du fils rebelle : « Mais comme tu n'en es pas là encore, et que tu pourrais au contraire te faire des scrupules, étant donné que je t'ai parlé de mes charges, tu sauras que tous mes embarras ont cessé, grâce au dévouement d'un ami. Charles Jaubourg n'avait que des parents éloignés, et dont il avait à se plaindre. Il m'a, par son testament, laissé toute sa fortune. J'étais venu t'annoncer cette nouvelle aussi, » ajouta-t-il avec un soupir, « et te lire les termes de ce testament. Rien de plus haut comme sentiment, de plus délicat. J'ai accepté, parce que c'est de l'argent absolument propre d'abord : le père de Charles était la probité même ; — parce que je ne lésais personne, ensuite : ses cousins sont tous riches, et il ne les voyait plus ; — enfin parce que je l'aimais, autant qu'il m'aimait... On compte dans la vie les affections qui ne vous déçoivent pas... D'ailleurs, je n'ai pas besoin de te dire que, sans cet héritage, ta fortune, à toi, était intacte. Je donnerai ordre à Métivier de se mettre en rapport avec toi pour ce règlement... Quant à moi, le jour où tu voudras retrouver un père, tu en sais la condition... Adieu. »

Landri l'avait écouté parler avec un inexprimable mélange de terreur et de révolte, terreur de laisser voir l'excès de son trouble, révolte contre l'infamie dont il était le témoin paralysé. Tel était donc le moyen, l'affreux moyen imaginé par Jaubourg pour laisser toute sa fortune à son fils ! Et lui, ce fils, permettrait-il que cet argent fût accepté ainsi, avec cette reconnaissance émue et confiante, par ce gentilhomme si fier et d'une si magnifique intégrité morale? Se ferait-il le complice, par son silence sur ce qu'il savait, de cette suprême trahison, car cette générosité mensongère ne mettait-elle pas le comble à l'outrage? Le cri de la protestation était sur ses lèvres, et il ne le poussait pas. Il y avait quelque chose de plus

atroce que de ne pas avertir cet honnête homme abusé : c'était, pour l'enfant de sa femme, de lui dire ce qu'avait été cette femme. M. de Claviers avait marché vers la porte. Il semblait attendre un mot, un geste, un regard, et Landri se tenait debout, silencieux, les yeux baissés. Le marquis esquissa lui-même un mouvement de retour. Puis, devant la persistante immobilité du jeune homme, ses épais sourcils se froncèrent, ses prunelles s'assombrirent. Il répéta :

— « Adieu. Tu sais que je te dis adieu. »

— « Adieu, » fit Landri, sans relever ses paupières, tandis que, haussant ses puissantes épaules, l'autre sortait de la chambre pour ne pas céder à la nouvelle vague d'indignation qui soulevait son grand cœur.

VII

...FORS L'HONNEUR

Quatre semaines s'étaient écoulées depuis que le jeune homme avait entendu s'éloigner dans l'antichambre de son appartement le pas irrité du chef de la maison de Claviers-Grandchamp, sans qu'il le rappelât pour lui crier la vérité, pour empêcher cette monstrueuse injustice : les dettes de ses imprudentes, mais généreuses, mais chevaleresques prodigalités payées avec l'argent de l'amant de sa femme ! Landri se retrouvait, après ces vingt-neuf jours, à la même place et à la même heure, parmi le même cadre d'objets familiers où s'étaient écoulés ses arrêts. Il était libre maintenant. Il venait, la veille, d'être condamné, par le conseil de guerre de Châlons, à quinze jours de prison, par cinq voix contre deux, avec le

bénéfice de la loi de sursis. Rentré de Châlons à Saint-Mihiel, il avait trouvé chez lui un communiqué officiel, lui signifiant que « par décision présidentielle, en date de ce jour, le lieutenant de Claviers-Grandchamp était mis en non-activité par retrait d'emploi ». C'était le véritable *ci-gît* du soldat, cette feuille de papier, bien plus que le billet du colonel, reçu au retour de l'expédition de Hugueville. Landri l'avait froissée et jetée, sans plus s'en occuper. Il n'avait d'attention que pour un télégramme qu'il lisait et relisait indéfiniment, assis, la tête dans sa main, — à la même table et dans la même posture que le marquis l'autre jour, — tandis que son valet de chambre et son ordonnance allaient et venaient dans les pièces, occupés aux malles. Landri rentrait à Paris par le train de nuit. Ce télégramme dans lequel il s'absorbait ainsi était signé du maître d'hôtel de M. de Claviers. C'était la réponse à la seule lettre qu'il eût écrite au marquis depuis leur entretien. Il la lui avait adressée au sortir du conseil de guerre, pour lui annoncer le verdict. Il y avait fait une allusion discrète, mais très nette, à son projet de mariage, et indiqué qu'il se proposait de venir à Paris, à moins que « son père » — il continuait de l'appeler ainsi — n'y vît une objection. Il lisait et relisait la dépêche, qui lui accusait réception de cette lettre : « M. le marquis, obligé de partir pour Grandchamp, me charge de dire à M. le comte, en réponse à sa lettre, qu'il l'attend rue du Faubourg-Saint-Honoré, demain. — Garnier. » Que M. de Claviers n'eût pas désarmé de sa rigueur, cette missive, si volontairement impersonnelle et dans des circonstances pareilles, le prouvait assez :

— « Pourtant, il veut me voir?... » se disait Landri. « Cette conversation sera de nouveau bien pénible. Je lui dois de ne pas m'y dérober... »

Dès la réception de cette dépêche, il avait tendu

toutes les énergies de son âme à envisager cette rencontre au point de vue qui n'avait pas cessé d'être le sien, durant ce mois d'une solitude presque absolue. Il l'avait passé tout entier à se définir son devoir, et toujours il avait abouti à cette double nécessité : silence et séparation, séparation et silence. Il n'avait pas eu, durant ces interminables heures de méditation, une minute de doute. Pas une minute, non plus, il n'avait cessé de souffrir, à la pensée de ce testament, de l'abominable abus de confiance commis à son profit par son vrai père et dont il lui fallait être le complice, sous peine de commettre un crime plus abominable, en brisant le cœur du plus loyal des hommes, en déshonorant sa propre mère. Le remords de cette participation forcée au pire des mensonges devenait la forme de sa douleur. Chaque fois qu'il s'était rappelé, depuis ces quatre semaines, la foudroyante révélation, tout de suite il avait pensé au procédé employé par le mort pour lui laisser sa fortune, et frémi de révolte impuissante. Aucun incident ne l'avait distrait de cette obsession : ni les interrogatoires de l'enquête instituée contre lui, ni les conférences avec son avocat, ni la comparution devant ses juges, ni les manifestations provoquées par son acte. Des témoignages de sympathie lui étaient venus par centaines de toute la France, émanant d'officiers supérieurs et de camarades, même de simples cavaliers. Il avait reçu aussi quantité de lettres et de cartes postales, remplies d'ignobles injures. C'était le signe que le marquis de Claviers avait eu raison : le geste de refus devant la porte de l'église à cambrioler, puisqu'il exaspérait les ennemis de l'armée, correspondait vraiment à un besoin profond de la conscience militaire. Hélas ! ce n'était qu'un geste, qu'une simulation. L'officier avait obéi à un sentiment qu'aucun de ses admirateurs ou insulteurs ne pouvait même soupçonner. Éloges et critiques ne lui étaient pas plus

arrivés que les autres impressions du monde extérieur. Seules, les lettres de Mme Olier avaient trouvé le secret de lui communiquer un peu de leur tendresse. Il en avait reçu une chaque jour. Assurément, la charmante femme se rendait compte qu'elle l'avait blessé, le premier jour, en lui parlant de M. de Claviers. Jamais plus, dans ces longues causeries, la plume à la main, elle ne mentionnait même l'existence du marquis. « On lui a dit l'héritage, » en avait conclu Landri, « et elle a compris. » Il devinait juste. Mme Privat, venue à Paris, pour l'enterrement de Jaubourg, avait fait une visite à Valentine. Elle lui avait raconté, avec l'aigreur d'une parente évincée, le testament de son cousin :

— « Vous vous rappelez ce que je vous avais dit de sa passion pour Mme de Claviers-Grandchamp? Aujourd'hui il laisse toute sa fortune à M. de Claviers. Privat ne veut jamais voir le mal. Il prétend que c'est la plus sûre preuve qu'il ne s'est jamais rien passé... Avouez, ma chère amie, que ça n'a pas bon air... »

Mme Olier n'avait rien répondu. Mais son cœur s'était serré de pitié. Elle avait revu Landri, dans leur dernière conversation, paralysé tour à tour et convulsé de souffrance, et elle avait pénétré la terrible vérité. Son affection s'était faite plus douce, plus caressante à travers la distance, et par cet après-midi d'avant son retour à Paris, penché sur cette dépêche énigmatique, présage certain de nouvelles luttes, l'officier condamné évoquait, pour dominer ses troubles, l'image de son unique amie, la fiancée et la consolatrice.

— « Je la reverrai demain... » se disait-il. « Je pourrai garder le secret que l'honneur me commande, et elle lira en moi, elle me plaindra. Elle m'aime !... *Il* va me demander d'y renoncer. J'ai eu de la force contre le premier assaut. Je suis sûr d'en avoir davantage contre le second... Mais est-ce bien de cela qu'il

veut me parler?... Et de quoi pourrait-ce être?... »

Déjà, dans cette question que Landri se posait, ou plutôt qui se posait en lui, malgré lui, une autre hypothèse était enveloppée. S'il était vrai que Mme Olier eût entendu parler des assiduités de Jaubourg auprès de Mme de Claviers, — et de cela il ne doutait pas, — d'autres en avaient entendu parler aussi, d'autres en parlaient. Dans le premier sursaut de la révélation, ç'avait été l'immédiate pensée du fils. On se rappelle comment, parti pour le cercle de la rue Scribe, après la scène de la rue de Solferino, il avait, rien que pour avoir vu un membre du *Club* en passer le seuil, fui, d'une fuite affolée et sauvage, avec l'épouvante d'un coupable devant un témoin de sa honte. Le testament de Charles Jaubourg avait dû réveiller tous les propos, déchaîner de nouveau la malveillance assoupie. Qui sait si le marquis n'avait pas reçu des lettres anonymes, si le soupçon ne s'était pas éveillé en lui? Un détail avait étonné Landri, plus que tous les autres, parmi les incidents de ces quatre semaines. Voici qu'en méditant sur le sens caché de cette dépêche, il se prit à y repenser, et il y attacha soudain une souveraine importance. Comment M. de Claviers n'avait-il donné aucune suite à un des projets examinés dans leur entretien : le choix d'un avocat? Le motif qui le rendait irréconciliable sur le point du mariage avec Valentine, c'était le respect, le culte, l'idolâtrie de son nom; ce même motif n'aurait-il pas dû le faire persévérer dans son idée initiale? L'héritier de ce nom était traduit devant un conseil de guerre. C'était là un fait public, et qui n'avait rien à voir avec leur dissentiment privé. Comment « l'Émigré » n'avait-il pas tenu à ce que l'inculpé fût défendu — ç'avait été son premier mot — sur le terrain du principe auquel il dévouait sa vie : l'honneur du gentilhomme? Entrer en communication avec son fils n'était pas nécessaire pour cela. Il eût suffi d'en-

voyer au jeune homme un défenseur « endoctriné », suivant son autre mot. Il ne l'avait pas fait. Pourquoi? Landri avair dû s'adresser au notaire Métivier, qui lui avait expédié un de ses parents, praticien distingué, mais purement professionnel. Le marquis et cet avocat ne s'étaient pas vus. Pourquoi?... Cela signifiait-il qu'un événement était survenu? Lequel? Cet éveil de soupçon? Ou bien la colère de la puissance paternelle offensée suffisait-elle à expliquer cette abstention? Landri éprouva un tel besoin de le croire qu'il alla prendre, parmi les livres déjà emballés, l'ouvrage où était ramassée et resserrée l'essence des idées du marquis, *l'Histoire et la Généalogie de la maison de Claviers-Grandchamp.* Le titre seul le fit tressaillir, mais il se rappelait y avoir lu une note qu'il lui fallait à tout prix retrouver. Quand il la tint, il en épela mot par mot, à voix basse, toutes les syllabes. Il voulait y voir une explication de l'attitude du Féodal, froissé dans une de ses convictions les plus intimes. C'était un fragment d'une harangue prononcée en 1783, par l'éloquent Duveyrier, devant le Parlement de Paris. M. de Claviers avait cité ce passage, à propos de la sévérité d'un de ses ancêtres pour un fils, un cadet, avec un commentaire enthousiaste et en soulignant les dernières lignes comme pour se les approprier. Duveyrier soutenait dans ce plaidoyer la dénonciation d'un père en justice contre sa propre fille. « ... Peut-on, » disait-il, « peut-on, sans s'affliger, considérer quel intervalle immense nous sépare de ceux qui nous ont transmis nos lois? Par quels degrés d'affaiblissement nous avons substitué à cette énergie de l'âme, à la force de la véritable vertu, une sensibilité factice qui s'effraie du moindre effort ; non pas cette sensibilité saine, inséparable de l'humanité, qui plaint le criminel en punissant le crime, mais cette flexibilité du caractère, cette mollesse du cœur, qui nous fait acheter par notre indul-

gence l'indulgence des autres et que nous nommons sensibilité pour légitimer notre faiblesse, pour l'ennoblir même, s'il était possible !... Dans les derniers temps de la République, au moment où la discorde introduisait la dépravation, Aulus Fulvius déserte Rome pour suivre Catilina. Son père le rappelle. Ce citoyen rebelle à la patrie est encore un fils respectueux. Il obéit. Il vient subir le jugement de mort prononcé par son père. Nos aïeux admiraient cet exemple d'une vertu sublime. Nous le croyons sévère. Nos petits-fils le trouveront barbare. *Nous commençons à nous étonnner qu'un père exerce le droit que la loi lui donne, de venger son honneur trahi, son autorité méprisée. Nous finirons par lui retirer ce droit. De l'impossibilité de punir les enfants naîtra le mépris du père, l'insubordination, la révolte et l'universelle anarchie...* »

— « Voilà sa façon de penser, et la plus profonde, » conclut Landri en refermant le gros livre. « Cela suffit pour que ma résistance l'ait exaspéré, et qu'il n'ait plus voulu s'occuper de moi jusqu'à ce que j'aie plié... Où avais-je l'esprit? Il désire me voir demain pour ces mêmes affaires dont il m'a fait écrire par Métivier. Vais-je m'imaginer aussi qu'il a des raisons mystérieuses pour séparer nos intérêts? Il m'a déclaré ici même cette résolution. Rien que cela prouve quelle idée il se fait de ma faute à son égard. Pour lui, c'est un crime... Je devrais tant me féliciter qu'il ait cette rigueur dans ses convictions !... »

Cette explication était très plausible. Elle n'apaisa pas la vague inquiétude où le télégramme avait jeté Landri. Voici pourquoi. Me Métivier lui avait, une quinzaine de jours auparavant, envoyé de nombreux papiers à signer, en les accompagnant d'une assez longue épître, plus personnelle. Il y racontait qu'il approuvait beaucoup cette séparation de fortunes entre le père et le fils, et qu'il y voyait un très bon

signe pour l'avenir. Il ajoutait que M. de Claviers avait, sur ses conseils, confié la liquidation de ses dettes à un ancien clerc à lui, un M. Cauvet, avocat particulièrement occupé de choses notariales. Ce Cauvet avait presque immédiatement découvert une grave irrégularité. Chaffin avait été renvoyé. « Peut-être M. le marquis, » remarquait le prudent Métivier, « a-t-il été un peu dur. Quoique la fraude fût bien probable, elle n'était pas tout à fait certaine... »

— « J'avais donc raison, » avait pensé Landri sur le moment ; « Chaffin aussi trahissait !... » Et il s'en était tenu là. Dans ses réflexions actuelles, les choses prenaient un autre aspect. Cette violence dans l'emportement était certes un trait du caractère de M. de Claviers. Il n'était pas besoin d'autres raisons, pour l'expliquer, que cette découverte d'une infidélité. Mais les conséquences? Landri se souvenait que le fils de l'administrateur congédié de la sorte était Pierre Chaffin, le médecin qui avait veillé Jaubourg agonisant. Si pourtant ce garçon avait répété à son père ce qu'il avait certainement entendu?... Si pour se venger celui-ci répétait ce secret à son tour?... S'il l'avait écrit à l'intéressé?... « Non, » se répondit Landri, « Chaffin a pu être tenté par l'argent qui lui passait entre les mains et devenir un voleur. Ce n'est pas un monstre. Pierre, lui, est un médecin. Il en existe encore et beaucoup qui gardent le secret professionnel. Rien n'a pu se produire de ce côté, ni d'aucun autre... Notre conversation de l'autre jour suffit bien !... »

En dépit de ces raisonnements, cette rentrée à Paris, dans ces conditions et sur ce télégramme, donnait au jeune homme un insurmontable sentiment d'appréhension. — « C'est d'être enfermé dans cet appartement, où j'ai eu trop de chagrin, qui me trouble, » se dit-il, et il sortit, pour essayer de vaincre

cet énervement par la marche. Il employa cette fin de l'après-midi à des visites d'adieu. Elles ne lui donnèrent pas non plus ce calme dont il avait, après tant de secousses, un besoin presque physique. Il aurait pu mesurer le degré du changement accompli en lui, depuis ces quelques semaines, à ce petit fait : durant cette dernière promenade d'une extrémité à l'autre de cette ville qui avait été sa dernière garnison, il n'éprouva pas une minute la nostalgie du métier qu'il avait tant aimé. Une préoccupation emportait tout, de la même nature que celle qu'il avait subie devant le télégramme et qu'il avait voulu secouer : savoir si la nouvelle du testament infâme était arrivée jusqu'à ses camarades et ce qu'ils en pensaient. Landri avait su vaguement autrefois, sans s'y intéresser, que le commandant Privat était un cousin éloigné de Jaubourg. Il n'eut pas plus tôt mis le pied sur le trottoir qu'il se le rappela. Cet officier avait pris sa retraite, l'autre hiver. Il était resté certainement en correspondance avec quelques-uns de ses compagnons d'armes. Leur avait-il écrit cette nouvelle, avec quels commentaires? Si oui, quel jugement portaient tant de cœurs droits et simples, dont il connaissait la loyauté intransigeante, sur l'acceptation de M. de Claviers? Une telle idée n'était pas de celles qui en permettent d'autres. Vainement les tableaux d'activité militaire, partout épars dans les rues de Saint-Mihiel, se multipliaient-ils, autour du lieutenant chassé du service, comme pour lui représenter ses rêves de jeunesse et leur écroulement. Il n'y prenait pas garde. Il put ainsi passer, sans que le désespoir l'étouffât, devant cette porte du Quartier, qu'il franchissait, l'autre jour encore, avec une telle volonté de garder son uniforme. Il croisa, sans que son cœur se déchirât, plusieurs cavaliers de son ancien peloton, conduits par son successeur, lequel était monté précisément sur Panthère, devenue, en ces

quelques semaines, une docile et fringante jument d'armes. Il reconnut le profil insolent et gouailleur de Baudoin, le visage déjà moins ouvert de Teilhard, évidemment repris par des influences d'anarchie. C'est une des plus amères tristesses que puisse éprouver un vrai chef : voir se fausser entre d'autres mains l'outil vivant qu'il avait espéré et commencé de façonner. Landri ne s'en émut qu'à peine. Tout au contraire, il ressentit un intense soulagement à constater que ni Despois, ni Vigouroux, les deux premiers officiers auxquels il rendit visite, n'avaient le moindre soupçon du legs fait aux Claviers par le cousin de Privat. Il eut le courage de leur nommer l'ancien commandant à l'un et à l'autre. Visiblement, ils ne pensaient pas à lui depuis des mois. Ils avaient bien d'autres soucis en tête, qu'ils épanchèrent tous deux, à leur manière.

— « ... Vous voilà perdu pour l'armée, » lui dit Despois. « Vous, un si bon officier, quel dommage !... C'est ce que je reproche le plus aux malheureux qui nous gouvernent, de ne pas comprendre que, chez nous surtout, un homme ne se remplace pas... Un homme? Quand on en a un et qui veut servir, on doit tout faire pour le garder. Un homme, en campagne, ça en vaut dix, vingt, trente, cent ; ça en vaut mille... On croirait qu'un esprit de vertige est dans nos tyrans, qui les pousse à éliminer de l'armée les gens de cœur, c'est-à-dire les loyalistes, ceux dont leur République a le moins à craindre. L'officier qui refuse, comme vous, d'enfoncer une porte de chapelle, c'est l'officier qui ne conspire pas, parce qu'il a des scrupules, et ces insensés ne le comprennent point !... Moi aussi, » avait-il ajouté, « je m'en irai, et bientôt... Je ne crois pas que j'y tiendrai. Hier on nous faisait marcher contre les églises, demain nous serons appelés à faire campagne contre des grévistes. Cette seconde besogne n'est pas plus celle d'un soldat que la première. L'armée peut s'em-

ployer, par exception, à assurer l'exécution des lois. Ce doit être une exception. Elle a, pour raison d'être, la guerre, et non pas la police. Nos politiciens ont l'horreur de la guerre, de cette mâle et sainte école d'héroïsme. Ils ont le goût ignoble des coups de force dans la rue. Tenez : on parle de nous envoyer, cette semaine, mettre de l'ordre aux forges d'Apremont... Faites-nous donc une politique de paix à l'intérieur, messieurs, et de dignité fière à l'extérieur!... Adieu, Claviers. Je souhaite que nous nous retrouvions, où vous devinez, botte à botte, et chargeant l'ennemi... Mais aurons-nous encore des cavaliers pour nous suivre?... J'ai tort. On n'a pas le droit de désespérer, si près de Vaucouleurs. Que voulez-vous? Cela crève le cœur de votre vieux capitaine de vous voir partir... »

— « Hé bien! Ils vous ont fendu l'oreille, mon brave Claviers, » tel fut le premier cri de Vigouroux. « Ah! les... » et le lieutenant de dragons, qui appartenait à la grande tradition des Kléber et des Cambronne, lâcha un terme de corps de garde à l'adresse des persécuteurs de son camarade. « Savez-vous qu'il a failli m'en arriver autant?... Et pourquoi? Pour avoir échangé deux ou trois phrases avec vous, quand nous sommes descendus de cheval au retour de Hugueville. Ah! ça n'a pas traîné. L'après-midi même, le colonel me faisait venir. « Est-il vrai que vous avez « félicité publiquement M. de Claviers? » m'a-t-il demandé. « J'ai causé en effet avec Claviers, » ai-je répondu, « mais en tête à tête, hors du service; et si « quelqu'un prétend avoir assisté en tiers à notre « entretien, il a menti. » Charbonnier a hésité une minute. Il a beau avoir les idées que vous savez, il est bon diable. Et puis, Vigouroux, Charbonnier, ça rend le même son, ces noms-là, au lieu que Claviers-Grandchamp... Enfin!... « Va pour cette fois encore, »

m'a-t-il dit. « Soyez moins bavard, jeune homme. Vous « pourriez tomber sur un autre colonel que moi. » Il n'en a rien été de plus. Mais vous voyez, deux minutes de conversation, et nous avions déjà été mouchardés... Ça empoisonne la vie, Claviers, d'être au milieu des fichards... Ça me gâte la cuisine du *mess*, qui, justement, n'était pas trop mauvaise cette année. Je ne sais pas manger sans causer, et personne n'ose plus parler autour de la table. Si tous les bons comme vous, les solides, dont on était bien sûr, disparaissent, que deviendrons-nous?... C'est égal, Charbonnier et ses flics diront ce qu'ils voudront, je vous félicite de nouveau, et je vous autorise à répéter partout que Vigouroux vous a crié par deux fois bravo... »

Privat n'avait donc rien écrit ! Voilà toute la signification qu'eurent, pour leur ancien camarade, ces propos des deux officiers, l'un si distingué de nature, l'autre si simple, tous deux également épris du service et blessés au vif de leur honneur militaire par des procédés misérables. Plus tard Landri devait souvent revoir en pensée le regard tristement clair de Despois dans son masque creusé, et la lippe gaillardement dégoûtée — si l'on peut dire — du rougeaud Vigouroux. Sur le moment, il n'avait plus de place dans son cœur pour des sensations de cet ordre. Ses autres visites se passèrent dans les mêmes alternatives de curiosité douloureuse et d'un peu d'apaisement, si momentané ! L'attente de l'entretien avec M. de Claviers — le troisième depuis qu'il savait ce qu'il savait — le brûlait d'une fièvre trop forte. Elle ne fit que croître à mesure que les minutes passèrent, rapprochant celle où il se retrouverait en face de cet homme. Derechef, comme dans la marche à la tête de ses dragons sur Hugueville-en-Plaine, il recommençait de ne plus voir que lui, — que lui sur le quai de la gare, où

bien peu de ses amis de Saint-Mihiel eurent le courage de venir lui dire adieu, — que lui dans le compartiment de wagon, où il essayait, bercé par la rumeur monotone du train, de se figurer et les mots qu'il entendrait et ceux qu'il répondrait, indéfiniment et anxieusement, — que lui enfin, à Paris, où de se retrouver rue du Faubourg-Saint-Honoré, devant l'entrée de leur hôtel, fut un renouveau de sa souffrance. Il n'en avait plus franchi la porte depuis le jour où, amené par le train, il était venu là, s'habiller, avant d'aller chez Valentine pour lui demander sa main. C'était la veille de la mort de Charles Jaubourg ! Tout disait que les habitudes restaient, dans cette maison seigneuriale, celles qu'il avait toujours connues. Le vieux concierge le salua du seuil de sa loge, avec la même physionomie déférente et familière. Les mêmes hommes d'écurie lançaient, du même geste, les seaux d'eau dans les caissons et sur les roues tournantes des mêmes voitures. Garnier, le maître d'hôtel, qui avait l'air poudré sous ses cheveux blancs, le reçut au haut du perron, après que son arrivée eut été annoncée du même coup de cloche, avec la même étiquette :

— « M. le marquis va bien? » dmanda Landri. Son cœur éprouva un profond soulagement, comme la veille auprès de Despois et de Vigouroux, quand le domestique lui eut répondu :

— « Mais oui, monsieur le comte, très bien, M. le marquis est allé hier à Grandchamp chasser avec quelques personnes. »

— « Il chasse?... » pensa le jeune homme. « C'est qu'il ne se passe rien d'extraordinaire. Décidément, j'étais dans le vrai. Il ne veut me parler que pour les affaires d'argent... » Et, tout haut : « Vous lui ferez demander s'il peut me recevoir vers dix heures. »

Ce caractère un peu cérémonieux n'était pas non plus une nouveauté dans les rapports du père et du fils. Si la politesse conventionnelle, qui est de tradition dans les familles d'ancien style, apparaît comme une gêne à de certains moments, à d'autres elle se révèle comme singulièrement bienfaisante. Elle assure un anonymat, bien nécessaire, quand on souffre. Personne, dans la maison, ne soupçonnait qu'entre le marquis et Landri se préparait une de ces scènes qui marquent une date solennelle dans deux existences. Mais Landri lui-même soupçonnait-il vers quelle explication il marchait, quand, à l'heure dite, il descendit de son appartement pour entrer dans la bibliothèque où M. de Claviers lui avait fait dire qu'il l'attendait? Cette grande et haute pièce donnait de plain-pied sur le jardin, si gai, si frais en été, si sévèrement nu et dépouillé par ce matin noir de décembre. Ce décor de deuil convenait trop aux paroles qui allaient s'échanger là. Le marquis se tenait debout devant l'énorme cheminée, le dos au feu, dont la claire flambée montait autour d'un véritable tronc d'arbre. C'était encore une des petites manies du vieux seigneur que ce chauffage d'autrefois. Devant cet âtre monumental, et en dépit du costume moderne, il était lui-même, à cette minute, plus « ancien portrait » que jamais. Seulement, c'était le portrait d'un homme qui traversait des heures d'un effroyable martyre. Le maître d'équipage de la forêt de Hez, dont Landri avait tant admiré la robuste et droite silhouette dans le groupe des veneurs occupés à regarder la curée, avait cinquante ans à peine, en dépit des soixante-cinq que lui donnait l'arbre généalogique des Claviers-Grandchamp. Le chef de famille qui attendait en ce moment l'héritier de son nom, dans cette vaste chambre entièrement revêtue de boiseries et de livres, était un vieillard. Son teint rouge, marbré de taches livides, ses paupières flétries, les plis de son front

disaient les longues insomnies de ces quatre semaines. L'éclat si gai de ses profonds yeux bleus avait été remplacé par une brûlante ardeur du regard, où se devinait le supplice intime, — en ce moment! Car la fierté conservée de la physionomie l'annonçait assez : le gentilhomme ne s'était pas rendu, et, devant tout autre témoin, il aurait su cacher sa blessure. Quelle blessure? Landri n'eut pas besoin de l'interroger pour le savoir. Ce qu'il avait prévu s'était passé. M. de Claviers soupçonnait la vérité. Jusqu'à quel point? Averti par quels indices? Le jeune homme ramassa d'instinct toutes ses forces, afin d'affronter sans défaillance un entretien où son propre secret pouvait lui échapper. Il allait constater une fois de plus la supériorité de la race et quel vigoureux, quel ferme génie elle donne à ses authentiques représentants. M. de Claviers était infiniment tendre et sensible, mais il était par-dessus tout viril. Le caractère, chez lui, était réellement nourri et pénétré de ces principes dont il parlait avec une ferveur qui détonnait tant parfois, même, — surtout peut-être, — dans son milieu. Il devait, aux instants de crise suprême, manifester cette énergie du fort parti pris qui répugne à l'équivoque, et qui a une implacable décision de couteau chirurgical. Lui non plus ne savait pas exactement ce que son fils — par le nom — connaissait d'une situation qu'il n'avait jamais pressentie lui-même avant d'en avoir la preuve foudroyante et indiscutable. Il était en droit de penser que le jeune homme en ignorait tout. C'était de quoi justifier, pour une âme plus faible, cette tentation du silence à laquelle Landri n'aurait assurément pas échappé. Pour le marquis, un devoir dominait tout, celui de sauver, dans ce naufrage de toutes ses confiances, de toutes ses affections, ce qu'il pouvait sauver de l'honneur des Claviers-Grandchamp. Il était le dépositaire de ce nom et il allait imposer à l'intrus sa volonté, d'ailleurs

justifiée, sans s'inquiéter de rien que de cet honneur. Aussi, quand le jeune homme, à peine entré dans la chambre, eut commencé de lui parler, en faisant allusion à leur dernière rencontre, il l'arrêta court d'un mot :

— « Je ne vous ai pas fait venir, » lui dit-il, — et cette suppression du tutoiement avait dans sa bouche une rigueur singulière. Jamais, depuis son enfance, Landri ne l'avait entendu s'adresser à lui ainsi, même dans ses plus grandes sévérités, — « je ne vous ai pas fait venir pour reprendre une discussion qui, dorénavant, n'a plus d'intérêt, ni même de raison d'être... Un événement s'est produit, depuis un mois que nous ne nous sommes vus. Il va changer pour toujours nos rapports, et du tout au tout. J'ai estimé que je me devais et que je vous devais de vous le faire connaître. Préparez-vous à recevoir un coup très douloureux, comme je l'ai reçu, courageusement... »

— « Je suis préparé, mon père, à tout accepter de vous, » répondit Landri, « sûr que vous n'agirez jamais que pour ce que vous croirez mon bien. »

Cette phrase ambiguë était un dernier effort pour dissimuler — à quoi bon maintenant? — ce qu'il avait appris de son côté. A ces deux mots, « mon père, » le marquis, si ferme qu'il fût, ne put s'empêcher de clore une seconde ses paupières. Pourtant, sa voix ample et profonde, n'hésitait pas pour continuer :

— « Prenez connaissance d'abord de ces deux lettres ; nous causerons ensuite... »

Il avait montré à Landri, de son doigt tendu, une enveloppe posée sur le bureau, non cachetée. Le jeune homme vit en l'ouvrant qu'elle contenait deux lettres, en effet. L'une, écrite à la machine, était ainsi rédigée : « M. le marquis de Claviers-Grandchamp ignore sans doute les raisons pour lesquelles un de ses amis (?), décédé très récemment, l'a institué

son légataire universel. Le document suivant le renseignera. Si M. le marquis n'était pas édifié, on a d'autres pièces à lui fournir. » Et cette dénonciation était signée : « Un admirateur de la maison de Claviers-Grandchamp ! » L'autre lettre... Ah ! d'en reconnaître l'écriture arrêta le battement du cœur de Landri. Le papier, un peu jauni, exhalait encore un vague et doux relent, l'arome atténué, évaporé du parfum favori de Geneviève de Claviers, celui qui avait flotté autour des baisers dont était né l'enfant qui dépliait cette feuille maintenant, avec un tel tremblement qu'il en déchira le milieu. C'était un billet d'amour, écrit librement, dans la sécurité dangereuse que finit par donner aux plus surveillés une longue liaison. Les trois premiers mots : « Mon Charles aimé, » le « tu » qui venait ensuite, des nouvelles données au père de « notre cher petit Landri », d'autres phrases encore, non moins explicites, n'auraient pas permis le doute aux plus obstinés. A qui cette lettre avait-elle été dérobée? A l'amant, après qu'il l'avait reçue? Ou bien des mains scélérates l'avaient-elles interceptée, que la déraisonnable amoureuse avait crues fidèles? Pourquoi était-on demeuré des années sans se servir de cette arme redoutable, et pourquoi la sortait-on, aujourd'hui que les deux complices étaient pour toujours protégés par la tombe contre la vengeance du mari offensé? Que le testament qui instituait M. de Claviers légataire universel eût déterminé cette hideuse dénonciation, l'autre billet n'aurait même pas eu besoin de le déclarer avec cet outrageant cynisme. C'était l'évidence même. La cause importait peu. L'effet avait été produit, aussi complet que la plus implacable rancune pouvait le désirer. Landri se tenait anéanti devant celui dont il portait le nom, de par la faute de la morte, qui, de ses doigts passionnés, avait si follement tracé ces lignes. Quand il osa enfin lever les yeux, il vit que le

marquis lui montrait d'un geste le feu allumé dans la cheminée. Il y jeta les deux chiffons de papier, chargés d'une si meurtrière signification. Une minute plus tard, quelques pellicules carbonisées, en train de se tordre sur la braise, attestaient seules que ces lettres avaient existé. Sans doute le visage du jeune homme avait exprimé dans cette scène muette une extraordinaire intensité de souffrance. Car M. de Claviers ne put se retenir, même à cet instant, d'en avoir pitié. Il lui dit :

— « Je ne pouvais accomplir la tâche qui m'incombe qu'avec votre aide, et vous averti. »

— « Ne vous reprochez rien, monsieur, » fit Landri. « Ces lettres ne m'ont rien appris. Je savais tout déjà. »

Un flot de sang monta soudain à la face du vieillard, attestant quels sentiments passionnés cette réponse inattendue soulevait en lui. Ses yeux bleus lancèrent des éclairs, et ses anciennes habitudes de langage lui revenant aux lèvres dans cette explosion : « Tu savais tout?... » s'écria-t-il. « Et tu ne m'as pas parlé?... Tu savais tout et ta conscience ne t'a pas dit : « Cet homme qui m'a élevé, qui m'a aimé comme « le plus tendre des pères, a été trahi dans son honneur « d'époux. Il l'est aujourd'hui dans sa probité ! Il « accepte de bonne foi ce legs abominable ! Il en est « reconnaissant ! Il va s'en servir pour payer ses dettes, « pour dégager son patrimoine ! Son patrimoine ! » répéta-t-il. « A tout prix, je dois empêcher cela !... » Tu savais tout, et tu m'as laissé partir l'autre jour sans pousser le cri que tu me devais !... Oui, tu me le devais, pour ce que je t'ai donné de mon cœur, pendant tant d'années, pour ce que je t'en donnais encore, il y a quelques instants... J'allais m'excuser de n'avoir pas pu te taire la honteuse vérité !... Et tu me trahissais, toi aussi ! Tu t'étais fait le complice du suprême

affront ! Ah ! malheureux, tu es bien de leur sang, l'enfant de... »

Il s'arrêta. Même dans cet éclat de sa fureur, sa grande âme reculait devant cette barbarie : insulter une mère, fût-elle une indigne, en présence d'un fils. Mais l'accès était trop fort pour passer ainsi. Ses poings serrés s'ouvrirent et se refermèrent convulsivement. Il saisit le premier objet qui se présentait : un couteau de métal doré placé sur la table, à côté d'une revue, restée non coupée. Il tordit en deux cette lame qui se brisa comme du verre. Puis, rendu à lui-même par la frénésie de cette action, il interpella Landri, d'un accent où grondait encore la tempête :

— « Mais expliquez-vous donc, malheureux. Mais expliquez votre silence... Pourquoi vous êtes-vous tu?... »

— « Parce que je vous aimais, » dit Landri, « et qu'il s'agissait de ma mère. »

Cri déchirant, d'une humanité si simple et si poignante, comme il en jaillit d'un cœur quand il est touché dans son fond dernier ! M. de Claviers avait chéri trop longtemps et trop profondément le jeune homme, cette tendresse était encore trop mêlée à l'horreur que lui inspirait son existence pour qu'il n'en fût pas pris aux entrailles. Il esquissa un mouvement qu'il réprima aussitôt, et, comme s'il s'en voulait de cette faiblesse, son visage s'assombrit encore pour demander :

— « Et par qui avez-vous appris cette chose? »

— « Rue de Solferino, le mardi. Ah ! ne me forcez pas de revivre cette horrible scène !... »

— « Il t'a parlé?... » rugit M. de Claviers. « A toi? à toi?... Il a osé?... »

— « Il est mort... » répondit, implora plutôt le jeune homme. La générosité native l'emporta de nouveau dans le cœur du gentilhomme qui appuya

sa main sur ses yeux, cette même main avec laquelle il avait tracé sur la dépouille du faux ami le grand geste du pardon. Ces sursauts incontrôlables de sa passion lui faisaient sans doute peur à lui-même. Cet entretien, qu'il avait voulu, le bouleversait trop profondément. Il se recueillit ainsi quelques secondes, et, quand il recommença de parler, son ton était changé. Il prononçait à présent ses mots avec une espèce de froideur hautaine, hâtive et dure, qui faisait sentir davantage peut-être, à son interlocuteur, tout l'irréparable de leur situation :

— « Il est inutile de prolonger une conversation qui doit vous être aussi pénible qu'à moi. Écoutez-moi, je vous prie, sans m'interrompre. Je continue, en ma qualité de chef de la famille de Claviers, et du moment que vous en portez le nom, à me considérer comme ayant vis-à-vis de vous et des devoirs et des droits. Mon devoir, c'est de vous traiter officiellement comme si vous étiez mon fils... » Ses paupières s'abaissèrent de nouveau sur ses prunelles, tandis qu'il prononçait ces mots... « Je n'y manquerai pas... Mon droit, c'est d'exiger que vous vous conformiez à mes décisions, pour tout ce qui touche à la défense de l'honneur de ma maison... Cet honneur est menacé. Des vilenies comme celle-là sont un signe. » Il montra de la main la place sur le bureau où tout à l'heure était l'enveloppe. Il l'y voyait toujours. « Elles prouvent que l'on a parlé et que l'on parle. Nous connaissons assez le monde, vous et moi, pour savoir que sa légèreté dépasse encore sa férocité. Nous savons aussi qu'il a, malgré tout, ses justices. Il n'est personne, je dis personne, qui puisse supposer de bonne foi que Geoffroy de Claviers-Grandchamp a accepté un héritage en le sachant infâme. Si donc il le garde, c'est qu'il ne croit pas que cet héritage soit infâme. C'est qu'il est persuadé que sa femme a été calomniée... Je veux, entendez-vous?

je veux que l'on dise, je veux que l'on pense que Mme de Claviers a été calomniée. Par conséquent, je ne renoncerai pas à cet héritage, après que j'ai publiquement consenti à le recevoir. Ai-je besoin de vous dire que cet argent me fait horreur et que je n'en garderai rien? C'est votre argent. Je veux que vous l'ayez tout. Mais cette restitution se fera, de moi à vous. J'ai malheureusement donné des ordres déjà, que je ne peux pas révoquer sans faire causer, à l'homme de Métivier, Cauvet, le successeur de ce misérable Chaffin. Cette restitution n'aura donc lieu que dans un certain temps... D'ailleurs, ce temps m'est nécessaire pour l'exécution de mes projets. Voilà un premier point réglé entre nous, n'est-ce pas?... »

— « C'est à vous d'ordonner, » répondit Landri, « et c'est à moi d'obéir. »

— « J'arrive au second point. Nous ne pouvons plus, je ne dis pas vivre ensemble, mais nous voir. Il faut que nous nous séparions et pour toujours, en restant fidèles au programme que je vous traçais. Le motif avoué doit être de ceux que notre société puisse admettre sans chercher au delà. Il est tout trouvé, ce motif : c'est la mésalliance que vous vouliez faire et que vous ferez. Elle m'était insupportable à imaginer seulement, il y a un mois. Je vous l'ai assez montré. Aujourd'hui... » Il hocha sa tête, et fixant Landri d'un regard qui donnait une signification évidente à ces mots : « Il m'est horrible que la famille que vous fonderez ainsi porte le nom de la mienne. Là, moi, je ne peux rien. Leur Code ne me permettrait même pas de faire reconnaître ce qui est. D'ailleurs, je n'ai pas le droit d'exiger que vous ne fassiez pas votre vie. Je ne peux pas vous empêcher d'exister... Vous vous marierez donc, officiellement contre ma volonté. Vous me donnerez votre parole de ne pas habiter la même ville que moi, de ne pas présenter votre femme dans

notre monde. Je ne veux ni vous rencontrer, ni la rencontrer... Attendez... » fit-il impérieusement, comme Landri allait répondre. « Si je n'avais pas la certitude, je vous le répète, que l'on parle, les choses iraient toutes seules. Vous sortiriez de l'hôtel ce matin, pour n'y plus rentrer. Mais l'on parle, et comme nous n'avons, ni vous ni moi, initié aucun confident à nos deux discussions, celle de Hez et celle de Saint-Mihiel, l'annonce subite de ce mariage, en ce moment, passerait pour un prétexte. On a beau savoir que je ne suis pas un homme de ce temps-ci, cette idée de mésalliance s'est tellement affaiblie ces dernières années, que l'on pourrait dire, que l'on dirait : « Il a saisi cette « occasion, il y avait autre chose. » Vous quittez l'armée dans des conditions qui ont ému toutes les sympathies autour de vous, de nous, dois-je dire, puisque aucune puissance humaine ne peut faire que nous ne soyons pas solidaires. Il est naturel que je prenne ce moment pour recevoir, pour vous entourer. Je recevrai. Nous recevrons, et ensemble. J'aurai la force de garder cette attitude, vous l'aurez aussi. Elle durera le temps que nous pourrons, mais il faut que, le jour où la nouvelle de votre mariage et de notre rupture éclatera, tous ceux qui nous approchent disent : « Pauvre Claviers ! Il aimait tant son fils... » Je ne doute pas qu'il ne se rencontre des gens pour ajouter : « Quelle dupe ! ...» On n'est pas blessable dans sa vanité quand on pense à l'honneur, et la seule manière pour moi de défendre celui de Mme de Claviers, c'est de paraître y croire... Là, nous sommes solidaires vraiment, d'une solidarité qui n'est pas un mensonge. Elle a été, elle reste ma femme, et elle est votre mère. »

— « Je vous répète que je vous obéirai en tout, » dit le jeune homme.

— « Il me reste à toucher deux points, » reprit

le marquis. « J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers jours, au caractère de la personne que vous allez épouser. Vous l'aimez. Oui, il faut que vous l'aimiez beaucoup pour m'avoir parlé comme vous m'avez parlé, quand nous nous sommes vus à Saint-Mihiel. Vous voyez, je ne méconnais pas votre affection à mon égard. Vous serez tenté de lui ouvrir votre cœur. Si elle ne mérite pas d'être aimée comme vous l'aimez, ne le faites pas ; et, si elle le mérite, ne le faites pas non plus. Je vous demande votre parole qu'elle ne saura jamais par vous ce honteux secret... »

— « Je vous la donnerais, et tout de suite... » répondit Landri. Puis, à voix basse, tant il redoutait un autre transport de cette fureur qu'il sentait toujours grondante : « Mais, si je me laissais aller à lui dire toute la vérité... je crois... que je ne lui apprendrais rien... »

— « Tu lui as déjà parlé? » menaça M. de Claviers. « Avoue-le?... Ah ! si tu as fait cela... »

— « Je ne l'ai pas fait, » protesta Landri ; et des larmes au bord des yeux : « Je vous en supplie, ne croyez jamais que j'aie pu agir autrement que vous ne me l'avez enseigné par toute votre vie, que vous ne me l'enseignez encore à ce moment. Je vous dirai tout. Vous me jugerez après... » Et il commença de raconter le premier indice, cette soudaine imploration de ne pas monter, en retournant de Paris à Grandchamp, chez le malade de la rue de Solferino, et comment, après la visite chez Jaubourg et la révélation, il s'était dit : « Mme Olier sait tout, » et dans quelle fièvre il était arrivé chez elle, et l'horreur qu'il avait eue de parler, et son silence à elle devant sa douleur, et cette douleur, et leurs fiançailles dans ces instants de suprême émotion ; — la lettre ensuite qu'il avait reçue d'elle aussitôt après l'affaire de Hugueville, et les autres où elle n'avait plus fait une seule allusion à

M. de Claviers. Celui-ci écoutait cette confession, avec une physionomie immobile où passait pourtant comme un étonnement. Jamais Landri, alors qu'il se croyait son fils, ne lui avait parlé avec cette ouverture du cœur. Jamais il n'avait osé montrer à son père cette sensibilité charmante et frémissante, si effrénée et si délicate, si vulnérable et si aimante. Il se découvrait tout entier dans la vérité de sa fine et tendre nature, au moment où le marquis et lui échangeaient les paroles de la dernière explication. Que pourraient-ils se dire dorénavant? M. de Claviers sentait cela par-dessus tout le reste. Sa vieille tendresse pour cet enfant s'émouvait de nouveau, et, plus elle remontait en lui, plus il se roidissait contre elle. Et puis, à travers ce récit, il entrevoyait la délicieuse âme de Valentine, et ce lui était une inexprimable amertume de se rappeler d'autres fiançailles, les siennes, il y avait quarante ans déjà, si fières, si radieuses, pour aboutir... à quoi? à cette douloureuse inquisition autour d'une honte!

— « Vous avez raison, » dit-il enfin, « c'est trop évident. Elle sait tout. Comment? » Une angoisse se peignit dans ses traits pour ajouter : « Depuis un mois, je me heurte à cette question, sans arriver à même entrevoir la réponse : — Qui a pu voler ces lettres?... *On a d'autres pièces à fournir!* » Il répéta les mots du dénonciateur, si douloureusement : « D'autres pièces?... Sont-ce les héritiers? me suis-je demandé. Pour se venger de ce legs?... Mais je les ai vus à cet enterrement. Il y avait là un ancien officier, un M. Privat, qui m'a parlé de vous. Jamais je ne croirai à tant d'hypocrisie? Ils savaient le testament et ils ont été d'une tenue admirable. Non. Le coup ne vient pas d'eux... D'un domestique? Pour arriver à quoi? A un chantage. Ah! qu'il se démasque donc! Je les lui payerai ce qu'il voudra, ces autres lettres!...

Non. Un domestique n'aurait pas trouvé l'abominable ironie de la signature : un admirateur de la Maison de Claviers-Grandchamp. Ça sent le club, cette ignoble insulte, la basse envie contre ceux qui ne pactisent pas avec les lâchetés de ce temps... » Il jeta un autre rugissement : « Ah ! si je pouvais savoir qui?... Si je pouvais?... » Et, secouant sa tête : « Il ne s'agit pas de moi. Encore une fois, il s'agit de l'honneur de Mme de Claviers, et c'est la dernière promesse que je voulais exiger de vous, que vous cherchiez ce que je ne peux pas chercher, la main d'où part le coup. A tout prix il faut la trouver, pour empêcher que l'on ne recommence... »

— « Vous n'avez soupçonné personne? » interrogea Landri. « Chaffin que vous avez renvoyé... »

— « Chaffin? Mais j'avais reçu la lettre depuis dix jours, quand je l'ai exécuté... Non. Chaffin est un voleur. Il n'a jamais voulu que de l'argent. Il aurait essayé de vendre les papiers... Ne nous perdons pas dans ces suppositions aussi vaines que mes plaintes. Peut-être, en questionnant Mme Olier, apprendrez-vous quelque chose?... Trop, peut-être... » Un silence. « Non. Cela non plus n'est pas possible... » A quelle atroce idée répondait-il, ce : « non, » et ensuite, le : « Si c'était pourtant?... » qu'il ajouta, pour conclure : « Maintenant, vous savez mes volontés... »

— « Je m'y conformerai, » dit le jeune homme. Il avait compris l'inique et atroce soupçon soulevé soudain dans l'esprit du mari si cruellement trahi, et il l'en plaignait davantage encore. « Je vous le promets... »

— « C'est bien, » conclut M. de Claviers, « j'accepte votre parole... Chaque jour, je vous écrirai mes instructions pour ce que je désire de vous. Il est inutile que désormais nous nous retrouvions en tête à tête, à moins que vous n'ayez à m'apporter un renseignement

sur l'enquête que vous allez faire. Alors prévenez-moi aussitôt... J'oubliais. J'ai prié ce matin les Charlus et Bressieu. Soyez là à midi un quart... Allez. »

— « Aurai-je la force de la tenir, cette parole? » se demandait Landri en descendant à l'heure fixée dans le petit salon où le marquis recevait ses invités, quand il donnait à déjeuner. Il lui fallut, pour y arriver, traverser plusieurs pièces magnifiques, en enfilade. Il pouvait entendre, à distance, les éclats de ce rire haut, associé aux impressions de son enfance et de sa jeunesse. L'homme qui, tout à l'heure, stoïque et désespéré tour à tour, glacé et emporté, accusait, ordonnait, gémissait, soupçonnait, dans une telle fièvre de douleur et d'indignation, était-il bien le même que celui qui l'accueillit par ces mots, d'une voix joyeuse, en lui montrant les amis annoncés :

— « Hé bien? vous vous faites attendre, monsieur le héros?... Vous n'en n'avez pas le droit, vous qui n'êtes pas nouveau jeu... Mais vous avez du crédit pour quelque temps, après ce que vous avez fait. N'est-ce pas, mademoiselle Marie?... »

— « Oh ! une ardoise énorme... » dit Marie de Charlus en riant de ses belles dents claires. « Ah ! vous me taquinez, monsieur de Claviers. Je me vengerai en vous parlant argot... Et ça ne m'empêchera pas de retrouver le français de votre vieille France pour répéter à votre fils que nous avons, tous et toutes, été bien fiers de lui. »

— « Bien fiers, » répéta Charlus. « De voir accomplir une belle action fait toujours plaisir. Mais, quand celui qui l'accomplit appartient à la classe des gens comme il faut, le plaisir est double... »

— « En effet, » dit Bressieu en serrant à son tour la main à Landri. « Nous ne sommes pas gâtés sous ce rapport... »

— « C'est que les gens comme il faut pensent beaucoup trop à la bonne galette, » reprit Marie en regardant le seigneur de la Rochebrocante avec cette insolence gaie qui était la sienne.

— « C'est surtout que les gens comme il faut ne sont pas comme il faudrait, » dit le marquis. « C'est si simple d'être de son parti, tout bonnement ; et personne n'en est. De son avis, et je ne vois que des gens qui, sous prétexte d'idées larges et libérales, donnent raison à leurs ennemis. Landri a été de son parti, voilà tout, sans phrase, sans étalage. Tu vas leur raconter cela, mon ami, et comment ces braves paysans vous ont acclamés, toi et tes dragons, quand vous avez détalé à la barbe du préfet estomaqué... Mais le déjeuner est servi... Voulez-vous me permettre de vous offrir le bras, mademoiselle? Lardin a promis de se distinguer, et nous aurons, pour boire à la santé de ce grand garçon, un musigny d'une royale année... Car nous buvons encore, et du bourgogne, nous autres, de même que nous mangeons, et de bel appétit, dans cette vieille France dont vous vous moquez. Elle est jolie, la nouvelle ! Tout à l'eau minérale et au régime... » Les domestiques en livrée avançaient les chaises aux convives autour de la table, dont le bois sombre n'avait pas de nappe, d'après le vieux rite des déjeuners à la française. Les profondeurs du jardin mettaient une atmosphère de paix presque campagnarde autour de cette salle à manger que le maître du logis animait de sa cordialité. Pour qui l'eût observé de près, cette chaleur de sa communicative gaieté contrastait trop avec la fièvre de ses prunelles et les ravages de sa physionomie. Mais l'orgueil de son nom à défendre le soutenait, et, devançant lui-même toute remarque de ce genre, — lui qui n'avait jamais menti, — il disait :

— « J'avais bien besoin que Landri revînt... Voilà mon vrai remède, ai-je répondu à Louvet quand il

m'a parlé de régime, justement, à propos de ces deux ou trois vertiges dont je vous ai entretenu, Charlus. Seulement, je trouve que ce jeune homme n'a pas l'air assez content de nous revoir... Vous verrez qu'il regrettera l'armée !... »

Et, pour ne pas être inférieur au tragique héroïsme de cette comédie, Landri, à qui l'on servait en ce moment des œufs à la Claviers, une des mille et une créations du savant maître queux, dit, en riant lui aussi :

— « A coup sûr, je ne regretterai pas la cuisine du mess... C'est vrai que Lardin s'est encore surpassé pour fêter mon oreille fendue... »

Il portait sa fourchette à ses lèvres avec la mine respectueuse d'un gourmet pour qui manger est une affaire solennelle, ce qui lui attira cette exclamation de Bressieu :

— « Vous y venez. La table, c'est encore ce qui trompe le moins ; et quand un chef-d'œuvre de Lardin vous est servi dans du chantilly de cette finesse de pâte, » ajouta-t-il en montrant son assiette, sans que l'on pût deviner à son clignement d'yeux s'il cédait à son goût pour le bibelot ou s'il distillait une secrète ironie, « on peut dire, en dépit du mot fameux, que l'on connaît encore la douceur de vivre !... »

VIII

SUR UNE PISTE

Landri ne s'y était pas trompé, ces phrases échappées à M. de Claviers et aussitôt interrompues, ce « trop peut-être... », et ce « si c'était pourtant?... », signifiaient, qu'au moins une seconde, cet homme,

étranger jadis à toutes les mesquineries du soupçon, avait admis cette sinistre hypothèse : Mme Olier dénonciatrice de Mme de Claviers. Imagination insensée par la matérialité même ! Comment Valentine eût-elle jamais pu se procurer ce billet? — Plus insensée encore du point de vue moral. Elle prêtait, gratuitement, à une jeune femme, sans un seul indice, le plus ignoble des calculs : séparer à jamais Landri de celui qui jusqu'alors l'avait cru son fils. Et dans quel dessein? Pour l'épouser plus librement?... Cela ne tenait pas debout un seul instant. Fallait-il que la blessure eût été profonde, pour que le grand seigneur magnanime en fût venu, et si vite, à de tels changements de son caractère? En sortant de l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, au terme de ce déjeuner qui lui avait donné l'impression d'un cauchemar vécu, Landri se rappelait ces mots, parmi tant d'autres, et cette insinuation si insultante pour sa Valentine. Il n'y trouvait qu'une raison de plus pour désirer savoir qui avait commis ce double crime de l'ordre privé, impunissable aux lois et vraiment féroce : ce vol d'une correspondance, aggravé d'une dénonciation. Dans cet entretien d'une tension presque inhumaine, il avait vu distinctement que cette découverte soulagerait seule un peu l'angoisse dont étouffait le marquis. Lui-même comprenait combien était nécessaire la destruction de ces « autres pièces », comme avait dit l'anonyme, dans un style de dossier, froidement cruel. Ces lettres gardées restaient comme une trop redoutable menace pour cet honneur de la morte que le mari trompé voulait généreusement sauver. Comment le fils n'eût-il pas mis tout son amour-propre à s'associer à cette œuvre de salut? Comment l'amoureux de Valentine n'eût-il pas tenu à cœur aussi de ne pas laisser planer même l'ombre de l'ombre du plus déraisonnable soupçon sur la femme qu'il allait épouser et que jamais M. de Claviers ne

connaîtrait? Qu'il eût pu penser d'elle ainsi, ne fût-ce que dans un moment de délire et de souffrance, c'était de quoi surexciter encore, chez le jeune homme, le besoin d'y voir clair dans ces immondes ténèbres. Mais sur quelle piste s'engager et avec quels signes? Il se posait cette question, enfin dégagé de cette contrainte contre nature, à laquelle l'avait condamné — en s'y condamnant lui-même par un point d'honneur digne d'un autre âge — celui qu'il avait si longtemps appelé « l'Émigré ». Il se rendait chez Valentine, pour demander à ses doux yeux, à son cher sourire, à sa présence aimée, la force de supporter cette épreuve, dont il ne lui appartenait pas de fixer la fin. Allait-il l'interroger, comme M. de Claviers n'avait pas craint de le lui conseiller? Afin d'apprendre quoi? que les parents déshérités lui avaient dit le testament de Jaubourg et qu'elle en avait tiré une conclusion trop évidente pour une personne avertie? Qu'elle le fût, Landri ne le savait que trop. Dans les longues méditations solitaires de ses semaines d'arrêts à Saint-Mihiel, il était arrivé à reconstituer l'histoire entière et à comprendre pourquoi les Privat lui avaient toujours marqué une froideur dont il ne s'était avisé qu'à distance. Oui, à quoi bon essayer d'en connaître davantage? Si c'était des Privat que venait la lettre anonyme, Valentine l'ignorait, et que servirait de l'initier à de pareilles turpitudes? Les vrais amoureux ont un respect, ému et ravi, pour cette fleur de délicatesse et d'illusion, qui fait le charme pur de l'âme féminine, quand elle n'a pas été brutalisée trop jeune par les flétrissantes réalités de la vie. Ce sentiment seul aurait empêché Landri de questionner son amie, quand bien même il n'eût pas éprouvé comme un spasme d'horreur à la pensée d'accuser sa mère devant elle. Le silence est la pieuse charité du fils auquel la vénération est interdite. Et puis, eût-il voulu parler, que la jeune femme eût arrêté sur ses lèvres les

paroles blasphématoires. Il n'eut pas plus tôt franchi le seuil du petit salon de la rue de Monsieur, où elle l'attendait, qu'au regard dont elle l'accueillit il sentit cette peur, chez elle aussi, d'une explication trop douloureuse. Et comment aurait-il souillé ce charme du revoir par une hideuse confidence, la trouvant comme il la trouvait, si jeune, si fine, si jolie, dans sa toilette toujours noire, — mais la fin prochaine du deuil s'y devinait déjà. Valentine avait une robe de crêpe de Chine et de dentelles, dont la souplesse s'harmonisait à la grâce un peu menue de toute sa personne. A son cou, un fil de perles luisait doucement, une touffe de violettes fleurissait son corsage, et dans les boucles légères de ses cheveux cendrés était passée une torsade de tulle noir. C'était la renaissance de la femme que ces bijoux et que ces fleurs, que ce visible et naïf désir de plaire, qui mettait un éclat de pétale de rose à ses joues minces, une lumière à ses yeux bleus, un frémissement à son sourire. Elle avait près d'elle son fils, dont sa main fiévreuse flattait les cheveux, d'un or pareil à l'or pâle des siens. Elle le poussa doucement vers Landri quand celui-ci entra, comme pour donner un symbole à l'union qu'elle rêvait, où rien ne fût sacrifié du bonheur de l'enfant, où il restât toujours entre elle et le second père, et elle disait :

— « Embrasse M. de Claviers, Ludovic, et répète-lui que ta maman et toi vous avez bien prié pour lui, pendant qu'il était en prison, si injustement... »

— « C'est vrai, » dit l'enfant, « que je suis content que vous en soyez sorti... On ne vous y mettra plus, dites, monsieur?... » ajouta-t-il craintivement.

— « Non, » répondit Landri, qui, lui aussi, caressa les boucles blondes tandis que la mère disait :

— « Je ne t'ai gardé que parce que tu voulais voir M. de Claviers. Tu l'as vu, va à tes devoirs... Il vous aime, » reprit-elle, quand la porte se fut refermée sur

le petit garçon, « et cela m'est si doux !... » Et prenant la main du jeune homme dans les siennes : « Oui, j'ai tant prié pour vous, mais avant la prison, pour que vous fissiez ce que vous avez fait, et dont je suis fière, si fière !... » répéta-t-elle. « En lisant dans les journaux le récit des événements de Hugueville, j'avais tant d'orgueil de vous... »

— « Et moi, » dit-il, « j'ai tant de douceur à être de nouveau auprès de vous ! » Et c'était vrai que le tendre accueil de cette femme passionnément chérie, après les scènes meurtrières du matin, succédant elles-mêmes à tant d'émotions si âcres, si corrosives, c'était la fraîcheur divine de l'oasis entre deux marches accablées sur le sable brûlant du désert, une fête du cœur presque trop enivrante, à croire que ce contraste n'est pas vrai, que ce ravissement est un mensonge et va s'évanouir... « Oui, » reprit-il, « tant de douceur. Car, voyez-vous, je n'ai plus que vous au monde... »

— « Vous avez parlé à M. de Claviers de vos projets? » demanda-t-elle. « Vous ne m'en avez jamais écrit... » Elle traduisait la phrase de Landri dans une partie seulement de son sens, ne voulant pas avoir deviné l'autre. Si perspicace que fût son intuition, elle n'avait pas encore discerné l'étendue entière du drame où son ami si aimé était engagé. Elle avait compris qu'il était le fils de Jaubourg et qu'il le savait. Elle ignorait que le marquis le sût aussi.

— « Je lui ai parlé. »

— « Et il a refusé son consentement ! »

— « Il l'a refusé... »

— « Landri, » dit-elle après un silence, « vous savez maintenant que je vous aime, et combien... Quand j'ai répondu oui à votre demande, il y a cinq semaines, je l'ai fait sans illusions. J'étais certaine que M. de Claviers n'accepterait jamais notre mariage. J'ai passé outre, parce que j'ai vu, j'ai cru voir que vraiment vous

ne pouviez plus vivre sans moi, et aussi parce que je vous aimais... Ne cherchez pas dans ce que je vous dis ce qui n'y est pas. Je vous aime toujours de même. Je suis, je serai toujours prête à vous donner ma vie. Mais si vous deviez rencontrer des difficultés trop grandes, soutenir des luttes trop pénibles, je veux que vous vous sachiez libre... Je vous attendrai un an, deux ans, dix ans, s'il le faut, vingt, — toujours... » Elle insista : « toujours. »

— « Après ce que nous nous sommes dit, M. de Claviers et moi, » répondit Landri, « que je vous épouse ou non, tout est brisé entre nous... »

Elle le regardait, tandis qu'il prononçait cette phrase d'un accent si triste qu'elle en tressaillit. Il pâlit un peu, comprenant qu'elle avait compris, et, dans le même élan de pitié que l'autre jour, elle l'attira vers elle, en lui pressant le bras contre son cœur d'un geste passionné. Et frissonnante :

— « J'essaierai d'effacer cela aussi, » dit-elle. Ce fut à lui de paraître n'avoir pas démêlé tout ce que signifiait cette protestation d'amour, et il reprit :

— « Il ne s'est pas contenté de refuser. Il veut que, marié, je n'habite plus Paris. »

— « Je vous répondrai comme Ruth, » fit-elle : « où vous irez, j'irai ; où vous demeurerez, je demeurerai... »

— « Même si je ne quitte pas seulement Paris, — même hors de France?... »

— « Même hors de France... » Un tout petit signe révélait l'excès de l'émotion dont elle était remplie. Le point central de ses prunelles s'était dilaté si fortement que ses yeux bleus en paraissaient noirs ; et, enveloppant, caressant, étreignant Landri de ce sombre regard passionné, elle lui disait : « Vous ne savez pas ce que j'ai amassé pour vous de tendresse dans mon cœur, pendant ces trois ans, où je vous ai tant caché de ce que je sentais, pour ne pas vous perdre. Cet

amour s'est creusé en moi à une profondeur qui me ferait trembler, si vous n'étiez pas vous, si je n'étais pas sûre que vous ne voudrez jamais que mon devoir, que vous ne me demanderez pas de vivre dans des conditions où mon fils ne serait pas élevé comme il doit l'être, pour rester, même loin de son pays, un enfant de France !... » Elle redit : « Loin de son pays?... » Et, timide : « M. de Claviers l'exige vraiment?... »

— « Il n'exige rien, » répondit Landri.

— « Mais vous pensez que c'est le seul moyen de le réconcilier un peu avec l'idée de notre mariage?... » demanda-t-elle ; et, comme il inclinait la tête : « Alors, il ne faudra pas hésiter, » dit-elle. « Vous ne savez pas non plus combien vous m'avez appris à l'aimer, sans le connaître ; combien je lui suis reconnaissante de l'influence qu'il a eue sur vous, des traces de sa magnifique sensibilité que je retrouve dans la vôtre. Quand je vous ai répondu oui, l'autre jour, j'ai eu tout de même un remords de vous prendre à ce devoir et à cette tendresse... Vous me dites que ce n'est pas, que tout est brisé entre vous... Cela m'enlève mon remords, mais en me donnant pour vous un tel regret... Dites-vous du moins que se séparer, ce n'est pas s'oublier. On peut conserver l'un de l'autre une image à laquelle on n'ait rien à reprocher. Je voudrais qu'entre M. de Claviers et vous, il en fût ainsi, et que, pensant à vous, il sentît que vous l'avez aimé, que vous l'aimez toujours, comme il le mérite, et qu'il n'y a entre vous deux que la Vie... »

Les arbres de l'étroit jardin derrière la porte-fenêtre étaient aussi désolés que ceux dont les ramures se dénudaient derrière les hautes vitres de la salle à manger, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Le ciel plombé du jour d'hiver était aussi menaçant. Les phrases de la jeune femme, si peu appuyées, si délicatement imprécises, affirmaient pourtant, par la seule réserve de leurs sous-

entendus, le même affreux et indestructible fait qui avait pesé d'un poids si lourd tout à l'heure sur le cœur de Landri, durant le suppliciant déjeuner de parade. Mais Valentine avait eu de nouveau la double vue miraculeuse de l'amour. Elle s'était adressée dans ce cœur malade au seul sentiment qui pût l'aider à traverser cette période par trop éprouvante avant la rupture officielle avec le marquis. Il ne pouvait trouver de force que dans ce passionné désir de prouver à cet homme une affection qui n'avait jamais été plus vivante. A cette voix d'amie pitoyable et de tendre conseillère, l'âme de Landri, si suggestionnable par la tendresse, s'était reprise à véritablement vouloir, et, en quittant la rue de Monsieur, il éprouvait, dans sa détresse, la sorte de plénitude intérieure que donne un dessein très ferme, quand il est fondé sur une acceptation courageuse des circonstances, même les plus hostiles, et sur les sentiments les plus profonds de notre être. Oui, si cruel que fût le rôle de dissimulation imposé par M. de Claviers, il aurait la force de le soutenir tant qu'il faudrait. Si difficile que fût la découverte du dénonciateur anonyme, il s'y acharnerait. Il pouvait offrir, à cette noble et grande victime du mensonge dont il était né, cette réparation. Il la lui donnerait avant de partir, peut-être une autre encore. Quand il avait parlé à Valentine de ce projet d'un établissement bien loin de France, il avait dit une des pensées les plus constamment caressées depuis ces dernières semaines et qu'il avait retrouvée dans un certain regard du marquis. Il avait entrevu dans un exil à l'ouest des États-Unis, ou plutôt du Canada, c'était encore la patrie! une possibilité de dépouiller, en échappant aux commentaires, ce nom de Claviers qui n'était pas le sien. Avec quelle émotion il l'avait entendue lui répondre : « Même hors de France !... » Et cette certitude ajoutait à son courage.

Il en eut besoin, de ce renouveau, pour supporter le dîner de ce soir-là, qu'il dut prendre au club de la rue Scribe, en face de M. de Claviers. Celui-ci lui avait fait transmettre cet ordre, comme il était convenu, sous la forme d'un billet où se trouvait simplement tracée cette ligne : « A huit heures, dîner au cercle... » Il en eut besoin et davantage, le lendemain, pour accepter de s'asseoir à dix heures, à côté du marquis, dans la baignoire de l'Opéra, qui avait été celle de Mme de Claviers. Charles Jaubourg avait passé là tant de soirées à regarder sa maîtresse trôner dans toute la splendeur de sa royauté mondaine ! Quelque chose de cet adultère flottait dans les tentures de cette loge, que le châtelain de Grandchamp avait conservée, par piété... Et quel courage encore, tous les jours suivants, pour figurer de repas en repas, de réception en réception, à côté de ce compagnon qui, devant témoins, le traitait avec sa chaude et ample cordialité de jadis ! Puis aussitôt seuls dans l'automobile qui les emmenait ou les ramenait par exemple, plus une parole, plus un regard ; et sur ce masque creusé et vieilli de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, c'était l'empreinte du chagrin altier, qui ne se plaindra ni ne pardonnera jamais. Combien de fois, durant ces retours, Landri fut tenté de lui demander : « Êtes-vous content de moi?... » Content? Quelle parole à prononcer entre eux !... Arriverait-il à en prononcer une autre, à pouvoir lui dire : « L'anonyme qui a écrit la lettre infâme, je sais son nom. Les autres pièces dont il vous a menacé, les voici?... » Entre les instants qu'il passait de la sorte, dans cette torturante attitude d'une simulation à deux vis-à-vis du monde, et les heures qu'il avait aussitôt pris la chère habitude de consacrer tous les après-midi à la consolatrice de la rue de Monsieur, son unique pensée était celle-là : trouver une piste et la suivre. Mais laquelle? Mais comment?

— « Procédons par des faits positifs, » s'était-il dit dès le premier jour. Or, quels étaient ces « faits positifs »? Que l'envoi de la lettre de Mme de Claviers à son mari avait coïncidé avec le testament de Jaubourg. Qu'avait pu espérer l'envoyeur? Que M. de Claviers renoncerait à cette fortune. A qui ce renoncement eût-il profité? Aux héritiers naturels. Il était donc indiqué de chercher de ce côté, en écartant d'abord Privat. Landri le connaissait trop pour admettre une minute que cet officier, riche d'ailleurs par lui-même et par sa femme, eût commis une action de cette bassesse. Et pour qui? Les Privat n'avaient pas d'enfants. Quelques démarches, prudemment conduites, le convainquirent que les trois autres héritiers ne devaient pas davantage être soupçonnés. L'un était un gros commerçant de la rue du Sentier, à Paris ; le second, un propriétaire de vignobles considérables, près de Lectoure, d'où les Jaubourg sont originaires. Le troisième, magistrat en vue, exerçait les fonctions de procureur général près une des cours d'appel du Nord. Il y avait toute une leçon de philosophie sociale dans ce tableau des cousinages de Charles Jaubourg. Il avait été, lui, le bourgeois élégant qui passe aristocrate. Il avait, à son insu, satisfait, dans une liaison avec une grande dame, ce besoin d'anoblissement qui est l'instinct naturel, et, s'il était bien dirigé, légitime et utile des plus hauts représentants des classes moyennes. Pour Landri, les situations occupées par les parents du mort représentaient simplement une garantie qu'aucun d'eux n'était le dénonciateur cherché. Ces premiers « faits positifs » ne permettaient aucune hypothèse. — Un autre « fait positif » était le vol de cette lettre d'amour écrite par Mme de Claviers. Une lettre n'est volée qu'à l'expéditeur ou au destinataire. Il y avait quinze ans passés que la marquise était morte. Il était possible que cette lettre eût été dérobée quinze

ans auparavant, et que le voleur fût demeuré tout ce temps sans s'en servir, mais c'était très improbable. Or, quand on poursuit une recherche de ce genre, la règle est de n'admettre l'improbable qu'après avoir examiné tous les probables. Le plus sage était donc d'admettre que la lettre avait été prise chez Jaubourg. Que cet homme si prudent, si surveillé, qui avait tant travaillé pour cacher sa paternité, n'eût pas détruit des pages si terriblement accusatrices, quelle contradiction! Elle pouvait s'expliquer par l'ardeur d'un amour qui avait dû être bien grand. N'y avait-il pas dévoué toute sa vie? Précisément parce qu'il savait le danger de conserver une semblable correspondance, l'amant de Mme de Claviers avait dû multiplier les précautions. Cette lettre et les autres, dont parlait l'anonyme, n'avaient donc pu lui être volées que par une personne initiée à toutes ses habitudes, et dans un moment où il était incapable d'une surveillance. Le vol avait dû être commis ou pendant la maladie ou tout de suite après la mort. Que signifiaient ces mots : les « autres pièces »? Le reste de la correspondance évidemment. Mais pourquoi l'envoi de cette lettre unique, sans accompagnement d'aucune demande d'argent, et depuis plusieurs semaines déjà? C'était une énigme. Elle n'empêchait pas le « fait positif » d'être là. Ce fait exigeait qu'une enquête bien conduite commençât par un entretien avec Joseph, ce serviteur de confiance dont Jaubourg avait dit dans son agonie : « Tu peux le croire, lui. Il est sûr, très sûr... » Landri ne l'avait plus revu depuis l'instant où, dans la chambre du mort, le marquis agenouillé priait au pied du lit. En pensée, il aperçut cette silhouette, en cravate blanche et en habit noir, vaquant aux derniers apprêts ; cette face immobile de témoin discret, de muet complice. Joseph était resté trente ans au service de son maître. Il avait certainement pénétré le mystère de la liaison

de Jaubourg avec Mme de Claviers. Il savait le secret de la naissance de Landri. Le jeune homme se rappelait la singularité de son regard, lors de cette démarche faite auprès de lui, la veille de la mort, au château de Grandchamp. D'ailleurs le domestique n'était-il pas là, aidant le docteur Pierre Chaffin, quand le malade proférait dans son délire tant de paroles cruellement révélatrices? Cette idée rendait une conversation avec cet homme si pénible que Landri se recula d'abord.
— « C'est une lâcheté, » se dit-il aussitôt. « Si je ne passe pas outre à une souffrance de cet ordre, pour *lui*, de quoi suis-je capable?... »

Résolu à cet interrogatoire, la plus élémentaire habileté lui commandait d'y procéder par surprise. Il ignorait un petit détail qui devait lui faciliter sa tâche : M. de Claviers avait eu, comme on l'imagine, horreur de remettre les pieds dans l'appartement de Jaubourg. Décidé à rendre l'abominable héritage, et ne voulant pas d'une vente qui aurait attiré l'attention, il avait confié la garde de l'appartement, jusqu'à nouvel ordre, au vieux maître d'hôtel. Quand Landri vint rue de Solferino demander l'adresse de celui-ci, le concierge répondit un : « Mais il est en haut, monsieur le comte, » très étonné, qui prouva à l'enquêteur combien était délicate l'affaire où il s'engageait. Les plus légères imprudences risquaient de provoquer une curiosité trop périlleuse. Aussi tous les ressorts de son être étaient-ils bandés à rendre sa physionomie impénétrable, tandis qu'il attendait le maître d'hôtel dans la bibliothèque, où une vieille femme venue à son coup de sonnette l'avait introduit. C'était l' « Épouse » de « M. Joseph » qui servait de lingère dans la maison, du vivant de Jaubourg. Le couple avait une fille, Mlle Amélie, que l'indulgent patron leur avait permis de garder avec eux. Comment associer à l'idée d'un

complot si criminellement combiné le chef de cette famille de quarts de bourgeois, affamés de respectabilité? Mme Joseph avait une dignité de matrone, qu'elle déploya pour ouvrir les fenêtres, tout en expliquant le bruit d'un piano, qui était celui de Mlle Amélie. « On l'a porté dans l'appartement, » disait-elle, « parce que nous ne quittons jamais, rapport aux bibelots... » Le père de la pianiste arrivait lui-même, attristé et déférent, empressé et curieux. Le changement du marquis de Claviers depuis la mort de son maître n'avait pas échappé à ce sagace observateur. Il en avait deviné la cause secrète, sans avoir pu démêler quel indice avait soudain éclairé une crédulité si longtemps abusée. Quand il se trouva en présence de Landri, ce désir de savoir donna malgré lui à ses prunelles, ordinairement inexpressives, une acuité qui fut odieuse au jeune homme, moins cependant qu'une circonstance tout ensemble macabre et comique. Joseph était en grand deuil. Il portait des vêtements qui avaient appartenu au mort. Les plis de la jaquette et du pantalon, de coupe britannique, comme il convenait à un homme du style de Jaubourg, avaient conservé les lignes du corps du premier possesseur, la physionomie de ses mouvements. Cette évocation était rendue caricaturale par l'involontaire imitation que le domestique faisait de son maître, lequel avait évidemment exercé sur lui un hypnotisme. Il le regrettait sincèrement, et il eut une réelle douleur dans la voix pour dire à Landri :

— « Ah ! monsieur le comte, j'avais bien annoncé à M. le comte à Grandchamp que Monsieur ne durerait pas deux jours encore... Un si bon maître !... M. le comte sait qu'il nous a laissé à ma femme et à moi une rente viagère de trois mille francs et une dot de dix mille francs pour Amélie. Je vais pouvoir me retirer dans un petit bien que j'avais déjà acheté

dans mon pays avec mes économies. Les gens me disent : « Vous allez vivre heureux, monsieur Joseph. » Hé bien ! monsieur le comte, ce n'est pas vrai. De l'avoir vu s'en aller comme je l'ai vu, ça me gâte tout. »

— « Puisque vous lui étiez si dévoué, » répondit Landri, en étudiant, sur ce visage envahi par l'étonnement, l'effet de ses paroles, « vous m'aiderez certainement dans une recherche qui, d'ailleurs, vous intéresse vous-même... Des papiers ont disparu, des lettres auxquelles M. Jaubourg attachait une extrême importance... Remarquez bien, Joseph, que je ne vous accuse pas. Je suis venu vous demander simplement : « Est-il « possible que quelqu'un soit entré dans l'appartement « pendant que M. Jaubourg était malade et ait pris « ces papiers.?.. »

— « Non, monsieur le comte, » répondit vivement le domestique, « ce n'est pas possible. » L'éclair qui avait passé dans ses yeux avait trahi une épouvante qui n'était pas jouée. Ce n'était pas pour lui qu'il avait peur. Il n'était pour rien dans cette affreuse aventure. Mais qui alors? comme avait dit en gémissant M. de Claviers, qui?... Et Joseph continuait : « Monsieur, par principe, ne gardait aucun papier. Bien souvent je lui ai entendu dire : « Après moi, on « n'aura pas besoin de rien classer. Je détruis tout... » Il avait pourtant conservé un paquet de lettres. Voici comment je le sais. Le matin du jour où il m'a envoyé à Grandchamp, c'était donc le lundi, il se sentait très mal. Il a voulu que je l'aide à se lever, malgré l'ordre du médecin. Il a ouvert son coffre-fort qui était dans sa chambre. Lui-même il a pris deux liasses qu'il a placées sur le feu. Il ne s'est recouché que lorsqu'il a vu qu'il n'en restait que des cendres. Et comme la clef du coffre-fort ne le quittait pas... »

— « Mais pendant les jours qui ont précédé ce lundi, il était couché. Où était cette clef?... »

— « A son trousseau, qu'il gardait dans le tiroir de sa table de nuit. »

— « N'a-t-on pas pu entrer, pendant qu'il sommeillait, par exemple, et que vous n'étiez pas là?... »

— « Un des autres domestiques, peut-être. J'en réponds comme de moi-même. C'était moi qui les choisissais. »

— « Mais le médecin? » demanda Landri.

— « M. le docteur Chaffin? » dit le maître d'hôtel... « Évidemment... Je ne croirais pourtant pas cela de lui, » ajouta-t-il, après quelques secondes de réflexion. « Oh ! si c'était son père?... »

— « Son père?... » répéta Landri. « Voyons, dites toute votre idée. »

— « Je n'ai pas d'idée, » répéta Joseph, « sinon que je sais que Monsieur se défiait beaucoup de lui. »

— « Et il n'est pas venu pendant la maladie?... »

— « Si... Je me rappelle, maintenant. Le samedi... Mais il n'a pas vu Monsieur, auprès de qui j'étais. Il m'a fait demander, pour avoir des nouvelles fraîches à porter à M. le marquis. »

Ainsi l'image de Chaffin se trouvait de nouveau associée dans la pensée de Landri aux scènes mystérieuses qui avaient dû se jouer autour de ce lit de mort. Chaffin avait erré autour de cette chambre d'agonie, dans les dernières heures. Chaffin était venu dans l'appartement. Une fois, disait le domestique. Qu'en savait-il? Lui-même avait beau prodiguer son dévouement le plus assidu au malade, il s'était absenté. Que Chaffin, averti de cette absence, eût profité de ces instants-là, qu'il fût entré dans la chambre avec la complicité du médecin, il le pouvait. Qu'en ce moment-là, le malade eût dormi, la morphine aidant, et le vol des lettres s'expliquait... Le jeune homme n'avait pas quitté Joseph depuis dix minutes que cette construction s'était dressée déjà dans son esprit.

Elle reposait sur une série de suppositions presque fantastiques : — que Chaffin connût l'existence des lettres de Mme de Claviers, — qu'il sût où Jaubourg les tenait serrées, — que Pierre Chaffin fût de connivence avec son père, — que le coffre-fort n'eût pas une serrure à combinaisons. Mais rien ne paraissait fantastique à Landri depuis la terrible scène où il avait appris la vérité de sa naissance. Quand tout ce qui faisait certitude et comme assise en nous : tendre piété pour une mère, amour respectueux pour un père, fierté de notre famille, affirmation de notre rang social, s'est écroulé d'un coup, aucune annonce d'événement ne nous étonne. Les plus extraordinaires nous paraissent simples. Pas une de ces difficultés ne l'arrêtait donc. Ce qu'il ne voyait pas, c'était l'intérêt de Chaffin à ce vol et la dénonciation qui avait suivi. Du moment que son ancien précepteur avait pu commettre des malversations dans la gérance de la fortune d'un homme tel que le marquis, il le jugeait un scélérat et capable des pires vilenies. Il se souvenait de la démarche tentée lors de son dernier séjour à Grandchamp, et il la traduisait dans un de ses hideux motifs : précipiter un désastre à la faveur duquel ses gabegies passeraient inaperçues. Tout cela était vrai, mais il se heurtait à cet autre « fait positif », que la lettre dénonciatrice, au témoignage même de M. de Claviers, avait été expédiée bien avant que l'administrateur infidèle ne fût congédié. Chaffin n'avait donc pas pu céder, en l'envoyant, à un mouvement de vengeance. On n'agit pourtant pas sans motif, surtout quand l'action aura pour inévitable conséquence la ruine totale de deux existences. Chaffin n'avait eu aucun motif, à ce moment-là, pour commettre cette inutile et féroce infamie. Non. Il fallait chercher ailleurs.

— « Aucun motif? » se demandait le jeune homme, quelques jours plus tard. Il s'était épuisé en hypo-

thèses et en démarches, toutes plus vaines les unes que les autres, jusqu'à se donner la peine de retrouver et de voir personnellement les divers domestiques qui avaient été, sous Joseph, au service de Jaubourg ; et il en revenait à l'hypothèse vers laquelle, et malgré toutes les objections, l'attirait un invincible instinct : « Mais j'ignore tout de cet homme, que je croyais connaître et sur qui je m'abusais tant. Je ne sais même pas pour quelle raison il a été chassé. Auprès de qui puis-je me renseigner? Auprès de Métivier, tout simplement. J'aurai d'ailleurs besoin de lui pour mon mariage... » Ils en avaient débattu la date, Valentine et lui, dans la journée. Fidèles à leur pacte de silence, ni l'un ni l'autre n'avait parlé de M. de Claviers. Lui, continuait à ne pas expliquer pourquoi il tardait à faire les sommations qui hâteraient le moment désiré de leur union, et elle continuait à ne pas l'interroger. Il prévoyait pourtant, à des signes évidents, — regards, accent, gestes, — que l'héroïque marquis lui-même ne supporterait plus longtemps leurs trop douloureux rapports, et il commençait de préciser avec la chère compagne de sa vie à venir les détails de leurs projets. Elle se montrait, dans ces discussions, pareille à ce qu'il l'avait toujours connue, si finement judicieuse et si forte d'âme. L'idée d'une retraite dans une grande terre se transformait de plus en plus dans le rêve de l'exploitation d'un « ranch » dans l'Ouest du Canada, le Manitoba ou l'Alberta. De grands déplacements de fonds allaient être nécessaires. L'entrée en matière était donc toute trouvée pour la visite à Métivier. L'appréhension d'une perspicacité est si cruelle dans certaines crises que Landri alla plusieurs fois jusqu'à la place de la Madeleine sans pouvoir prendre sur lui de monter à l'étude. Il finit, comme il arrive sans cesse aux imaginatifs trop sensibles, par triompher de cette impression, pour constater qu'elle

avait été toute subjective. Métivier l'accueillit avec la simplicité d'un notaire surchargé de besogne, et pour qui, penser à son client, c'est penser à des actes et à des chiffres. De la tragédie familiale où sombraient les Claviers-Grandchamp, il ne soupçonnait rien. En revanche, il avait très sagacement démêlé tous les fils de la conspiration ourdie par Chaffin et ses complices, et quand, après avoir parlé de quelques formalités indispensables au règlement définitif de sa fortune maternelle, afin de justifier sa visite, Landri eut abordé le sujet de son ancien précepteur :

— « Ce qu'il a fait? » s'écria Métivier, « mais c'est bien simple. Il s'est entendu avec les gens à qui M. votre père empruntait de l'argent, de façon à avoir son tant pour cent sur leurs bénéfices... J'attends justement ce matin Altona. S'il pouvait venir pendant que vous êtes ici, vous verriez un magnifique type de l'usurier d'aujourd'hui. C'est le marchand de curiosités, qui vous vend un portrait de Vélasquez, une armoire de Boule, un buste de Houdon, cent mille francs, deux cent mille, et il vous les reprend pour cinquante ou soixante. Le piquant, c'est que le Vélasquez, le Boule et le Houdon sont authentiques, et qu'en les gardant, le client ne ferait pas une mauvaise affaire. Cela permet au sieur Altona de se donner comme un collectionneur, un dilettante, un amateur d'art... Ce personnage et sa bande ont su les embarras de M. le marquis de Claviers. J'y suis pour quelque chose. J'avais indiqué à M. votre père un certain Gruet que je croyais sûr, et il était de mèche avec eux ! Ils savaient aussi ce que valaient les trésors de Grandchamp. Vous voyez d'ici le coup. Il est classique : acculer le marquis à la vente en centralisant les dettes. Chaffin devait avoir sa commission, trente mille, quarante mille, plus peut-être... Il s'est chargé d'offrir à M. de Claviers quatre millions, au nom d'Altona,

pour un lot catalogué dans les notes de votre livre de famille. Il a eu cette audace... Et M. le marquis est si bon qu'il m'expliquait cela : « Il a cru me rendre « service, » me disait-il. Heureusement nous avons pu l'éclairer, en découvrant les traces d'une plus vulgaire friponnerie : des notes réglées deux fois par exemple, une fois au fournisseur, et une fois à qui? A mons Chaffin... M. de Claviers l'a exécuté. Quand je vous ai écrit qu'il avait été dur, Cauvet, l'avocat que je vous ai donné, n'avait encore trouvé qu'une de ces notes. Je me disais qu'il y avait une chance pour une erreur. On a beau être notaire. On a de la peine à croire à certaines comédies, et ce Chaffin m'en avait joué une, quand je l'ai questionné, votre lettre en main ! Le chasser ainsi, c'était s'exposer à n'y pas voir clair dans bien des choses... Enfin, ça se débrouille... Comme je dis toujours à mon cousin Jacques Molan, l'auteur dramatique, la vraie comédie moderne, c'est chez nous qu'elle se joue... »

— « Alors, » interrogea Landri, devant qui Métivier avait complaisamment rappelé le plus brillant de ses cousinages, celui avec un écrivain célèbre, dont il était fier après en avoir été assez honteux, « vous pensez que Chaffin était intéressé dans le coup Altona?... »

— « Ça ne fait pas doute ! » reprit le notaire. « D'ailleurs, » un de ses employés venait de frapper à la porte et de lui passer une carte, « si vous voulez me permettre de le faire entrer, vous allez voir Altona lui-même. Il est là. Vous vous rendrez compte de l'individu. Vous jugerez s'il est possible qu'ayant voulu la fin, il n'ait pas voulu les moyens, tous les moyens, » et faisant avec ses doigts le geste de compter de la monnaie, « y compris le pot de vin. »

Landri n'avait pas besoin de cette rencontre avec l'usurier-antiquaire, pour savoir à quoi s'en tenir sur

la nature de la conspiration ourdie contre les tableaux, les tapisseries et les meubles du château de Grandchamp. Le souvenir du conseil soufflé par Chaffin : « Redemandez votre fortune... » aurait même dû lui suffire, sans cette visite à Métivier, et lui faire comprendre que l'envoi de la lettre anonyme par cet homme pouvait s'expliquer tout bonnement par un désir de lucre. Au moment où l'héritage de Jaubourg lui était échu, M. de Claviers était prisonnier de la dette Altona. Il n'en sortait qu'en vendant tous les trésors du château. Chaffin avait dû éprouver une déception proportionnelle au courtage qu'il perdait. Il connaissait le caractère de son maître. Lui révéler la liaison de sa femme avec le faux ami, c'était lui rendre inacceptable cet argent. Que Chaffin eût en main des lettres de Mme de Claviers et tout s'expliquait. Cette construction était moins chimérique que l'autre, mais sur combien d'hypothèses encore elle reposait ! Pour une minute, elle fit certitude dans Landri, quitte à s'écrouler, ainsi que s'était écroulée la première, à l'examen. Cependant, il échangeait un salut avec le sieur Altona, — comme le notaire avait insolemment appelé le marchand de bibelots. Il n'y avait qu'à les voir, tous deux à côté l'un de l'autre, pour comprendre que, dix ans auparavant, il l'eût sans doute appelé « mon garçon », et que, dans dix autres années, il l'appellerait « M. le baron ». Altona avait une de ces faces exsangues et fanées une fois pour toutes, qui n'ont pas d'âge. Il était très noir de poil, avec des moustaches et une royale taillées de manière à lui donner l'air d'un des portraits qu'il brocantait. Ses yeux bruns et veloutés, qui faisaient comme deux taches sur son teint pâle, trahissaient l'origine orientale, comme aussi le mélange singulier de souplesse et d'arrogance répandu sur toute sa personne. Un peu trop bien mis, avec trop de bijoux, une correction trop sou-

lignée, on comprenait pourtant qu'un dernier « coup de fion » — parlons le langage des truqueurs à son service — ferait de lui un simili-grand seigneur passablement réussi. Par contre, Métivier, ce notaire considérable, si étoffé, si établi, mais lourd, mais épais, rendu apoplectique à cinquante-cinq ans par le métier sédentaire, l'abus de la table et celui du cigare, ne serait jamais qu'un brave bourgeois français. Le hasard qui les mettait en présence, et devant l'héritier d'un très grand nom à la veille de disparaître, faisait tenir entre les quatre murs de ce bureau à cartons verts un saisissant raccourci d'histoire contemporaine. Maxwell Altona — quoique né en Allemagne, il avait ce prénom anglais — ne paraissait nullement gêné de se trouver en face du fils d'un débiteur qu'il avait voulu égorger, et, quand Mᵉ Métivier les eut nommés l'un à l'autre, il dit tranquillement, avec son plus fin regard et son plus engageant sourire :

— « Je suis d'autant plus content d'avoir l'honneur de vous être présenté, monsieur le comte, que j'ai suivi avec un bien vif intérêt votre procès, et que j'ai beaucoup admiré votre geste à Hugueville... Vous avez pris le congé... » Ici, le métèque se trahit à ce petit germanisme. On n'est pas parfait. « Vous allez sans doute vous occuper de votre beau château. J'en connais bien les merveilles... » Là, une de ces expressions d'une indéfinissable ironie, comme il en flotte sur les obscurs visages de ces faiseurs internationaux. « Permettez-moi de vous signaler une occasion peut-être unique. Vous n'avez qu'un des deux gobelins de l'*Ambassade turque*... C'est l'entrée à Paris, en 1721, de Méhemet effendi, chargé de complimenter le roi sur son avènement... » ajouta-t-il, en s'adressant à Métivier. Puis, revenant à l'acheteur possible : « Je sais où est le second... »

— « Est-il étonnant? » disait le notaire à Landri,

en le reconduisant. « Une affaire est manquée. Vite à une autre. Il vous dévalisait. Il vous meuble... Ma foi, je vous engage à voir la tapisserie. Je suis sûr qu'elle est vraie. C'est sa probité, à ce brigand. Il ne trompe pas sur la marchandise... Et Cauvet ne touchera pas de commission, lui, je vous le promets. »

Une commission? Était-il possible que réellement Chaffin n'eût pas hésité à commettre le plus effroyable des crimes privés, cette dénonciation d'une femme morte à son mari, d'un fils illégitime à un chef de famille, après tous les bienfaits reçus, et cela par crainte de perdre son « tant pour cent », comme avait dit Métivier, sur les quatre millions? Était-ce possible? En tout cas, l'objection formulée au premier moment par M. de Claviers était tombée : le fait que l'envoi de la lettre anonyme eût précédé l'exécution de Chaffin ne prouvait pas que cet homme ne fût pas coupable. A ce qu'il le fût, que d'invraisemblances, derechef! Et d'abord qu'il eût eu en sa possession ces lettres de Mme de Claviers! Invraisemblance? Oui. Impossibilité? Non. Ici la complicité du fils apparaissait de nouveau comme la condition suffisante et nécessaire. Toutes ces idées tourbillonnaient dans l'esprit de Landri pendant qu'il remontait de la place de la Madeleine vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Elles se fixèrent soudain dans une résolution qui lui fit se diriger brusquement vers la place de la Concorde, puis, à travers les Tuileries, vers la Seine, il gagna Notre-Dame et l'île Saint-Louis. Que de fois il avait suivi ce chemin tout enfant, pour aller, du logis paternel, au quai de Béthune, où Chaffin avait dès cette époque son appartement de famille! Ayant accepté, on se le rappelle, de demeurer chez son élève, le précepteur l'emmenait souvent passer quelques heures du dimanche au milieu des siens, entre

Mme Chaffin, leur fille Louise et leur fils Pierre, dans son quatrième étage, du balcon duquel se découvrait l'admirable horizon formé par la Seine, le chevet de Notre-Dame à droite, en face le dôme du Panthéon et celui du Val-de-Grâce, à gauche les massifs du Jardin des Plantes et la Salpêtrière. Avec le temps, les Chaffin étaient descendus d'abord au troisième, puis au premier, sans quitter la maison que le voisinage de l'Hôtel-Dieu et du quartier Latin rendait commode à l'étudiant en médecine. Louise ne s'était pas mariée, et Mme Chaffin vivait encore. Ces souvenirs d'une existence si correcte en apparence protestaient dans le cœur de l'ancien élève contre l'outrageante démarche qu'il se préparait à faire. Il allait interroger Pierre Chaffin. Mais quoi? Ce vertueux habitant d'une vieille maison d'un quai patriarcal avait bien barboté dans la fortune de son maître. N'y eût-il qu'une chance sur mille, sur dix mille, pour qu'il eût volé de même les lettres de Mme de Claviers, grâce à la connivence de son fils Pierre, c'en était assez pour que Landri essayât, coûte que coûte, de le savoir :

— « Qu'est-ce que je risque? » se disait-il le long de la route. « Je lui demande si, à sa connaissance, personne n'est entré dans la chambre à coucher du malade que lui et les domestiques. Si personne n'y est entré, il me répond non, tout simplement. Si quelqu'un y est entré et que ce soit son père, il se trouble. Ne fût-ce que l'éclair d'une seconde, je le verrai bien. Ce sera un indice certain, cela. J'agirai alors... »

Comment? Par quels procédés? Il ne le savait pas. Il savait en revanche qu'il marchait au-devant d'une autre épreuve, où se renouvellerait tout le chagrin de ces dernières semaines, en revoyant le médecin pour la première fois depuis ce funeste mardi. Il se rappelait la physionomie préoccupée que Pierre avait eue, au sortir de la chambre du délirant, et l'insistance avec

laquelle il avait répété : « C'est bien de la folie... » Mais quoi encore? Ils risquaient toujours de se rencontrer. Si Landri voulait vraiment rester fidèle au pacte conclu avec M. de Claviers et défendre la mémoire de sa mère, même coupable, contre ce témoin de l'agonie de Jaubourg, mieux valait le revoir plus tôt et se comporter vis-à-vis de lui comme si le mourant avait en effet tenu des discours de fou, qui ne comptaient pas. Il y avait bien une difficulté d'un autre ordre. Pierre était le fils d'un homme congédié par le marquis pour indélicatesse. Soit. Mais Landri ne lui faisait pas une visite personnelle. Il venait demander un renseignement à un médecin qui avait été payé par M. de Claviers, puisque le légataire universel de Jaubourg avait dû acquitter toutes les dettes de la succession, y incluse la note des frais occasionnés par la dernière maladie. D'ailleurs, si Pierre n'était pas le complice de Chaffin, il ne savait certainement pas le vrai motif du renvoi de son père. Celui-ci ne l'avait pas dit. Dans ce cas, la démarche de Landri n'avait rien qui pût étonner le docteur. Dans le cas contraire, pourquoi ménager une couple de brigands?

Toutes les douleurs ont leur égoïsme. Il y avait une autre hypothèse que le fils de Mme de Claviers n'envisageait pas : peut-être Pierre Chaffin traversait-il depuis le renvoi de son père une crise semblable à celle dont son camarade d'enfance subissait les affres? Entre l'ignorance et la complicité, il y a place pour le doute. Disons-le tout de suite : c'était le cas du médecin, qu'inquiétait jusqu'à l'épouvante le visible changement observé chez son père ce dernier mois. Un après-midi de novembre, Chaffin était rentré bouleversé. Il avait raconté que le marquis le prenait pour la victime expiatoire de ses folies. Il avait flétri l'ingratitude de ce grand seigneur au service duquel s'était usée son

existence, protesté qu'il n'accepterait rien, pas même la moindre pension, de cet homme-là, défendu que l'on prononçât son nom devant lui. Depuis lors, il dépérissait dans une mélancolie dont les véritables causes étaient, d'une part, la terreur que son fils n'apprît la raison réelle de sa disgrâce, d'autre part, le plus violent, le plus invincible des remords. L'instinct de Landri avait deviné juste. C'était lui le dénonciateur anonyme. Exaspéré par l'écroulement subit de ses espérances, cette perte d'un courtage qui achevait sa fortune, et persuadé en effet qu'aussitôt averti, M. de Claviers renoncerait à la succession Jaubourg, Chaffin était allé chez Altona lui mettre le marché à la main, et lui demander, non plus un, mais deux pour cent des quatre millions offerts pour le lot des objets d'art de Grandchamp. Il s'engageait, moyennant cette somme, à faire rouvrir par le marquis les négociations de vente, interrompues net par l'héritage. Altona avait accepté. Chaffin gardait à part lui une lettre de Mme de Claviers à Jaubourg. Il l'avait ouverte, étant seulement précepteur, il y avait tantôt dix-huit ans. L'ayant trouvée dans un courrier préparé sur une table, il avait cédé à une curiosité passionnée de connaître les vrais rapports de l'ami de la maison avec la marquise. C'était le moment où commençait en lui le travail de corruption signalé déjà. Peut-être la découverte de cet adultère de la mère de son élève avait-elle été le ferment le plus virulent de cette déchéance morale. Il ne s'était pas servi de ce papier, comme il aurait pu faire, pour exercer un fructueux chantage. Il n'était pas mûr pour cette infamie. Pourtant il n'avait pas détruit ce document, par cette espèce de vague attente qui est, dans certaines natures, régulières en fait, et foncièrement gâtées, la gestation préalable du crime. Il l'avait même complété, en y joignant — c'étaient les « autres pièces » — trois billets de Jaubourg, dérobés, ceux-là, dans le

secrétaire de la mère de Landri. Les deux amants avaient, à l'époque, constaté avec terreur la disparition de la lettre de Mme de Claviers. Ils avaient fait, chacun de leur côté, une enquête discrète, et, rien ne se produisant, ils avaient attribué la chose à une irrégularité de la poste. La marquise n'avait pas remarqué le second vol, qui l'eût mise sur la voie. Jaubourg, lui, avait toujours soupçonné Chaffin. C'était le sens du : « Qui est-ce? » prononcé à son lit de mort avec tant d'angoisse. Voilà l'homme qu'était en effet l'ancien précepteur : un malfaiteur auquel il ne manquait qu'une occasion trop tentante. L'appât des quatre-vingt mille francs avait été cette occasion. Il avait composé la missive anonyme, lui-même, sur sa machine à écrire. Il l'avait mise sous enveloppe, avec l'autre lettre, la révélatrice, et expédié le tout au marquis. Mais si un implacable désir de gain, joint à une cruelle et basse envie contre le grand seigneur, l'avait poussé dans une heure d'égarement à cette ignoble action, le coup fait, sa conscience d'autrefois, celle du petit donneur de leçons à vertus bourgeoises, s'était remise à parler. Il ne pouvait plus chasser cette obsession : le visage de M. de Claviers tel qu'il lui était apparu durant les quinze jours qui avaient séparé son crime et son renvoi, — si ravagé, si consumé de chagrin ! Son œuvre lui faisait peur, d'autant plus que le résultat poursuivi — à quel prix ! — n'était pas atteint. Contre son calcul, le marquis continuait de régler ses dettes. Tableaux, meubles, tentures, restaient à Grandchamp. Les quatre-vingt mille francs promis par Altona ne seraient jamais touchés. Il n'y a pas beaucoup de scélérats qui pratiquent, devant un forfait inutile, la tranquille philosophie de l'assassin de la légende, trouvant une pièce d'un sou dans la poche de la victime et disant : « Cent comme ça, ça fait cinq francs. » La totale inutilité de sa meurtrière vilenie ne permet-

tait même pas à Chaffin le demi-étourdissement que lui eût donné la possession de cette petite fortune qui, ajoutée au magot déjà amassé, lui aurait fait sa bonne vingtaine de mille livres de rente. Tourmenté par l'idée fixe, il commençait de présenter les symptômes de cette véritable psychose aiguë que crée, dans un homme d'une certaine éducation, le regret constant et lancinant d'une faute irréparable. Il avait cessé de pouvoir manger, de pouvoir dormir, de pouvoir lire, écrire, s'occuper, rester en place. Cette excitation n'avait pas échappé au regard du fils. Le docteur s'était mis, presque automatiquement, à observer son père. Il avait vite reconnu que ces phénomènes, si clairs pour un psychiâtre, ne procédaient d'aucun désordre physique. La cause en était toute morale, — le médecin disait toute cérébrale. Presque automatiquement encore, il avait cherché cette cause. Un indice avait éveillé son soupçon : il avait cru remarquer une gêne dans les rapports du professeur Louvet avec lui. En sa qualité de chef de clinique, il voyait sans cesse le célèbre maître de l'Hôtel-Dieu. Il lui semblait, depuis ces dernières semaines, que la poignée de main de son patron était, non pas moins cordiale, mais moins abandonnée, moins familière, enfin qu'il y avait là « une épine », — comme ils eussent dit l'un et l'autre dans leur langage de neurologues, pour parler d'une lésion grossière de l'écorce chez un de leurs malades. — En toute autre circonstance, Pierre n'eût pas hésité à interroger le professeur. Il ne l'avait pas fait. Il avait rapproché ces deux symptômes : changement dans les manières de son maître à son égard, changement chez son père. Il en avait conclu, toujours automatiquement, — un métier comme le sien finit par donner une méthode quasi mécanique, un pas instinctif à l'esprit, — que le même fait était à l'origine. Quel fait? La brouille de Chaffin avec M. de Claviers, cet ancien

et très important client de Louvet. Pierre connaissait bien le marquis, et, s'il avait contre lui une antipathie d'espèce contre une autre espèce, son fond de justice innée le contraignait d'estimer la qualité d'âme du grand seigneur. Non, le château de Grandchamp, qui faisait des pensions à des trentaines d'anciens domestiques, — voici deux mois encore l'administrateur s'en lamentait à la table de famille, — ne s'était pas séparé, sans de graves raisons, de quelqu'un qu'il avait chez lui depuis tant d'années. Quelles raisons? Cette question poursuivait le médecin depuis plusieurs jours avec une acuité si grandissante que la pensée lui était venue d'en avoir la réponse par Landri! Il en avait été empêché par des motifs très divers. On se souvient que leurs relations n'avaient jamais été simples. Il était dur au plébéien de demander à l'homme titré si son père avait commis des fautes contre l'honneur. Il était pénible aussi au médecin, qui avait surpris dans le délire d'une agonie le secret d'une naissance criminelle, de provoquer, avec le fils du client, une rencontre sur laquelle pèserait cette impression, d'autant plus que Pierre savait le testament de Jaubourg, et il faisait à l'enfant de l'adultère le crédit de penser que l'acceptation de cet héritage par M. de Claviers lui était un supplice. On imagine maintenant quel saisissement lui causa, un après-midi, dans la petite pièce, encombrée de livres et de brochures, où il travaillait, la remise par la bonne d'une carte où il lut : « Comte de Claviers-Grandchamp. » Le sort, qui a de ces enseignements, mettait face à face ces deux hommes, nés et grandis dans des conditions si différentes, et qui subissaient, à l'insu l'un de l'autre, cette même universelle épreuve de la réversibilité, dont un ancien disait déjà : « Nous serons punis, ou dans notre personne, ou dans celle de nos descendants, pour les crimes que nous aurons commis en ce monde. » C'est

le principe, tout ensemble mystique et naturel, moral et physiologique, qui, solidarisant les personnes d'un même sang, crée la Famille et la Société. Le premier mouvement de Pierre, tant le sentiment de la honte possible de son père lui était insupportable, fut de répondre : « Je n'y suis pas ; » le second, de dire : « Faites entrer. » Précisément parce qu'il ignorait la vraie raison du départ de l'administrateur des Claviers-Grandchamp, il ne voulait pas paraître redouter une conversation avec le futur chef de cette maison, et il pensait :

— « Que me veut-il? Il vient à cause du testament, sans doute. Il va me demander de ne pas parler de ce que j'ai pu entendre et comprendre... Ces gens-là ne se rendent pas compte de ce que c'est que l'honneur médical... D'ailleurs, l'honneur d'un bourgeois, pour un noble !... Pour un noble? » — il éclata d'un mauvais rire. — « Et pour un officier, avec les idées qu'a cet incompétent, et qu'il vient de montrer dans cette stupide histoire d'inventaire ! »

Comme on voit, sa mauvaise humeur habituelle était déjà revenue à ce singulier garçon que la vie avait toujours pris à rebrousse-cœur, si l'on peut dire, à cause de sa position fausse, en marge d'un monde où il n'avait jamais eu de place définie. Le résultat fut qu'en entrant dans cette petite chambre dont l'aspect révélait une ferveur professionnelle et intellectuelle, Landri de Claviers rencontra, derrière les lunettes cerclées d'or du jeune savant, ce regard armé, qu'il lui avait toujours connu. Avec sa barbe rousse et la brutalité de ses traits, comme taillés à la serpe, qui lui donnaient un type tartare, le fils Chaffin avait réellement l'air, à cette minute, d'un très mauvais homme. Cette sensation devait donner et donna à Landri une sécheresse, presque une âpreté dans ses premières paroles, qui allaient tout de suite transformer cette conversation en un bref et furieux duel :

— « Je ne vous retiendrai pas longtemps, » commença-t-il, après qu'ils eurent échangé quelques mots de politesse. A cause de leur ancienne camaraderie et de la différence entre leurs conditions, ils ne savaient jamais comment s'appeler. Ils ne se disaient ni « monsieur » ni leur nom tout court. « Je suis venu faire auprès de vous une démarche délicate, très délicate... Mais ce n'est pas à l'homme privé que je viens poser une question. C'est au docteur qui a soigné M. Jaubourg. » Il eut la force de prononcer ces deux syllabes, sans cesser de fixer les yeux sur l'autre, qui, lui, ne put retenir un plissement de ses sourcils broussailleux et une crispation de ses lèvres, pour répondre :

— « Je suis à votre disposition, dans la mesure où cette demande ne contrariera pas mon devoir de médecin... Nous en avons un, de silence absolu, dont vous autres, vous ne vous doutez point, » continua-t-il, avec une amertume singulière : « *Nec visa, nec audita, nec intellecta* (1), c'est la vieille formule du serment hippocratique. Elle est toujours vraie. »

— « Il s'agit de quelque chose de très simple, » dit Landri. « Vous n'ignorez pas que M. de Claviers est l'héritier de M. Jaubourg. Nous avons acquis la preuve que des papiers très importants ont été enlevés de chez celui-ci, dans les derniers jours de sa maladie. Hé bien ! je voudrais avoir de vous votre parole... »

— « Que je ne les ai pas pris?... » interrompit vivement le médecin. « Ne me dites pas que vous êtes venu me demander cela, » continua-t-il avec un sursaut de colère. « Je ne vous le permettrais point... »

— « Vous auriez pu me laisser finir ma phrase, » répondit Landri, plus calme, mais à peine. Ignorant absolument de quelle tragédie intérieure, et si ana-

(1) « Un médecin ne doit dire ni ce qu'il a vu, ni ce qu'il a entendu, ni ce qu'il a compris. »

logue, hélas ! à la sienne, Pierre Chaffin était la victime, cet emportement devant la seule idée d'un soupçon d'improbité lui était inexplicable. Il n'avait rien dit qui le justifiât, et, rendu si sensible lui-même par tant de souffrances, il ne pouvait pas supporter une réponse faite sur un tel ton... « Je la reprends, cette phrase. Je voudrais avoir de vous votre parole, non point que vous n'avez pas pris ces papiers, mais, tout bonnement, que personne, à votre connaissance, n'est entré dans la chambre de M. Jaubourg pendant sa maladie, en dehors des gens de service, du professeur Louvet et de vous, bien entendu. Il me semble qu'il n'y a rien là qui puisse provoquer de votre part une susceptibilité. Il s'agit d'empêcher les soupçons de s'égarer. Vous devriez être le premier à le désirer... »

— « Je n'ai pas à répondre à une question de ce genre... » dit Pierre. Il ne voyait pas trop où voulait en venir son interlocuteur. C'était vrai qu'il n'aurait pas eu le droit de s'offenser de cette demande, si elle n'avait pas été formulée dans des termes trop impérativement inquisiteurs. La conclusion surtout l'avait froissé. Mais comme Landri avait affecté de parler d'un accent très contenu, presque cérémonieux dans sa sécheresse, le médecin voulait opposer à cette froideur une froideur égale. Il eût été humilié de se montrer moins maître de ses nerfs que le jeune noble, moins poli aussi, et il ajouta : « Je n'admets pas que le rôle d'un docteur soit d'exercer une surveillance autre que professionnelle. J'ose affirmer que j'ai soigné M. Jaubourg de mon mieux, et c'est tout ce dont ses héritiers avaient le droit de s'occuper à mon sujet. »

— « Il ne s'agit pas de surveillance, » répliqua Landri. « Vous me forcez, malgré moi, à préciser mes questions. C'est votre faute. N'avez-vous introduit aucune personne étrangère dans la chambre du ma-

lade? Car enfin, vous avez reçu des visites; je le sais par Joseph. »

— « Moi? » fit le médecin. « Aucune, excepté celle de mon père... » Il n'eut pas plus tôt prononcé cette parole qu'il jeta le « Ah!... » d'un homme qui soudain comprend. Il resta une minute silencieux. Puis se dominant : « Hé bien! » reprit-il en avançant son buste, et s'approchant de l'autre, la face contractée, la voix haletante : « Je vais vous contenter. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai introduit personne dans la chambre de M. Jaubourg, vous entendez? ma parole d'honneur; et c'est celle d'un honnête homme, entendez-vous encore?... Et cela me donne le droit de vous poser une question, à mon tour. Vous avez beau vous appeler M. le comte de Claviers-Grandchamp et moi Pierre Chaffin, simplement, nous ne sommes plus sous l'ancien régime, et je ne sache pas que vous ayez le privilège de venir ici, de votre autorité privée, m'interroger comme un juge d'instruction. Vous m'avez dit qu'on avait volé des papiers chez M. Jaubourg et vous m'avez demandé si la personne que j'avais reçue en visite n'était pas entrée dans la chambre où ces papiers volés se trouvaient. C'était dire que vous soupçonniez cette personne de les avoir volés, et cette personne, c'était mon père. Ma question à moi est celle-ci : « Oui ou non, soupçonnez-vous mon père?... »

— « Je vous dirai, comme vous tout à l'heure, que je n'ai pas à répondre, n'ayant nommé personne... » répliqua Landri. Son irritation tombait devant une évidence : il avait devant lui, en effet, un très honnête homme. Il l'avait senti à l'énergie avec laquelle Pierre affirmait son honneur, à la révolte de tout son être, à ce cri surtout de surprise indignée. Et voici qu'une étrange et triste sympathie s'émouvait dans son cœur. L'accent dont le fils avait parlé de son père retentissait en lui profondément. Ç'avait été comme un

écho soudain de sa plainte intérieure. Il allait constater avec épouvante que, venu ici pour vérifier un soupçon, sa visite en éveillait un autre, non pas en lui, mais dans la personne même sur laquelle il avait compté pour découvrir la vérité, et déjà il n'était plus à sa portée d'empêcher cet éveil !

— « Ne pas répondre, c'est répondre, » dit Pierre Chaffin. « Ainsi, il manque des papiers chez M. Jaubourg, des valeurs sans doute, et vous, et M. de Claviers, j'imagine, avec vous, accusez mon père de vol?... »

— « Il ne manque aucune valeur chez M. Jaubourg, » répondit Landri, « et encore une fois nous n'accusons personne. »

— « Si ce ne sont pas des valeurs qui ont disparu, ce sont des lettres, » reprit le médecin. « Et pourquoi vole-t-on des lettres? Pour les revendre, en menaçant de les rendre publiques, pour du chantage... » Ses habitudes d'induction fonctionnaient de nouveau, et, dans cet instant de suprême angoisse, il utilisait ce qu'il savait pour deviner le reste. Des lettres avaient été volées. Quelles lettres? Celles qui avaient trait à la naissance de l'enfant de Jaubourg et de Mme de Claviers. On craignait un chantage. Quel chantage? Celui que permettait le testament. Et tout haut, d'interrogé devenant un interrogateur, un suppliant plutôt, tant il frémissait d'anxiété en adressant cet appel à son compagnon d'enfance : « Je vous ai donné ma parole tout à l'heure... » dit-il ; « donnez-moi la vôtre, vous aussi, que vous n'avez pas cru que mon père fût capable de cela?... Vous ne me répondez pas. Alors, c'est que vous l'avez cru... Vous et M. de Claviers cependant, vous n'êtes pas de méchantes gens... Vous avez cru cela? Pourquoi? Il faut que je le sache. Il faut que je sache tout, tout, tout, et d'abord la vraie cause pour laquelle mon père et M. de Claviers se sont séparés... Je suis un homme, Landri, et je m'adresse à un autre

homme. Cette raison, quelle a-t-elle été? Dites-la-moi... »

— « Vous savez bien que je n'étais pas là, » répondit Landri. « Je n'ai rien su de positif. »

— « Oui ou non, avez-vous entendu parler d'indélicatesse? »

— « J'ai entendu parler de désordre, » dit Landri. « Mais ce dont je vous donne ma parole, c'est que cette affaire des papiers de Jaubourg, sur laquelle j'ai voulu avoir votre témoignage, n'a rien de commun avec les motifs qui ont pu décider M. de Claviers à se priver des services de M. Chaffin... »

Il se rendait trop compte, en prononçant cette phrase sans précision, que la soif de savoir dont l'autre était dévoré demandait une réponse bien différente. Cette réponse, il ne pouvait la donner ni dans un sens ni dans un autre. Il avait trop souffert d'avoir appris la faute de sa mère pour que sa bouche articulât les mots qui apprendraient à un fils le crime de son père. Prodiguer les dénégations, l'honneur ne le lui permettait pas, et d'ailleurs, à quoi bon? En faisant sa démarche, il n'avait pas pu deviner qu'un état de trouble existait antérieurement chez Pierre, qui tout de suite avait donné à cette démarche une signification trop claire. Cette issue absolument inattendue de cet entretien lui faisait éprouver cette impression d'un destin inévitable, ressentie bien souvent, depuis sa visite au lit de mort de son vrai père, et il en demeurait comme paralysé. Cette impression était-elle partagée par le médecin, ou bien le malheureux avait-il peur d'en apprendre davantage? La fin de non-recevoir opposée par son interlocuteur à une question si cruellement nette semblait l'avoir, lui aussi, accablé. Il n'interrogeait plus. Après quelques instants d'un bien pénible silence, Landri se leva. L'autre n'essaya pas de le retenir, et les deux jeunes gens se séparèrent en se

touchant la main, sans oser presque se regarder. Cette même impression de la Nécessité, d'une trame d'événements tissée par une volonté plus forte que la sienne, poursuivit Landri durant toute cette soirée, qu'il put passer seul, par bonheur, M. de Claviers étant allé à Grandchamp. Il la retrouva, cette impression, au réveil, toujours poursuivi par l'image de ce jeune homme, avec lequel il avait joué enfant, et qu'il revoyait, comme il l'avait laissé, immobile et pâle sous l'étreinte de cette affreuse idée : « Mon père est un voleur. » De même qu'à Saint-Mihiel, il s'était dit : « Si pourtant le train de Clermont était arrivé en retard? » il se disait à présent : « Si Louvet ne l'avait pas placé rue de Solferino pour lui être utile?... — Si son père n'était pas venu l'y voir, en passant peut-être, et par hasard !... » Mais y a-t-il du hasard dans le monde? La petitesse des incidents qui avaient déterminé, dans le cas de Pierre, comme dans le sien, une si grande épreuve, confondait Landri, d'autant plus que cette épreuve était méritée, — par qui? Par ceux dont ils étaient nés. La vision du commun désastre où le fils de l'administrateur félon et lui-même, le fils de la femme infidèle, se trouvaient enveloppés, alla jusqu'à la terreur, quand, vers neuf heures et demie, son domestique lui remit une lettre dont l'écriture seule le fit tressaillir. Il se préparait à se rendre chez Joseph de nouveau. Il avait changé d'hypothèse depuis cette visite quai de Béthune. Il voulait causer avec les domestiques sur les membres de la société qui fréquentaient particulièrement Jaubourg, en se souvenant du mot de M. de Claviers : « Ça sent le *club*... » On voit qu'il avait complètement renoncé à incriminer Chaffin. Or, cette lettre était de Chaffin. Le cœur du jeune homme battit en déchirant l'enveloppe, et plus encore en lisant ces lignes : « Landri, votre vieux maître vous supplie, « au nom du passé, de le recevoir tout de suite. Il a

« à vous demander un service qui lui sauvera plus « que la vie, et il peut vous en rendre un qui effacera « bien des choses. »

— « Que l'on fasse entrer M. Chaffin... » dit-il au valet de chambre ; et presque dans la même haleine : « Savez-vous si M. le marquis est revenu de Grandchamp?... »

— « Cette nuit, monsieur le comte, » répondit le domestique. Et, tandis que ce garçon allait chercher l'administrateur congédié pour l'introduire, Landri se disait :

— « Me rendre un service?... Si c'était vraiment lui le coupable?... S'il rapportait les autres lettres?... Si je pouvais les avoir, et les *lui* donner, dès ce matin, dans quelques minutes?... »

Et la seule pensée du regard de M. de Claviers, le remerciant, lui réchauffait tout le cœur.

IX

SÉPARATION

Chaffin était bien préoccupé, bien anxieux, tandis qu'il suivait le valet de pied chargé de le conduire auprès de Landri. Il l'eût été bien davantage, s'il eût regardé à travers les carreaux de la longue galerie vitrée qui contournait la cour de l'hôtel. Ses jambes, déjà tremblantes, lui eussent refusé le service. Il n'aurait certainement pas franchi le seuil de la pièce où son ancien élève l'attendait. Au moment même où il s'acheminait ainsi vers un entretien d'une importance pour lui décisive, la petite porte de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, celle par où entraient les piétons,

s'ouvrait à un coup de sonnette impatient, et Pierre surgissait. Que le médecin arrivât ainsi sur les pas de son père, quelle menace à faire s'arrêter le sang dans les veines de l'administrateur infidèle, étant donné les circonstances où les deux hommes s'étaient quittés. Il faut les rapporter pour montrer par quelles voies toutes simples cet implacable *Fatum*, dont Landri avait été l'ouvrier, d'abord inconscient, puis épouvanté, continuait son œuvre. Mais qu'est donc cette nécessité, sinon la logique intérieure de la vie, résumée profondément dans le mot du poète : « Nous sommes les maîtres de notre premier acte. Nous sommes les esclaves du second... » Cette force qui tire ainsi toutes les conséquences du crime n'est pas distincte de lui. Nous pouvions ne pas commettre ce crime. Une fois commis, il nous tient. Nos précautions mêmes ne servent qu'à hâter le châtiment. Il nous arrive également et par nos prudences et par nos imprudences, par les personnes qui nous aiment et par celles qui nous haïssent, par celles aussi auxquelles nous sommes indifférents, tant nos fautes développent leurs effets d'après une norme mathématique. La visite de Landri chez Pierre Chaffin, la veille, avait été un résultat très naturel des indélicatesses pratiquées par le gérant de la fortune des Claviers, et cette visite avait produit cet autre résultat non moins naturel : le docteur avait interrogé son père. Leur entretien avait suivi presque immédiatement celui des deux jeunes gens. Quand Chaffin était rentré à la maison du quai de Béthune, une demi-heure à peine après le départ de Landri, c'était son fils qui lui avait ouvert :

— « Je t'attendais, » lui avait-il dit. « Allons dans mon cabinet. J'ai à te parler tout de suite. »

— « Que se passe-t-il? » avait demandé Chaffin. En prononçant ces mots, son regard exprimait plus de terreur que de surprise. Cette singularité n'avait

pas échappé à Pierre. Il avait senti de même combien sonnait faux le rire du nouveau venu, pour ajouter, allusion saugrenue aux opinions très avancées que professait le médecin : « Il ne s'agit pas d'un complot anarchiste, au moins? Car moi, tu sais, radical tant que l'on voudra, propriétaire toujours... »

— « Landri de Claviers sort d'ici, » avait répondu Pierre, sans prendre garde à cette plaisanterie. Il avait refermé la porte de la pièce avec précaution, et il parlait à mi-voix. Il ne voulait pas que sa mère et sa sœur, sans doute occupées à revoir le blanchissage de la semaine dans une chambre voisine, soupçonnassent que son père et lui étaient enfermés ensemble : « Oui, » répéta-t-il, « Landri de Claviers... » Et il regardait fixement l'administrateur congédié. Il essayait de saisir sur cette physionomie obscure un trouble qui ne se manifesta point. Le voleur se reprenait en main, et il osait répliquer :

— « Il aura eu honte de la manière dont on s'est conduit envers son vieux précepteur... Je ne les confonds pas, M. de Claviers et lui. Landri est faible. Il n'ose pas rompre en visière avec les préjugés d'un milieu qu'il apprécie pourtant à sa vraie valeur. Tu as vu son absurde conduite dans cette histoire d'inventaire? Il ne croit pas. Il adore l'armée. Et il se fait casser aux gages !... C'est une pauvre tête, mais un très bon garçon... »

— « Landri n'est nullement venu s'excuser, ni lui ni son père, » dit le docteur. « Il est venu nous accuser... »

— « Nous?... » s'écria Chaffin. « Et de quoi, s'il te plaît?... » Quelle que fût sa domination de lui-même, cette phrase si directe l'avait fait tressaillir. Parmi les diverses hypothèses dont l'obsédait son imagination travaillée par la phobie, une le tourmentait davantage, depuis ces derniers jours : il avait composé son billet anonyme, on s'en souvient, sur sa machine à

écrire. Plusieurs personnes, chez les Claviers, la lui connaissaient. Sur le moment, il s'était dit : « Bah ! il y en a des centaines d'autres dans Paris, » et il avait passé outre. Depuis, il vivait dans l'angoisse qu'une recherche n'amenât le marquis à vérifier si les caractères de la lettre dénonciatrice ne correspondaient pas exactement à ceux de cette machine. Cette crainte était extravagante. Au nom de quelle autorité M. de Claviers eût-il réclamé un pareil contrôle? Mais c'est le propre de l'idée fixe, qu'elle ne distingue plus le possible de l'impossible. Et puis, il y avait Pierre. D'être atteint par une insinuation de ce genre dans l'affection et l'estime de son fils représentait pour le père un châtiment pire que l'envoi devant la cour d'assises. L'accusation de Landri portait-elle là-dessus? Prétendait-on exiger une épreuve? Mais alors, que signifiait ce « nous »?

— « Je vais te mettre au courant, » avait repris le médecin. Il avait répété mot pour mot la conversation qu'il avait eue avec l'ancien élève de son père, pour finir sur cette terrible dernière demande formulée par lui : « Oui ou non, avez-vous entendu parler d'indélicatesse? » et sur l'équivoque réponse de Landri : « J'ai entendu parler de désordre. » Tout en détaillant ce récit, très cruel pour lui-même à reprendre ainsi, ses yeux continuaient de scruter le masque de l'agent si formellement incriminé. De vives impressions auraient dû y apparaître, même innocent, surtout innocent. L'annonce de cette visite de Landri, et dans ces conditions, ne pouvait cependant pas laisser un homme de cœur indifférent. Il y avait de quoi se révolter, s'affliger, s'inquiéter, s'indigner. Peut-être Chaffin, s'il eût prévu cette explication avec son fils, eût-il eu l'habileté d'adopter en effet cette comédie du bouleversement. Attaqué à l'improviste, il devait d'instinct feindre l'impassibilité absolue. C'est la moins

dangereuse des défenses pour un coupable surpris. Elle ne livre aucun élément à l'enquête, mais par cela même elle suppose une maîtrise de soi, une réserve voulue, la possibilité d'un secret. Pierre sentit cela si fortement qu'au terme de cette douloureuse confidence, de cet interrogatoire plutôt, à peine déguisé, il jeta un cri, véritable appel à l'honneur de ce père qui l'écoutait, sans que sa face immobile permît de déchiffrer une seule de ses pensées :

— « Et cela ne te fait pas bondir que j'en sois venu là, moi, ton fils ; que j'aie pu poser cette question à cet homme, et lui, qu'il ait refusé de me répondre?... Tu ne parais pas te douter que je traverse une des heures affreuses de ma vie?... Ne me dis pas que tu n'es pour rien dans la disparition des papiers de M. Jaubourg. Je le sais. Ne me dis pas que cette démarche de Landri prouve de sa part et de celle de son père un affolement. Je le sais. Je sais autre chose, et par une expérience de combien d'années? M. de Claviers et Landri, avec leurs défauts, leurs préjugés, leurs sottises, leurs ridicules, sont de très honnêtes gens, incapables de faire un tort à quelqu'un, volontairement. S'ils t'ont soupçonné ainsi, c'est qu'ils ont cru en avoir le droit. Il faut que vous ayez, le marquis et toi, rompu vos relations pour un motif que je ne connais pas. Je veux le connaître. Oui, pourquoi M. de Claviers qui a tant de peine, tu t'en plaignais si souvent, à renvoyer ses employés, s'est-il séparé de toi, et si brusquement, si brutalement? Ah! » conclut-il d'un accent déchirant, « si le motif était ce que tu nous as dit, jamais Landri ne serait venu ici, jamais il ne m'aurait quitté sur cette fin de non-recevoir, après qu'il avait vu combien je souffrais, et ce que je pensais!... Jamais!... »

— « Je vous ai dit ce qui est, à ta mère, à ta sœur et à toi, » avait répondu Chaffin d'un ton qui jouait la

colère cette fois. Il ne pouvait prendre maintenant que cette attitude, mais le contraste était trop fort entre ce subit éclat et son attention surveillée de tout à l'heure. Les simulateurs de sentiments manquent toujours leur copie de la réalité par quelque nuance. Ils outrent les symptômes ou ils les faussent. Tels ces imposteurs qui singent une attaque de haut mal et qui tombent les mains en avant, pour se protéger. Le véritable épileptique, comme précipité dans sa chute, n'a pas le temps de prendre cette précaution. La faute, ici, était le passage soudain de cette froideur réfléchie à cette extrême fureur, sans progression. Comment Pierre, déjà si averti, ne s'en fût-il pas aperçu? Cette protestation, trop soulignée dans son trop brusque sursaut, n'était pas sincère. « Oui, » avait insisté cependant le malhonnête homme, « je vous l'ai dit, et je trouve incroyable que ce soit justement toi, mon fils, qui prennes contre moi le parti de ces grands seigneurs que tu ne connais que par ouï-dire. Je les connais, moi, pour avoir subi tant d'humiliations que je vous ai toujours cachées. On ne compte pas, pour eux, quand on n'est pas de leur caste. Ils ne vous feraient pas un tort matériel. De ceux-là ils se soucient, par orgueil. Des autres, non. J'attendais mieux de Landri. Décidément, il vaut son père... Il manque des papiers chez leur Jaubourg, des titres de rente, sans doute? C'est à *nous* qu'ils pensent, remarque bien, à *nous*, à toi aussi bien qu'à moi. Est-ce que j'en conclus qu'ils ont des indélicatesses à te reprocher? Non. Et toi, si, pour moi! C'est incroyable!... Mais l'indélicatesse, c'était de venir ici, t'insulter et insulter ton père! Et tu as écouté ce monsieur? Et quand il te prouvait, par sa seule démarche, son défaut absolu de perspicacité, tu l'interrogeais sur moi?... Combien de fois devrai-je te le répéter : M. de Claviers ne s'est pas séparé de moi. C'est moi qui me suis séparé de lui, et

pour la raison que Landri a reconnue : il m'a parlé de désordres dans mes comptes, quand il n'y avait de désordres que dans ses dépenses à lui, qui ont été folles. Ce que Landri ne t'a pas dit, c'est que je l'ai averti lui-même de la ruine toute prochaine du marquis afin de lui sauver sa fortune. Questionne-le seulement là-dessus. Nous verrons s'il osera nier cette conversation à Grandchamp où je lui ai donné des chiffres vrais. Je te le jure, sur la tête de ta mère et de ta sœur. S'il m'avait écouté, il n'aurait pas perdu un sou.... Et voilà comment il m'en récompense. Mais ce n'est pas mon fils, et toi, Pierre, tu viens d'être trop injuste avec moi, et trop ingrat. Je n'ai vécu et travaillé que pour vous, que pour toi en particulier. J'ai voulu t'épargner les misères du gagne-pain qui m'écrasaient à ton âge. Tu étais intelligent, laborieux. Je t'ai gardé à la maison, pour que tu pusses faire de la science, tout à loisir, préparer tes examens d'agrégation, pendant que tes camarades s'épuisaient dans la clientèle, et tu as oublié tous ces sacrifices !... Ah ! c'est trop affreux !... »

— « Précisément parce que je vis de tes bienfaits, » avait répondu le médecin avec une âpreté farouche, « je ne veux pas supporter certaines idées... Et ces idées, » avait-il continué, plus durement encore, « mettons que ce soit affreux, comme tu dis, de les avoir. C'est un fait que je les ai. Veux-tu que je t'en dise la cause? La démarche de Landri de Claviers n'y entre pour rien. Le changement observé chez toi ces dernières semaines me les a données, et lui seul. Depuis ton départ de Grandchamp, tu n'es plus le même. Je le vois de mes yeux. Je te vois souffrir. Tu maigris. Tu ne manges pas. Tu ne dors pas. Tu as une obsession que tu ne peux pas cacher, et moi aussi, je vais me mettre à en avoir une, — je la sens grandir, m'envahir, — celle du soupçon. Je n'en veux pas. Nous ne ferons

pas de la folie à deux. Soyons plus fiers. Un père et un fils ne doivent pas échanger deux fois des propos comme ceux-ci. Il y a un moyen d'en finir. Il est trop tard aujourd'hui, » avait-il ajouté, en regardant la pendule, « mais demain, à onze heures, après l'Hôtel-Dieu, je viens te prendre. Nous allons ensemble rue du Faubourg-Saint-Honoré. Nous demandons à parler au marquis. Tu lui diras, ou, si tu préfères, je lui dirai que des bruits circulent. Et c'est vrai, Louvet a changé de manières avec moi, depuis que tu n'es plus chez les Claviers. Ces bruits sont arrivés jusqu'à nous. Nous venons le prier d'y couper court en déclarant publiquement, et devant moi d'abord, qu'il n'a rien à te reprocher dans ta gestion qui soit contre l'honneur... J'exigerai qu'il me l'écrive, au besoin, cette déclaration... »

— « Je ne ferai pas cette démarche ! » s'était écrié Chaffin, et une épouvante dilatait ses prunelles, qui voyaient par avance M. de Claviers. « Je ne la ferai pas !... Tu parles de fierté, et tu ne comprends pas que tu me proposes une humiliation sans nom? Pire que toutes les autres... »

— « Et laquelle? » avait reparti vivement le fils. « Quelle humiliation y a-t-il à se présenter chez quelqu'un envers qui l'on n'a rien à se reprocher et de qui l'on réclame la réparation d'une injustice involontaire? Oui ou non, que Louvet, que moi, — et combien d'autres, que je ne connais pas ! — ayons pu recevoir une mauvaise impression de ta brouille avec M. de Claviers, est-ce une injustice, si cette brouille n'est qu'un caprice de sa part? Oui ou non, en est-il l'auteur, par l'excès d'humeur dont tu prétends qu'il a fait preuve?... »

— « On pensera ce qu'on voudra, » avait interrompu Chaffin. « Je ne monterai pas l'escalier de cet homme. Je n'irai pas chez lui. Je n'irai pas. »

— « Soit, » avait répondu Pierre, « j'irai donc seul. »

— « Tu ne me feras pas cet affront ! » avait supplié le père. « Tu n'iras pas. Je te le défends. T'humilier, c'est m'humilier. Nous sommes solidaires sur ce point. Tu m'obéiras. »

— « A cause de cette solidarité même, je ne t'obéirai pas, » avait repris le fils. « Ton honneur, c'est mon honneur. Je veux savoir que l'argent dont je vis est pur. A onze heures, demain, je serai là-bas. J'espère que tu y seras aussi. Mais, si tu n'y es pas, j'entrerai seul. Rien au monde, tu entends, rien ne m'empêchera d'avoir cette explication avec M. de Claviers, à moins que... »

— « A moins que?... » avait interrogé Chaffin, haletant. « Achève. »

— « A moins que tu ne me dises que ton départ de chez eux a une raison différente et laquelle... »

— « Je ne peux pourtant pas en inventer une, » avait répondu le père.

— « Alors, je ne comprends pas tes objections contre une démarche dont j'ai besoin, encore une fois, pour en finir avec une sensation insupportable. »

— « Hé bien ! » avait dit Chaffin, après un silence... « Fais cette démarche, puisque tu ne crois plus en ton père, mais rappelle-toi que je ne te la pardonnerai jamais... »

Maladroit et gauche effort de dignité paternelle, auquel avait manqué l'accent, le geste, le regard, cette inimitable et irrésistible vérité enfin dont le fils avait besoin, il l'avait déclaré, comme de pain et d'eau, d'air et de lumière ! Le père y avait eu recours cependant, par une tentative désespérée, afin d'empêcher cette visite dont l'annonce avait fait courir du feu dans ses veines. Quelle soirée et quelle nuit

il avait passées sous la menace de cette heure que chaque minute rapprochait, où ce patron indignement trahi et ce fils idolâtré seraient face à face ! Le jeune homme n'avait pas dîné à la maison, pour ne pas se retrouver avec son père. Celui-ci l'entendit rentrer vers minuit. Une tentation folle le saisit, au bruit de ce pas si connu, de se lever, de courir à lui, de tout lui avouer... Mais non. La phrase terrible de Pierre retentissait encore à son oreille : « Je veux savoir que l'argent dont je vis est pur. » Comment supporter d'apprendre à ce garçon, d'une probité si entière, que cet argent n'était pas pur, que cette petite fortune, grâce à laquelle il poursuivait librement ses études sans quasi faire de métier, était, pour une partie, volée? Car c'était bien un des motifs qui avaient déterminé Chaffin à l'escroquerie : le passionné désir d'assurer l'indépendance de ses travaux à ce fils Pierre était la revanche de sa demi-domesticité. Il l'avait vu médecin des hôpitaux, professeur à la Faculté, membre de l'Académie de médecine, de l'Institut peut-être. Cette exaltation de son amour paternel avait tenu chez le secrétaire du marquis de Claviers à cette même rancune de sa destinée manquée qui l'animait contre son noble et fastueux patron d'une implacable haine. Que de très bons sentiments puissent coexister dans un même cœur avec de très mauvais, et des résolutions criminelles, inspirées par ceux-ci, se justifier par ceux-là, c'est un fait d'observation courante, aussi déconcertant qu'indiscutable. Il explique pourquoi les grands législateurs, qui furent aussi de grands psychologues, se sont toujours efforcés de punir les actes en eux-mêmes, sans admettre la recherche des intentions. La décadence de la justice civique commence avec cette recherche qui, dans les sociétés saines, ressortit à la religion. L'Église peut encore trouver des raisons de pardonner ses crimes à

un Chaffin, quand les tribunaux humains, saisis de son cas, ne lui doivent que le bagne.

— « S'il sait jamais cela, » s'était dit le père coupable, dans cette veillée d'agonie, « il me quittera. Il s'en ira de la maison. Sa mère et sa sœur voudront savoir aussi. Elles devineront la vérité. Il faut que Pierre l'ignore, à tout prix. Comment?... »

C'est alors que dans cet esprit, épuisé déjà par le bourrèlement de la conscience, une idée avait commencé de grandir. Il s'était vu allant lui-même, dès les neuf heures, pendant que son fils serait à l'Hôtel-Dieu, se jeter aux pieds du marquis. Il le supplierait de ne pas le perdre aux yeux de Pierre. M. de Claviers était généreux. Il aurait pitié de lui. Il promettrait de ne pas parler. Il ne parlerait pas. Mais paraître devant le mari de Mme de Claviers après qu'il lui avait porté lâchement ce coup infâme du message anonyme, le Judas n'avait pas pu. Il n'en supportait même pas l'idée. Il y avait, dans l'attitude observée par cet homme si fier, depuis qu'il avait reçu la lettre de sa femme, attestant la liaison avec Jaubourg et l'illégitimité de l'enfant, un mystère dont Chaffin s'épouvantait. Il y devinait des abîmes de souffrance sur lesquels il lui serait trop horrible de se pencher. La visite de Landri chez Pierre avait encore accru cette sensation d'énigme. Cette enquête sur des papiers volés chez Jaubourg supposait le jeune comte mis au courant de la lettre anonyme. M. de Claviers la lui avait donc montrée? Pourquoi? Mais pour que Landri procédât à cette enquête, justement. Et dans quel dessein, sinon de découvrir le détenteur des « autres pièces »? Chaffin se rappelait ces termes de sa lettre, écrite dans le spasme nerveux que lui donnait la satisfaction d'une longue haine. Il y avait mis, par un accès de cruauté, la menace d'un chantage, qu'il n'avait jamais eu l'intention d'exécuter. Une seconde

idée était née en lui à ce souvenir : puisque cette menace avait produit un tel effet sur les deux hommes, il tenait un moyen certain d'obtenir d'eux la promesse du silence à l'égard de son fils. C'était à Landri que le marquis avait confié la mission de rechercher ces papiers. C'était à Landri qu'il fallait s'adresser. L'imagination anticipée de cette entrevue était pénible au précepteur dégradé. Elle n'était pas insupportable, comme l'autre. Mais Landri plierait-il sous cette pression? Ne répondrait-il pas, bien au contraire : « Vous nous menacez d'un scandale? Soit. Nous allons déposer contre vous une plainte en justice... » Non, il ne fallait pas risquer cela. Chaffin avait entrevu un procédé plus sûr. Il croyait bien connaître son élève de tant d'années. Il le considérait comme très faible, mais il savait aussi sa loyauté, les grandes touches de ce caractère. Le mieux serait de l'aborder très simplement, de lui dire : « C'est moi qui ai écrit cette dénonciation abominable, dans un moment de folie. Je m'en repens. J'ai les autres pièces. Les voici. Je vous les livre. Je vous demande, en échange, d'obtenir de M. de Claviers qu'il ne dise pas à Pierre les raisons vraies de mon départ. » D'avoir accepté cette restitution constituerait pour la générosité du jeune homme le plus sacré des engagements. Telles sont les contradictions déroutantes de la nature humaine : Chaffin avait éprouvé, à se représenter cette scène d'une confession même intéressée, un soulagement, presque la détente d'une réhabilitation. Il aurait parlé, avoué ce crime, dont il étouffait. Une fois rangé à ce parti, sa hâte de l'exécuter avait été si fiévreuse qu'il avait quitté la maison dès avant neuf heures, à peine son fils parti pour l'Hôtel-Dieu. Il n'avait pas calculé qu'un travail mental s'accomplissait chez Pierre, parallèle au sien. Le médecin s'était dit, en quittant son père : « Demain il aura réfléchi. Il se décidera à venir

chez M. de Claviers avec moi, s'il n'y a rien. S'il y a quelque chose, il avouera. » Voyant que Chaffin ne lui reparlait pas, la matinée venue, et se rappelant l'ardeur de sa protestation, la veille, il avait raisonné : « Mon père a trouvé un moyen. Lequel?... Coupable, il n'y en a qu'un : aller là-bas le premier, pour supplier le marquis de l'épargner auprès de moi. Mais est-ce possible?... » Le médecin était décidé à tout maintenant, pour en finir avec cette torture d'un soupçon qui déjà passait, à son épouvante, de l'intermittence à l'idée fixe. Il redoutait trop cette monomanie si bien définie par un de ses confrères de l'antiquité : *animi angor in unâ cogitatione defixus atque inhærens.* Il avait donc agi. Au lieu de se rendre à son hôpital, il s'était posté dans l'angle de la rue des Deux-Ponts et du quai de Béthune. Il avait vu son père sortir, épier autour de lui comme quelqu'un qui redoute une surveillance, puis se diriger, d'un pas en apparence indifférent, vers le pont Sully, et là monter en voiture. Pierre lui-même avait hélé le premier fiacre qui passait. Il avait donné une pièce de cinq francs au cocher, en lui enjoignant d'aller le plus vite possible rue d'Aguesseau, au coin de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il y était arrivé, en effet, assez tôt pour voir le taximètre de Chaffin s'arrêter devant la porte de l'hôtel Claviers. Il avait attendu quelques minutes pour sonner à son tour, et interroger le concierge :

— « Mon père est déjà chez M. le marquis? »

— « Non, monsieur le docteur, » avait répondu cet homme, « M. Chaffin est venu voir M. le comte... »

— « Hé bien! je vous prie de faire demander à M. le marquis s'il peut me recevoir... » avait dit Pierre, après un instant d'hésitation. Dans le regard du portier, il avait cru discerner la même gêne que dans les prunelles du professeur Louvet, ces temps derniers. Il ne se trompait qu'à moitié. Naturellement le magna-

nime M. de Claviers n'avait confié à personne dans son entourage ses griefs contre son secrétaire. Mais ses domestiques savaient sa parfaite bonté. Ils avaient imaginé le motif du brusque renvoi de Chaffin, avec d'autant plus de facilité qu'ils n'ignoraient pas sa gratte quotidienne. Officiellement, ils n'étaient pas avertis. Pierre en avait une preuve : la porte de Landri n'était pas consignée à son père, et lui-même on l'admettait chez M. de Claviers. Le concierge avait parlé dans le tuyau acoustique qui reliait la loge à l'hôtel. La réponse était revenue, affirmative. La cloche avait sonné, annonçant le visiteur, et le médecin était introduit auprès du marquis, cinq minutes après que la porte de Landri avait laissé passer la silhouette implorante et humble de Chaffin !

— « Il n'y a peut-être rien tout de même, » se disait le docteur, « puisqu'on nous reçoit tous les deux... Si c'était vrai? Quel poids de moins sur mon cœur !... Enfin, je vais savoir. »

Le grand seigneur auprès duquel le fils de l'intendant infidèle, du dénonciateur scélérat, osait cette tragique démarche, se tenait dans la vaste et sévère bibliothèque où avait eu lieu, quatorze jours auparavant, une explication non moins tragique, celle avec Landri. Assis à sa table, cette fois, il s'occupait à une besogne bien étrange pour qui ne connaissait point les secrètes résolutions de sa pensée. Il achevait de transcrire lui-même, sur des feuilles détachées, d'un numérotage déjà très élevé, l'inventaire de tous les trésors artistiques conservés dans le château de Grandchamp. Il avait procédé méthodiquement, chambre par chambre, et il était en ce moment, comme l'indiquait la ligne écrite au haut de la page, à l'appartement de la défunte marquise. Il l'avait gardé pour le dernier. On en comprend trop la raison. Ce travail, commencé depuis plusieurs semaines, touchait à sa fin. L'écriture

du vieux gentilhomme lui avait toujours ressemblé. Elle était large, aisée et claire, avec un air du grand siècle. Un tremblement dans quelques lettres attestait pourtant combien de tracer les lignes de cette page lui avait coûté. Un cartonnier était ouvert sur le bureau qui contenait des documents justificatifs. Le livre de la *Généalogie de la maison de Claviers-Grandchamp* était là aussi, avec le signet mis au fameux appendice n° 44, dont Altona, jadis, avait pris texte pour faire son offre. Le dernier, par le sang, de ces magnifiques Claviers, rédigeait l'acte de décès de sa maison, sous une forme arrêtée par lui. Il avait, ce matin encore, passé par des émotions solennelles dont le reflet rendait plus imposant son noble visage. Son antique courtoisie le fit se lever pour recevoir le fils de l'administrateur véreux. D'un geste, il lui montra un siège, — sans lui tendre la main, petit détail que Pierre interpréta aussitôt dans le sens de ses soupçons : le marquis punissait en lui les fautes de son père. Cette visite surprenait en effet M. de Claviers, et bien péniblement, mais pour un motif très différent de celui qu'imaginait le jeune homme. Pierre avait été le médecin de Jaubourg. Il avait assisté à cette agonie durant laquelle le malade avait sans doute parlé. Quoique M. de Claviers ignorât les savantes théories des psychiâtres modernes sur l' « ecmnésie » et l' « onirisme », il avait vu mourir. Il savait quels aveux l'ardeur de la fièvre arrache parfois à des bouches jusqu'alors muettes. Il s'expliquait ainsi cette déclaration de paternité faite à Landri. A cette « horrible scène », dont avait parlé le jeune homme, peut-être Pierre Chaffin avait-il assisté? C'était la cause pour laquelle l'héroïque personnage avait consenti à le recevoir. Il n'avait pas voulu paraître avoir peur de cette rencontre. Une autre nuance frappait le docteur : l'altération vraiment prodigieuse de cette physionomie

puissante. M. de Claviers avait, depuis ces quelques semaines, vieilli autant que son ex-secrétaire. Mais c'était le vieillissement d'un homme rongé de chagrin, sans un remords, le désespoir aux yeux clairs de celui qui n'a rien à se reprocher dans la souffrance dont il meurt ; au lieu que Chaffin avait tant montré à son fils le masque du malheureux au regard noir et voilé, artisan conscient de sa propre misère. Cette comparaison s'institua involontairement dans l'esprit du médecin, tandis qu'il disait :

— « Vous m'excuserez de vous déranger, monsieur le marquis, et à une heure si matinale. Ce ne sera pas pour un temps bien long. »

— « C'est votre temps qui est précieux, docteur, et non le mien, » répondit M. de Claviers, tout à fait maître de lui à présent. Il cherchait à deviner le mobile de cette présence inattendue. « Il n'aura pas été content des honoraires, tels que Métivier les aura réglés?... » pensa-t-il ; et l'autre continuait :

— « Je n'essaierai pas de faire de la diplomatie avec vous, monsieur le marquis. Ce n'est pas mon genre, et je sais que ce n'est pas le vôtre non plus. J'irai droit au but. Voici donc, en deux mots et très simplement, l'objet de ma visite. Vous vous êtes séparé de mon père après l'avoir eu pendant plus de quinze ans à votre service. Cette séparation a été brusque. Elle a fait causer. J'ai eu, moi-même, l'impression que je ne connaissais pas toute la vérité. Mon père a refusé de s'expliquer avec moi, là-dessus, nettement. Ou plutôt, il s'est expliqué, mais dans des termes qui ne m'ont pas satisfait, et je suis venu vous dire, sachant vos idées et combien vous placez haut l'esprit de famille : — Je ne peux pas supporter que mon père soit soupçonné, et moins encore de le soupçonner moi-même. Si vous vous êtes quittés pour des motifs qui ne touchent en rien à son honneur, comme je le crois,

comme je veux le croire, je vous demande de le déclarer publiquement dans deux ou trois circonstances qui coupent court à tous les bruits, notamment devant M. le professeur Louvet, mon maître. Je vous demande de me le déclarer à moi aussi... Si, au contraire... » Et d'un accent poignant : « Je veux le savoir... »

M. de Claviers avait écouté le jeune homme avec une expression de plus en plus triste dans ses prunelles assombries. La ressemblance était trop frappante entre la douleur de ce fils qui doutait de son père et la souffrance dont il avait vu Landri accablé, à cette même place, à cause de la faute de sa mère, — ce Landri qu'il continuait à tant aimer, en se le défendant ! Il était trop absolument, trop vraiment religieux pour ne pas reconnaître une justice supérieure dans ce châtiment reporté, comme l'annonce le Livre, sur la seconde génération. Cette vue du monde moral se raccordait si complètement à sa vue du monde social ! Il était trop humain pour ne pas plaindre ce garçon dont il suivait, depuis l'enfance, la laborieuse et droite carrière. D'autre part, son indignation contre Chaffin était trop récente, trop méritée. — Et il ignorait l'infamie suprême du misérable ! — Il ne pouvait pas lui décerner ce brevet d'honorabilité qu'exigeait le fils. D'ailleurs, il haïssait le mensonge. Ces divers sentiments passèrent dans sa réponse, qu'il ne prononça qu'après avoir pris le temps d'une réflexion, qui parut longue à son interlocuteur :

— « Pierre, » finit-il pas dire, en l'interpellant de la façon familière qu'il avait eue autrefois avec lui, « donnez-moi la main. » Et il joignait le geste à la parole. « Vous êtes un très brave homme. Je l'ai toujours su. Je viens de le sentir plus profondément que jamais, pendant que vous me parliez. Mais justement parce que vous êtes un très brave homme, comment ne comprenez-vous pas l'énormité de la démarche que

vous faites auprès de moi? Et vous dites que vous savez mes idées? Voyons, mon ami, un fils ne juge pas son père. Il n'institue pas une enquête sur son père. Je ne m'associerai pas, en vous répondant, à ce que je considère de votre part comme une déplorable erreur, une aberration d'esprit... Si j'avais parlé à qui que ce fût des raisons que j'ai eues de me priver des services de monsieur votre père, j'admettrais, à la grande rigueur, que vous vinssiez me demander de m'expliquer sur mes propos. Je n'en ai tenu aucun. Monsieur votre père m'a quitté parce qu'il gérait mal mes affaires. Voilà tout. C'est tout ce que j'ai jamais dit et dirai jamais de lui, à vous comme aux autres... »

— « Mal gérer a deux sens, monsieur le marquis, » répliqua nerveusement le médecin ; et, devant la protestation de M. de Claviers : « Si j'insiste, c'est que vous venez de m'en reconnaître le droit... Oui. Vous m'avez dit que vous admettriez ma question, si vous aviez parlé à quelqu'un. Vous entendiez par là : quelqu'un d'étranger. Vous oubliiez votre fils... M. le comte de Claviers est venu chez moi, hier, dans l'après-midi, m'interroger, en son nom et au vôtre, sur des papiers que l'on a volés, paraît-il, dans l'appartement de M. Charles Jaubourg. Il accusait mon père de ce vol, avec ma complicité. Il a dû reconnaître qu'il se trompait. Il n'en est pas moins vrai qu'un pareil soupçon m'autorisait à savoir au nom de quoi il avait pu seulement le concevoir. Ce ne saurait être que d'après ce que vous lui avez dit. Il était en prison quand la chose s'est passée. Il a opposé cet alibi à mon investigation. Il ne me restait plus qu'à m'adresser à vous. Ce que vous lui avez dit de mon père, répétez-le-moi. Est-il injuste de vous le demander?... »

— « Mon fils, c'est un autre moi-même... » répondit M. de Claviers. D'apprendre, d'une façon bien vague encore, la scène de la veille entre les deux jeunes gens

venait de le toucher au plus saignant de sa sensibilité. D'après quels indices Landri s'était-il décidé à provoquer une explication qui risquait d'être si périlleuse? Elle pouvait éveiller des soupçons sur l'importance et la nature des papiers volés chez Jaubourg. Pour tenir jusqu'au bout son rôle de père en parfaite entente avec son enfant, le marquis ne devait ni poser une question sur ce point, ni paraître désavouer le jeune homme. Mais cette nouvelle l'avait remué tout entier, et c'est d'une voix frémissante qu'il insista : « Vous n'avez pourtant pas la prétention que je vous rende compte de mes entretiens avec Landri, en tête à tête? Vous n'avez pas celle non plus que je vous mène chez mon nouvel homme d'affaires et que je vous initie au détail de mes recettes et de mes dépenses? C'est ce que vous vous permettez de me demander, remarquez-le, tout bonnement ! Je vous en excuse à cause du mobile qui vous pousse. Mais restons-en là. » Il s'était levé, le sourcil froncé, le regard altier, contraignant ainsi son interlocuteur d'en faire autant, et il avait pressé le bouton d'appel posé sur son bureau. « Je vous ai dit que M. Chaffin avait mal géré mes intérêts. En quoi? Comment? Cela nous regarde, lui et moi, et nous seuls. Je n'ajouterai pas un mot. Il est donc inutile que nous prolongions une discussion qui n'a plus de sens. Vous avez vos malades, et moi, » il montrait la table, « j'ai à terminer ce travail urgent... Garnier, » ajouta-t-il comme le maître d'hôtel qu'il avait sonné entrait dans la pièce, « montrez le chemin à M. Pierre Chaffin... Docteur, j'ai l'honneur de vous saluer. »

— « Non. Nous n'en resterons pas là, » se disait Pierre, en obéissant, quoi qu'il en eût, à l'extraordinaire autorité émanée du gentilhomme, quand il était dans de certains états d'irritation concentrée. Et, s'adressant au domestique : « Je dois aller prendre

mon père chez M. le comte ; voulez-vous m'y conduire?... » Pendant qu'il s'engageait, à la suite du maître d'hôtel, le long de la galerie vitrée où son père passait, un quart d'heure auparavant, une autre personne se dirigeait, par un autre couloir, intérieur celui-là, vers cette même pièce dans laquelle Landri s'entretenait avec Chaffin. C'était le marquis de Claviers. Il voulait savoir, et tout de suite, les raisons de Landri pour être allé quai de Béthune, et si vraiment il entrevoyait enfin un moyen de percer le mystère, cette dénonciation anonyme, constant objet de son anxiété depuis tant de jours. C'est ainsi qu'il se trouva frapper à l'une des portes du fumoir du jeune homme, presque au même moment où Pierre entrait par l'autre. Cette double apparition simultanée, et qui semblait concertée, faillit arracher un cri aux deux occupants de la chambre, entre lesquels venait de se jouer une scène plus angoissante encore que celle dont sortaient le marquis et Pierre. Leur arrivée lui donnait un dénouement terrible. A la minute même où ils entrèrent, Chaffin était assis à une table. Il posait une plume avec laquelle il venait d'écrire, sur une enveloppe, placée devant lui, l'adresse suivante : « Monsieur le marquis de Claviers-Grandchamp. » Il se levait. La vue de son fils le fit retomber sur son siège, et aussitôt celle du marquis se redresser. Il s'éloigna à reculons, si démoralisé par la terreur que ses jambes flageolaient et qu'il dut s'appuyer contre le mur. M. de Claviers, stupéfié lui-même par la présence de son ancien secrétaire et du médecin qu'il quittait à peine, les regarda tous les deux et Landri. Alors, interpellant celui-ci :

— « J'ai à te parler, » lui dit-il, « quand tu auras fini avec ces messieurs... » En ce moment, ses yeux rencontrèrent l'enveloppe restée sur le bureau. Il y reconnut son nom. Il la prit et l'ouvrit. Chaffin n'avait pas eu le temps de la fermer, circonstance qui rendait

plus saisissante l'identité entre cette minute et une autre, celle où le mari trahi avait forcé le fils adultérin à lire la preuve de la honte commune. Cette enveloppe contenait les trois lettres de Charles Jaubourg à Mme de Claviers, volées par le précepteur, et, sur une feuille séparée, ces quelques lignes de son écriture, tracées sous la dictée de Landri : « Le malheureux qui, dans une heure d'égarement, a envoyé une lettre anonyme à M. le marquis de Claviers-Grandchamp, lui restitue les autres pièces dont parlait cette lettre, et, en lui demandant pardon, il s'en remet à sa générosité pour ne pas le déshonorer aux yeux de son fils... » Le marquis lut ce billet. Il reconnut sur les autres feuilles l'écriture haïe de l'amant de sa femme, de l'ami félon. Il regarda Chaffin et dit : « C'était donc vous !... » Puis il fit deux pas vers lui avec un visage si redoutable que le malheureux — ah ! il méritait bien ce nom dans ce cruel moment ! — tomba sur ses genoux, en criant : « Pardon ! » Le médecin s'était précipité entre son père et M. de Claviers, qui s'arrêta. Visiblement il luttait contre lui-même pour ne pas faire justice de ses mains. Enfin, montrant la porte, il ordonna : « Sortez ! Mais sortez donc !... » d'un accent si impérieux que l'ancien secrétaire se traîna, toujours à genoux, vers la porte. Ses doigts défaillants eurent de la peine à l'ouvrir. Il s'échappa enfin, tandis que Landri disait à Pierre épouvanté, et qui n'avait plus besoin de personne maintenant pour savoir la vérité sur son père :

— « Suivez-le. Ne le laissez pas seul... »

— « Vous avez peur qu'il ne se tue?... » fit M. de Claviers, quand cette porte se fut refermée sur les deux hommes. « Il vous aura joué cette comédie ! » continua-t-il avec un sourire amer. « Ce n'est pas lui, c'est son fils qu'il faudrait ne pas laisser seul. Les lâches vivent. Ce sont les gens de cœur qui pensent au suicide

devant la honte. Et quand on ne croit pas en Dieu !... A cause de ce garçon, je voudrais m'être dominé. Je n'ai pas pu... Mais non. C'est mieux ainsi, » continua-t-il, avec une sauvage énergie où reparaissait le dur atavisme d'une race de guerre. « Nous avons trop peur de souffrir et de faire souffrir. La douleur des fils, c'est le rachat des pères, dans ce monde et dans l'autre. Il faut savoir expier les fautes que l'on n'a pas commises, puisque l'on bénéficie des vertus que l'on n'a pas eues... » Il s'était comme parlé à lui-même, et il semblait avoir oublié l'existence de Landri, qui le regardait aller et venir dans la chambre, muet maintenant. Le billet de Chaffin et les trois lettres de Jaubourg gisaient toujours sur la table où il les avait posées, en marchant sur le traître. Le jeune homme tremblait qu'au sortir de cette méditation passionnée, la vue de ces feuilles n'envenimât encore la blessure dont ce noble cœur souffrait. Aussi fut-il étonné du calme avec lequel, revenu à lui et apercevant en effet ces papiers, M. de Claviers lui dit simplement, en les lui montrant : « Faites comme l'autre fois... » Il recommença de marcher, tandis que ces preuves du redoutable secret se consumaient. Enfin, s'arrêtant devant Landri :

— « Vous avez tenu votre promesse, » lui dit-il. « C'est bien. C'est très bien. Je suis soulagé d'un poids horrible. Nous avons le droit de penser que toutes les lettres sont détruites. Les Chaffin ne parleront pas. Ils ne peuvent pas parler. L'honneur est sauf, et grâce à vous. Encore une fois, c'est bien, et je vous en remercie... »

— « Vous me remerciez?... Ah ! monsieur !... » répondit Landri ; et, l'émotion l'étouffant : « Si vraiment vous estimez que j'ai au moins essayé de vous satisfaire, permettez-moi d'implorer de vous une grâce, celle de rapprocher le moment où cette simulation d'intimité, que vous m'avez imposée, que vous avez eu

raison de m'imposer, finira. Cette vie dans le monde, parmi tous ces indifférents, avec ce que j'ai là, » et il se frappa la poitrine, « m'est trop cruelle. Je n'en ai plus la force. Vous avez vu que je ne m'y suis pas soustrait. J'ose dire que personne n'aura deviné ce que j'ai senti depuis ces dernières semaines. Mais je suis à bout. Je ne peux plus... »

— « Et moi? » dit le marquis, « croyez-vous que je ne suis pas bien las aussi?... Mais c'est vrai. L'épreuve a duré assez. Le monde ne pourra plus supposer que nous nous sommes séparés sur un prétexte. Votre mariage suffira pour tout expliquer. L'auteur de cette infâme lettre anonyme est démasqué et désarmé. Nous n'avons plus rien à redouter. Nous pouvons en finir... Voilà donc mes volontés, » reprit-il, après une nouvelle pause : « Vous allez m'écrire une lettre que je puisse montrer. Vous m'y annoncerez votre intention, malgré ma défense, d'épouser Mme Olier, et d'employer les moyens légaux que le Code met à votre disposition. Je les ignore. Vous les spécifierez. Vous quitterez l'hôtel aujourd'hui même et me ferez savoir votre adresse, que je puisse, s'il y avait urgence, communiquer avec vous aussitôt. Je ne prévois pas le cas. Métivier doit, par mon ordre, avoir réalisé la fortune qui vous vient de votre mère. Il est bien entendu que la part qu'elle m'avait laissée par son testament y sera jointe. Je vous demande de déposer, jusqu'à nouvel ordre, cet argent à la Banque de France. Il me sera plus facile ainsi de verser à votre compte, sans intermédiaire, une autre fortune que vous savez et que vous acceptez. Vous vous y êtes engagé... Enfin, je vous demande de ne pas vous établir à Paris, du moins tant que je durerai... Ce ne sera pas très long... »

— « Je vous répéterai ce que je vous ai dit le premier jour, » répondit Landri : « je n'ai qu'à vous obéir... Pour ce qui est du dernier point, je me propose, non

seulement de ne plus habiter Paris, mais de quitter la France, d'aller entreprendre au Canada une exploitation agricole... A mon retour de Saint-Mihiel, vous m'avez dit, je me rappelle vos paroles textuellement : « Il m'est horrible que la famille que vous allez fonder « porte le nom de la mienne... » Cela ne me serait pas moins horrible, à moi, sachant désormais que ce nom n'est pas le mien. Ce nom, je n'en peux pas changer en France, sans que l'on cherche la cause d'une pareille résolution. M'expatriant, et pour exercer un métier nouveau et dans un pays absolument nouveau, j'échapperai à tous les commentaires. Je compte relever un des noms qui ont appartenu à la famille de ma mère et qui n'a pas été repris depuis plus de cent ans. Vous parliez de moyens légaux. S'il en existe pour que le titre de marquis de Claviers-Grandchamp passe, après vous, à quelqu'un de vos jeunes parents, je m'y prêterai, sous telle forme qui vous conviendra... »

— « Tu ferais cela?... » s'écria M. de Claviers. Le tremblement d'une émotion plus forte que toutes ses résolutions étranglait sa voix dans sa gorge. « Tu changerais de nom?... Mais elle, mais cette femme... »

— « Mme Olier? » interrompit Landri : « je lui ai dit mon projet. Elle s'y est soumise par avance, sans me demander d'autre explication... »

— « Oui, » reprit le marquis avec une exaltation grandissante. « C'est la vérité. C'est le remède... » Derechef il ne pouvait plus se dominer et les mots lui échappaient avec ses pensées : « Je l'avais bien vu, dès la première heure. Mais cela ne pouvait pas venir de moi... Adopter un autre fils? qui ne soit pas toi? jamais !... Ah !... » continua-t-il passionnément, « je peux dire, comme cette veuve du moyen âge : tu m'as été dérobé... Non, je n'aurai pas d'autre fils. Les Claviers-Grandchamp mourront en moi. J'aurai été le dernier du nom, comme je suis le dernier de la race.

C'est ce qu'ils auraient voulu, s'ils avaient pu prévoir. Notre maison finira, comme elle a vécu, noblement. En y aidant, tu as effacé l'outrage. A cause de toi, je peux pardonner... Il faut faire notre devoir jusqu'au bout, » ajouta-t-il, au terme d'un silence, durant lequel Landri attendit, espéra une autre phrase, un geste, une étreinte, un embrassement. Mais le vieux seigneur jugeait sans doute qu'il en avait déjà trop dit, et aussi, sans doute, il avait peur de lui-même, de ce flot de tendresse qui lui jaillissait de l'âme et noyait tout. Car il conclut en s'interrompant brusquement : « Allez au vôtre. Je vais au mien. Adieu. »

— « Adieu... » répondit Landri. Le marquis hésita encore une seconde. Il avait la main sur le bouton de la porte. Il l'ouvrit et il disparut, sans s'être même retourné. Il marchait, du pas alourdi qu'il avait depuis que l'affreuse découverte l'avait atteint dans sa superbe vitalité, la tête penchée, le dos un peu voûté. Quand il se retrouva dans sa bibliothèque, et tout seul, son épuisement était si total qu'il se laissa choir sur le premier fauteuil à sa portée, et il demeura ainsi, indéfiniment, à regarder, quoi? un portrait de Landri enfant, qu'il avait dans cette pièce, depuis des années. Tout ce passé d'amour paternel palpitait dans son cœur, et il songeait qu'à ce même moment le jeune homme, objet de sa passionnée tendresse, se préparait à s'en aller et à jamais. Quand il sortit de cette immobilité farouche, ce ne fut cependant pas pour retourner dans la direction de l'appartement où Landri était sans doute encore. Non. Il reprit sur sa table le gros volume où il avait écrit l'histoire de sa famille. Il l'ouvrit à la page de l'arbre généalogique. Il lui fallut déplier la grande feuille sur laquelle étaient inscrits, les uns à côté ou au-dessous des autres, plus de deux cents noms. Les deux premiers en tête : « Geoffroy et Aude, » portaient, au-dessus, cette date : 1060. Les yeux bleus

du Geoffroy IX de 1906 embrassèrent d'un ardent regard ce tableau qui était comme le cimetière idéal de tous ses morts. Quand il referma le livre, il était calme. Sa main se mit à tracer, sans une défaillance, cette fois, les lignes d'un billet qui représentait sans doute un épisode décisif dans une résolution très arrêtée. Car il le relut à deux reprises avant de le cacheter et d'y mettre l'adresse.

— « L'automobile est dans la cour? » demanda-t-il à Garnier, venu à un nouvel appel du timbre. « Qu'Auguste porte ce mot tout de suite chez M. le comte de Bressieu. Si M. de Bressieu est chez lui, qu'il le ramène. Sinon, qu'il laisse le billet... » Et resté seul : « Si quelqu'un peut reprendre cette affaire de la vente du mobilier de Grandchamp avec cet Altona, » se disait-il, « c'est lui. Altona donnait quatre millions rien que des objets énumérés dans la pièce nº 44. En y joignant le reste, il en donnera bien cinq... » Et il rangeait les papiers, préparés sur son bureau, qui n'étaient autres qu'un inventaire dressé par lui de ce reste : la vaisselle plate, les saxes, les armes, les livres, les statues du parc, tout le mobilier privé, les bijoux. « Cet affreux argent va donc être rendu... En attendant Bressieu, si j'écrivais à Charlus pour lui annoncer le mariage?... Pauvre Marie ! Elle aimait Landri. C'est un bonheur pourtant qu'il ne l'ait pas aimée aussi. J'aurais dû empêcher cette union. En aurais-je eu la force?... On a la force de tout quand il s'agit de l'honneur du nom. Et tous les noms se tiennent. Les Claviers n'auraient pas fait, par moi, cet outrage aux Charlus, de gâter leur sang... » La vision soudainement évoquée de la trahison lui rendant son énergie, il commença cette lettre au père de Marie, qui justifierait aux yeux du monde la brouille avec son prétendu fils ; et ce nouveau sursaut de ressentiment paralysait, pour une minute, son désespoir de cette séparation.

X

ÉPILOGUE

. . . .

Dans les premiers jours du mois de mars de cette année 1907, plusieurs des convives qui avaient pris part, quelques mois auparavant, au dernier dîner de chasse que dût jamais donner le châtelain de Grandchamp, se trouvaient réunis, après le déjeuner, dans un des petits salons de l'hôtel Charlus. C'étaient Florimond de Charlus lui-même, et sa fille Marie, laquelle avait fait les honneurs de ce repas, en l'absence de sa mère toujours souffrante, au ménage Sicard et à Louis de Bressieu. Dès le café, était arrivé le petit de Travers, l'ami trop intime de la petite Mme de Sicard, et l'*alter ego* de son minuscule mari. On se souvient du mauvais quolibet sur la taille et le nom des figurants de ce ménage à trois : « les Trois Demis. » Elzéar de Travers, avec son nez rose au vent, sa blonde moustache en l'air, ses gros yeux bleus à fleur de tête, représentait un type accompli du colporteur de potins, qui court de cercle en cercle, de salon en salon, avec un : « Vous savez la nouvelle?... » suivi d'ordinaire du plus insignifiant des récits. Il n'avait pas manqué, cet après-midi, à son habitude :

— « Devinez qui j'ai rencontré hier soir, partant pour l'Angleterre, à la gare du Nord, où j'étais allé accompagner lady Semley, qui m'a chargé de vous dire ses compliments? » Il s'était tourné vers Simone de Sicard, qui lui sourit. « Geoffroy de Claviers, qui va acheter là-bas des chevaux !... »

— « Il ne se trouve donc pas assez ruiné? » dit Sicard. « Il paraît qu'après l'héritage Jaubourg, la vente des tableaux et des meubles de Grandchamp, il doit encore dix millions... »

— « Vous devez savoir cela, vous, monsieur de Bressieu, » fit insolemment Marie de Charlus, en s'adressant au courtier mondain qu'elle haïssait deux fois. En sa qualité de fille noble et très fière de son rang, elle avait, malgré son modernisme, une irritation constante contre ceux de sa caste qui dérogeaient socialement ou moralement, et puis, toutes les personnes mêlées de près ou de loin au mariage tout récent de Landri avec Mme Olier lui étaient insupportables. Or, le bruit courait, justifié en partie d'ailleurs, que, sans l'intermédiaire du subtil seigneur de la Rochebrocante, le marquis de Claviers n'aurait pas pu restituer à son fils sa fortune maternelle. Marie en concluait, avec l'imagination calomnieuse d'une rivale, que certainement, si cette restitution avait été reculée, cette bourgeoise intrigante avait voulu, elle aussi, reculer la cérémonie jusqu'au complet règlement des comptes. Elle se disait que Landri aurait été éclairé par ce vilain procédé, que ce mariage n'aurait pas eu lieu — enfin toutes les folies d'une jalousie exaspérée. Bressieu en payait les frais.

— « Moi? » répondit-il, sans se fâcher. Il n'était susceptible qu'à ses heures et il tenait trop aux Charlus pour ne pas baisser pavillon devant la spirituelle Marie : « En effet, j'ai eu la chance d'empêcher ce brave Geoffroy d'être par trop volé dans cette vente des merveilles de Grandchamp. Grâce à mes conseils, il a eu six millions du tout. Maxwell Altona lui en offrait quatre, et lui-même voulait en demander cinq. Rien que les tapisseries valaient plus de dix-huit cent mille francs... Ces dix millions de dettes! c'est de la légende. Si vous voulez mon opinion, il est absolument

tiré d'affaire et il garde quatre-vingt bonnes mille livres de rente... Évidemment, le coup a été dur... »

— « Il paraît que Landri, conseillé par cette femme, a réclamé jusqu'aux intérêts des intérêts... » dit Mme de Sicard.

— « Je ne croirai jamais cela de lui, » fit vivement Marie de Charlus. « Quant à elle, c'est vrai qu'elle n'a pas une bonne presse. C'est bien mérité. Elle devra travailler ferme pour se faire recevoir... »

— « Aussi n'essaiera-t-elle pas, » repartit Bressieu. « Geoffroy m'a annoncé que le ménage allait s'établir en Amérique... »

— « Ah ! Landri nous fait le coup du *ranch* ! » fit en éclatant de rire le petit Sicard. « Nous la connaissons, celle-là. Vous les verrez revenir dans un an, à Paris-les-Bains, où l'on vit si heureux, même en République. Et il nous présentera sa femme, et nous la recevrons, et nous aurons joliment raison. Entre nous, ce bon Claviers n'a pas eu le sens commun dans toute cette affaire. On ne vit pas à ce degré contre son temps. »

— « Aimeriez-vous mieux qu'il vécût contre son nom? » interjeta Charlus. Pour lui aussi, le mariage de Landri avait été une déception trop amère : « Ma parole d'honneur ! » continua-t-il, je trouve cela étonnant, que la conduite de Claviers, si juste, si sage, si légitime, ait pu trouver des critiques. Et parmi nous !... Mais tout s'en va, et du grand au petit. Dînez dehors, n'importe où. Les gens d'aujourd'hui ne savent même plus les places à table... Claviers a donné là un magnifique exemple... »

— « Je suis de cet avis, » dit Bressieu. « Si nous ne défendons pas nos noms, que défendrons-nous?... » Puis, avec son ironie rentrée : « Évidemment Geoffroy gâte le marché. Mais soyez tranquille, Sicard. La bourse des titres n'est pas près d'être fermée, — même dans

votre heureuse République, pour dire comme vous... »

— « Ça n'empêche pas, » fit Elzéar de Travers, venant au secours du mari de Simone, « que voilà un équipage de moins. Et quel équipage ! Comme c'était tenu !... »

— « Et quelle table ! » fit Sicard.

— « Moi, » insista Simone, « je suis tout de même avec les amoureux. A la place de M. de Claviers, j'aurais un peu grondé, pour le principe, et puis donné une de ces fêtes, comme il savait les donner... »

— « Tenez, ma chère, » reprit Charlus exaspéré, « quand je vous entends, vous et Jean, parler ainsi, je me demande s'il ne faudrait pas souhaiter un autre 93, pour vous rendre à tous le sentiment de ce que vous êtes et de ce que vous devriez être. »

— « Ah ! » dit Mme de Sicard en riant, « vous voilà comme notre grand'tante Prosny, qui prophétisait tous les soirs la guillotine... »

— « Je sais, » interrompit Marie de Charlus, « tu lui répondais : « Vous espérez la noble montée, vous « aurez le mur !... » Mur ou montée, c'est toujours du sang qui coule, et je donne raison aux vieux Claviers ; tâchons que ce soit du sang pur, et celui de ses petits-enfants ne le sera pas. Il a tout essayé pour l'empêcher, il a bien fait... C'est ce que j'appelle du chic et pas du chiqué. »

Et, sur cette conclusion du « Gratin libéré », la conversation tourna, Bressieu ayant demandé à Simone, d'un air indifférent : « Avez-vous vu la nouvelle pièce des Français? » afin de ne pas prolonger ces propos dangereux. On parlait tout bas d'un projet de mariage du propre frère de Sicard avec une demoiselle Mosé, et le mordant personnage regrettait presque d'avoir cédé au plaisir d'enfoncer sa dent venimeuse dans l'amour-propre du plus heureux des « Trois Demis ». La commission touchée dans la seconde affaire Altona — deux

cent mille francs, les Chaffins du monde coûtant plus cher que les autres, — l'avait remis à flot pour quelque temps. Mais qui sait? Le futur ménage Sicard-Mosé aurait peut-être besoin de conseils pour se meubler... Aussi essayait-il de réparer, auprès de la jeune femme, le tort qu'il s'était fait près du mari pour son épigramme. Il y tâchait sans verve, du reste. Si contradictoire que cela puisse paraître, le malheur de Geoffroy de Claviers l'attristait, — malgré les deux cent mille francs si prestement gagnés. Il les avait raflés, en faisant réellement rendre au sieur Altona un million de plus. Puis, comme à côté du brocanteur, il y avait en lui un homme de race, il avait admiré la tenue du châtelain de Grandchamp dans une épreuve, dont il était le seul peut-être à comprendre les dessous. C'était même la petite attaque dirigée contre le chevaleresque marquis par Jean de Sicard qui lui avait arraché son mot, et, pendant que le salon discutait sur les acteurs de la rue de Richelieu maintenant, il était, lui, en pensée ailleurs :

— « Claviers en Angleterre? » se disait-il. « Pour acheter des chevaux?... Allons donc! Il aura voulu revoir Landri encore une fois. Comme il l'aimait!... On ne m'ôtera jamais de l'idée qu'il aura été renseigné par ce Chaffin, à qui cette infamie n'aura pas porté bonheur, puisque Altona m'a raconté qu'il a eu une attaque de paralysie... C'est encore une chance, cette attaque. Le drôle aurait réclamé un tant pour cent, comme ayant amorcé l'affaire!... »

Les observateurs du type de Bressieu, ces marchands déguisés, qui ont pour gagne-pain — ou gagne-luxe — l'étude des caractères de leurs dupes ou de leurs concurrents, possèdent vraiment un don surprenant de diagnostic. Au même moment où ces commentaires, pas très intelligents, pas très bienveillants, pas

très sots et pas très malveillants non plus, — une vraie causerie d'amis du monde, — s'échangeaient ainsi chez les Charlus, prouvant du moins que l'héroïque tenue du marquis avait réussi, une autre scène, à bien des lieues de là, marquait la véritable conclusion de cette histoire. Ce dénouement avait pour théâtre — quelle antithèse ! — une chambre d'un hôtel de voyageurs à Liverpool, dans cette ville des bords de la Mersey, l'énorme entrepôt du commerce anglais, l'une des extrémités d'une immense rue mouvante de paquebots et de voiliers, dont le *terminus* serait Boston et New-York ! Ville de docks et de gares, de fumée et de vitesse, toute haletante d'un travail mondial, avec ses constructions de briques et de pierres inégales et chaotiques, dressées hâtivement, sur lesquelles les plus beaux jours ne déploient qu'un ciel vaguement bleu, brouillé de vapeurs. C'était un de ces ciels incertains et voilés que Landri et Valentine apercevaient, par la fenêtre en bow-window, d'un petit salon privé de cet hôtel où ils étaient descendus la veille. Et ils attendaient l'instant de gagner le bateau qui les emmènerait en six jours à New-York, d'où ils gagneraient Montréal, puis Ottawa, pour s'occuper de leur établissement définitif. Le petit Ludovic avait voulu monter déjà avec son précepteur à bord du steamer, que les deux époux — ils étaient mariés depuis dix jours — pouvaient voir amarré au quai, à quelques pas de l'hôtel. Le monstrueux bâtiment s'appelait la *Cambria*, le nom latin du pays de Galles. Il avait trente-deux mille cinq cents tonnes, une force de soixante-dix mille chevaux, sept cent quatre-vingt-dix pieds de longueur, quatre-vingt-huit de largeur. Sa coque démesurée se dressait toute noire sur l'eau grisâtre de la rivière enflée par le frissonnement de la marée. Un palais flottant, percé d'innombrables fenêtres, et d'où sortaient les tuyaux de quatre énormes cheminées,

détachait sa blancheur au-dessus de la ligne de flottaison. Des locomotives sifflaient. Des voitures de tramway passaient le long de leurs fils électriques avec un crépitement. Entre l'hôtel et le quai, ce n'étaient qu'allées et venues de voyageurs donnant des ordres, surveillant leurs malles, hélant des porteurs. Valentine avait envoyé en avant sa femme de chambre, en sorte qu'il ne restait plus même un paquet dans ce salon vide, dont l'ameublement d'acajou sombre accentuait la morne banalité. Qu'ils étaient loin, elle, du petit sanctuaire intime de la rue de Monsieur, lui, des magnificences de Grandchamp et de la rue du Faubourg-Saint-Honoré ! Ce contraste était l'image anticipée de l'exil que Landri avait voulu et qu'elle avait accepté. Cette mélancolie des choses autour d'eux ajoutait à la détresse dont le jeune homme se sentait oppressé. Il pensait à M. de Claviers, et il disait à sa femme :

— « Tu vois bien qu'il ne m'a même pas donné signe de vie. S'il avait dû écrire, il l'aurait fait à Londres. Il a su toutes mes étapes, jour par jour, heure par heure, et pas un mot, pas un signe qu'il me garde un peu de l'ancienne tendresse !... »

— « Il te la garde toute, » répondait Valentine. Elle avait pris la main de son mari et la lui serrait d'une pression douce, comme pour faire passer la pitié, dont elle débordait, dans cet homme à qui elle avait donné toute sa vie. Elle le voyait saigner d'une blessure si profonde, même dans son bonheur, et elle l'en aimait d'un amour plus profond, plus passionné. « Il y a encore une heure et demie avant le départ, » ajouta-t-elle. « Attendons. »

— « Attendre?... » reprit Landri. « Je ne fais que cela depuis cet affreux instant où il a passé la porte sans me regarder, sans se retourner. J'aurais dû aller le demander chez lui, essayer de le revoir... »

— « Mon Dieu ! » fit-elle. « Pourvu qu'en te conseillant de lui écrire seulement, je ne t'aie pas donné un mauvais avis?... J'ai tant cru qu'il fallait le laisser revenir de lui-même?... Mais j'espérerai jusqu'à la dernière seconde... Tu auras une lettre, un mot, quelque chose... »

Ils se turent, attentifs aux plus légères rumeurs de l'escalier sur les marches duquel résonnaient les pas hâtifs des locataires de cet hôtel, habité à la façon d'une gare, — entre un de ces rapides de l'Océan, comme la *Cambria*, et un de ces trains de bateau — un *spécial*, comme on les appelle en Angleterre — qui courent incessamment de Liverpool à Londres et de Londres à Liverpool. A chacun de ces bruits, Landry frémissait d'un tressaillement que la main de Valentine calmait d'une étreinte plus tendre. Le passant ne s'arrêtait pas devant la porte, et les images de ces deux mois affluaient à l'esprit du jeune homme, pour redoubler en lui ce besoin d'un autre adieu, venu de celui que, mentalement, il appelait toujours son père. Il se revoyait, s'en allant de l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, à leur dernier et cruel entretien, et sa recherche d'un appartement meublé où s'installer pour plusieurs semaines. Il revivait les jours qui avaient suivi, et son étrange existence dans Paris, quand il vaquait aux préparatifs de son mariage et de son départ, en évitant les rues et les figures connues. Quelques épisodes se détachaient plus nets : — des visites chez Métivier, une entre autres, où le notaire, en le regardant avec des yeux si inquisiteurs, en dépit de la discrétion professionnelle, lui avait parlé de la vente de Grandchamp, — une rencontre par hasard avec Pierre Chaffin, où celui-ci avait détourné la tête, victime innocente de la honte paternelle, — une autre avec Altona, où le futur baron l'avait salué d'un coup de chapeau de gentilhomme à gentilhomme, familier,

presque protecteur ! Il se revoyait recevant une enveloppe recommandée de l'écriture du marquis, dans laquelle se trouvait le reçu d'une somme de près de trois millions versée à son compte à la Banque de France. C'était la fortune de Jaubourg. Et il retrouvait le battement de cœur qu'il avait eu pour aller, après bien des réflexions, chez un prêtre de l'église Saint-François-Xavier, qui était le confesseur de Mme Olier. Quel autre contraste avec le matin, où, s'élançant de son automobile, il gravissait les marches de la même église, pour dérouter l'observation du chauffeur ! Il y entrait, cette fois, troublé de préoccupations plus graves que celles d'assurer le secret de ses visites rue de Monsieur ! Il venait demander à l'ecclésiastique d'être son intermédiaire pour un don anonyme qu'il voulait faire de cet argent à la « Société de secours aux blessés militaires des armées de terre et de mer ». Quel orgueil il avait eu et quelle espérance, lorsqu'il avait pu, après une semaine, ce difficile projet une fois réalisé, envoyer lui-même à M. de Claviers, par une lettre, recommandée comme la sienne, les pièces qui prouvaient ce versement ! Cette *Croix-Rouge Française*, c'était encore l'armée. Quelle tristesse que le marquis ne lui eût pas répondu ! Il n'avait pas répondu non plus à une nouvelle lettre, par laquelle Landri lui annonçait et son mariage et la date de son départ. Et le jeune homme se revoyait aussi, dans une des chapelles de cette même église Saint-François, agenouillé devant l'autel avec Valentine, n'ayant auprès de lui que les deux témoins de la jeune femme, des parents venus de province, et ses deux témoins à lui : le capitaine Despois avec le lieutenant Vigouroux. Il se revoyait enfin, écrivant au marquis de Claviers une dernière lettre où il lui disait le détail de son voyage, la date de son arrivée à Londres, la durée de son séjour, l'adresse de son hôtel, la date de son arrivée à Liver-

pool, l'adresse de cet autre hôtel, le jour et l'heure du départ du bateau, et lui apprenait aussi le nom adopté, parmi les anciens titres des Candale : Saint-Clet. Quand il avait signé ainsi : M. et Mme de Saint-Clet, sur le registre de l'hôtel de Londres, pour la première fois, quelle émotion singulière il avait éprouvée, faite d'allégement tout ensemble et de chagrin ! Et il s'était dit, toujours possédé par l'idée fixe de celui dont il s'était si longtemps cru le fils : « Ce mot d'adieu qu'il a refusé à Landri de Claviers, qui n'était pas un Claviers, il ne le refusera pas à l'autre, à Landri de Saint-Clet, qui, par sa mère, est un vrai Saint-Clet. » Vain raisonnement ! Ce sacrifice suprême n'avait pas eu raison de l'inexpiable rancune. Et dans l'excès de peine que lui causait ce silence, à présent définitif, Landri regardait Valentine qui le regardait. Dans son costume de voyage, elle était toute mince, toute jeune. De ses prunelles profondes émanait un tel dévouement ! Sa grâce fragile semblait tant appeler la protection ! Et, l'attirant contre lui, il l'embrassa longuement avec cette sensation qu'il pouvait encore vivre cependant, pour elle et par elle. Singulière énigme de la mémoire ! Pendant que ses lèvres s'appuyaient sur les lèvres de sa chère femme, il se ressouvenait de la phrase qu'avait prononcée M. de Claviers sur ces exilés qui s'en allaient de leur ville, « en emportant leurs Dieux ». Il entendait en pensée la voix haute et claire de « l'Émigré » disant ces mots, dans son appartement de Saint-Mihiel... Soudain, — était-ce une illusion? — il crut l'entendre, cette voix, réellement, qui parlait dans le couloir :

— « Écoute? » fit-il, en serrant le bras de Valentine. « On vient... Mais c'est lui?... »

— « C'est lui? » répéta-t-elle, défaillante ; et, comme on frappait : « Je te laisse seul... C'est mieux ainsi... » Et, du seuil de la pièce voisine, se retournant, la main

sur son cœur, pour en comprimer les battements : « Je t'avais bien dit d'espérer... »

Elle était à peine sortie de la chambre que la porte s'ouvrit, et, par derrière le garçon d'étage, apparaissait la silhouette du marquis de Claviers. Encore vieilli depuis ces deux mois, le visage plus ravagé, plus creusé, il était plus que jamais le Seigneur, l'homme d'une grande lignée et qui, partout où il vient, est un Maître. Il était très ému, en ce moment, où il faisait une démarche si contraire, semblait-il, à sa récente attitude, et il trouvait le moyen de garder, dans toute sa personne, cette espèce de bonhomie hautaine qui était la sienne. Il vit Landri, et simplement, sans un mot, il lui tendit les bras. Le jeune homme répondit à ce geste qui décelait tant de tendresse, et tous les deux s'étreignirent, comme s'ils étaient toujours à ces heures où, traversant ensemble la forêt de Hez, ils se croyaient du même sang, les rejetons de la même antique souche, un père et un fils qui peuvent différer d'idées, mais que lie une chaîne aussi indissoluble que leur propre personne. Un père et un fils? Ils n'avaient pas cessé de l'être par le cœur, et, dans cette minute d'un élan passionné, après que, tant de jours durant, ils s'étaient interdit de se montrer leur affection, ils n'écoutaient plus que ce cœur :

— « Ah ! » disait M. de Claviers, « tu n'es pas parti ! Je suis arrivé à temps... Non. Je ne pouvais pas te laisser t'en aller ainsi... Je ne pouvais pas... Je t'avais écrit. J'avais préparé une dépêche. Je n'ai rien envoyé. C'était de te voir que j'avais besoin, une fois encore ; d'entendre ta voix, de te parler... Jusqu'au dernier moment, j'ai résisté. Je savais que cela me coûterait tant de te reperdre !... Et puis, quand j'ai vu approcher l'heure du dernier train pour l'Angleterre, après lequel il serait trop tard, je n'y ai pas tenu... J'ai passé à ton

hôtel à Londres, avec l'idée que peut-être tu aurais remis ton départ... Enfin, me voici et te voici... Tu as été si admirable ! Cette dernière action encore, cette fortune que tu n'as pas voulu garder !... Je t'aurai du moins répété que je te remercie. Je t'aurai dit que je n'ai jamais cessé de t'aimer... »

— « C'est moi qui dois vous dire merci, » répondait Landri, « d'avoir compris l'appel de mes lettres... C'est vrai. M'en aller si loin, sans vous avoir revu, c'était bien dur. J'aurais supporté cette souffrance comme les autres, sans me révolter. Celle-là, je crois que je ne l'avais pas méritée. Je vous ai toujours tant aimé, moi aussi, tant vénéré... »

— « Tu n'en avais mérité aucune, » interrompit le marquis vivement. Puis, se laissant tomber sur un des fauteuils, et dans une attitude d'accablement : « aucune, » répéta-t-il, « et tu as eu le droit de me trouver bien cruel. »

— « Moi? » s'écria le jeune homme. « Ne dites pas cela. Ne le pensez pas... »

— « Je le pense, » répondit M. de Claviers. « Je t'ai senti si malheureux quand nous nous sommes séparés. Tu étais là, je le voyais, m'aimant, attendant un mot. Je ne l'ai pas prononcé, parce que, moi aussi, comprends-le, je t'aimais trop. Si je t'avais parlé alors, je n'aurais plus eu la force d'aller jusqu'au bout de ce que je devais. Il fallait que cet argent fût rendu. Il fallait vendre toutes les reliques de Grandchamp. Il fallait mettre, entre toi et moi, aux yeux du monde, l'irréparable et qu'il ne devinât rien... J'avais besoin d'étouffer cette paternité que je ne parviens pas à détruire. C'est moi qui ai fait ton âme, cependant !... Si je n'avais pas été l'héritier des Claviers-Grandchamp, le dépositaire du nom, le représentant de la race, mais je me serais tu, par amour pour toi, quand j'ai eu cette lettre anonyme. Seul en cause,

j'aurais supporté l'outrage. Tu n'aurais jamais su que je savais. A cause d'eux, pour leur maison, je devais agir comme j'ai agi. Mais j'ai pu deviner ta douleur à la mienne. Et moi, j'avais mes morts pour me soutenir, au lieu que toi... »

— « Je vous avais, » répondit Landri. « J'avais votre exemple. Vous dites que vous avez fait mon âme. C'est bien plus vrai que vous ne le savez ; et, moi-même, je ne me suis connu, je n'ai compris à quel point je pensais comme vous sur les choses profondes qu'à travers cette douleur... Vous vous souvenez, dans cette conversation, après la chasse, le dernier après-midi intime que nous ayons eu, vous me parliez de ces rapports indestructibles, de cette imbrisable unité entre nous et ceux dont nous sommes issus? Et je discutais avec vous. Je revendiquais le droit de l'individu à vivre sa vie, à chercher son bonheur... Dès l'instant où j'ai su le secret de ma naissance, j'ai senti combien vous aviez raison contre moi... Votre droit d'exiger de moi, qui n'étais pourtant pas coupable personnellement, une satisfaction, m'est apparu dans une telle évidence! Dans une telle évidence, mon devoir de vous la donner, cette satisfaction, entière, complète, totale! J'ai senti que le fond du fond de l'homme est là, dans cette solidarité entre son présent et un passé qui était le sien avant qu'il n'existât lui-même. J'ai senti ce que valait la noblesse. Toutes vos idées, contre lesquelles je m'étais tant débattu, se sont révélées à moi dans leur vérité vivante. J'en ai fait la règle de ces actions que vous voulez bien approuver. Quand vous m'avez dit : « A cause de toi, « je puis pardonner », quel baume vous m'avez versé et sur quelle blessure! J'ai éprouvé là, même dans mon martyre, un apaisement de conscience qui ne m'a plus quitté. Voilà ce qui m'a soutenu. »

— « Ah! mon enfant!... » reprit le marquis. « Oui,

je peux t'appeler mon enfant !... Tu parles de baume sur la blessure ; et la mienne, qui donc l'a un peu adoucie, si ce n'est toi?... Tes pensées, tes gestes, tes résolutions, j'ai tout estimé de toi, et tout m'a aidé, en me prouvant que cela du moins n'était pas perdu, — mon effort de tant d'années pour t'inculquer mes convictions, pour créer en toi un homme... Va, moi aussi, à travers cette souffrance, j'ai compris bien des choses. Tu me dis que tu t'es débattu longtemps contre mes idées? C'est que, dans la prospérité, elles étaient mêlées à des éléments moins purs. Oui, j'ai cédé à trop de tentations. J'ai été trop fier de mon nom. J'ai trop aimé la vie. Tu as pu croire qu'il y avait plus d'orgueil que de réflexion, et plus de tempérament que de raison dans des principes dont tu as constaté, à l'épreuve, quelle force ils avaient vraiment en eux. Je n'en ai pas tiré, quand j'étais heureux, ce que j'aurais dû. Je n'ai pas assez vu, dans le rang où la Providence m'avait mis, le bien à faire. A cause de cela, je devais être frappé, et sans doute aussi les miens en moi. Dans une race qui a duré des siècles, bien des fautes secrètes ont été commises, auxquelles il faut une expiation. J'ai interprété dans ce sens cette grande misère. Je l'ai acceptée. Je l'ai offerte à Dieu, et, je te l'ai dit, j'ai pardonné... Et maintenant, » avec un accent d'une infinie tristesse, « il faut que je lui offre ma vieillesse solitaire... Comme elle va l'être, sans toi !... » Il répéta : « sans toi !... » et, en proie à une émotion croissante : « Si nous voulions, pourtant?... Tu me parlais d'adopter un fils, l'autre jour?... Il y a eu des familles, sur le point d'être éteintes, qui se sont prolongées ainsi... Je fais un rêve. Si je t'adoptais, toi?... Alors, tu ne me quitterais pas.. Le monde, qui n'a rien su, ignorerait ce pacte, passé de toi à moi. On dirait : « Claviers est fou. Ce n'était pas la « peine de tant crier pour céder ensuite enfin... » Que

m'importer... Je t'aurais... Tu me fermerais les yeux... »

— « Non, » répondit le jeune homme, avec une fermeté singulière. « Ce n'est pas possible. On adopte un étranger, un parent, mais pas moi... » Et, baissant les yeux, l'enfant de la faute répéta : « Pas moi !... En ce moment, c'est votre tendresse qui s'émeut, qui parle ; ce n'est pas votre pensée. Ce ne sont pas vos convictions, j'ose dire les nôtres. Aujourd'hui je vous représente quelqu'un que vous chérissez et que vous allez perdre. Demain, après-demain, si nous faiblissions de la sorte, ce que je vous représenterais de nouveau vous ferait horreur, horreur à moi aussi... Je n'y consentirais pas. Je pourrais prendre tous les noms excepté celui-là, le nom volé. Je ne le reprendrai pas, même de vous... » Et, douloureusement : « D'ailleurs, j'y aurais droit, que je ne saurais comment vivre en France, à présent que j'ai quitté mon métier. Vous dites que vous n'avez pas assez vu, dans votre rang, le bien à faire? C'est que réellement, à cause de ce rang même, vous étiez condamné à l'inaction. Et encore, quand vous aviez mon âge, un Claviers pouvait-il espérer de voir s'établir en France un régime où on l'emploierait. Cette attente, aujourd'hui, serait folle... Et moi, j'ai besoin d'agir. Je veux travailler, dépenser mes facultés. Où je vais, dans un pays vierge, je recommencerai mon existence, je fonderai une famille, sans rencontrer cet ostracisme qui m'était si dur, quand je me croyais ce que je n'étais pas. Cela encore m'empêcherait d'accepter, quand il n'y aurait pas ce mensonge que vous non plus ne supporteriez pas. J'en appelle à vous-même, au chef de famille que j'ai toujours connu si absolu, si intransigeant, si hostile à tous les compromis... »

— « Tu as raison, » fit M. de Claviers, d'une voix brisée. « L'esprit est fort et le cœur est faible !... Disons-nous donc adieu, Landri. Rien ne m'empêchera, si

tu me manques trop, et si je vis, d'aller te trouver où tu seras... Et si je ne vis pas !... » Il hocha sa vieille tête dans un geste de suprême lassitude. Puis, aussi fermement que l'autre tout à l'heure : « Oui, » répéta-t-il, « il faut savoir être le dernier de la lignée, clore la liste dignement... Tu as raison, » répéta-t-il, « trop raison !... J'aurai usé mon existence dans une longue attente, toujours déçue : le Roi revenu, la Révolution refoulée, nos Maisons restaurées, l'Église triomphante, la France régénérée et reprenant, avec ses traditions, ses frontières naturelles, sa place en Europe, — que de songes ! Et rien n'est arrivé, rien, rien, rien. J'aurai été un vaincu. J'aurai défendu des tombeaux. Tu me le disais si justement. Et, pour finir, cette tragédie, où sombre ma dernière espérance !... Non, je ne peux pas t'adopter, c'est vrai. Les Claviers-Grandchamp mourront avec moi, et c'est mieux ainsi. Ils mourront, comme meurent, les unes après les autres, toutes les grandes familles de France. Nous nous en allons, comme s'en est allée cette vieille monarchie qui nous avait faits et que nous avions faite... Mais le blason n'aura pas eu une tache. Je saurai bien finir... Et maintenant, » ajouta-t-il après un silence, et de l'accent d'un homme qui a pris son parti, virilement, et ne gémira plus : « quittons-nous. A quelle heure part ton bateau?... »

— « A quatre heures et demie, » dit Landri.

— « Il va en être quatre, » fit le marquis. « Tu dois aller à bord. Adieu ! » Il prit de nouveau le jeune homme dans ses bras et le serra contre lui avec une force extraordinaire, mais sans une larme. Ensuite, il parut hésiter une seconde. Une inexprimable tendresse passa dans ses yeux, et il dit, presque tout bas :

— « Je ne voudrais pas m'en aller sans avoir vu ta femme. »

— « Je vais la chercher, » répondit le mari de

Valentine, presque à voix basse, lui aussi, tant il était remué par cette dernière preuve d'une affection dont il s'était cru privé à jamais. En mesurer la profondeur, c'était mesurer l'abîme de chagrin où cet homme était descendu, et où il se préparait à bien finir, comme il l'avait dit avec une simplicité sublime. Quand Landri reparut, tenant la main de Valentine, il ne put réellement pas articuler une parole pour la présenter. Elle était toute pâle, toute tremblante, et elle regardait de son beau regard droit, comme pour dire : « Lisez en moi, » le grand seigneur, inconnu d'elle jusqu'ici dans son aspect physique, et dont elle savait toute l'âme. Lui, la contempla quelques instants, sans parler non plus. Comment n'aurait-il pas subi le charme de cette créature si fine et si fière, dont chaque trait, chaque geste, chaque soupir révélait une sensibilité brûlante et délicate, aimante et pure? Comment n'eût-il pas éprouvé aussi, en sa présence, l'avivement de l'intime et inguérissable plaie? Comment ne l'eût-il pas comparée à une autre?... Mais non. Ces yeux-ci ne pouvaient pas mentir. La gracieuse et frémissante femme dont les prunelles bleues se levaient sur lui avec tant de ferveur et de transparence serait pour celui qui l'avait choisie la compagne fidèle, l'amie de toutes les heures, celle qui devine et qui console toutes les peines, qui soutient tous les généreux efforts. Il pouvait laisser Landri partir avec elle, sans une appréhension. Elle saurait l'aider dans cette héroïque reconstruction d'un foyer, parmi tant de ruines, qu'il allait tenter. Ce fut aussi la pensée que le vieillard exprima tout haut, incapable dans cette minute solennelle de prononcer des phrases de convention, et ne pouvant en dire d'autres qui eussent été trop vraies :

— « J'ai tenu à vous saluer, madame, avant votre départ... Le passé est le passé... Je ne vois plus en vous que la femme de l'homme que j'aime le mieux au

monde. J'ai voulu savoir entre quelles mains il avait mis son bonheur. Je le sais, maintenant, et c'est pour moi une grande joie, la dernière de ma vie. Je vous l'aurai due. »

— « Et moi, monsieur, » répondit Valentine, « je n'oublierai jamais cette minute... Votre bénédiction nous aurait trop manqué. Vous nous l'apportez... C'est aussi une bien grande joie et dont j'avais besoin, autant que Landri... »

Elle avait pris entre ses mains la main du marquis, et, par un mouvement de déférence filiale, elle allait la porter à ses lèvres. Il l'attira contre lui, lui mit un baiser sur le front, baiser de respect, de tendresse, de bénédiction, — ainsi qu'elle avait dit. — Il eut un dernier regard pour Landri, un geste d'amitié, et il sortit de la chambre où les deux jeunes gens restèrent l'un auprès de l'autre, émus jusqu'au fond de l'être par ce qu'il tenait d'humanité douloureuse et haute dans cet adieu, désespéré, mais sans une plainte.

— « Quelle grande chose qu'un grand cœur ! » dit enfin Valentine.

— « Tu comprends maintenant combien j'ai eu de peine à lutter contre son influence autrefois? » dit Landri. « Et penser que je ne le reverrai plus ici-bas, peut-être !... »

— « Il sera encore là pour te voir partir, » répondit-elle.

Trois quarts d'heure plus tard, en effet, quand la *Cambria* commença de s'ébranler, et comme Valentine et Landri, appuyés au bastingage de l'arrière, regardaient se presser sur le quai, déjà éloigné du bord, la foule de ceux qui étaient venus prendre congé des passagers, ils purent voir qu'à l'extrémité de ce quai, un homme se tenait à part, le visage tendu de leur côté, et dans cette silhouette altière ils reconnurent le

marquis. Il s'était placé là, pour apercevoir une dernière fois Landri, et pour être aperçu de lui. A cette distance, et dans ce crépuscule mêlé de brouillard, il était impossible de distinguer ses traits. Le vent de mer agitait l'étoffe sombre de son manteau de voyage autour de lui qui restait immobile, d'une immobilité presque fantastique ; et, bien que sa Valentine fût là, qui respirait, qui vivait, qui l'aimait, Landri sentit, à ce spectacle, s'insinuer dans son âme le froid de la mort. Ce dernier des Claviers-Grandchamp, debout, dans cette solitude, par ce soir brumeux, sur cette terre anglaise, regardant s'en aller tout ce qu'il aimait et qu'il avait sacrifié à l'honneur de son nom, c'était vraiment l' « Émigré », celui qui n'est plus ni de son pays, ni de son temps. Le drame privé dont cette station du vieux gentilhomme français sur les planches du quai de Liverpool était le suprême épisode, s'amplifiait, se fondait dans un symbole plus large et plus pathétique. Derrière ce fantôme d'un vivant, les fantômes de tous ses aïeux surgissaient. Cet héritier de tant de seigneurs, dont la race s'éteindrait avec lui, incarna pour un instant, au regard de Landri lui-même, la mélancolie d'une caste vaincue. Et, qu'était-il, lui-même, qu'un autre « Émigré »? N'allait-il pas essayer de refaire au delà des flots une existence qui aurait dû, avec sa fortune, avec le nom que la loi lui reconnaissait, s'écouler sur le sol natal, tranquille et comblée? Il avait sacrifié cette destinée, si enviable aux yeux de tant de gens, à quoi? Comme les émigrés de jadis, à un principe. C'est pour maintenir ce principe qu'il abandonnait sa patrie, pour ne pas porter un nom qui n'était pas le sien, et cependant sauver la mémoire de sa mère. Une autre phrase prononcée par M. de Claviers dans leur discussion de Saint-Mihiel, après son refus d'aider à l'inventaire, lui revint à la mémoire : « Il faut quelquefois démissionner de sa vie pour garder

le germe de l'avenir. » Landri en sentait toute la force, et quelle réserve d'honneur représente un véritable aristocrate, tel que celui dont la forme s'effaçait là-bas de plus en plus lointaine. Reportant sa pensée sur son pays, il se prit à songer avec bien de la mélancolie que la France ne les emploie plus, ces exemplaires d'une sélection fixée et supérieure. Elle les paralyse par la persécution. Elle les dégrade par l'oisiveté. Elle les ruine par ses lois sur les héritages. Tout son effort s'acharne à détruire les conditions où d'autres pourraient grandir... La *Cambria* allait quitter la Mersey. La grande houle du large ondulait en immenses plis autour de la coque puissante du vapeur. Les feux des fanaux trouaient de clartés plus dures la brume plus dense. Autour de l'exilé résonnait une langue étrangère, celle des rivaux séculaires qui ont tout su garder du passé pour mieux dominer le présent, et l'officier démissionnaire mélangeait la pitié pour cette France, qu'il n'habiterait peut-être plus jamais, à celle qu'il éprouvait pour le vieux gentilhomme envers lequel il ne cesserait pas d'avoir une tendresse de fils ; et il tendait en vain les yeux pour essayer de revoir encore une fois, à travers l'espace, la hautaine et immobile silhouette disparue, là-bas, dans la nuit, — sans doute pour toujours !

Paris, novembre 1906-mai 1907.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33090.

marie de Charlus



